

141

3 vol in 2 bindings

A: C: D'Aumale



L. GULLIVER.

VOYAGES
DU CAPITAINE
LEMUEL GULLIVER,
EN
DIVERS PAYS
ELOIGNEZ.

TOME PREMIER.

Premiere Partie.

Contenant le Voyage de Lilliput.



A LA HAYE,
Chez P. GOSSE & J. NEAULME.
MDCCXXVII.

TABLE DES CHAPITRES

Du Voyage de Lilliput.

TABLE

TABLE
DES CHAPITRES

Du Voyage de Brobdingnag.

CHAP. V.

CHAP. VI.

CHAP. VII.

CHAP. VIII.

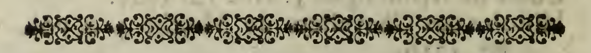
CATALOGUE DES LIVRES

les plus Nouveaux qui ſe trouvent à la Haye chez P. GOSSE & J. NEAULME, Libraires.

ANtiquitez Sacrées & Profanes des Romains Fr. Lat fol. 1726.
Burnetii de Statu Mortuorum & Reſurgentium 8. 1727.
- - - *de Fide & Officiis Chriſtianorum* 8. 1727.
Burmanni Vita Hadriani VI. 4. 1727.
Ceremonies & Coutumes de tous les Peuples du Monde avec des figures gravées par Picard fol. 3. vol. 1723. à 1725.
Colloques de Cordier Lat. Fr. 12. 1727.
Decamerone di Boccaccio ſopra l'edizione di Rolli 2. vol. 12. 1727.
Eſſais de Montaigne 5. vol. 12. 1727.
Hiſtoire des Chevaliers de Malthe 4. 4. vol. fig. 1726.
- - - le même 5. vol. 12. 1726.
- - - du Concile de Conſtance par l'Enfant 2. vol. 4. 1727.
- - - de la Vie & des Ouvrages de Fenelon 12. 1727.
- - - des Tromperies des Prêtres & des Moines 2. vol. 8. 1727.
- - - du Commerce & de la Navigation des Anciens par Huet 8. 1726.
Lettres de Madame la Marquiſe de Sevigné 2. vol. 12. 1726.
- - - du Chevalier d'Her*** par Fontenelle 12. 1727.

Let-

Lettres ſur divers ſujets par Milleran 8. 1726.
- - - ſur les Anglois, les François & les Voyages 8. 1725.
Miſantrope par V*E* 2. vol 12. 1726.
Mentor Moderne 4. vol 12. 1727.
Memoires de Montglat 4. vol. 12. 1727.
- - - de Boulainvilliers 8. 2. vol. 1727.
Nouveau Teſtament reveu par les Paſteurs de Geneve 4. 1726.
Ode Principia Philoſophiæ 4. 2. *vol.* 1727.
Phædri Fabulæ Burmanni 4. 1727.
Rutgerſii Apodictica Demonſtrationes 4. 1727.
Sermons ſur divers textes de l'Ecriture Sainte par Mr. Huet 8. 1727.
Terentii Comediæ & Phædri Fabulæ Bentley 4. 1727.
Traité du Mouvement des Eaux par Pujol 4. 1726.
Voyages de Thevenot 5. vol. 12. 1727.



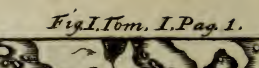
AVERTISSEMENT AU RELIEUR.

Pour placer les Figures dont les pages ne ſont pas marquées.

Le Portrait de l'Auteur devant le Titre.

La Figure No. 1. au Tom. I. 1. partie, pag. 9
- - - No. 2. au Tom. I. 2. partie, pag. 114
- - - No. 3. au Tom. II. 1. partie, pag. 7
- - - No. 4. au Tom. II. 2. partie, pag. 108

VOYA-



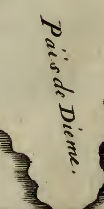
Hags.
P. Mintaon.
I. Goede Fortuin.
I. Nassau.
SUMATRA
ISLES DE LA SONDE.
Sillabar.
D. de la Sonde.







Mendendo.
Decouvert l'an 1699.





VOYAGES.

PART. I.

VOYAGE DE LILLIPUT.

CHAPITRE I.

Qui est l'Auteur de ce Voyage, & de quelle Famille : prémiers motifs qui le portérent à voyager. Il fait naufrage, & se sauve à la nage sur la Côte de Lilliput, *est fait prisonnier, & amené plus avant dans le Païs.*

MOn Pére avoit peu de biens, situez dans la Comté de Nottingham : mais en recompense cinq fils, dont je suis le troisiéme. Il m'envoya à l'âge de quatorze ans au Collége à *Cambridge*, où je m'apliquai diligemment à l'étude pendant l'espace

de trois années: mais comme les moyens de mon Pére étoient trop médiocres pour ſubvenir aux fraix de mon entretien, (qui pour dire le vrai n'alloient guères loin,) je fus mis aprentif chez le Sieur *Jaques Bates*, un des meilleurs Chirurgiens de Londres, chez qui je reſtai quatre ans. Mon Père m'envoyoit de tems en tems quelque argent, que j'employois à me faire enſeigner cette partie des Mathematiques qui a raport à la Navigation, & dont la connoiſſance eſt néceſſaire à ceux qui ont deſſein de voyager; deſſein à l'exécution duquel je me croyois en quelque ſorte deſtiné.

En quitant mon Maitre, je m'en retournai chez mon Pére, qui, conjointement avec mon Oncle *Jean* & quelques autres parens, me fit avoir quarante livres, avec promeſſe de me fournir trente livres ſterling par an pour m'entretenir à *Leyde*, où j'étudiai en Medecine deux ans & ſept mois, parce que cette Science eſt très-utile dans des voyages de long cours.

Peu après mon retour de *Leyde*, mon bon Maitre Mr. *Bates* me recommanda pour être Chirurgien de l'*Hirondelle*, dont le Capitaine *Abraham Pannell* étoit Commandant: Pendant trois ans & demi que je demeurai avec lui, je fis deux voyages au *Levant*, & dans quelques autres endroits. De retour, je pris la reſolution de m'établir à Londres: Mr. *Bates* approuva mon deſſein, & me procura quelques pratiques. Je me logeai petitement, & la fantaiſie m'ayant pris de me marier, j'épouſai la fille d'un bon Bour-

geois

geois, qui m'aporta quatre cens livres en mariage. Mais la mort de mon bon Maître, qui arriva environ deux ans après, & le peu d'amis que j'avois, furent cauſe que bien-tôt je n'eus pas grand choſe à faire. D'ailleurs ma conſcience ne me permettoit pas d'imiter quelques-uns de mes Confréres, qui traitent leurs Patiens de maniére, qu'ils ne ſauroient guéres courir riſque d'être deſœuvrez. Ayant donc pris conſeil de ma femme, & de quelques amis, je reſolus de retourner en Mer. Je fus ſucceſſivement Chirurgien de deux Vaiſſeaux, & pendant ſix ans je fis diférens voyages aux Indes *Orientales* & *Occidentales*, qui me valurent quelque choſe. J'employois mes heures de loiſir à la lecture des meilleurs Auteurs, tant Anciens que Modernes, ayant toujours une bonne proviſion de Livres avec moi, & quand j'étois à terre, je m'appliquois à étudier le genie & la maniére des Peuples avec qui je converſois, auſſi bien qu'à apprendre leurs langues, ce que j'ai toujours eu une grande facilité à faire, à cauſe de la fidelité de ma mémoire.

Mon dernier voyage n'ayant pas autrement bien réüſſi, je me dégoutai de la Mer, & formai le deſſein de reſter déſormais chez moi avec ma femme & mes enfans. Je changeai deux fois de quartier, eſpérant d'avoir plus à faire que dans celui que je quitois; mais c'étoit toujours à peu près la même choſe, c'eſt à dire, rien. Après trois ans d'attente inutile, j'acceptai une offre fort avantageuſe qui me fut faite par

le Capitaine *Guillaume Prichard*, qui étoit Maitre d'un Vaiſſeau nommé *la Gazelle*, & qui avoit deſſein de partir pour la Mer du Sud. Nous fimes voiles de *Briſtol* le 4. *May* 1699. & d'abord nôtre voyage fut fort heureux.

J'ai quelques raiſons de croire qu'il n'eſt pas néceſſaire de fatiguer le Lecteur du recit des Avantures, qui nous ſont arrivées dans ces Mers: il ſuffira de l'avertir, qu'en faiſant cours vers les *Indes Orientales*, nous fumes accueillis d'une violente tempête, qui nous pouſſa vers le Nord-Oueſt du Païs de *Diemen*. Par une obſervation nous trouvâmes que nous étions à 30 degrez & 2 minutes de latitude Meridionale. Le travail exceſſif & la mauvaiſe nourriture nous avoient fait perdre douze hommes de notre équipage, & le reſte étoit en aſſez mauvais état.

Le cinquiéme de *Novembre*, qui eſt le tems où l'Eté commence en ce Païs-là, le tems étant extraordinairement embrumé, les Matelots apperçurent un Rocher, éloigné du Vaiſſeau de la longueur à peu près d'un demi cable, mais le vent étoit ſi violent, que le Vaiſſeau fut jetté deſſus, & peu après mis en pièces. Cinq hommes de l'équipage & moi, tâchâmes de nous ſauver dans la Chaloupe, & de nous éloigner du Rocher & de notre Vaiſſeau. A force de ramer, nous nous en éloignâmes, ſi je ne me trompe, à la diſtance d'environ neuf miles: mais alors nous fumes entiérement ſur les dents, parce que nos forces avoient déja

été

été presque épuisées, par le travail que nous avions été obligez de faire, pendant que nous étions encore dans le Vaisseau. Nous abandonnâmes donc notre Chaloupe à la merci des flots, qui l'engloutirent une demi heure après. J'ignore ce que devinrent mes cinq Compagnons, & ceux que j'avois laissez dans le Vaisseau, mais il est très apparent que tous sont péris : pour moi, je nageai au hazard, poussé par le vent & par la marée ; j'essayai plus d'une fois quoique inutilement, si je ne trouverois pas de fond: mais enfin, par le plus grand bonheur du monde, j'en trouvai, dans l'instant que je n'en pouvois plus, & presque en même temps, la Tempête se ralentit. Je fis près d'un mile avant que de gagner la Côte, parce que la pente du rivage vers la Mer, étoit presque imperceptible, & ce fut environ à huit heures du soir que j'y arrivai. Je fis à peu près un demi mile sans appercevoir ni Maisons, ni Habitans: l'extréme fatigue que j'avois soufferte, le chaud qu'il faisoit, & par dessus cela, une demi-pinte d'eau de vie que j'avois avalée en quitant le Vaisseau, m'accablérent de sommeil. L'herbe étoit tendre, je m'y couchai, & dormis plus de neuf heures, aussi profondément que j'aye fait en ma vie, car le jour commençoit à poindre quand je m'éveillai: je voulus me lever, mais il me fut impossible, parce que mes bras & mes jambes, étoient fortement attachez à la terre des deux côtez: mes cheveux mêmes qui étoient longs & épais s'y trouvérent tellement attachez,

que je ne pus lever la tête, ce que j'aurois fort souhaité de faire à cause de la chaleur du Soleil, qui commençoit à m'incommoder. J'entendois quelque bruit confus autour de moi, mais dans l'attitude où j'étois, je ne pouvois voir que le Ciel. Peu de tems après, je sentis quelque chose qui se mouvoit sur ma jambe gauche, & qui s'avançant doucement sur ma poitrine, vint jusqu'à mon menton. En tâchant, autant que la situation ou j'étois pouvoit me le permettre, de voir ce que c'étoit, j'apperçus une créature humaine qui n'avoit pas six pouces de hauteur, avec un arc & une flêche dans ses mains, & une trousse de flêches sur le dos. Dans le même instant je sentis (autant que je pus le conjecturer) une quarantaine de petits hommes de la même sorte, qui suivoient le prémier. Dans l'étonnement inexprimable où j'étois, je fis un cri si grand, que tous s'enfuirent de frayeur, & que même quelques uns d'eux, comme cela me fut raporté depuis, se firent bien mal en sautant de mes côtez à terre. Cependant, ils ne tardérent guéres à revenir, & un d'eux qui s'avança assez pour me regarder en face, levant ses mains & ses yeux d'admiration au Ciel, s'écria d'une voix petite mais distincte, *Hekinah Degul*: les autres repetérent plusieurs fois les mêmes mots, mais je ne savois alors ce qu'ils signifioient. Le Lecteur conçoit aisément que pendant tout ce tems j'étois fort mal à mon aise. A la fin, faisant tous mes éforts pour me détacher, j'eus le bonheur de rom-
pre

pre les liens qui attachoient mon bras gauche à la terre: en levant le bras je vis comment ils s'y étoient pris pour me lier, & que c'étoit à de petites chevilles fichées en terre, que mes liens avoient tenus. Dans le même tems je me donnai tant de mouvemens, quoi que ce ne fut pas ſans douleur, que les liens qui attachoient mes cheveux à gauche, ſe relachérent de deux pouces, & me donnérent moyen de tourner tant ſoit peu la tête. Ces petites créatures s'enfuirent alors une ſeconde fois, avant que j'en puſſe ſaiſir aucune: en ſautant à terre elles jettérent un grand cri, (j'entens à proportion de leur taille,) qui fut ſuivi de ces deux mots, *Tolgo phonac*, qu'un d'entr'eux prononça à haute voix. A peine ces mots furent-ils prononcez, que je ſentis plus de cent flêches décochées contre ma main gauche, qui me piquérent à peu près comme auroient pû faire autant d'éguilles: par deſſus cela, ils jettérent une autre ſorte de flêches en l'air, comme nous jettons nos Bombes en *Europe*, dont pluſieurs (quoi que je ne les aie point ſenties) me ſont ſans doute tombées ſur le corps, & quelques autres ſur le viſage, que je couvris d'abord de la main gauche. Quand cette grêle de flêches fut ceſſée, je me mis à gemir fort douloureuſement, & faiſant de nouveaux efforts pour me détacher, j'eſſuyai une décharge plus grande encore que la premiére: quelques-uns d'eux tachérent de me tranſpercer avec leurs piques, mais par bonheur ils n'en purent venir à bout, parce que j'a-

vois un colletin de buffle : je crus que le meilleur parti que je pouvois prendre étoit de me tenir coy, & mon dessein étoit de rester comme cela jusqu'à la nuit, bien sûr que pouvant me servir de la main gauche, je me détacherois alors entiérement : car à l'égard des Habitans j'avois raison de croire que quand même ils assembleroient une armée entiére contre moi, je pourois leur tenir tête, si tous étoient de la taille de ceux que je voyois. Mais tous ces projets n'eurent point lieu. Quand les Habitans virent que je restois coy, ils cessérent de tirer; mais par le bruit que j'entendois, je connus que leur nombre s'augmentoit; & environ à la distance de quatre verges, vis à vis de mon oreille droite, j'ouïs pendant plus d'une heure, une sorte de bruit pareil à celui qu'on fait lorsqu'on bâtit. Je tournai, le mieux qu'il me fut possible, la tête de ce côté-là, & vis une maniére de Théatre, élevé de terre d'un pied & demi, & deux ou trois échelles pour y monter : le Théatre pouvoit contenir quatre Habitans. Un de ceux qui y étoient, & qui me paroissoit un homme de distinction, m'adressa un long Discours, dont je ne compris pas un seul mot. J'oubliois de dire qu'avant que de commencer sa harangue, il s'étoit écrié trois fois *Langro Dehulsan* : (ces mots & les autres dont j'ai parlé me furent expliquez dans la suite :) il les eut à peine prononcez, que plus de cinquante Habitans vinrent, & coupérent les liens auxquels le côté gauche de ma tête étoit attaché,


Fig. I.

ché, ce qui me donna le moien de la tourner à droite, & de bien confiderer celui qui alloit me haranguer : Il me paroiffoit être entre deux âges, & plus grand qu'aucun des trois autres qui l'accompagnoient, dont l'un étoit un page qui lui portoit la queuë, & qui me parut tant foit peu plus grand que mon doit du milieu : les deux autres étoient à fes côtez pour le foutenir.

Je fuis perfuadé qu'il étoit fort éloquent, car quoique je n'entendiffe pas fa langue, je m'apperçus bien qu'il fe connoiffoit en mouvemens pathetiques, & qu'il employoit tour à tour les promeffes & les menaces pour me perfuader. Je lui repondis de la maniére du monde la plus foumife, levant la main gauche & les yeux vers le Soleil, comme voulant l'apeller à témoin : la faim me dicta une partie de ma reponfe, n'ayant rien mangé depuis 24. heures ; je ne pus m'empêcher de faire connoître que j'avois befoin de nourriture, & cela en mettant fouvent un doit dans ma bouche, (ce qui, à dire le vrai n'étoit pas autrement poli.) Le *Hurgo*, (car c'eft le nom qu'ils donnent à un grand Seigneur, comme je l'apris depuis,) me comprit fort bien ; il décendit du Théatre, & ordonna que plufieurs échelles feroient appliquées à mes côtés, fur lefquelles plus de cent habitans montérent, en aportant jufqu'à ma bouche des corbeilles remplies d'alimens, que le Roi avoit donné ordre qu'on m'envoïât, dès qu'il avoit reçû la nouvelle de ma venuë dans fon pays. Je remarquai qu'il y

avoit dans ce qu'on m'offroit, la chair de differens animaux; mais il m'étoit impossible de distinguer par le seul attouchement quelles parties c'étoient: il y avoit des épaules, des gigots, & d'autres parties, formées comme celles d'un mouton, & parfaitement bien apprétées, mais plus petites que les aîles d'une Alouëtte. Je ne faisois qu'une bouchée de deux ou trois, en y ajoutant autant de pains, gros chacun comme une bale de mousquet.

L'étonnement que produisit en eux ma voracité est inexprimable: Quand je fus à peu près rassasié, je fis un autre signe pour demander à boire; il leur parut que si ma soif étoit proportionnée à mon apetit, un peu de boisson ne me sufiroit pas; c'est pourquoi ce peuple qui est fort ingenieux, roula sur ma main un de leurs plus grands tonneaux, qu'ils défoncérent un moment après, & que je vuidai d'un seul coup, ce qui ne me fut pas fort dificile, car il ne tenoit pas demi-pinte, & avoit le gout d'un petit vin de Bourgogne, mais beaucoup plus délicieux. Ils m'aportérent un second tonneau, que je vuidai de la même manière, en faisant signe que j'en souhaitois encore, mais ils n'en eurent point à me donner. Après que j'eus achevé ces merveilles, ils firent mille cris de joie, & dansérent sur ma poitrine, répétant, comme ils avoient fait auparavant, plusieurs fois ces mots, *Hekinah Degul*. Ils me firent signe de jetter à terre les deux tonneaux, en prenant pourtant la précaution d'avertir ceux qui étoient des-

deſſous de ſe retirer hors du chemin, avertiſſement qu'ils exprimérent par les mots de *Borach Mivola*: Je le fis, & quand ils virent de ſi prodigieux vaiſſeaux en l'air, ce furent encore de nouveaux cris de joie & d'admiration. J'avouë que je fus plus d'une fois tenté, pendant qu'ils ſe promenoient de tous côtez ſur mon corps, d'en prendre quarante ou cinquante qui ſeroient le plus à ma portée, & de les écraſer contre terre: Mais le ſouvenir de ce que j'avois ſenti, qui ſelon toutes les apparences, n'étoit pas ce qu'ils pouvoient faire de pis, & ma parole d'honneur, que je leur avois donnée, de ne leur point faire de mal, (car c'étoit là le ſens de l'air ſoumis que j'avois pris en leur adreſſant ma harangue;) me firent bientôt paſſer ces envies. Ajoutez à cela, que c'auroit été violer les loix ſacrées de l'hoſpitalité, envers un Peuple qui venoit de me regaler, avec tant de prodigalité & de magnificence.

Cependant, je ne pouvois aſſez admirer l'intrépidité de ces diminutifs d'hommes, qui dans le temps qu'une de mes mains étoit libre, oſoient grimper, & ſe promener ſans crainte ſur le corps d'une créature auſſi prodigieuſe que je devois leur paroitre. Quelque temps après, quand ils virent que je ne demandois plus à manger, un Envoyé de Sa Majeſté Imperiale ayant monté ſur le bas de ma jambe droite, s'avança preſque ſur mon viſage, avec une douzaine de perſonnes de ſa ſuite: il me montra ſes lettres de créance, ſçellées du ſceau Imperial,

rial, qu'il approcha, tout près de mes yeux, & fit un Discours d'environ dix minutes, sans aucune marque de colère, mais d'un air ferme & resolu; dirigeant souvent ses gestes vers un certain endroit, que je compris ensuite être la Capitale, éloignée d'un demi mile, où l'Empereur, après avoir pris là-dessus avis de son Conseil, avoit ordonné que je serois conduit. Ma reponse fut courte, mais inutile; je fis signe avec la main dont je pouvois me servir, que je souhaitois d'être délié, ce que je tachai d'exprimer, en la mettant sur mon autre main, sur ma tête & sur mon corps. Il parut qu'il m'entendoit de reste? car il fit un mouvement de tête, qui marquoit clairement qu'il desaprouvoit ma demande; & par de certains gestes il me donna à connoitre, que je devois être emmené comme prisonnier; en ajoutant néanmoins quelques autres signes, pour m'assurer qu'on me fourniroit sufisamment à manger & à boire, & qu'on ne me feroit aucun mauvais traitement. L'Idée d'être conduit à la Capitale comme prisonnier, me porta à faire de nouveaux efforts pour rompre mes liens, mais par malheur ces efforts ne servirent qu'à m'attirer encor une grêle de flêches, qui me causerent une sensible douleur aux mains & au visage. Voyant donc que je ne pouvois venir à bout de mon dessein, & que d'ailleurs le nombre de mes ennemis croissoit à chaque instant, je fis signe qu'ils pouvoient faire de moi ce qu'ils

vou-

voudroient: là deſſus Le *Hargo* & ſa ſuite prirent congé de moi, de l'air du monde le plus honnête. Quelques momens après, j'entendis plusieurs fois crier, *Peplom Selam*, & je ſentis un grand nombre d'habitans, qui relachérent tellement les cordes qui m'atachoient à gauche, que je pouvois me tourner à droite; & m'aider moi même pour faire de l'eau; ce que je fis tres copieuſement, au grand étonnement du peuple, qui conjecturant par mes mouvemens ce que j'alois faire, s'eloigna au plus vîte du torrent qui le menaçoit. Mais avant cela ils m'avoient froté le viſage & les mains, avec une ſorte d'onguent, dont l'odeur étoit fort agréable, & qui ôta en peu de minutes, le ſentiment de douleur que leurs flêches m'avoit cauſé: Ce remede, & le bon diner que j'avois fait, m'excitérent au ſommeil; je dormis environ huit heures, comme je l'appris depuis; & cela n'eſt pas étonnant, puiſque les Medecins, par ordre de l'Empereur, avoient mis dans les tonneaux de vin quelques drogues ſoporifiques.

Il y apparence que dès qu'on m'eut découvert dormant ſur l'herbe, on en avoit d'abord informé l'Empereur, qui là-deſſus, après avoir pris avis de ſon Conſeil, avoit ordonné que je ſerois lié de la maniére que je l'ai raporté, (ce qui fut exécuté pendant que je dormois,) qu'on me fourniroit à manger & à boire, & qu'une Machine feroit preparée pour me mener à la Capitale.

Cette réſolution paroitra peut être hardie

& dangereuſe, & je ſuis bien perſuadé, qu'en pareille occaſion aucun Prince de l'Europe ne l'imiteroit, quoiqu'à mon avis il ne ſe pût rien de plus prudent, ni de plus genereux. Car ſupoſé que pendant que je dormois, les habitans euſſent tâché de me tuer avec leurs piques & leurs fléches, je me ſerois certainement éveillé d'abord, & peut être que la douleur que j'aurois ſentie, m'auroit donné la force de rompre mes liens; après quoi incapables de me reſiſter, ils n'auroient auſſi pu eſpérer aucune grace. Les habitans de ce pays ſont de grands Mathematiciens, & excellent ſur tout dans les Méchaniques, encouragez à cela par l'Empereur qui eſt un grand Protecteur des Sciences. Ce Prince a differentes machines qui ſe meuvent ſur des roües, & qui ſervent à tranſporter des Arbres & d'autres fardeaux: Il préſide lui même à la conſtruction de ſes plus grands Vaiſſeaux de guerre, dont quelques uns ſont longs de neuf pieds, & il les fait tranſporter ſur ces machines, de l'endroit ou ils ſont bâtis juſques à la mer, qui eſt quelquefois éloignée de trois ou quatre cent verges. Cinq cent Charpentiers & autres Ouvriers eurent ordre de preparer inceſſamment la plus grande voiture qu'ils euſſent. C'étoit une Machine de bois, longue de ſept pieds & large de quatre, qui ſe mouvoit ſur vingt & deux roües. C'étoit à la vuë de cette énorme machine, qu'avoit été jetté le cri que j'avois entendu; Elle fut placée en ligne parallele avec mon corps: Mais la principale difficulté fut comment on pour-

roit

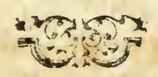
roit m'y mettre : Quatrevingt perches, dont chacune avoit un pied en hauteur, furent dreſſées pour cet effet, & de très fortes cordes de la groſſeur d'une ficelle, furent attachées à des bandages, dont mon cou, mes bras & le reſte de mon corps étoient envelopez ; neuf cent des plus vigoureux d'entreux, furent employez à me lever de terre, & en moins de trois heures, à la faveur de pluſieurs poulies, ils vinrent à bout de me mettre dans la voiture, & eurent ſoin de m'y bien lier. Tout cela me fut rapporté depuis, car je n'en vis ni n'en ſentis rien, étant profondément endormi, par le ſoporifique que j'avois avalé. Quinze cent des plus puiſſans Chevaux de l'Empereur, dont chacun étoit haut d'environ quatre pouces & demi, ſervirent à me trainer à la Capitale, qui comme je crois l'avoir dit, étoit éloignée d'un demi mile. Nous avions déja été en chemin trois ou quatre heures, quand je m'éveillai par un accident fort ridicule: la voiture étant arrêtée parce qu'il y avoit quelque choſe a y racommoder, deux ou trois jeunes habitans eurent la curioſité de voir quel air j'avois en dormant ; ils montérent ſur la voiture, & avançant tout doucement juſqu'à mon viſage, un d'eux, qui étoit Officier aux Gardes, me fourra dans la narine gauche une grande partie de ſa demi-pique, qui chatouilla le nez à peu près comme auroit pû faire un brin de paille, & me fit éternuer d'une grande force : ces Meſſieurs ſe retirérent ſans que je m'en aperçuſſe, & ce ne fut que trois ſemaines après, que je ſçus

sçûs la cause d'un réveil si soudain. Nous fîmes une longue marche le reste du jour, & je passai la nuit entre cinq cent gardes, dont la moitié avoit des torches à la main, & l'autre moitié des arcs & des flêches, pour tirer sur moi pour peu que je fisse mine de vouloir me détacher. Le lendemain au Soleil levant, nous continuâmes nôtre marche, & arrivâmes à midi à un endroit éloigné de la Ville d'environ deux cent verges: l'Empereur accompagné de toute sa Cour, vint au devant de nous; mais ses principaux Officiers ne voulurent jamais permettre que l'Empereur exposât sa personne sacrée en montant sur mon corps.

A l'endroit où la voiture s'arrêta, il y avoit un ancien Temple, tenu pour le plus grand du Royaume, qui aiant été souillé par un meurtre, il y avoit déjà quelques années, avoit été dépouillé de tous ses ornemens, & ne servoit plus qu'à des usages profanes: Il fut dit que je logerois là. La grande porte qui regardoit le Nord, étoit haute de quatre pieds, & tout au plus large de deux, de maniére que je pouvois facilement m'y glisser. De chaque côté de la porte, il y avoit une petite fenêtre à la hauteur de six pouces de terre: à celle qui étoit à gauche furent quatre vingt & onze chaines pareilles à celles qui pendent aux montres des Dames en *Europe*, & à peu près aussi larges, qui furent attachées à ma jambe gauche avec trente six cadenats. Vis-à-vis de ce Temple, à la distance de vint pieds, il y avoit une Tour

haute

haute de cinq pieds au moins ; l'Empereur s'étoit rendu ſur cette Tour, avec un grand nombre des principaux Seigneurs de ſa Cour, pour me contempler à ſon aiſe. Suivant le calcul qui en fut fait, plus de cent mille habitans ſortirent de la Capitale pour le même ſujet; & je parierois qu'en dépit de mes gardes, à la faveur de pluſieurs échelles, plus de dix mille me montérent ſucceſſivement ſur le corps: Mais cette hardieſſe fut reprimée au plus vite, par une proclamation qui la defendoit ſous peine de mort. Quand les Ouvriers virent qu'il étoit impoſſible que je m'échapaſſe, ils coupérent tous les liens qui ſervoient à m'attacher. Je me levai de plus mauvaiſe humeur & plus melancholique que je n'aye été en ma vie: l'étonnement du Peuple en me voiant debout, & un inſtant après me promener fut inexprimable. Les chaines auxquelles ma jambe étoit attachée, avoient environ deux verges de longueur, & me donnoient non ſeulement la liberté de me promener en demi cercle, en avant & en arriére, mais attachées à la diſtance de quatre pouces de la porte, elle me permettoient auſſi de me coucher tout de mon long dans le Temple.



CHAP.



CHAP. II.

L'Empereur de Lilliput, *accompagné de plusieurs personnes de distinction, vient voir l'Auteur. Description de la personne & des habits de l'Empereur: Quelques savans du premier ordre sont chargez d'enseigner à l'Auteur la langue du pays. Il se fait aimer par sa douceur. On fait l'Inventaire de ce qui se trouve dans ses poches, & on lui ôte son épée & ses pistolets.*

QUand je fûs debout, je regardai autour de moi, & j'avouë que je n'ai jamais eû de plus belle vuë. Toute la contrée ne paroissoit qu'un seul Jardin, & chaque champ avoit l'air d'un lit de fleurs. Ces champs dont la plûpart avoient quarante piéds en quarré, étoient entremêlez de bois, dont les plus petits arbres autant que j'en pouvois juger, étoient de la hauteur de sept pieds. J'apperçus à ma gauche la Ville Capitale, qui, de l'endroit d'où je la voiois, ne ressembloit pas mal à ces villes qu'on voit dépeintes sur des décorations de Theatre. Il y avoit déja quelques heures, que j'étois extrêmement incommodé par de certaines necessitez; ce qui n'est guéres étonnant, puis qu'il y avoit presque deux jours entiers que je n'y avois satisfait:

deux

la honte & la neceſſité ſe livroient chez moi de violents combats. Le meilleur expedient que je puſſe imaginer, fut de me trainer dans ma maiſonnette, ce que je fis. Je fermai la porte après moi, & m'éloignant autant que ma chaine pouvoit le permettre, je me defis d'un fardeau ſi incommode. Mais c'eſt la ſeule fois en ma vie, que j'aye à me reprocher une pareille mal propreté, dont je me flate pourtant d'obtenir le pardon de tout Lecteur équitable, qui peſera ſans partialité, les circonſtances ou je me trouvois. Depuis ce temps, dès que j'étois levé, j'ai toujours eu coutume de faire la même choſe en plein air, le plus loin de ma maiſon qu'il m'étoit poſſible, & chaque matin avant qu'il vint compagnie, deux valets à qui ce ſoin étoit particuliérement commis, ne manquoient jamais d'ôter tout ce qui auroit pu choquer l'odorat de ceux qui me faiſoient l'honneur de me venir voir. Je n'aurois pas inſiſté ſi long-tems ſur une circonſtance, qui à la premiére vue ne ſemblera peut être pas fort importante, ſi je n'avois cru qu'il fut neceſſaire que je fiſſe l'apologie de ma propreté, que quelques uns de mes envieux, prenant occaſion du fait que je viens de raporter, ont oſé revoquer en doute.

Après avoir mis à fin cette Avanture, je ſortis de ma maiſon pour prendre l'air. L'Empereur étoit déja decendu de la Tour, & s'avançoit vers moi à cheval, ce qui penſa lui couter cher; car l'animal qu'il montoit, quoique d'ailleurs fort bien dreſſé, n'étant pas accoutumé à voir une créa-

ture,

ture de ma ſorte, qui devoit lui paroitre une montagne mouvante, ſe dreſſa en pieds: Mais ce Prince, qui eſt parfaitement bon Cavalier, ne perdit pas le fond de la ſelle, & donna le tems à ceux de ſa ſuite de ſaiſir le cheval par ſa bride, après quoi il en décendit. Quand il eut mis pied à terre, il me regarda de tous côtez avec grande admiration, mais il ſe tint toujours hors de ma portée: Il donna ordre aux Cuiſiniers & aux Sommeliers, qui s'étoient déjà rendus là, de me fournir à manger & à boire; ce qu'ils firent en mettant ce qu'ils avoient à me donner, dans des eſpeces de machines à rouës, qu'ils pouſſoient juſqu'à ce que je fuſſe à portée d'y atteindre. Je pris ces machines, & les vuidai dans un inſtant: Il y en avoit vingt remplies de mets, & dix de breuvage; chacune de celles-là contenoit deux ou trois bouchées, & à l'égard de la liqueur, la proportion étoit aſſez bien obſervée dans celle-ci. L'Imperatrice, les Princes & Princeſſes du Sang, & grand nombre de Dames, étoient aſſiſes dans des fauteuils à une certaine diſtance: mais quand elles virent l'accident qui avoit penſé arriver à l'Empereur par la faute de ſon cheval, elles ſe levérent & s'approchérent de lui. Voici comment ce Prince eſt fait. Il eſt plus grand qu'aucun de ſa Cour, de l'épaiſſeur d'un de mes ongles, ce qui ſeul ſuffit, pour inſpirer du reſpect à ceux qui le regardent. Il a les traits mâles, les lévres groſſes, & le teint couleur d'olive, il ſe tient fort droit, eſt bien proportionné dans tous

les

ſes membres, & a beaucoup de grace & même de majeſté dans toutes ſes actions. Il avoit paſſé alors le printemps de ſon âge, ayant vint & huit ans & quelques mois, dont il en avoit regné ſept, avec toute ſorte de proſperité. Pour le voir à mon aiſe, je me couchai ſur l'un de mes côtez, éloigné de lui de trois verges, attitude qui fit, que ma tête fut préciſement paralelle à tout ſon corps. D'ailleurs, il eſt impoſſible que la deſcription que je fais ici ne ſoit exacte, puiſque depuis ce tems là, je l'ai tenu plus d'une fois dans mes mains. Son habillement étoit ſimple, & tenoït pour ce qui regarde la façon, un eſpèce de milieu entre ceux des *Aſiatiques*, & ceux des habitans de *l'Europe*; mais il avoit ſur la tête un casque d'or fort leger, orné de joyaux, & à la tête duquel étoit attaché une plume. Il avoit une épée nuë à la main, pour ſe deffendre en cas que je vinſſe à rompre mes liens; elle étoit longue de trois pouces tout au plus; la garde & le fourreau en étoit d'or, enrichi de diamans. Sa voix étoit grêle, mais fort claire, & je pouvois l'entendre diſtinctement, quoique je fuſſe debout. Les Dames & les Courtiſans étoient ſi magnifiquement habillez, que l'endroit où ils étoient, reſſembloit à une jupe étenduë à terre, & brodée de pluſieurs figures d'or & d'argent. Sa Majeſté Imperiale me fit ſouvent l'honneur de m'adreſſer la parole, & je ne manquai pas de lui repondre autant de fois; mais il n'entendit pas un mot de ma réponſe, comme je puis proteſter

de

de ma part n'avoir pas compris une syllabe de ce qu'il me disoit. Il y avoit là quelques Prêtres & quelques Gens de Loi,) autant que je pus le conjecturer par leurs habits,) qui eurent ordre de lier conversation avec moi: Je leur parlai toutes les langues que je savois, & même celles dont je n'avois qu'une fort legére teinture, je veux dire *Allemand*, *Flamand*, *Latin*, *François*, *Espagnol*, & *Italien*: Tout en fut, jusqu'à la *Langue Franque*; mais sans succès. Deux heures après, la Cour se retira, & on me laissa une bonne garde, pour prévenir l'impertinence, & probablement la malice de la canaille, qui mouroit d'envie de s'approcher de moi, & dont quelques uns eurent l'insolence, pendant que j'étois assis à la porte de ma maison, de me tirer plusieurs flêches, dont une entr'autres pensa m'éborgner. Mais le Colonel ordonna que six des principaux complices de cet attentat seroient saisis, & qu'en punition de leurs crimes, ils me seroient remis entre les mains, ce qui fut exécuté par des Soldats, qui les poussérent avec leurs piques, jusques à ce qu'ils fussent à ma portée. Je les mis tous dans ma main droite: j'en mis cinq dans la poche de mon justaucorps, & pour le sixiéme je fis semblant de vouloir le manger tout en vie. Le pauvre homme jetta des cris affreux, & le Colonel aussi bien que les autres Officiers furent dans de terribles transes, sur tout quand ils me virent prendre mon canif: Mais je ne tardai guéres à les tirer de peine; car prenant un air doux, & coupant un in-

ſtant après les cordes dont il étoit lié, je le mis doucement à terre, & lui auſſi-tôt s'enfuit. Je traitai le reſte de mes priſonniers de la même maniére, après les avoir tirés un à un de ma poche: & je remarquai que les ſoldats & le peuple furent charmez de ce trait de clemence, qui fut rapporté à la Cour, de la maniére du monde la plus avantageuſe pour moi.

Vers la nuit je me gliſſai dans ma maiſon, où je me couchai à terre: Pendant une quinzaine de jours je n'eus point d'autre lit; mais après ce temps j'en eu un par ordre de l'Empereur. Six cent lits de la meſure ordinaire furent transportez & accommodez dans ma maiſon. La longueur & largeur de mon lit, étoient de cent cinquante des leurs couſus l'un à l'autre, & l'épaiſſeur de quatre, ce qui ne m'empéchoit pas néanmoins d'être fort mal couché, parce que le pavé étoit de pierre. Le même calcul fut obſervé à l'égard des draps & des couvertures. Tout cela n'étoit pas autrement bien, mais endurci de longue main à la fatigue, je m'en accommodai pourtant. Dès que la nouvelle de mon arrivée fut repanduë dans le Royaume, un nombre infini de badauts ſe rendirent à la Capitale pour me voir; la quantité en fut ſi prodigieuſe, que la plûpart des villages reſtérent ſans habitans, & cela au grand détriment de leurs affaires domeſtiques, auſſi bien que de l'Agriculture: Mais il fut pourvu à ce deſordre, par differentes proclamations de ſa Majeſté Imperiale, qui ordonna que ceux qui

qui m'avoient déjà vu s'en retourneroient chez eux, & n'approcheroient de cinquante verges de ma Maison, à moins que d'en avoir permiſſion de la Cour: Reſtriction qui valut de grandes ſommes aux Secretaires d'Etat.

Dans ce tems-là l'Empereur tint ſouvent Conſeil, pour ſavoir ce qu'on feroit de moi; & j'apris depuis d'un des meilleurs Amis que j'aye eu dans ce Païs, qui étoit un homme de la première qualité, & qui certainement pouvoit être au fait: j'apris, dis-je, que la Cour étoit cruellement embaraſſée de ma perſonne. On y craignoit que je ne vinſſe à bout de rompre mes liens, ou que ma voracité ne cauſât une famine. Quelquefois on y prenoit la reſolution de me laiſſer mourir de faim, & autrefois de me bleſſer aux mains & au viſage, avec des flêches empoiſonnées, ce qui m'auroit bien vite depêché. Mais aucun de ces deſſeins ne fut exécuté, parce que l'on fit attention que la puanteur d'un corps auſſi énorme que le mien, infecteroit ſans doute l'air, & produiroit dans la Capitale quelque maladie contagieuſe, qui ſe répandroit enſuite par tout le Royaume. Au milieu de ces déliberations, pluſieurs Officiers de l'Armée vinrent à la porte de la chambre où ſe tenoit le Conſeil; & deux d'entr'eux ayant été admis, firent raport de la maniére dont j'en avois agi à l'égard des ſix Criminels, dont il a été parlé ci-devant; ce qui fit une telle impreſſion en ma faveur, non ſeulement dans l'ame de l'Empereur, mais auſſi de tout ſon Con-

Conſeil, que tous les Villages juſqu'à la diſtance de neuf cent verges de la Ville, reçurent ordre de fournir chaque matin, ſix bœufs, quarante moutons, & quelques autres victuailles pour ma nourriture; avec du pain, du vin, & d'autres liqueurs à proportion. Le payement de toutes ces choſes leur étoit aſſigné ſur l'Epargne de Sa Majeſté: car ce Prince vit du revenu de ſes Domaines, n'exigeant que très-rarement, & que dans des occaſions fort preſſantes, des ſubſides de ſes Sujets, qui de leur côté ſont obligez de le ſervir dans ſes Guerres à leurs propres fraix. Six cent perſonnes dont les gages étoient payez par l'Empereur, furent choiſis pour être mes Domeſtiques, & il leur fut dreſſé des tentes à chaque côté de ma porte. Il fut auſſi ordonné que trois cent Tailleurs me feroient un aſſortiment complet d'habits à la maniére du Païs. Que ſix des plus ſavans hommes de l'Empire auroient ſoin de m'enſeigner leur Langue: & enfin que les Gardes de l'Empereur, auſſi bien que ſes Chevaux & ceux de la Nobleſſe, paſſeroient ſouvent devant moi, afin de s'accoutumer à ma vuë. Tous ces ordres furent exécutez avec la derniére préciſion, & dans l'eſpace de trois ſemaines, je fis de grands progrès dans la langue du Païs: Pendant ce tems, l'Empereur m'honora pluſieurs fois de ſes viſites, & me fit la grace de mêler ſouvent ſes inſtructions avec celles de mes Maitres. Nous commencions dèjà à lier enſemble une eſpèce de converſation; par les prémiers mots que j'apris, je tachai d'exprimer le dé-

ſir que j'avois d'obtenir ma liberté, & je lui en réïterai chaque jour la demande à genoux. Sa reponſe, autant que je pus la comprendre, fut que c'étoit une choſe qui demandoit du tems, & à laquelle il ne falloit pas ſeulement penſer ſans l'avis du Conſeil: qu'avant tout, je devois *Lumos Kelmin peſſo deſmar lon Emposo*; c'eſt à dire, lui jurer que je vivrois en paix avec lui & avec tous ſes Sujets: Que cependant je ſerois bien traité. Au reſte, il me conſeilla de tacher de m'aquerir ſa bienveillance & celle de ſes Sujets, par ma patience & par ma diſcrétion. Il me pria de ne pas prendre en mauvaiſe part qu'il donnât ordre à quelques-uns de ſes Officiers de me fouiller; car qu'il étoit apparent que j'avois ſur moi quelques Armes, qui devoient être extraordinairement dangereuſes, ſi elles repondoient à l'immenſité de ma taille. Je dis que Sa Majeſté ſeroit obéïe, & que j'étois prêt à me dépouiller, & à retourner mes poches. C'eſt ce que j'exprimai en me ſervant de ſignes, lorſque les paroles me manquoient. Il repliqua que par les Loix du Royaume je devois être fouillé par deux Officiers; qu'il n'ignoroit pas qu'il étoit impoſſible que cela ſe fit ſans mon ſeçours; qu'il avoit aſſez bonne opinion de ma généroſité & de ma juſtice, pour confier leurs perſonnes entre mes mains: Que tout ce qui m'auroit été pris me ſeroit rendu quand je quiterois le Païs, ou payé ſuivant le prix que moimême j'y mettrois. Je pris les deux Officiers dans mes mains, & les mis prémiérement

ment dans les poches de mon juſtaucorps, & enſuite dans toutes les autres, hormis mes deux gouſſets, & une autre poche encore où il y avoit quelques bagatelles, qui ne pouvoient être d'uſage qu'à moi ſeul. Dans un de mes gouſſets, il y avoit une montre d'argent, & dans l'autre quelques piéces d'or dans une bourſe. Ces Meſſieurs, qui avoient avec eux, papier, plume & encre, firent un Inventaire fort exact de tout ce qu'ils trouvérent: & leur beſogne faite, ils me priérent de les mettre à terre, afin d'en faire part à l'Empereur. J'ai traduit depuis cet Inventaire en Anglois, & cette traduction la voici mot pour mot. Prémiérement, dans la poche droite du juſtaucorps du *grand Homme-Montagne*, (car c'eſt ainſi qu'il me paroit qu'on doit traduire les mots *Quinbus Fleſtrim*) après la plus exacte recherche, nous avons trouvé ſeulement une ſi grande piéce d'étoffe, qu'elle pouroit ſervir de tapis de pied à la plus grande ſale du Palais de Vôtre Majeſté. Dans la poche gauche nous avons vu un énorme coffre, tout d'argent. Nous avons demandé qu'il fut ouvert, & un de nous y étant entré, a enfoncé mi-jambe dans une ſorte de pouſſière, dont une partie s'étant répanduë dans l'air, nous a fait éternuer pluſieurs fois. Dans la poche droite de ſa veſte, nous avons trouvé un prodigieux paquet, compoſé de pluſieurs ſubſtances blanchâtres, pliées les unes ſur les autres, de la longueur d'environ trois hommes, fortement attachées entr'elles, & marquées de figures

noires; il nous a dit que ce ſont des Ecrits, dont chaque lettre eſt auſſi large que la moitié de la paume de nos mains. Dans la poche gauche il y avoit une ſorte de machine compoſée de vingt longues perches, qui ne reſſembloient pas mal aux paliſſades qu'il y a devant la Cour de Vôtre Majeſté; nous croions que c'eſt avec cet inſtrument que *l'Homme-Montagne* ſe peigne la tête, car nous ne le fatiguons pas toujours de nos queſtions, parce que nous avons grand peine à nous faire entendre. Dans la grande poche droite de ſon enveloppe milieu, (car c'eſt ainſi que je rens les mots *Ranfu-Lo*, par leſquels ils déſignoient mes culotes) nous avons vu une colomne de fer, qui étoit creuſe, de la longueur d'un homme, & attachée très fortement à une piece de bois, plus grande encor que la Colomne. Sur un des côtez de cette machine, il y avoit de grandes piéces de fer, dont la figure étoit ſi bizarre, que nous ne ſavions qu'en penſer. Nous avons trouvé un inſtrument tout ſemblable dans la poche gauche. Dans une plus petite poche du côte droit, il y avoit pluſieurs piéces d'un métal blanchâtre & rougeatre, de differentes grandeurs; quelques unes des piéces blanches qui nous paroiſſoient d'argent, étoient ſi larges & ſi peſantes, que mon camarade & moi pouvions à peine les lever. Dans la poche gauche nous avons trouvé deux colomnes noires, d'une figure irreguliére. Une d'elles étoit couverte & paroiſſoit tout d'une piéce: mais au bout ſuperieur de l'autre il y avoit une

eſpéce

eſpéce de ſubſtance ronde & blanchâtre, une fois plus groſſe que nos têtes: chacune de ces machines contenoit une prodigieuſe lame d'acier: Nous l'obligeâmes à nous les montrer, parce que nous craignions que ce ne fuſſent des inſtrumens pernicieux: Il les tira de leurs niches, & nous aprit, que dans ſon pays il avoit coutume de ſe ſervir de l'un pour ſe raſer la barbe, & de l'autre pour couper de certains alimens. Il y a deux poches ou nous n'avons pu entrer, il les appelloit ſes gouſſets. C'étoient deux larges fentes, faites tout au haut de ſon enveloppe milieu, mais rendues ſort étroites par la preſſion de ſon ventre. Hors du gouſſet droit, pendoit une grande chaine d'argent, au bout de laquelle il y avoit la machine la plus ſinguliére que nous ayons jamais vue. Nous lui dimes de tirer dehors ce qui tenoit à la chaine, il le fit, & nous vimes que c'étoit un Globe, en partie d'argent & en partie d'un autre métal tranſparent; car à travers du côté tranſparent, nous aperçumes d'étranges figures rangées en cercle, & voulant les toucher, nos doits ſe trouvérent arrêtez par cette ſubſtance diaphane. Il approcha cette machine de nos oreilles, & nous ouïmes un bruit continuel ſemblable à celui que fait un moulin à eau. Nous croïons que c'eſt quelque animal inconnu, ou bien le Dieu qu'il adore: mais cette derniere opinion nous paroit la plus vrai-ſemblable, parce qu'il nous a aſſurez (ſi nous l'avons bien compris, car il s'exprime d'une maniére très imparfaite,)

te,) que c'étoit une maniére d'Oracle qu'il consultoit fort souvent, & qu'il lui marquoit le temps de chaque action de sa vie. De son gousset gauche, il a tiré une sorte de filet assez grand pour servir à la pêche, mais qui peut s'ouvrir & se fermer comme une bourse, & il s'en sert aussi à cet usage. Nous y avons trouvé quelques piéces massives, d'un métal jaunâtre, qui, si elles sont de veritable or, doivent être d'une immense valeur.

Après avoir ainsi en exécution des Ordres de Vôtre Majesté, fouïllé exactement dans toutes ses poches, nous avons remarqué qu'il avoit autour de sa veste un ceinturon, qui ne peut avoir été fait, que de la peau de quelque Animal prodigieux : Au côté gauche du ceinturon, pendoit une Epée de la longueur de cinq hommes; & à la droite, une espéce de sac divisé en deux cellules, dont chacune pourroit contenir trois des Sujets de Votre Majesté. Dans l'une de ces cellules, il y avoit plusieurs globes d'un métal fort pesant, chacun de la grosseur de nos têtes, & fort difficiles à lever. Dans l'autre cellule, nous vimes une grande quantité de grains noirs, assez petits, & qui n'étoient guéres pesants, car nous pouvions en tenir plus de cinquante à la fois dans la main.

C'est ici l'Inventaire exact de ce que nous avons trouvé sur le corps de l'*Homme Montagne*, qui en a agi avec nous fort honnêtement, & avec le respect dû à la Commission de Votre Majesté. Signé & scellé le quatriéme

triéme jour de la quatre vingt & neuviéme Lune de l'Auguste Regne de Votre Majesté Imperiale.

Clefren Frelock.
Marsi Frelock.

Quand l'Empereur eut lu cet Inventaire d'un bout à l'autre, il m'ordonna, quoiqu'en termes fort honnêtes, de remettre tout entre ses mains. Il me demanda premiérement mon Epée, que j'ôtai du ceinturon avec le foureau. Il commanda en même tems que trois mille hommes, de ses meilleures troupes, (dont il étoit alors accompagné,) m'environnassent de tous côtez, & tinssent leurs arcs & leurs flêches prêtes: mais je ne m'en apperçus pas, à cause que mes regards n'étoient fixez que sur l'Empereur. Il me pria alors de tirer mon Epée, qui, quoique l'eau de la Mer l'eût enrouillée dans quelques endroits, ne laissoit pas d'être fort resplendissante. Je le fis, & dans l'instant toutes les troupes jettérent un cri, qui tenoit également de la surprise & de la terreur; car les rayons du Soleil après s'être réflêchis sur mon Epée, leur donnoient dans les yeux. L'Empereur, qui est un Prince très-magnanime, étoit moins épouvanté que je n'aurois cru. Il m'ordonna de rengainer mon Epée, & de la jetter à terre, le plus doucement qu'il me seroit possible, & à la distance de six pieds de l'extrémité de ma chaine. La seconde chose qu'il demanda fut une de ces colomnes de fer qui étoient creuses, par où il entendoit mes

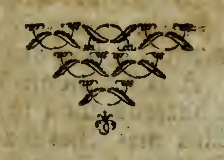
Piſtolets de poche. Je lui en montrai un, & tachai, conformément au déſir qu'il paroiſſoit en avoir, de lui en faire connoitre l'uſage. Pour cet effet, je le chargeai ſeulement de poudre, que j'avois eu ſoin de garantir de l'humidité de la Mer, (inconvenient contre lequel tous les Mariniers prudens ſe précautionnent,) & après avoir averti l'Empereur de n'avoir pas peur, je tirai mon coup en l'air. L'épouvante fut bien plus grande alors qu'elle n'avoit été à la vuë de mon Epée. Ils tomboient à terre par centaines tout de même que s'ils avoient étez morts; & l'Empereur même, quoi qu'il reſtât ſur pied, eut beſoin de quelque tems pour ſe remettre. Je rendis mes deux Piſtolets de la même maniére que j'avois fait mon Epée, & enſuite mon ſachet de poudre, & mes balles de plomb, avertiſſant qu'il falloit bien ſe donner garde d'approcher la poudre du feu, parce que la moindre étincelle pourroit l'allumer, & faire ſauter en l'air tout le Palais Imperial. Je donnai auſſi ma Montre, que l'Empereur fut fort curieux de voir; il ordonna à deux des plus grands de ſes Gardes d'attacher la Montre à une perche, & de la porter ainſi ſur leurs épaules, à peu près comme les Chartiers de Braſſeurs portent un tonneau d'Aile en *Angleterre*. Il fut ſurpris du bruit continuel de cette machine, & du mouvement de l'aiguille qui marque les minutes, qu'il apperçut très-facilement, parce que la vuë des Habitans de ce Païs eſt beaucoup meilleure que la nôtre. Pluſieurs Savans

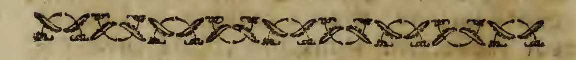
in-

interrogez par l'Empereur ſur la nature de cette Machine, firent, comme le Lecteur peut facilement s'imaginer, différentes reponſes, dont j'avouë n'avoir pas bien compris le ſens.

Je livrai enſuite ma monnoye d'argent & de cuivre; ma bourſe, où il y avoit neuf grandes piéces d'or, & quelques autres plus petites; mon couteau, mon raſoir, mon peigne, ma tabatiére d'argent, mon mouchoir & mon Journal. Mon Epée & mes Piſtolets furent mis ſur des voitures, & tranſportez dans les Arſenaux de Sa Majeſté.

J'avois, comme je l'ai déjà remarqué, une poche ſecrete, qui avoit échapé à leurs recherches, & où je gardois une paire de Lunettes (dont je me ſers quelquefois à cauſe de la foibleſſe de ma vuë,) une Lunette d'approche, & quelques autres bagatelles, que je ne me crus pas obligé de déceler, parce que je craignois de les perdre, & que d'ailleurs elles ne pouvoient être d'aucun uſage à l'Empereur.





CHAPITRE III.

Etrange maniére dont l'Auteur divertit l'Empereur & la Noblesse de l'un & de l'autre Sexe de la Cour de Lilliput. *Autres divertissemens de cette Cour. L'Auteur est mis en liberté à de certaines conditions.*

MA douceur & ma bonne conduite, m'avoient tellement acquis la bienveillance, non-seulement de l'Empereur & de sa Cour, mais même de l'Armée, & de tout le Peuple en général; que je commençai à concevoir l'esperance que dans peu je serois mis en liberté. Je fis tout ce qui me fut possible, pour cultiver ces dispositions favorables. Les Naturels du Païs parvinrent peu à peu à n'avoir plus peur de moi du tout. Je me couchois quelquefois à terre, & permettois à cinq ou six de danser sur ma main. A la fin même les Garçons & les Filles se hazardérent à jouër à la cligne-musette dans mes cheveux. Je commençois déjà à parler & à entendre passablement leur langue. L'Empereur eut un jour envie de me regaler de quelques-uns des spectacles du Païs, en quoi il faut avouër que

que les *Lilliputiens* furpaffent toutes les autres Nations du Monde, tant à l'égard de l'adreffe que de la magnificence. Aucun fpectacle ne me divertit tant, que celui des Danfeurs de corde; ils faifoient les fauts les plus perilleux fur un fil blanc fort mince, qui avoit deux pieds en long, & qui étoit tendu à la hauteur de douze pouces de terre. Surquoi il faut, avec la permiffion du Lecteur, que je m'étende un peu davantage.

Ce divertiffement n'eft en ufage, que parmi ceux qui afpirent à la faveur du Prince, ou à de grands emplois. Ils s'exercent dans cet art, dès leur jeuneffe, & ne font pas toujours remarquables par une naiffance diftinguée, ou par une belle éducation. Quand quelque emploi confiderable eft vacant, par la mort ou par la difgrace de celui qui en avoit été revêtu (ce qui arrive affez fouvent) cinq ou fix de ces Candidats demandent permiffion à l'Empereur de danfer fur la corde devant lui & devant toute fa Cour; & celui qui faute le plus haut fans tomber, obtient la charge en queftion. Très-fouvent les Premiers Miniftres eux-mêmes font obligez de montrer leur adreffe, & de donner en préfence de l'Empereur, des preuves qu'ils confervent encore leur premiére agilité. Tout le monde convient que *Flimnap* le Tréforier, en faifant une cabriole fur une corde tendue, s'éleve en l'air tout au moins d'un pouce plus haut qu'aucun autre Seigneur de tout l'Empire. Mon ami *Reldrefal*, Premier Sécretaire des

Affaires ſecrettes, eſt à mon avis, quoique peut être je ſois trop prévenu en ſa faveur, le ſecond après le Tréſorier; le reſte des Seigneurs n'en approche pas.

Ces divertiſſemens cauſent ſouvent de grands malheurs, dont pluſieurs ſe trouvent dans l'Hiſtoire. J'ai vû de mes propres yeux deux ou trois Candidats ſe diſloquer ou ſe caſſer quelque Membre. Mais le danger eſt bien plus grand, quand les Miniſtres eux mêmes ſont obligez de faire paroître leur adreſſe; car pour ſurpaſſer leurs rivaux, & en quelque ſorte eux-mêmes, ils font de ſi prodigieux efforts, qu'il n'y a preſque aucun d'eux qui n'ait fait quelque chute, & quelques-uns juſques à deux ou trois. On m'a aſſuré qu'environ deux ans avant mon arrivée, *Flimnap* ſe ſeroit ſûrement caſſé la tête, ſi un des couſſins de l'Empereur, qui par hazard ſe trouvoit à terre, n'eut diminué la force du coup.

Il y a encore une autre Recréation, mais qui ne ſe prend que dans de certaines occaſions, & ſeulement en préſence de l'Empereur, de l'Imperatrice, & du Prémier Miniſtre. L'Empereur met ſur une table trois fils de ſoye, dont chacun eſt de la longueur de ſix pouces. L'un eſt de couleur de pourpre, l'autre jaune, & le dernier blanc. Ces fils ſont propoſez comme des prix, à ceux que l'Empereur veut diſtinguer par une marque éclatante & particuliére de faveur. La cérémonie s'en fait dans une des plus grandes ſales de Sa Majeſté. C'eſt là que les Candidats ſont obligez de ſubir une

épreu-

épreuve d'adreſſe, bien différente de la précedente, & telle que je n'ai jamais rien vû dans aucun endroit du vieux ou du nouveau Monde, qui y eut le moindre rapport. L'Empereur tient entre ſes mains un bâton, dont les deux bouts ſont paralléles à l'Horiſon, & c'eſt aux Candidats à s'avancer un à un, & à ſauter tantôt par deſſus le bâton, & tantôt à ſe gliſſer par deſſous, ſuivant qu'il eſt plus élevé ou plus bas. Ce manege ſe réïtére plus d'une fois. Quelquefois l'Empereur tient un bout du bâton, & le Premier Miniſtre l'autre. D'autrefois même le Premier Miniſtre le tient tout ſeul. Celui qui montre le plus de ſoupleſſe & d'agilité, & qui ſe fatigue le moins à ſauter & à ramper, obtient pour recompenſe le fil couleur de pourpre; le jaune eſt donné à celui qui ſuit, & le blanc au troiſiéme: Tous s'en parent, en ſe le mettant autour du corps, & il y a peu de Seigneurs diſtinguez à cette Cour, qui ne ſoient ornez de quelqu'une de ces Ceintures.

Les Chevaux de l'Armée, & ceux des Ecuries Royales, ayant été conduits tous les jours devant moi, étoient dejà ſi accoutumez à ma vuë, qu'ils venoient juſques ſur mes pieds ſans faire des écarts. Les Cavaliers les faiſoient ſauter par deſſus ma main, quand je la mettois à terre; & un des Piqueurs de l'Empereur, paſſa avec ſon Cheval par deſſus mon pied, ſoulier & tout, ce qui étoit en verité un ſaut prodigieux. J'eus le bonheur de divertir un jour l'Empereur d'une maniére fort extraordinaire. Je

je priai de donner ordre qu'on me fournît quelques bâtons qui eussent deux pieds de hauteur, & qui fussent de la grosseur d'une canne ordinaire. Il commanda au Grand Maitre de ses Forêts de me les faire avoir: il en eut soin, & le lendemain je vis arriver six Forêtiers avec autant de chariots chargez de ces sortes de bâtons que j'avois demandez, & dont chacun étoit tiré par huit Chevaux. Je pris neuf de ces bâtons que je fichai bien en terre, & que je disposai de maniére qu'ils formoient un quarré de deux pieds & demi; j'attachai à chaque côté un bâton à la hauteur de deux pieds de terre, & de telle façon qu'ils étoient tous paralléles entr'eux. Après cela j'attachai mon mouchoir aux neuf bâtons que j'avois mis en terre, & je l'étendis de tous côtez, jusqu'à ce qu'il fut tendu, comme le dessus d'un Tambour: les quatre bâtons paralléles qui étoient plus élevez de cinq pouces que le mouchoir, servant de rebord de tous côtez. Quand j'eus achevé mon ouvrage, je demandai à l'Empereur, que deux douzaines de ses meilleurs Chevaux fussent exercez dessus cette Plaine. L'Empereur ayant agréé ma demande, je les pris l'un après l'autre, avec les Officiers qui les montoient, & je les plaçai sur mon mouchoir. Dès qu'ils furent rangez en ordre, ils se divisérent en deux pelotons, escarmouchérent pour rire, tirérent des flêches qui ne pouvoient faire aucun mal à ceux contre qui elles étoient tirées, mirent flamberge au vent, en vinrent aux mains, & pour tout dire

dire en un mot, montrérent qu'ils entendoient parfaitement bien plusieurs régles de l'Art Militaire. Les bâtons paralléles empêchoient qu'eux & leurs Chevaux ne pussent tomber à terre; & l'Empereur trouva un si grand plaisir à ce spectacle, qu'il ordonna qu'il seroit réïteré pendant plusieurs jours, & voulut même une fois être placé sur mon mouchoir, & ordonner les mouvemens de ses Cavaliers. Il persuada aussi à l'Imperatrice, quoi que ce ne fut pas sans peine, de permettre que je la tinsse dans son fauteuil, à la distance de deux verges de mon mouchoir, d'où elle pouroit aisément voir tout ce qui se passeroit. Ce fut un grand bonheur pour moi qu'il n'arrivât aucun malheur dans tous ces divertissemens: Une fois seulement un Cheval fougueux qui appartenoit à un des Capitaines, d'un coup de pied fit un trou dans mon mouchoir, & tomba à la renverse avec le Cavalier qui le montoit; mais je les relevai l'un & l'autre au plus vite, après avoir bouché le trou d'une main, je me servis de l'autre pour mettre la troupe à terre. Le Cheval s'étoit fait une entorse à l'épaule gauche, mais le Cavalier ne s'étoit fait aucun mal, & je raccommodai mon mouchoir le mieux qu'il me fut possible; cependant j'eus soin de ne l'exposer plus à l'avenir à de pareils dangers.

Deux ou trois jours avant que je fusse mis en liberté, pendant que j'amusois la Cour par toutes ces merveilles, il arriva un Exprès, pour informer l'Empereur que quel-

quelques uns de ses Sujets, en se promenant près de l'endroit ou j'avois été trouvé, avoient découvert une grande chose noire, qui etoit à terre, d'une figure fort bizarre, dont les bords s'étendoient en rond, & qui étoit au milieu de la hauteur d'un homme, ayant au reste, à peu près la méme étendue que la chambre à coucher de Sa Majesté; que ce n'étoit pas une Créature vivante, comme on l'avoit craint d'abord, puis qu'après en avoir plusieurs fois fait le tour, on ne s'étoit pas apperçu qu'elle fit le moindre mouvement: Qu'en montant sur les épaules des autres, quelques uns d'eux étoient parvenus jusqu'au sommet, qui étoit fort uni, & qu'en frapant du pied ils avoient trouvé que la Machine étoit creuse en dedans; qu'il leur sembloit probable qu'elle devoit appartenir à *l'Homme Montagne*, & que si Sa Majesté le trouvoit bon, ils entreprenoient de la transporter à la Cour, pourvû qu'ils eussent seulement cinq Chevaux. Je compris d'abord ce qu'ils vouloient dire, & je fus charmé de tout mon cœur de la nouvelle qu'ils apportoient. Il semble que dès que je me fus sauvé à terre après mon Naufrage, j'étois tellement troublé, qu'avant que d'arriver dans l'endroit ou je m'endormis, mon Chapeau, que j'avois attaché autour de ma tête pendant que je ramois, & qui avoit bien tenu durant le temps que j'avois nagé, étoit tombé sans que je m'en apperçusse. Je suppliai Sa Majesté Imperiale qu'on me l'apportât au plutôt, & je lui en décrivis la nature & l'usage. Je l'eus le lendemain, mais

fort

fort mal conditionné : ils y avoient fait deux trous à un pouce & demi du bord, & y avoient attaché deux crochets, par lesquels ils avoient passé une longue corde, pour mieux lier mon chapeau aux Harnois des Chevaux : & c'est de cette maniére qu'il fit plus d'un demi mile *d'Angleterre*. Mais comme le terrain de ce pays est fort uni, il ne fut pas tant endommagé que j'aurois bien crû.

Deux jours après cette Avanture, l'Empereur ayant ordonné à cette partie de son Armée, qui se trouvoit dans & autour la Capitale, de se tenir prête au premier ordre, imagina un divertissement fort singulier. Il souhaita que je me tinsse comme un *Colosse*, les jambes écartées autant que je pourrois. Il commanda alors à son General, qui étoit un grand Capitaine & fort de mes Amis, de faire ranger les Troupes en bon ordre, & de les faire marcher dessous moi; les Fantassins formant un front de vingt quatre, & les Cavaliers de seize, Tambours battants, enseignes déployées, & piques dressées. Trois mille Fantassins & mille Cavaliers me passerent ainsi entre les jambes. Sa Majesté commanda sous peine de mort, que chaque Soldat dans sa marche observeroit les plus exactes Régles de la Décence à mon égard. Cet ordre cependant n'empécha pas que quelques jeunes Officiers ne levassent les yeux en haut en passant sous moi. Et pour dire le vrai, mes Culottes étoient alors si délabrées, qu'elles faisoient du

du moins entrevoir quelques ſujets de riſée & d'admiration.

J'avois fait tant d'inſtance pour obtenir ma liberté, que la choſe fut enfin propoſée, premiérement dans le Cabinet de Sa Majeſté, & enſuite en plein Conſeil. Il n'y eut perſonne qui s'y oppoſât, excepté *Skyreſh Bolgolam*, qui, ſans que je lui en euſſe donné le moindre ſujet, fit éclater contre moi une haine mortelle: Mais malgré lui, tout le Conſeil décida en ma faveur, & cette déciſion fut ratifiée par l'Empereur. Ce Miniſtre, qui ſe montroit ſi fort mon ennemi, étoit le *Galbet*, c'eſt à dire, l'Amiral du Royaume, & fort avant dans les bonnes graces de l'Empereur: D'ailleurs, rompu dans les Affaires, mais d'un naturel chagrin, & d'une humeur incommode. Cependant il ſe rendit à la fin, mais obtint en même temps, que ce ſeroit lui qui dreſſeroit les Articles & les Conditions auxquelles ma liberté me ſeroit accordée, & que je m'engagerois par ſerment d'obſerver. *Skyreſh Bolgolam* m'apporta lui même ces Articles, accompagné de deux ſous-Secretaires, & de quelques autres perſonnes de diſtinction. Après qu'on m'en eut fait la lecture, je fus obligé d'en jurer l'obſervation, premiérement à la maniére de mon pays, & puis ſuivant celle que preſcrivent leurs loix; qui étoit de tenir mon pied droit dans ma main gauche, de placer le doigt du milieu de ma main droite ſur le ſommet de ma tête, & le pouce ſur le bout ſuperieur

de

de mon oreille droite. Comme le Lecteur ſera peut être curieux d'avoir quelques idées du ſtyle & des façons de parler de ce peuple, & de ſavoir les Conditions, auxquelles ma liberté me fut renduë, j'ay cru qu'il ne feroit pas fâché d'en voir la Traduction, que j'ay taché de faire avec toute la fidelité poſſible, & que voici.

Golbaſto Momaren Evlame Gurdilo Shefin Mully Ully Gue, Tres-Puiſſant Empereur de *Lilliput*, les Delices & la Terreur de l'Univers, dont les Pays ont d'étenduë cinq mille *Bluſtrugs*, (environ douze miles de circuit) & n'ont d'autres bornes que celles de la Terre; Monarque des Monarques, plus grand que les Fils des Hommes; dont les pieds touchent au centre de la Terre, & dont la Tête atteint juſqu'au Soleil: qui d'un ſeul regard fait trembler les Princes de la Terre; Aimable comme le Printemps, Agréable comme l'Eté, Fécond comme l'Automne, & Terrible comme l'Hyver. Sa Très-Sublime Majeſté propoſe à *l'Homme-Montagne*, arrivé depuis quelque temps dans ſon redoutable Empire, les Articles ſuivans, qu'il s'engagera par Serment d'obſerver.

Prémiérement, *l'Homme-Montagne* ne ſortira pas de nos Etats ſans en avoir une permiſſion ſcellée du Grand ſceau.

2. Il n'entrera point dans nôtre Capitale, ſans un ordre exprès de nôtre part; & quand il y viendra, les Habitants en ſeront avertis deux heures auparavant, afin d'avoir le temps de ſe retirer chez eux.

3. Le ſuſdit *Homme-Montagne* bornera ſes pro-

promenades aux principaux Grands-chemins, & se gardera bien de se promener ou de se coucher dans une Prairie, ou dans un Champ de bled.

4. Quand il se promenera dans les Grands-chemins, il prendra bien garde de ne pas marcher sur le corps de quelqu'un de nos Amez sujets, ni sur leurs Chevaux & Voitures : il ne pourra même prendre aucun de nos sujets dans ses mains, à moins qu'ils n'y consentent.

5. S'il arrive qu'il faille envoyer quelque part un exprès en grande hâte, *l'Homme-Montagne* sera obligé une fois chaque lune de transporter dans sa poche le Messager & le Cheval à la distance de six journées de chemin, & (s'il en étoit requis,) de rapporter le Messager sain & sauf en presence de Sa Majesté.

6. Il entrera en alliance avec nous contre les Habitans de l'Isle de *Blefuscu*, & fera tous ses efforts pour détruire la Flote, avec laquelle ils se préparent à faire une descente dans nôtre Empire.

7. Dans ses heures de loisir il sera tenu d'aider nos Ouvriers à lever quelques grandes pierres, qui doivent servir à la construction de la muraille de nôtre grand Parc, & à celles de quelques Maisons Royales.

8. Le dit *Homme-Montagne* donnera, dans le temps de deux lunes, une Description exacte du circuit de nôtre Empire, & ses pas serviront de mesure dans ce calcul.

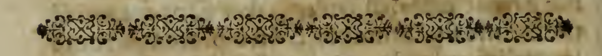
En-

Enfin quand *l'Homme Montagne* aura juré solemnellement d'observer tous ces Articles, il lui sera fourni chaque jour une quantité de mets & de breuvage, dont 1724 de nos sujets pourroient se nourrir; d'ailleurs, il aura toûjours un libre accès à nôtre Personne Imperiale, avec d'autres marques de nôtre Faveur. Donné dans nôtre Palais de *Belfaborac*, le douziéme jour de la quatre vingt & onziéme lune de nôtre Régne.

Je signai & jurai avec grand plaisir l'observation de ces Articles, quoi qu'il y en eut quelques uns qui ne m'étoient pas fort honorables, & que je ne pouvois attribuer qu'a la mauvaise volonté du Grand Amiral *Skyresh Bolgolam*. Après quoi mes chaines me furent d'abord ôtées, & l'Empereur lui même me fit l'honneur d'être present à toute la cérémonie. Je me prosternai à ses pieds pour lui faire mes remercimens, mais il m'ordonna de me lever, & après m'avoir dit plusieurs choses, que ma modestie & la crainte d'être taxé de vanité m'empêchent de répeter, il ajouta qu'il esperoit que je ne manquerois à aucun point de mon devoir, & que je me rendrois digne des graces qu'il m'avoit dejà faites, & de celles qu'il avoit dessein de me faire à l'avenir.

Le Lecteur n'a pas oublié que dans le dernier des articles dont j'avois juré l'observation, l'Empereur m'avoit assigné chaque jour une quantité de mets & de breuvage, qui auroit pû suffire à 1724 *Lilliputiens*. Quelque temps après, je demandai à un Ami que j'a-

j'avois à la Cour pourquoi on avoit précisement déterminé ce nombre; il me répondit que les Mathematiciens de Sa Majesté, ayant pris la hauteur de mon corps par le moien d'un quart de Cercle, & trouvant qu'il avoit avec les leurs la proportion de douze à un, ils avoient conclu de ce que leurs corps & le mien étoient similaires, qu'il faloit que le mien contint 1724 des leurs, & que par conséquent il avoit besoin d'autant de nourriture qu'il en faloit à ce nombre de *Lilliputiens*. Ce qui suffit pour donner à mes lecteurs une idée de l'industrie de ce Peuple, aussi bien que de la prudente & tres exacte œconomie du grand Prince qui les gouverne.



CHAP. IV.

Description de la Capitale de Lilliput, *nommée* Mildendo, *& du Palais de l'Empereur. Conversation entre l'Auteur & un des premiers Sécretaires sur les Affaires de l'Empire. L'Auteur s'offre à servir l'Empereur contre ses Ennemis.*

LA premiére Requête que je fis après avoir obtenu ma liberté, fut d'avoir la permission de voir *Mildendo*, la Capitale; l'Empereur y consentit volontiers, en me re-

recommandant bien expreſſément de ne faire aucun mal aux Habitans, ni aucun dommage à leurs Maiſons. Mon arrivée prochaine à la Capitale, fut notifiée au Peuple par une Proclamation. Le Mur qui entoure *Mildendo*, eſt haut de deux pieds & demi & à tout au moins onze pouces de largeur, tellement que ſur le haut de la Muraille même on peut faire le tour de la ville en Caroſſe. A la diſtance de dix pieds, les unes des autres, il y a de fortes Tours, qui en cas de ſiége, ſeroient d'un grand ſecours pour la défenſe de la place. Je fis une enjambée par deſſus la grande Porte qui regarde l'Occident, & paſſai le plus adroitement qu'il me fut poſſible par les deux principales rues, n'ayant que ma chemiſette, de peur d'endommager les Toits & les goutiéres des Maiſons avec les pans de mon habit. Je marchois avec toute la prudence imaginable, afin de ne point mettre le pied ſur quelcun qui ſe ſeroit oublié dans les ruës, quoique l'ordre fut très formel, que ſi quelqu'un ſe trouvoit hors de chez lui, ce ſeroit à ſes propres riſques. Les Fenêtres des greniers & le deſſus des Maiſons contenoient un ſi grand nombre de ſpectateurs, que je ne me ſouviens pas d'avoir jamais tant vû de peuples à la fois. La ville eſt bâtie en quarré, chaque côté de la muraille ayant cinq cent pieds en longueur. Les deux grandes ruës qui ſe croiſent & diviſent la ville en quatre quartiers, ſont larges de cinq pieds. Les autres ruës plus étroites dans leſquelles je ne pus entrer, mais que

je vis ſeulement en paſſant, ont depuis douze juſqu'à dix huit pouces de largeur. La Ville peut contenir environ cinq cent mille ames. Les Maiſons y ont depuis trois juſqu'à cinq étages, & l'on trouve de tout aux Marchez & dans les Boutiques.

Le Palais de l'Empereur eſt au centre de la Ville, dans l'endroit où les deux grandes ruës ſe croiſent. Il eſt entouré d'une muraille qui a deux pieds de hauteur, & qui eſt éloignée de vingt pieds des Batimens. Sa Majeſté m'avoit permis d'enjamber par-deſſus cette muraille, & comme l'eſpace entr'elle & le Palais étoit aſſez grand, j'eus occaſion de conſiderer celui-ci de tous côtez. La Cour extérieure eſt un quarré de quarante pieds & contient deux autres Cours. Dans celle qui eſt la plus interieure ſont les Appartemens Imperiaux, que j'avois grande envie de voir; mais ce ne fut pas ſans peine que j'en vins à bout, car les grandes portes, par leſquelles on entre d'un quarré dans l'autre, n'avoient que dix huit pouces de hauteur, & n'étoient larges que de ſept pouces. Or les bâtimens de la Cour exterieure avoient tout au moins cinq pieds de hauteur, & il m'étoit impoſſible d'enjamber par deſſus, ſans que le batiment courut riſque d'être extrêmement endommagé, quoique les murailles qui étoient de pierre, fuſſent très ſolidement baties, & euſſent quatre pouces d'épaiſſeur. En ce temps là l'Empereur eut grand envie que je viſſe ſon Palais; mais il n'y eut moyen que trois jours après, que j'employai à couper

avec

avec mon couteau quelques uns des plus grands Arbres du Parc Royal, qui étoit éloigné de la ville d'environ cent verges. Je fis de ces Arbres deux chaises, dont chacune étoit haute de trois pieds, & forte assez pour me porter. Le Peuple ayant été averti une seconde fois, je me rendis de nouveau par la ville au Palais, avec mes deux chaises à la main. Quand je fus venu jusqu'au bord de la Cour extérieure, je montai sur une chaise, & tins l'autre à la main. Celle-ci je la levai en haut, & je la plaçai dans l'espace qu'il y a entre la premiére & la seconde Cour, & qui peut avoir environ huit pieds de largeur. Alors il me fut fort aisé d'enjamber par dessus les batimens d'une chaise sur l'autre, & je retirai ensuite l'autre chaise à moi, par le moyen d'un baton au bout duquel j'avois attaché un crochet. Par cette Invention, je pénetrai jusqu'à la Cour la plus intérieure; & me couchant sur le côté, je m'approchai des Fenêtres de l'étage du milieu, qui avoient été laissées ouvertes à dessein, & vis les plus magnifiques Appartemens dont on puisse se former l'idée. J'y apperçus l'Imperatrice avec les jeunes Princesses, environnées de leurs Dames d'Honneur. Sa Majesté Imperiale me fit le souris du monde le plus gracieux, & me donna hors de la fenêtre sa main à baiser.

Je n'entrerai point dans un plus grand détail sur des Descriptions de ce genre, parce que je les reserve pour un plus grand Ouvrage, qui verra bien-tôt le jour, & qui con-

contiendra une Hiſtoire Générale de cet Empire. Rien n'y ſera oublié. Je remonterai juſqu'à ſa prémiére Origine, & après avoir parcouru ce qu'il y a de plus mémorable dans les vies des differens Princes qui l'ont gouverné, je parlerai des Guerres que cet Empire a ſoutenues, des Maximes de Politique & des Loix qui s'y obſervent, des Coutumes & des Sciences qui y ſont en vogue, & de la Religion qu'on y profeſſe. Je ferai mention des Plantes, des Animaux, & de pluſieurs autres choſes également curieuſes & utiles; Mais mon deſſein preſent eſt ſeulement de raconter quelques événemens qui ſont arrivez dans cet Empire, durant l'eſpace de neuf mois que j'y ai paſſez.

Un matin environ quinze jours après que j'eus obtenu ma liberté, Keldreſal, Premier Secretaire, (comme ils l'appellent) des Affaires ſecrétes, vint chez moi, accompagné d'un ſeul Valet. Il donna ordre que ſon Caroſſe l'attendit à une certaine diſtance, & me pria de lui accorder Audience pendant une heure; ce que je fis très volontiers, eu égard non ſeulement à ſa qualité & à ſon merite perſonnel, mais auſſi aux bons offices qu'il m'avoit rendus dans mes ſollicitations. Je voulus me coucher à terre, afin qu'il fut plus à portée de ſe faire entendre; mais il aima mieux que je le tinſſe dans ma main pendant nôtre converſation. Il commença par me faire des complimens ſur le recouvrement de ma liberté, à laquelle, diſoit-il, j'ai contribué autant que j'ai pû, quoique ce ſoit aux circonſtances où ſe trouve

ve nôtre Empire, que vous en ſoiez principalement redevable; car, ajouta-t'il en continuant ſon diſcours, quelque puiſſant que notre Etat puiſſe paroitre à des étrangers, il eſt affoibli par deux maux affreux, une violente Faction au dedans, & un Ennemi redoutable au dehors. A l'égard du premier de ces maux, il faut que vous ſachiez, que depuis plus de ſeptante lunes, l'Etat eſt déchiré par deux Partis, ſous les noms de *Trameckſan* & de *Slameckſan*, noms qui ſont dérivez de la differente hauteur des talons de leurs ſouliers. A la verité, on ne ſauroit nier que la coutume de porter de hauts talons ne ſoit la plus ancienne: mais quoi qu'il en ſoit à cet égard, Sa Majeſté a reſolu de n'employer dans l'adminiſtration du Gouvernement, & de ne donner les Charges, qui dépendent de la Couronne, qu'à ceux qui porteront des talons bas, comme vous l'aurez pu remarquer vous mêmes; & ſi vous y prenez garde, vous verrez que les talons de Sa Majeſté Imperiale ſont plus bas d'un *Drurr*, (meſure qui revient à peu près à la quatorziéme partie d'un pouce) qu'aucun de ſes Courtiſans. La Haine entre ces deux partis va ſi loin, qu'ils ne voudroient ni manger ni boire, ni même ſeulement parler enſemble. Les *Trameckſan*, ou ceux qui portent de hauts talons, ſont en plus grand nombre que nous; mais le pouvoir & l'Autorité ſont de nôtre côté. Nous craignons que ſon Alteſſe Imperiale, l'Héritier de la Couronne, n'ait quelque penchant pour les hauts talons; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'un

de ses talons est tant soit peu plus haut que l'autre, ce qui fait qu'il boite un peu en marchant.

Au milieu de ces Divisions intestines, nous sommes menacez d'une invasion de la part des Habitans de l'Isle de *Blefuscu*, qui est l'autre grand Empire de l'Univers, & tout au moins aussi étendu & aussi puissant que celui de *Lilliput*. Car ce que vous nous avez conté qu'il y a d'autres Royaumes dans le Monde, peuplez par des Créatures humaines de vôtre taille, est revoqué en doute par nos Philosophes, qui soupçonnent plutôt que vous étes tombé de la lune, ou de quelqu'une des étoiles; parce qu'il est incontestable qu'une centaine d'hommes de vôtre taille consumeroient en peu de tems tous les Fruits & tous les Troupeaux de cet Empire. Sans compter que, nôtre Histoire, qui remonte jusqu'à six mille lunes, ne parle d'aucun autre Pays que des deux grands Empires de *Lilliput* & de *Blefuscu:* lesquels comme j'avois commencé à vous dire, se font une cruelle guerre depuis plus de trente & six lunes: voicy à quelle occasion. Tout le Monde demeure d'accord, qu'anciennement, quand on vouloit manger des œufs, c'étoit au bout le plus large qu'on les cassoit. Or il arriva un jour que le Grand-Pére de l'Empereur régnant, étant encore enfant, & voulant casser un œuf suivant l'ancienne coutume, se coupa un doigt. Surquoi l'Empereur son Pére fit publier un Edit, par lequel il ordonnoit à tous ses sujets sous de grandes peines, de

casser

casser leurs œufs au bout le plus étroit. Cet Edit irrita tellement le Peuple, que nos Histoires font mention de six Rebellions dont il fut la cause; & ces Rebellions coutérent la vie à un Empereur, & la Couronne à l'autre. Ces Dissentions domestiques, ont toujours été fomentées par les Monarques de *Blefuscu*, qui ont toujours fourni un azile aux Rebelles qui quitoient l'Empire de *Lilliput*. De compte fait, onze mille personnes, en differens temps, ont mieux aimé mourir que de casser leurs œufs au bout le plus étroit. Plusieurs centaines de vollumes ont été publiez sur cette Controverse; mais les livres de ceux qui s'obstinent à casser leurs œufs suivant l'ancienne maniére ont été défendus depuis long tems, & tout le Parti à été par une loy formelle déclaré incapable de remplir aucune Charge.

Pendant tous ces Troubles, les Empereurs de *Blefuscu* se sont souvent plains par la bouche de leurs Ambassadeurs, que nous faisions un schisme dans la Religion, en renversant une Doctrine fondamentale de nôtre grand Prophête *Lustrog*, contenuë au chapitre cinquante & quatriéme du *Brundecral*, (qui est leur *Alcoran.*) Mais cette plainte n'a d'autre fondement qu'une vaine glose sur le Texte, dont voici les paroles: *Tous les veritables croyans casseront leurs œufs au bout convenable*: Or, à mon avis, c'est à la conscience d'un chacun, ou bien au Souverain, qu'appartient de déterminer quel est ce bout. Mais le grand mal est, que les

partiſans de l'ancienne methode de caſſer les œufs, qui ſe ſont refugiez à la Cour de *Blefuſcu*, ont eu tant de credit auprès de l'Empereur, & ont été ſi fort aſſiſtez par ceux de leur parti qui ſont reſtés dans leur Patrie, que depuis trente & ſix lunes, il s'eſt allumé entre les deux Empires une ſanglante Guerre, dont le ſuccez n'a pas toujours répondu à nos ſouhaits; car quoique les pertes que nos Ennemis ont faites ſoient plus grandes que les nôtres, nous n'avons pas laiſſé de perdre quarante Vaiſſeaux du premier rang, & un bien plus grand nombre d'autres moins conſiderables, avec trente mille de nos meilleurs Matelots & Soldats. Cependant quoique le nombre de ceux qui ont peri de leur côté monte encore plus haut, ils viennent d'équiper une nombreuſe Flote, & s'aprêtent à faire une deſcente dans nôtre Païs. Dans cette extrémité, Sa Majeſté Imperiale, qui a les idées les plus avantageuſes de vôtre force & de vôtre courage, m'a commandé de vous expoſer l'état de nos affaires.

Je priai le Secretaire d'aſſurer Sa Majeſté de mes très-humbles reſpects, & de lui dire, qu'il me paroiſſoit qu'il n'étoit pas dans l'ordre, que moi qui étois un Etranger, je me mélaſſe dans des affaires de Parti; mais que j'étois prêt à expoſer ma vie pour la deffenſe de ſa Perſonne & de ſes Etats, contre tous ceux qui oſeroient faire une invaſion dans ſon Empire.

CHA-

CHAPITRE V.

Par un ſtratagème inouï l'Auteur prévient une invaſion. Titre d'Honneur qui lui eſt conferé. L'Empereur de Bleſuſcu *envoye des Ambaſſadeurs pour demander la Paix. Le Feu prend à l'Appartement de l'Imperatrice, mais eſt éteint par le ſecours de l'Auteur.*

L'Empire de *Bleſuſcu* eſt une Iſle ſituée au Nord-Nord-Eſt de *Lilliput* dont il n'eſt ſeparé que par un Canal qui a huit cent verges de largeur. Je n'avois jamais vu le Païs de *Bleſuſcu*, & ſur la nouvelle de l'invaſion, dont *Keldreſal* m'avoit informé, j'évitai de paroitre ſur la Côte qui ſépare cet Empire de celui de *Lilliput*, de peur d'être découvert par quelques Vaiſſeaux des Ennemis, qui ne ſavoient rien de moi, tout Commerce entre les deux Empires, ayant été défendu pendant la Guerre ſous peine de mort; & l'Empereur ayant donné ordre que ſes Ports fuſſent fermés pour tous Vaiſſeaux, ſans aucune exception. Je communiquai à l'Empereur le Projet que j'avois formé de me rendre Maitre de la Flote Ennemie, que tous nos bateurs d'Eſtrade nous aſſuroient être à l'ancre au Port, prête à mettre à la voile au premier bon vent. J'interrogeai les

plus habiles Gens de Mer, fur la profondeur du Canal, où ils avoient plufieurs fois jetté la fonde : ils me répondirent, que quand l'eau étoit haute, il avoit au milieu foixante & dix *Glumgluffs* de profondeur, (ce qui revient à fix pieds en *Europe*) & par tout ailleurs cinquante *Glumgluffs* tout au plus. Je me rendis au bord du Canal, vis à vis de *Blefufcu*, & après m'être caché derriére une petite hauteur, je pris ma Lunette d'approche, & vis la Flote ennemie à l'ancre, confiftant dans une cinquantaine de Vaiffeaux de Guerre, & dans un plus grand nombre de Vaiffeaux de Tranfport: Je revins alors chez moi, & donnai ordre (fuivant la permiffion que j'en avois) qu'on me fournit plufieurs cables très-forts, & un bon nombre de Barres de fer. Chaque Cable étoit à peu près de la groffeur d'une ficelle, & les Barres environ de la taille d'une éguille à tricoter. Je triplai les Cables afin de les rendre plus forts, & pour la même raifon, je joignis trois Barres enfemble, & j'en attachai les extrémitez à un crochet. Ayant attaché de cette maniére cinquante crochets à autant de Cables, je retournai au Canal, & après avoir ôté mon habit, mes fouliers & mes bas, je marchai dans la Mer avec mon colletin de Buffle, environ une demi-heure avant que la Mer fut haute. Je fis le plus de diligence qu'il me fut poffible, & vers le milieu du Canal je fus obligé de faire à la nage le chemin de trente verges, avant que de pouvoir prendre pied : Ce fut en moins d'une demie-heure que j'ar-

j'arrivai à la Flote. Les Ennemis furent si effrayez en me voyant, qu'ils se jettérent hors de leurs Vaisseaux à la nage, pour se sauver sur la Côte, où je vis plus de trente mille hommes assemblez. Je pris alors toutes mes Machines, & ayant attaché un crochet à la prouë de chaque Vaisseau, je joignis ensemble tous les Cables par le bout. Pendant ce manége, les Ennemis me tirérent plusieurs milliers de flêches, dont quelques-unes me firent des blessures aux mains, & d'autres au visage; & qui par dessus la douleur, me troublérent beaucoup dans mon ouvrage. Ma plus grande crainte étoit pour ma vuë, que j'aurois perdu à coup sûr, si je ne m'étois avisé d'un expedient admirable pour la conserver. J'avois entr'autres choses dans une poche secrête une paire de Lunettes, qui, comme je crois l'avoir dit, avoient échappé aux recherches des Commis de l'Empereur. Je les pris, & les attachai le plus fortement que je pus sur mon nez. Ainsi armé, je continuai hardiment mon travail en dépit des flêches, qui continuoient à pleuvoir sur moi, & dont plusieurs donnérent contre les verres de mes Lunettes, mais sans autre effet que de les déranger tant soit peu. J'avois déja attaché tous les crochets, & prenant le nœud où aboutissoient tous les Cables, je commençois à tirer les Vaisseaux: Mais aucun ne bougea, parce qu'ils tenoient tous à leurs Ancres. Que faire dans cet embarras? Je lâchai les cordes, & laissant les crochets attachez aux Vaisseaux, je fus assez hardi pour aller couper avec mon cou-

teau les Cables auquel les Ancres tenoient ; & dans cette expedition je reçus une grêle de flêches aux mains & au visage: Après cela, je pris le nœud que j'avois formé du bout de toutes les cordes auxquelles mes crochets étoient attachez , & avec la plus grande facilité du monde, je tirai après moi cinquante des plus grands Vaisseaux de Guerre des Ennemis.

Les *Blefuscudiens* qui ne s'attendoient nullement à ce que j'allois faire, furent d'abord frapez d'étonnement. Ils m'avoient vû couper les Cables, & s'imaginérent que mon dessein étoit seulement que les Vaisseaux fussent emportez au gré des flots , ou allassent donner les uns contre les autres: Mais quand ils s'apperçurent que toute la Flote se mouvoit en ordre, & qu'ils virent que c'étoit moi qui la tirois, ils firent des cris de désespoir si affreux, qu'il faut les avoir entendus pour pouvoir s'en former une juste idée. Quand je fus hors de danger , je m'arrêtai quelque tems pour ôter les flêches qui m'étoient restées aux mains & au visage, que j'eus soin de froter de cet onguent dont j'ai fait mention ci-devant. J'ôtai alors mes Lunettes, & après avoir attendu une heure que l'eau baissât un peu, je passai à gué le milieu avec tous les Vaisseaux, & j'arrivai sain & sauf au Port Imperial de *Lilliput*.

L'Empereur & toute sa Cour se tenoit sur le Rivage, attendant quel seroit le succès de cette étonnante Avanture. Ils virent les Vaisseaux rangez en démi-Lune, qui venoient

noient à eux ; mais ils ne m'apperçurent point, parce que j'étois dans l'eau jusqu'à la poitrine. Quand je fus parvenu jusqu'au milieu du Canal, ils furent encor plus en peine ; car j'avois de l'eau jusqu'au cou. L'Empereur se mit en tête que j'étois noyé, & que les Ennemis s'avançoient pour faire une descente : mais ses frayeurs s'évanouïrent bien-tôt ; car le Canal devenant moins profond à chaque pas que je faisois, en peu d'instans je fus à portée de me faire entendre, & levant en l'air le nœud que formoient les bouts des Cables auxquelles la Flote étoit attachée, je m'écriai à haute voix, *Vive le puissant Empereur de Lilliput.* Ce grand Prince me reçut sur le Rivage de la maniére du monde la plus obligeante, & à l'heure même me fit *Nardac*, qui est le plus haut Titre d'honneur qu'on puisse recevoir dans cet Empire.

Sa Majesté me pria d'achever au premier jour une Entreprise que j'avois si bien commencée, en menant dans ses Ports le reste de la Flote Ennemie ; & telle est l'Ambition des Princes, qu'il paroissoit ne pas songer à moins, qu'à reduire tout l'Empire de *Blefuscu* en Province, qui seroit gouvernée par un Viceroi ; qu'à exterminer tous les Rebelles partisans de l'ancienne methode de casser les œufs, qui s'étoient refugiez à la Cour de *Blefuscu*, & qu'à contraindre le Peuple à suivre la nouvelle maniére, après quoi il seroit resté seul Monarque de tout l'Univers. Mais je tâchai de le détourner de ce dessein, par plusieurs Argumens, qui m'étoient égale-

 ment

ment ſuggerez par la Politique & par l'Equité : Et je lui proteſtai que je ſerois au déſeſpoir, ſi j'avois aidé à jetter dans l'eſclavage un Peuple libre. L'affaire fut diſcutée en plein Conſeil, & la plus ſaine partie du Miniſtére fut de mon avis.

Cette déclaration ſi hardie que je venois de faire, fut ſi peu du goût de Sa Majeſté Imperiale, qu'elle ne put jamais me la pardonner. Il en fit mention dans ſon Conſeil, dont les plus ſages, à ce qui me fut raporté, parurent du moins par leur ſilence, embraſſer mon opinion : mais d'autres qui étoient mes Ennemis ſecrets, ne purent s'empêcher de lancer quelques traits contre moi, quoique ce fut d'une maniére indirecte. Et depuis ce tems-là il ſe forma une Cabale entre Sa Majeſté & quelques Miniſtres injuſtement animez contre moi, qui penſa me couter la vie. Tant il eſt vrai, que les ſervices les plus importans qu'on rend aux Princes, ſont entiérement oubliez, dès qu'on refuſe une ſeule fois de ſe prêter à leurs paſſions.

Trois ſemaines après cette Expedition, l'Empereur de *Bleſuſcu* envoya une Ambaſſade ſolemnelle pour demander la Paix, qui fut bien-tôt concluë à des conditions fort avantageuſes pour nôtre Monarque, mais dont il importe peu au Lecteur d'être inſtruit. Les Ambaſſadeurs étoient au nombre de ſix, & avoient cinq cent perſonnes à leur ſuite. Leur Entrée fut très-magnifique, & pour tout dire en un mot, proportionnée à la grandeur de leur Maitre, & à l'im-

l'importance de leur Commiſſion. Quand le Traité qu'ils négocioient, & dans lequel je leur rendis de bons offices, par le credit que j'avois à la Cour, ou que du moins je paroiſſois y avoir, quand ce Traité, dis-je, fut conclu; leurs Excellences, à qui on avoit dit que je m'étois intereſſé pour eux, me rendirent une viſite dans les formes. Ils débutèrent par élever juſqu'aux cieux ma valeur & ma generoſité, me priérent enſuite au nom de leur Maitre de venir dans ſon Empire, & me priérent de les regaler de quelques preuves de cette prodigieuſe force dont j'étois doüé, & dont ils avoient entendu raconter tant de merveilles; en quoi je tachai de les obliger.

Après avoir fait pluſieurs prodiges inconcevables, diſoient ils, & qu'ils n'auroient jamais pu croire, s'ils ne les avoient vus de leurs propres yeux, je les ſuppliai d'aſſurer l'Empereur de *Blefuſcu* de mes très-humbles reſpects, & de lui dire que les grandes choſes que la Renommée publioit de lui, m'avoient déterminé à ne pas retourner dans mon Païs, que je n'euſſe eu l'honneur de lui faire la Reverence. Dans ce deſſein, la premiére fois que je vis l'Empereur de *Lilliput*, je lui demandai la permiſſion d'aller ſaluër le Monarque de *Blefuſcu*, ce qu'il m'accorda de l'air du monde le plus froid; mais j'en ignorai la raiſon, juſqu'à ce que quelqu'un me fit la grace de m'informer, que *Flimnap* & *Bolgolam* avoient repréſenté mes liaiſons avec les Ambaſſadeurs de *Blefuſcu*, comme des marques que j'avois de

 mauvai-

mauvaiſes intentions. Et ce fut alors la premiére fois que je commençai à me former quelque idée des Cours & des Miniſtres.

Il eſt néceſſaire d'obſerver, que ces Ambaſſadeurs ne me parloient, que par le moien d'un Interprète; les langues des deux Empires differant l'une de l'autre, autant que deux Langues puiſſent différer en *Europe*, chacune de ces Nations ſe glorifiant de l'Antiquité, de la Beauté & de l'Energie de ſa propre Langue, avec un mépris déclaré pour celle de l'Empire voiſin. Cependant, comme l'Empereur de *Lilliput* avoit un avantage conſidérable ſur les *Blefuſcudiens*, parce qu'il étoit maitre de la meilleure partie de leur Flote, il obligea les Ambaſſeurs à ne lui adreſſer la parole qu'en *Lilliputien*, & ne voulut point recevoir leurs Lettres de créance, à moins qu'elles ne fuſſent écrites dans cette Langue. En quoi il faut avouër qu'il avoit grand raiſon: quoique d'ailleurs, le Negoce qui s'étoit fait de tous tems entre les deux Empires, l'azile que les Mécontens d'une des Cours trouvoient toûjours dans l'autre, & la coutume reciproque d'envoyer dans l'Empire voiſin tous les jeunes gens de qualité, afin de ſe polir par le Commerce des Etrangers, euſſent rendu l'uſage des deux Langues fort commun dans l'un & dans l'autre Empire; comme j'en fis l'experience quelques ſemaines après, quand j'allai rendre mes devoirs à l'Empereur de *Blefuſcu*; & ce fut ce voyage, que la malice de mes Ennemis me força d'entreprendre,

dre, qui me donna occaſion de regagner ma Patrie, comme je le raconterai en ſon lieu.

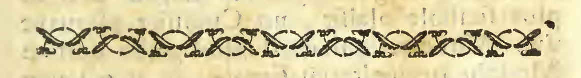
Le Lecteur ſe ſouvient peut être que lorſque je ſignai les Conditions auxquelles ma liberté me fut accordée, il y en avoit, qui ne me plaiſoient gueres, parce qu'elles étoient trop humiliantes pour moi. Mais je ne fus plus aſtreint à celles-ci, dès que j'eus été crée *Nardac*, & l'Empereur (car il faut lui rendre cette juſtice) ne m'en a jamais ſonné mot. Cependant j'eus occaſion peu de de tems après, de rendre à ſa Majeſté, au moins à ce que je m'imaginois alors, un très ſignalé ſervice. Je fus reveillé au milieu de la nuit par les cris d'un nombre infini de perſonnes, qui repetoient à tout moment le mot de *Burglum*. Pluſieurs Domeſtiques de l'Empereur percérent la Foule, pour me venir prier de me rendre inceſſamment au Palais, où l'Apartement de l'Imperatrice étoit en feu, par la négligence d'une Fille d'Honneur, qui s'étoit endormie à la lecture d'un Roman. Je fus debout dans un moment, & les ordres ayant été donnez, que perſonne ne ſe trouvât dans mon chemin, à la faveur d'un beau clair de Lune, je fis enſorte de gagner le Palais, ſans avoir marché ſur ame qui vive. Je trouvai pluſieurs hommes qui avoient déja dreſſé des Echelles contre l'Appartement, & qui tenoient à la main des ſeaux de cuir en aſſez grand nombre; mais l'eau étoit un peu loin. Ces ſeaux étoient de la grandeur d'un dé à coudre, & ces pauvres gens m'en

mirent

mirent entre les mains le plus qu'il leur fut possible; mais ils ne firent pas grand effet, à cause de la violence de la Flame. J'aurois pu aisément éteindre le feu avec mon habit, mais par malheur mon empressement à courir au secours, me l'avoit fait oublier. D'abord je n'y voiois point de remède, & ce magnifique Palais auroit infailliblement été dévoré par les Flames, si, par une présence d'esprit, que j'avoüe ne m'être pas ordinaire, je ne me fusse avisé d'un expedient admirable. Le soir d'aüparavant j'avois copieusement bu d'un vin delicieux, qu'ils appellent *Glimigrim*, (les *Blefuscudiens* le nomment *Flunec*,) qui est extrêmement diuretique. Par le plus grand de tous les bonheurs, je n'en avois encor rien rendu. La chaleur que m'avoit causée la proximité des Flames, les efforts que j'avois fait pour les éteindre, & la qualité du vin que j'avois bu, sembloient s'être réunis ensemble pour m'exciter à faire de l'eau, ce que je fis en si grande abondance, & avec tant de dexterité, par raport aux lieux où je l'adressois, qu'en trois minutes le feu fut entiérement éteint, & le reste de ce superbe Edifice, qui avoit couté tant de siécles à batir, heureusement conservé.

Le jour commençoit à poindre, quand je m'en retournai chez moi, sans avoir fait des complimens de felicitation à l'Empereur; parce que, nonobstant que je lui eusse rendu un service très signalé, je n'étois pas assuré pourtant qu'il seroit fort content de la maniére dont je l'avois rendu: Car, par une

Loi fondamentale de l'Empire, c'eſt un crime capital de faire de l'eau dans l'enceinte du Palais, & cela ſans aucune diſtinction de rang ou de naiſſance. Mais je fus un peu raſſuré, par ce que l'Empereur eut la bonté de me faire dire, qu'il donneroit ordre que j'euſſe des Lettres d'abolition, que néanmoins je n'ai jamais obtenues. Et il me fut dit, ſous le ſçeau du ſecret, que l'Imperatrice avoit conçu une telle horreur de ce que j'avois fait, qu'elle s'étoit retirée à l'autre bout du Palais, dans la ferme reſolution que l'Apartement que le feu avoit endommagé, ne ſeroit jamais reparé pour ſon uſage. On ajouta, qu'elle avoit auſſi deſſein de ſe venger de moi, mais qu'elle n'avoit communiqué ce deſſein qu'à ſes plus intimes Confidens.



CHAPITRE VI.

Sciences, Loix & Coutumes des Habitans de Lilliput: *Maniére d'élever leurs Enfans. Comment l'Auteur vivoit en ce Pays. Juſtification d'une des premiéres Dames de la Cour.*

QUoique je reſerve la Deſcription de cet Empire à un Traité particulier, je ne laiſſerai pas pourtant d'en donner à mes Lecteurs

teurs quelques idées generales. La taille des Naturels du pays, n'eſt pas tout à fait de ſix pouces: & la même proportion de petiteſſe a lieu à l'égard de tous les autres animaux, auſſi bien que des Plantes & des Arbres. Par exemple, les Chevaux & les Bœufs les plus grands que j'aye vu, n'avoient en hauteur que quatre à cinq pouces, & les moutons qu'un pouce & demi, plus ou moins. Leurs Oyes ſont de la grandeur de nos Alouettes, & ainſi du reſte, juſqu'à leurs plus petits Animaux, qui échapoient à ma vûë, mais la Nature à proportionné les yeux des *Lilliputiens* aux objets dont elle les a environnez: Leur vûë eſt fort bonne, mais elle ne porte gueres loin; & pour montrer avec quelle exactitude ils apperçoivent les plus petites choſes, pourvu qu'ils n'en ſoient pas éloignez, j'ai vu un jour avec le plus ſenſible plaiſir, un Cuiſinier plumant une Alouette qui étoit plus petite qu'une Mouche ordinaire en *Europe*, & une jeune Fille paſſant un inviſible fil de ſoie, par le trou d'une éguille inviſible. Leurs plus grands Arbres ſont hauts de ſept pieds; je parle de ceux du grand Parc Royal, au ſommet deſquels je pouvois juſtement atteindre avec le poing fermé. Les autres vegetaux ſont dans la même proportion; mais il faut laiſſer quelque choſe à l'imagination du Lecteur.

Je dirai peu de choſe à preſent des Sciences, qui ont été en vogue chez eux depuis pluſieurs ſiécles. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt leur maniére d'écrire qui n'eſt

pas

pas de la gauche à la droite, comme font les *Européens*; ni de la droite à la gauche, comme les *Arabes*; ni de haut en bas comme les *Chinois*; ni de bas en haut comme les *Cascagiens*; mais en travers d'un coin à l'autre, comme les Dames en *Angleterre*.

Ils enterrent leurs morts avec les pieds en haut & la tête en bas, parce que c'est une opinion reçûë, que dans onze milles Lunes ils ressusciteront tous; que dans ce tems, la Terre, (qu'ils croient être une surface toute unie,) tournera sans dessus dessous, & que par ce moyen au moment de leur Resurrection, ils se trouveront tous debout: Leurs Savans avoüent bien que cette Doctrine est absurde, mais la coutume ne laisse pas de continuer.

Il y a dans cet Empire quelques Loix, d'un genre fort particulier, & dont je serois tenté de faire l'Apologie, si elles n'étoient pas directement contraires à celles de ma chére Patrie. La premiére, dont je ferai mention, regarde les Delateurs. Tous les crimes d'Etat sont punis avec la derniere sévérité; mais si la personne accusée donne des preuves claires de son innocence, l'Accusateur est condamné à une mort ignominieuse, & ses biens servent à dedommager la personne accusée, de la perte de son tems, du risque qu'elle a couru, des incommoditez de la prison, & des fraix qu'elle a été obligée de faire pour sa défense: Que si les biens du Delateur ne suffisent pas, l'Empereur a soin de suppléer ce qui y manque:

Sa

Sa Majesté accorde aussi à celui qui s'est justifié quelque marque éclatante de faveur, & toute la Ville est informée de son innocence par une Proclamation.

La Fraude est regardée chez ce Peuple comme un plus grand crime que le vol, & pour cet effet est presque toûjours punie de mort. Car me disoient quelques-uns, avec un peu de soin & le sens commun, un Homme peut empêcher qu'on ne le vole, mais il est infiniment plus difficile de faire qu'on ne soit pas trompé: & comme le Negoce est un des principaux liens de la societé, si la fraude étoit permise ou tolerée, un Marchand fripon auroit toujours un grand avantage sur celui qui seroit homme de bien. Il me souvient qu'un jour j'intercedai auprès de l'Empereur, en faveur d'un criminel qui avoit emporté à son Maitre une grande somme d'argent, qu'il avoit reçû par son ordre. Pour extenuër sa faute, je m'avisai de dire, que tout ce qu'il avoit fait étoit d'avoir abusé de la confiance que son Maitre avoit en lui; mais l'Empereur trouva que c'étoit quelque chose de monstrueux à moi, d'alléguer pour defense l'aggravation même du crime; & j'avouë que pour toute reponse je fus obligé d'avoir recours à ce lieu commun, que chaque nation a ses Coutumes; encore, ne pus-je l'alléguer sans rougir.

Quoique nous appellions ordinairement la Recompense & le Châtiment, les deux grands pivots sur lesquels tout Gouvernement tourne, j'avouë que les *Lilliputiens*

sont

ſont le ſeul Peuple chez qui j'aie vu mettre cette Maxime en uſage. Quiconque peut prouver, qu'il a exactement obſervé les Loix de ſon Pays pendant l'eſpace de ſoixante & treize Lunes, a droit à de certains Privileges ſuivant ſa qualité & ſon état, & reçoit une certaine ſomme d'argent à proportion : Il eſt auſſi honoré du Titre de *Snilpall*, qui déſigne la fidelité avec laquelle il a obſervé les Loix ; mais ce Titre ne paſſe point à ſa poſterité. Ce Peuple regarde comme un prodigieux defaut parmi nous que l'obſervation de nos Loix ne ſoit ſoutenue que par des châtimens, ſans aucune recompenſe. Et c'eſt pour cette raiſon que dans leurs Cours de Juſtice, cette Déeſſe eſt dépeinte avec ſix yeux devant, autant derriére, & un à chaque côté, pour repreſenter ſa circonſpection ; & avec un ſac rempli d'or dans ſa main droite ; & dans ſa gauche une épée qui eſt dans le foureau, pour montrer qu'elle a plus de penchant à recompenſer qu'à punir.

Dans le choix qu'ils font des perſonnes pour toutes ſortes d'Emplois, ils ont plus égard à la vertu qu'à l'habileté ; car, puiſqu'il eſt neceſſaire qu'il y ait un gouvernement parmi les Hommes, ils croyent qu'une meſure ordinaire d'intelligence ſuffit pour s'en aquiter, & que le deſſein de la Providence n'a jamais été que l'adminiſtration des affaires publiques fut un énigme, dont le mot ne pourroit être déviné que par un petit nombre de perſonnes d'un genie ſuperieur, dont chaque ſiecle produit à peine deux ou trois :

mais ils ſuppoſent, que chaque homme a le pouvoir de s'abſtenir du menſonge, & de pratiquer les devoirs qui lui ſont preſcrits. Or la pratique de ces devoirs, diſent-ils, ſoutenuë d'un peu d'expérience & d'une grande droiture d'intention, rendra tout homme capable de ſervir ſon Païs, pourvu qu'on en exempte ſeulement ce petit nombre d'Emplois, qui requiérent de l'étude. Mais, ajoutent-ils, il eſt ſi peu vrai qu'un défaut de vertus puiſſe être ſuppléé par des talens ſuperieurs, qu'au contraire jamais de grands emplois ne peuvent tomber entre de plus dangereuſes mains, qu'entre celles d'un habile ſcelerat, parce que porté à faire du mal, il a toute l'autorité & toute l'adreſſe néceſſaire, pour ſatisfaire un ſi abominable penchant.

Ils ont une autre Loi bien remarquable; c'eſt de n'admettre à aucune Charge publique, ceux qui nient une Providence; car puiſque les Rois avoüent qu'ils ne ſont que les Lieutenans de la Providence, les *Lilliputiens* diſent que c'eſt la choſe du monde la plus abſurde pour un Prince, que d'employer des Hommes qui déſavoüent l'autorité même ſous laquelle il agit.

En raportant toutes ces Loix, je ne parle que des Inſtitutions primitives. Car on ne ſauroit nier que ce Peuple n'eut extrêmement dégeneré depuis quelques années: Par exemple, l'infame coutume de s'élever à d'éminentes charges, & d'être honoré des plus éclatantes marques de diſtinction, parce qu'on s'étoit exercé à bien danſer ſur la cor-

corde, à ſauter par deſſus le bâton, & à ramper par deſſous, n'avoit été miſe en uſage que par le Grand-Pére de l'Empereur régnant, & n'étoit venuë au point où je l'ai vuë, que par les factions dont l'Etat étoit déchiré, & qui cherchoient toutes à ſe rendre recommandables par la plus lâche ſoupleſſe.

L'ingratitude eſt un crime capital parmi eux, car leur raiſonnement eſt, que tout Homme qui en agit mal avec ſon Bienfaiteur, doit néceſſairement être conſideré comme l'Ennemi du Genre-humain en général, dont il n'a reçu aucun bienfait, & que par conſéquent il eſt indigne de vivre.

Leurs notions touchant les devoirs des Parens & des Enfans, diférent extrêmement des nôtres. Car, comme la conjonction du Mâle & de la Femelle, eſt fondée ſur un penchant que la Nature a établi pour la propagation de toutes les eſpéces, les Lilliputiens prétendent que l'Homme & la Femme ſont portez l'un vers l'autre comme le reſte des Animaux, par des motifs de concupiſcence; & que leur tendreſſe pour leurs petits, a auſſi ſa ſource dans une Loi de la Nature: c'eſt pourquoi ils ſont perſuadez qu'un Enfant n'eſt obligé à aucune reconnoiſſance envers ſon Pére, pour l'avoir engendré; ni envers ſa Mère pour l'avoir mis au monde; ce qui, eu égard à la miſére de la vie humaine, n'eſt ni un bienfait en ſoi-même, ni conféré comme tel par les Pa-

rens,

rens, qui ſongeoient alors à toute autre choſe. Ces Raiſonnemens, & quelques autres du même genre, les ont déterminez à ne pas confier aux Parens l'éducation de leurs enfans, mais à établir dans chaque Ville des Seminaires publics, où tous les Parens, exceptez ſeulement les Manants & les Laboureurs, ſont obligez d'envoyer leurs Enfans des deux Sexes, dès qu'ils ont atteint l'âge de vingt Lunes, parce qu'on ſuppoſe qu'alors ils commencent à être ſuſceptibles d'inſtruction. Ces Ecoles ſont de différens genres, ſuivant la differente qualité des Enfans qu'on y met. Pluſieurs Profeſſeurs très-habiles, ſont chargez d'élever les Enfans ſuivant la condition de leurs Parens, & auſſi ſuivant leur genie & leurs propres inclinations. Je dirai d'abord quelque choſe des Seminaires pour les Garçons, & enſuite de ceux qui ſont deſtinez aux Filles.

Les Seminaires des Garçons d'une illuſtre Naiſſance, ſont pourvûs de ſavans Profeſſeurs & d'habiles Sous-Maitres. Les habits & la nourriture des Enfans ſont fort ſimples. On leur inculque des principes d'honneur, de juſtice, de courage, de modeſtie, de clemence, de Religion & d'amour pour la Patrie. On les occupe toujours à quelque choſe, excepté le tems qu'ils donnent à leurs repas & au ſommeil, & ce tems eſt fort court. Ils ont deux heures chaque jour pour leurs divertiſſemens, qui conſiſtent dans des exercices corporels.

On

On les habille jusqu'à l'âge de quatre ans, mais après cela ils sont obligez de s'habiller eux-mêmes, de quelque grande qualité qu'ils puissent être. Il ne leur est pas permis de se familiariser avec des Domestiques, mais ils prennent leurs divertissemens entr'eux, & toujours en présence d'un Professeur ou de quelque Sous-Maitre, ce qui les garentit de ces impressions de sotises & de vanité auxquelles nos Enfans sont sujets. Leurs Parens ne sont admis à les voir que deux fois par an, & leur visite ne passe point l'heure. Il leur est permis d'embrasser leur Enfant en entrant & en sortant, mais un Professeur qui y est toujours présent dans ces sortes d'occasions, ne soufre point qu'ils lui parlent à l'oreille, qu'ils lui témoignent une sote tendresse, ou qu'ils lui aportent des Sucreries ou autres friandises. Si la pension pour l'entretien & pour la nourriture de quelques Enfans n'est pas bien payée, il y a des Officiers de l'Empereur qui ont soin que la somme nécessaire se trouve.

Les Seminaires pour les Enfans des personnes de moindre rang, comme par exemple de Marchands, d'Artisans, & autres, sont reglez dans la même proportion; ceux qui sont destinez à quelque métier, sont mis apprentifs à l'âge d'onze ans, au lieu que ceux qui appartiennent à des personnes de distinction, restent dans leurs Seminaires jusqu'à quinze, ce qui chez nous revient à vingt & un an: Mais pendant les trois der-

niéres années, on diminuë peu à peu la sujétion où on les avoit tenus.

Dans les Seminaires des Filles, les jeunes Demoiselles sont élevées à peu près comme les Garçons, avec cette diférence seulement, qu'elles sont habillées par des personnes de leur Sexe, mais toujours en présence d'un Professeur ou d'un Sous-Maitre jusqu'à ce qu'elles aient atteint l'âge de cinq ans: car à cet âge elles sont obligées de s'habiller elles-mêmes. Que si leurs Gouvernantes sont convaincues d'avoir entretenu leurs Eleves de Contes de Revenans, d'Apparitions, & autres telles impertinences, dont nos Servantes en *Europe* gâtent l'imagination des Enfans, elles sont trois fois fouettées en public, emprisonnées pour un an, & envoyées pour toujours en exil dans la partie la moins peuplée de tout l'Empire. Par là il arrive que les jeunes Demoiselles ont autant de honte d'être sotement peureuses que les Hommes mêmes. Une autre différence entre l'éducation de ceux-ci, & celle qui est donnée aux Filles, est, que les exercices qu'on leur fait faire sont moins violens, qu'on leur prescrit quelques Réglemens sur le gouvernement du Menage, & qu'elles ne poussent pas leurs études si loin, quoi qu'elles soient obligées d'ailleurs, de s'appliquer à des sciences dont nos Dames en *Europe* n'ont pas la moindre idée. Car c'est une maxime chez ce Peuple, que parmi des personnes de distinction, une Femme doit toujours être une Compa-

gne

gne raiſonnable & agréable, parce qu'elle ne ſauroit toujours être jeune. Quand les filles ont atteint l'âge de douze ans, (âge auquel elles ſont nubiles parmi eux) leurs Parens ou leurs Tuteurs les aménent chez eux, après avoir fait les plus tendres remercimens aux Profeſſeurs, & il arrive très-rarement que la jeune Demoiſelle ne verſe des larmes en ſe ſeparant de ſes compagnes.

Dans les Seminaires des filles d'un moindre rang, les Enfans apprennent toutes ſortes d'Ouvrages convenables à leur ſexe. Celles qui doivent être miſes en apprentiſſage ,ſont renvoyées à l'âge de neuf ans, & les autres gardées juſqu'à celui de treize.

Les Familles dont les Enfans ſont dans ces Seminaires d'un ordre inférieur, ſont obligées par deſſus la penſion annuelle, qui eſt très-petite, de donner tous les mois à l'Intendant de la Maiſon une partie de ce qu'elles ont gagné, pour ſervir un jour à l'établiſſement des Enfans; car il faut remarquer qu'il y a une Loi qui régle juſqu'où il eſt permis aux Parens de porter leurs dépenſes; car, diſent les *Lilliputiens*, c'eſt quelque choſe d'injuſte, que des gens du commun, pour ſatisfaire leurs déſirs, faſſent une nichée d'Enfans, qui par les ſotes dépenſes de leurs Parens, ne ſauroient manquer de tomber à la charge du public. Pour ce qui regarde les perſonnes de diſtinction, elles donnent caution, que chacun de leurs Enfans aura une certaine ſomme, proportionnée à ſa condition ; & il y a des Gens qui ſont chargez du ſoin de faire valoir ces

fonds; ſoin dont ils s'aquitent toujours avec ſageſſe & avec la plus exacte juſtice.

Les Manants & les Laboureurs gardent leurs Enfans chez eux, parce qu'étant uniquement deſtinez à cultiver la Terre, leur éducation importe fort peu au Public; mais ceux d'entr'eux qui ſont vieux, ou qui tombent malades, ſont ſoignez & nourris dans des Hôpitaux: car dans ce Païs on ne ſait ce que c'eſt que de demander l'aumône.

Peut-être que ce ſeroit ici le lieu d'informer le Lecteur de la maniére dont j'ai vécû dans ce Païs, pendant l'eſpace de neuf mois & treize jours, que j'y ai paſſez. A l'égard de mes meubles, ils conſiſtoient principalement dans une table & une chaiſe que j'avois faites pour mon uſage, en me ſervant des plus grands Arbres du Parc Royal. Deux cent Couturiéres furent employées à me faire des chemiſes, & à coudre du linge pour mon lit & pour ma table. Ce linge étoit de la ſorte la plus épaiſſe: Mais comme malgré cela il n'auroit pû me ſervir, elles eurent la précaution de le mettre pluſieurs fois en double, & après cela de le piquer, comme on fait des jupes en *Europe*. D'ordinaire leur linge a trois pouces de largeur, & troids pieds font la longueur de la piéce. Je me mis à terre pour que les Couturiéres puſſent me prendre la meſure: l'une ſe mit ſur mon cou, & l'autre vers le milieu de ma jambe, chacune d'elles tenant une corde par le bout, pendant qu'une troiſiéme en meſuroit la longueur, avec une eſpéce d'aune, longue d'un pouce.

Après

Après cela elles meſurérent mon pouce droit, & n'en demandérent pas davantage. Car par un calcul de Mathematique, elles avoient trouvé que le tour du pouce pris deux fois, fait celui du poignet; & que le tour du poignet pris deux fois, fait celui du cou; & enfin, que le tour du cou pris deux fois, fait celui du milieu. Au reſte, tout ce calcul n'étoit pas néceſſaire, puiſque j'étendis ma vieille chemiſe par terre pour leur ſervir de modèle, & il faut que je diſe à leur louange, qu'elles l'imitérent parfaitement bien. Trois cent Tailleurs travaillérent à mes Habits; mais ils avoient une autre methode pour me prendre la meſure. Je me mis à genoux, & ils dreſſérent une échelle qui alloit depuis terre juſqu'à mon cou; un d'eux monta ſur cette échelle, & laiſſa tomber une corde perpendiculairement depuis le collet de ma chemiſe juſqu'à terre, ce qui donnoit tout juſte la longueur de mon habit; mais le milieu du corps & les bras, je me les meſurai moi-même. Quand mes habits (auxquels ils avoient travaillé dans ma Maiſon, parce que les leurs n'auroient pas pû les contenir) furent faits, ils avoient l'air de ces ſortes d'ouvrages que les Dames en *Angleterre* font en couſant enſemble une infinité de piéces différentes, avec cette différence pourtant, que mes Habits étoient tous d'une ſeule & même couleur.

Trois cent Cuiſiniers me faiſoient à manger: ils étoient logez avec leurs Familles tout près de ma maiſon dans des Tentes,

où chacun d'eux avoit ſoin de m'aprêter deux plats. J'avois coutume de prendre dans ma main une vingtaine de ceux qui me ſervoient à Table, & il y en avoit plus de cent qui reſtoient à Terre, les uns avec des plats, & les autres avec des piéces de vin ou d'autre liqueur. A meſure que j'avois beſoin de quelque choſe, mes Domeſtiques qui étoient ſur la Table, ſe ſervoient fort adroitement d'une poulie pour le tirer à eux, à peu près comme on tire des ſeaux d'un puit en *Europe*. Un de leurs plats faiſoit une bonne bouchée, & je n'avois pas grand peine à avaler d'un ſeul trait une de leurs piéces de liqueur. Leur Mouton n'eſt pas ſi bon que le nôtre, mais en récompenſe leur Bœuf eſt excellent. Je me ſouviens d'en avoir mangé une ſurlonge, dont je fus obligé de faire trois bouchées; mais cela eſt rare. Mes Valets étoient dans le dernier étonnement de me voir manger les os, comme dans nôtre Païs nous faiſons l'aîle d'une Alouette. Je ne faiſois qu'une ſeule bouchée d'une de leurs Oyes ou de leurs Coqs d'Indes, & il faut que je confeſſe que ces oiſeaux l'emportent de beaucoup ſur les nôtres, en fait de délicateſſe. Pour leurs oiſeaux d'un peu moindre taille, j'en pouvois mettre vingt ou trente au bout de mon couteau.

Sa Majeſté Imperiale informée de ma maniére de vivre, voulut un jour avoir le bonheur (ce ſont ces termes) de diner avec moi. Elle vint accompagnée de ſon illuſtre Famille, & j'eus ſoin de les placer

tous

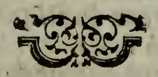
tous dans des Fauteuils ſur ma Table, vis à vis de moi, avec leurs Gardes autour d'eux. *Flimnap* le Grand Treſorier fut auſſi de ce Repas, & avoit ſa Baguette blanche à la main. Je remarquai plus d'une fois qu'il me regardoit de mauvais œil, mais ſans faire ſemblant de rien, je n'en mangeai en aparence qu'avec plus d'apetit, tant pour faire honneur à ma chére Patrie, que pour remplir la Cour d'admiration. Je ſuis très perſuadé que cette viſite de l'Empereur, a donné occaſion à *Flimnap* de me rendre de mauvais ſervices auprès de ſon Maitre. Ce Miniſtre a toujours été mon Ennemi ſecret, quoi que extérieurement il me fit plus de careſſes que ſon naturel rebarbatif ne ſembloit permettre. Il repréſenta à l'Empereur que ſes Finances étoient en mauvais état, qu'il étoit obligé de lever de l'argent à de gros intérêts, que des billets d'Epargne ne pouroient circuler qu'à neuf *pour cent* de perte; qu'en très-peu de tems j'avois couté à Sa Majeſté plus d'un million & demi de *Sprugs*, (qui ſont leurs plus grandes piéces d'or de la grandeur d'une paillette) & que ſauf meilleur avis, il conſeilloit à l'Empereur de me renvoyer à la premiére occaſion.

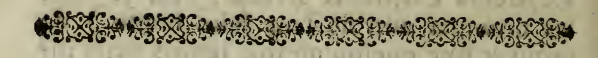
Comme j'ai été la cauſe (quoi qu'innocente) que la reputation d'une Dame du premier rang a été attaquée, il faut avant que d'aller plus loin, que je tâche de la juſtifier. Le Tréſorier s'étoit mis en tête d'être jaloux de ſa femme, parce que de méchantes langues lui avoient dit qu'elle étoit folle de

moi, & auffi parce qu'il s'étoit repandu un bruit à la Cour, qu'elle étoit venue une fois fecrétement chez moi. Je protefte folemnellement que ce font d'infames calomnies auquelles l'Epoufe du Tréforier n'a jamais donné lieu, n'ayant de ma vie reçu de fa part que d'innocentes marques d'amitié. Il eft bien vrai qu'elle venoit fouvent chez moi, mais toujours publiquement, & jamais fans être accompagnée de trois perfonnes, qui étoient d'ordinaire fa fœur, fa petite fille, & quelqu'une de fes Amies; mais cela ne lui étoit point particulier, puifque plufieurs autres Dames de la Cour venoient fouvent me voir. Et j'en appelle à tous mes Domeftiques, s'ils ont jamais vû un Caroffe à ma porte, fans favoir quelles perfonnes y étoient. Dans ces occafions, dès qu'un Valet m'avoit averti qu'il y avoit un Caroffe à ma porte, ma coutume étoit de m'y rendre d'abord, & après avoir falué ceux qui y étoient, de prendre foigneufement le Caroffe & les deux Chevaux dans mes mains, (car s'il y en avoit fix, le Poftillon en détachoit toujours quatre,) & de les placer fur ma table, autour de laquelle j'avois attaché un bord qui avoit cinq pouces de hauteur, de peur d'accident. Il m'eft arrivé fouvent d'avoir quatre Caroffes pleins de monde, & huit Chevaux à la fois fur ma table, pendant que j'étois dans ma chaife à entretenir la Compagnie. J'ai paffé plus d'une après-midi le plus agréablement du monde dans ces fortes de converfations. Mais j'ofe défier le Tréforier & fes deux

Déla-

Délateurs *Clustril* & *Drunlo*, (car je veux les nommer afin de leur faire honte,) de prouver que quelqu'un soit jamais venu incognito chez moi, excepté le Secretaire *Reldrèsal*, qui ne s'y rendit que par l'ordre exprès de l'Empereur, comme je crois l'avoir raconté. Je n'aurois pas insisté si long-tems sur cet Article, si l'honneur d'une grande Dame n'y étoit si fort intéressé, pour ne rien dire de moi-même; quoique je fusse alors *Nardac*, ce que le Trésorier lui-même n'est pas; car tout le monde sait qu'il n'est que *Clumglum*, Titre qui a la même proportion avec celui dont j'étois honoré, qu'a le Titre de Marquis avec celui de Duc en *Angleterre*; quoi que d'ailleurs il eut le pas devant moi en vertu de son Emploi. Ces calomnies, qui me vinrent aux oreilles par un accident que ce n'est pas ici le lieu de raporter, furent cause que *Flimnap* fit pendant quelques tems la mine à sa Femme, mais bien plus encore à moi; & quoi qu'enfin il ait été détrompé, & se soit raccommodé avec elle, jamais il ne m'a pardonné de m'avoir soupçonné à tort, & a même réussi à me perdre dans l'esprit de l'Empereur, qui pour dire le vrai, se laissoit trop gouverner par ce Favori.





CHAPITRE VII.

L'Auteur étant informé que ses Ennemis avoient dessein de l'accuser de Haute-Trahison, se refugie à Blefuscu. *Maniére dont il y est reçu.*

AVant que de raconter ma sortie de *Lilliput*, l'ordre veut que j'informe mes Lecteurs des raisons qui me forcérent à prendre & à exécuter ce dessein.

Tout ce qu'on appelle Cours, avoit été jusqu'alors un Païs inconnu pour moi, parce que la bassesse de ma condition, ne m'avoit jamais permis d'en fréquenter. A la verité, la conversation & la lecture m'avoient donné d'assez mauvaises idées des Princes & de leurs Ministres; mais jamais je ne me serois attendu à être convaincu un jour de la justesse de ces idées par ma propre experience, & cela dans un Païs fort éloigné, & gouverné à ce que je croiois par des maximes tout à fait diférentes de celles qui sont en vogue en *Europe*. Dans le tems que je me preparois à aller rendre mes Devoirs à l'Empereur de *Blefuscu*, un Seigneur fort consideré à la Cour, (à qui j'avois rendu un service très-signalé dans un tems qu'il étoit fort mal avec l'Empereur,) vint de nuit chez moi dans une chaise fermée, & sans

ſans me faire dire ſon Nom, me fit demander s'il ne m'incommoderoit pas. Les Porteurs étant renvoyez, je mis la chaiſe & le Seigneur qui y étoit dans la poche de mon juſtaucorps: Après cela, ayant donné ordre à un Valet ſur qui je pouvois compter, de dire que j'étois indiſpoſé & que je dormois, je fermai la porte de ma Maiſon, & je me mis à lier converſation avec celui qui venoit me rendre une viſite ſi myſterieuſe.

Après les prémiers Complimens de part & d'autre, je remarquai qu'il étoit fort inquiet, & lui en ayant demandé la raiſon, il me pria de l'écouter avec patience, puis qu'il avoit à m'entretenir ſur un ſujet qui intereſſoit également mon Honneur & ma Vie. Voici en ſubſtance le Diſcours qu'il m'adreſſa, & dont je mis ſur le papier les principaux Articles auſſi-tôt qu'il fut ſorti.

Il faut que vous ſachiez que le Conſeil s'eſt aſſemblé pluſieurs fois à votre ſujet, le plus ſecrétement qu'il étoit poſſible; & qu'il n'y a que deux jours que Sa Majeſté en eſt venuë à une Reſolution finale.

Vous n'ignorez pas que le Grand Amiral *Skyris Bolgolam* a été vôtre Ennemi mortel preſque dès le moment de vôtre arrivée. Je ne ſai quelles peuvent avoir été les prémiéres cauſes de ſa haine, mais il eſt certain qu'elle eſt beaucoup augmentée, depuis le glorieux ſuccès que vous avez eus dans vôtre Entrepriſe contre la Flote de *Blefuſcu*, parce qu'il ſent que tout Amiral qu'il eſt, il n'en a jamais fait autant. Ce Seigneur & *Flimnap* le Grand Tréſorier, dont

l'inimitié contre vous à cause de sa Femme est connuë d'un chacun, *Limtoc* le Général, *Lalcon* le Chambellan, & *Balmuff* le Grand Justicier, ont dressé des Articles d'Accusation contre vous, & prétendent vous convaincre de Haute-Trahison, & de quelques autres Crimes capitaux.

Persuadé que j'étois de ma propre innocence, cet Exorde me mit dans de telles impatiences, que je fus sur le point d'interrompre celui qui m'annonçoit de si étranges nouvelles: mais il me pria de lui laisser continuer son Discours, ce qu'il fit en ces termes.

Par reconnoissance pour l'amitié que vous m'avez témoignée, j'ai fait en sorte d'être informé de tout leur Manege, & d'avoir copie des Articles d'Accusations, ce qui me couteroit la Tête, si cela venoit à être découvert.

Articles d'Accusation contre Quinbus-Flestrin, (*l'*Homme-Montagne.)

Article I.

QUoique par une Loi faite pendant le Regne de Sa Majesté Imperiale *Calin Deffar Plune*, il soit ordonné, Que quiconque fera de l'eau dans l'enceinte du Palais Imperial, sera traité comme coupable de Haute-Trahison: Si pourtant, ledit *Quinbus-Flestrin*, en violation manifeste de la susdite Loi, sous prétexte d'éteindre le Feu qui avoit

avoît pris à l'Apartement de l'Imperatrice, a malicieuſement, traitreuſement, & diaboliquement, éteint ledit Feu, dans le ſuſdit Apartement, ſitué dans l'enceinte du ſuſdit Palais, contre la Loi qui vient d'être alleguée, contre ſon Devoir, &c.

Article II.

Ledit *Quinbus-Fleſtrin* ayant amené la Flote Imperiale de *Bleſuſcu* au Port Imperial de *Lilliput*, & ayant depuis reçu ordre de Sa Majeſté Imperiale de ſe rendre Maitre de tous les autres Vaiſſeaux dudit Empire de *Bleſuſcu*, de reduire cet Empire en Province, pour être déſormais gouverné par un Viceroi, & d'exterminer non ſeulement tous les Partiſans de l'ancienne maniére de caſſer les œufs, qui s'étoient refugiez dans ce Païs; mais auſſi tous les Habitans de cet Empire, qui ne voudroient pas ſur le champ abjurer cette Héreſie; a, comme un Traitre qu'il eſt, demandé d'être exempté de rendre leſdits ſervices, ſous le ridicule prétexte de ne vouloir pas forcer les conſciences, ni mettre à mort ou reduire en Eſclavage un Peuple libre.

Article III.

Quand les Ambaſſadeurs de *Bleſuſcu* ſont venus demander la Paix à Sa Majeſté, ledit *Fleſtrin* a montré qu'il étoit un Traitre, en s'intéreſſant pour les ſuſdits Ambaſſadeurs, & en les divertiſſant; quoi qu'il ſût bien

qu'ils apartenoient à un Prince qui avoit été depuis peu ouvertement en Guerre contre Sa Majesté.

Article IV.

Ledit *Quinbus-Flestrin* s'aprête (ce qui est directement contre le devoir d'un fidèle Sujet) à faire un Voyage à la Cour de *Blefuscu*, quoique Sa Majesté Imperiale ne lui en ait donné permission que de bouche; & sous prétexte de ladite permission a dessein d'entreprendre le susdit Voyage, afin d'aider à l'Empereur de *Blefuscu*, qui a été récemment en Guerre avec sa susdite Majesté Imperiale.

Il y a quelques autres Articles, mais ceux dont je viens de vous lire l'Extrait, sont les plus importans.

On ne sauroit nier que dans les différens Débats, qui s'élevérent à l'occasion de tous ces Chefs d'Accusation, Sa Majesté n'ait donné des marques d'une très-grande clemence, qu'elle n'ait souvent allegué vos services, & tâché d'exténuer vos crimes. Le Trésorier & l'Amiral ont fortement insisté qu'on vous fit souffrir une mort cruelle & ignominieuse, en mettant le feu à vôtre Maison, & que, lorsque vous en sortiriez, le Général vous attendît à la tête de vingt mille hommes, qui auroient ordre de vous blesser au visage & aux mains avec des Flêches empoisonnées. Quelques-uns de vos Domestiques devoient aussi recevoir un ordre secret de froter vos Chemises d'un

d'un ſuc empoiſonné, ce qui vous auroit bien-tôt fait mourir dans les plus afreux tourmens. Le Général embraſſa cet avis, en ſorte que depuis long-tems il y a pluralité de voix contre vous. Mais Sa Majeſté reſoluë, s'il ſe peut, de vous conſerver la vie, a détaché le Chambellan du parti de vos Ennemis.

Sur ces entrefaites, *Reldreſal*, Premier Secretaire des Affaires ſecretes, qui s'eſt toujours veritablement montré vôtre Ami, eut ordre de l'Empereur de dire ſon avis: ce qu'il fit de la maniére du monde la plus propre à vous confirmer dans l'opinion avantageuſe que vous avez de lui. Il confeſſa que vos crimes étoient grands, mais que cependant il y avoit lieu à la miſericorde, la plus belle de toutes les vertus dans un Prince, & que Sa Majeſté poſſedoit dans un degré ſi éminent. Il dit que l'amitié qui regnoit entre vous étoit ſi connue de tout le monde, que peut être l'Auguſte Compagnie devant laquelle il parloit, le tiendroit pour coupable de partialité: que cependant, pour obéïr à Sa Majeſté, il diroit librement ſon ſentiment. Que ſi Sa Majeſté en conſideration de vos ſervices, & pour ſatisfaire au penchant qui la portoit à la clemence, avoit la bonté de vous conſerver la vie, & ordonnoit ſeulement qu'on vous crevât les deux yeux, il lui paroiſſoit que par cet Expedient, la Juſtice ſeroit en quelque ſorte ſatisfaite, & que tout l'Univers exalteroit juſqu'aux Cieux la clemence de l'Empereur, auſſi bien que la généroſité & la douceur de ceux qui

avoient l'honneur d'être ſes Conſeillers. Que la perte de vos yeux ne vous ôteroit rien de vos forces, que vous pouriez toujours emploier au ſervice de Sa Majeſté. Qu'un Courage aveugle n'en eſt que plus grand, parce qu'on ne voit point de Danger; que la crainte que vous aviez pour vos yeux, avoit été la ſeule dificulté que vous euſſiez rencontrée dans vôtre Entrepriſe contre la Flote ennemie; & qu'il devoit vous ſuffire de voir par les yeux des Miniſtres, puiſque les plus grands Princes ne voyoient pas autrement.

Cet Avis fut hautement rejetté par tout le Conſeil. *Bolgolam* l'Amiral, ne put ſe retenir, mais ſe levant en fureur, dit, qu'il étoit étonné de quel front le Secretaire oſoit opiner à conſerver la vie à un Traître. Que les ſervices que vous aviez rendus, étoient, au jugement de tous ceux qui ſe connoiſſoient en raiſons d'Etat, l'aggravation même de vos crimes; que vous, qui étiez capable d'éteindre le feu en piſſant ſur l'Apartement de l'Imperatrice, (attentat qu'il ne pouvoit rappeller qu'avec horreur) pouviez quelque jour, cauſer une inondation par le même moien, & noyer tous ceux qui ſeroient dans le Palais. Il ajouta, que les mêmes forces, par leſquelles vous vous étiez rendu Maitre de la Flote ennemie, pourroient ſervir au premier mécontement qu'on vous donneroit à la ramener à *Blefuſcu*: Qu'il avoit de fortes raiſons de croire que dans le fond du cœur, vous aviez un penchant criminel pour la metho-

de

de heretique de casser les œufs, & que comme la Trahison commence dans le cœur avant que d'éclater par des Actions, pour cette raison, il vous dénonçoit comme Traitre, & demandoit que vous fussiez mis à mort.

Le Trésorier se rangea à la même opinion, il montra qu'il étoit impossible que les Revenus de Sa Majesté pussent suffire aux fraix de vôtre entretien: Que tant s'en faloit que l'Expédient proposé par le Secretaire, de vous crever les yeux, fut un remède au mal qu'on craignoit, qu'au contraire, selon toutes les apparences il ne serviroit qu'à l'augmenter, comme cela paroit par l'exemple de certains Oiseaux, qui, quand on leur a ôté la vuë, n'en deviennent que plus gros & plus gras: Que Sa Majesté sacrée & tout le Conseil, qui étoient vos juges, étoient en leurs consciences pleinement persuadez que vous aviez merité la mort, ce qui sufisoit pour vous y condamner, quand même on n'auroit pas contre vous les preuves que demande la lettre de la Loi.

Mais Sa Majesté Imperiale étant absolument déterminée à vous sauver la vie, eut la bonté de dire, que puisque le Conseil avoit décidé que la perte de vos yeux étoit une peine trop legére, on pouroit vous en infliger quelqu'autre dans la suite. Et vôtre Ami le Secretaire demandant avec instance d'être oüi sur ce que le Tresorier avoit objecté, que vôtre entretien étoit d'une dépense excessive à Sa Majesté, dit, que son Excellence, par les seules mains de qui passoient

tous

tous les Revenus de Sa Majesté, pouvoit aisément pourvoir à cet inconvenient, en diminuant peu à peu la portion de mets qui vous étoit assignée; que par la faute de nourriture, vous vous afoibliriez de jour en jour, & viendriez infailliblement à mourir d'inanition dans quelques mois; que vôtre corps étant amaigri & diminué de la moitié, la puanteur de vôtre Cadavre ne seroit plus tant à craindre; & qu'immediatement après vôtre mort cinq ou six mille sujets de Sa Majesté pourroient en deux ou trois jours, couper toute la chair de vos os, & l'enterrer en diferens endroits pour prevenir toute infection, laissant le Squelette, comme un monument d'admiration pour la Posterité.

C'est ainsi que par la grande Amitié du Secretaire, tous ces Debats furent heureusement terminez. Defense très expresse fut faite de reveler le projet de vous faire mourir par degrez, mais la Sentence de vous crever les yeux fut couchée sur les Registres. L'Amiral seul trouvoit que vous étiez traité trop doucement, & vouloit que vous fussiez mis à mort sans retardement. Ce sentiment lui avoit été inspiré par l'Imperatrice, qui n'a jamais pu vous pardonner la methode indecente & irreguliére dont vous avez éteint le Feu qui avoit pris à son Apartement. Dans trois jours votre Ami le Secretaire viendra vous trouver pour vous lire les Articles de l'Accusation qui a été intentée contre vous: il vous notifiera ensui-

te la Bonté que Sa Majeſté & ſon Conſeil ont euë, de ne vous condamner qu'à perdre les yeux; ſentence douce, à laquelle Sa Majeſté ne doute nullement que vous ne ſouſcriviez avec Reconnoiſſance; & afin que l'Operation ſoit bien faite, vingt Chirurgiens de Sa Majeſté ſeront preſens, lorſqu'on vous déchargera des Flêches pointues dans les prunelles des yeux.

Je laiſſe à vôtre prudence à prendre des meſures convenables ſur tout ce que je viens de vous dire; pour moi, afin d'éviter tout ſoupçon, je vai me retirer le plus ſecrétement que je pourai.

Il le fit, & me laiſſa en proye aux plus cruelles agitations. C'étoit une coûtume introduite par ce Prince & par ſon Miniſtère (coûtume, qu'on m'a aſſuré n'avoir jamais été en uſage qu'en ce tems la) que quand la Cour avoit deſſein de faire quelque Execution cruelle, ſoit que la victime fût immolée au Reſſentiment de l'Empereur, ou à la Haine d'un Favori, l'Empereur adreſſoit un Diſcours à tout ſon Conſeil, dans lequel il s'étendoit ſur ſa Bonté & ſur ſa Clemence, comme ſur des Qualitez connuës de tout le Monde. Ce Diſcours étoit imprimé immédiatement après avoir été prononcé, & auſſi-tôt repandu par tout l'Empire. Jamais le Peuple n'étoit plus effraié que quand il recevoit ces ſortes de preuves de la Benignité de l'Empereur; parce qu'on avoit obſervé qu'à proportion que ſa clemence étoit plus exaltée, le ſupplice auſſi étoit plus inhumain, & l'innocen-

cence de la perſonne qui y étoit condamnée plus grande. Et pour ce qui me regarde, j'avoue ingenuement que n'ayant jamais été deſtiné à être Courtiſan, ni par ma naiſſance, ni par mon éducation, j'étois juge ſi peu expert, que je ne voyois nullement la grace qu'on me faiſoit par cette Sentence, qui au contraire, (quoi que peut être à tort) me paroiſſoit plutôt trop rigoureuſe que trop douce. Quelquefois je voulois ſoutenir mon innocence, car quoique je ne puſſe pas nier les faits alleguez contre moi, il étoit certain pourtant qu'il n'y avoit dans ma conduite rien de criminel, & qu'ainſi j'aurois pû, comme j'en avois le deſſein, m'en remettre à la déciſion des Juges: Mais cette envie me paſſa bien vîte, dès que je me rappellai la puiſſance de mes Ennemis, & l'extrême facilité avec laquelle les Juges ſe laiſſent corrompre. Une fois je fus fortement tenté de me mettre en deffenſe, car pendant que j'étois libre, toutes les forces de l'Empire n'auroient rien pu contre moi, & il m'auroit été facile de détruire toute la Capitale à coups de pierre; mais je rejettai auſſi-tôt ce projet avec horreur, me rapellant le ferment que j'avois fait à l'Empereur, les graces que j'en avois reçues, & le Titre de *Nardac* dont il m'avoit honoré. Je n'étois pas aſſez habile dans le Syſtême de Reconnoiſſance des Courtiſans, pour croire que l'injuſtice que l'Empereur vouloit me faire, aquitât toutes les obligations que je lui avois.

Enfin je pris une reſolution, que quel-

ques

ques perſonnes blâmeront peut-être, & pas à tort à mon avis. Car j'avoüe que je dois la conſervation de mes yeux, & par conſequent celle de ma liberté, à ma précipitation, & à mon peu d'experience; parce que ſi j'avois connu alors le genie des Princes & de leurs Miniſtres, comme j'ai fait depuis, auſſi bien que leur maniére d'agir avec des Criminels qui l'étoient encore beaucoup moins que moi, je me ferois volontiers ſoumis à un châtiment ſi aiſé. Mais emporté par le feu de la Jeuneſſe, & ayant d'ailleurs permiſſion d'aller rendre mes devoirs à l'Empereur de *Blefuſcu*, j'envoyai avant que les trois jours fuſſent écoulez, une lettre à mon Ami le Secretaire, dans laquelle je lui marquai le deſſein que j'avois de partir le même matin pour *Blefuſcu*; & ſans atendre reponſe, je me rendis à l'endroit de l'Iſle où étoit nôtre Flote. Je pris un des plus grands Vaiſſeaux de guerre, attachai un Cable à la prouë, & ayant levé les Ancres, je me deshabillai, mis mes Habits (avec ma Couverture que j'avois eu ſoin d'aporter) dans le Vaiſſeau, & le tirant après moi, marchant en partie & en partie nageant, j'arrivai au Port Royal de *Blefuſcu*, où le Peuple m'avoit déjà attendu depuis long tems; ils me donnérent deux guides pour me conduire à la Capitale, qui porte le même nom. Je les portai dans mes mains juſqu'à ce que je ne fuſſe plus qu'à la diſtance de deux cent verges de la ville: alors je les mis à terre, & les priai d'aller notifier mon arrivée à un des Secretaires, & de lui dire où j'étois, & que

que mon deſſein étoit d'y atendre les ordres de Sa Majeſté. Une heure après j'eus réponſe que Sa Majeſté, toute la Famille Imperiale, & les premiers Seigneurs de la Cour, venoient au devant de moi. A cette nouvelle j'avançai une centaine de verges: A peine fus-je à portée d'être vû, que l'Empereur & toute ſa ſuite, décendirent de cheval, & que l'Imperatrice & toutes ſes Dames ſortirent de leurs Caroſſes, ſans qu'aucune de toutes ces perſonnes parut effrayée en me voyant. Je me couchai à terre pour baiſer la main de l'Empereur & celle de l'Imperatrice. Je dis à Sa Majeſté que j'étois venu ſuivant ma promeſſe, & avec la permiſſion de l'Empereur mon Maitre, pour avoir l'honneur de voir un ſi puiſſant Monarque, & pour lui rendre tous les ſervices dont je ſerois capable, & que ma Fidelité pour mon Souverain me permettroit; mais je gardai un profond ſilence ſur ma diſgrace, parce que n'en ayant été informé que ſécrétement, je pouvois ſupoſer n'en rien ſavoir: d'ailleurs, je ne pouvois m'imaginer que l'Empereur auroit l'imprudence de découvrir ce ſecret, puiſque je n'étois plus entre ſes mains: en quoi néanmoins je me trompai, comme je le dirai bien-tôt.

Je ne fatiguerai point le lecteur du détail de ma Reception, qui fut proportionné à la generoſité d'un ſi grand Prince; ni de l'embaras où je fus de n'avoir ni Maiſon ni Lit, étant obligé de coucher à terre, envelopé dans ma Couverture.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Par un bonheur ſingulier, l'Auteur trouve moyen de quiter Blefuſcu, & après avoir ſurmonté quelques dificultez, revient ſain & ſauf dans ſa Patrie.

TRois jours après mon arrivée, me promenant au Côté Septentrional de l'Iſle, je vis dans la Mer quelque choſe, à la diſtance d'environ une demie-lieue, qui avoit l'air d'une Chaloupe tournée ſans-deſſus-deſſous. J'otai mes ſouliers & mes bas, & avançant dans l'eau l'eſpace de deux ou trois cent verges, j'aperçus l'objet que la marée continuoit à pouſſer vers le Rivage, & alors je vis diſtinctement une Chaloupe, qui, ſelon toutes les aparences, avoit été détachée d'un Vaiſſeau par quelque Tempête. Sans perdre de temps je m'en retournai à la ville, & priai Sa Majeſté Imperiale de me prêter vingt de ſes plus grands Vaiſſeaux, & trois mille Matelots, ſous le Commandement du Vice-Amiral. Cette Flote mit à la Voile, pendant que je me rendis par le plus court chemin à l'endroit d'où j'avois découvert la Chaloupe; je trouvai que la Marée l'avoit encore fait aprocher. Les Matelots étoient tous pourvus de Cordages, que j'avois eu auparavant ſoin

d'a-

d'acommoder, en entortillant plusieurs cordes ensemble, afin de les rendre plus fortes. Quand les Vaisseaux furent arrivez, je me deshabillai, & marchai dans l'eau jusqu'à ce que je fusse à la distance de cent verges de la Chaloupe, après quoi je fus obligé pour y arriver de faire le reste du chemin à la nage. Les Matelots me jettérent le bout d'une corde, que j'attachai à l'avant de la Chaloupe; & l'autre bout à un Vaisseau de guerre. Mais toute la peine que je prenois fut presque inutile, parce que ne pouvant prendre pied, j'étois hors d'état de travailler. Dans cette necessité, je fus obligé de gagner à la nage l'arriére de la Chaloupe, que je me mis à pousser avec une de mes mains, le mieux qui me fut possible, & comme la marée m'étoit favorable, je fis assez de chemin pour pouvoir toucher le fond, en n'ayant de l'eau que jusqu'au menton. Je me reposai pendant deux ou trois minutes, & puis continuai à pousser la Chaloupe, jusqu'à ce que je n'eusse d'eau que jusqu'aux Aisselles; & comme alors le plus dificile étoit fait, je pris mes autres Cables, qui étoient dans un des Vaisseaux, & je les attachai d'abord à la Chaloupe, & ensuite à neuf Vaisseaux que j'avois fait approcher pour cet éfet. Le vent étant favorable, les Matelots remorquérent la Chaloupe, & moi je facilitai leur Travail en la poussant, jusqu'à ce que nous ne fussions plus qu'à quarante Verges du Rivage. J'atendis là que l'eau fut basse, après quoi j'allai jusqu'à la Chaloupe à pié

sec,

ſec, & par le ſecours de deux mille hommes pourvus de diferens inſtrumens, je la retournai de l'autre côté, & vis avec un très grand plaiſir qu'elle n'étoit que très peu endommagée.

Je ne fatiguerai point le Lecteur en lui diſant que pendant l'eſpace de dix jours, j'eus mille & mille peines pour amener ma Chaloupe au Port Royal de *Bleſuſcu*, où la nouvelle de mon arrivée avoit attiré un nombre infini de perſonnes, dont l'admiration, à la vuë d'un ſi prodigieux Vaiſſeau, eſt au deſſus de toute expreſſion. Je dis à l'Empereur qu'un heureux Deſtin m'avoit fait rencontrer cette Chaloupe, pour me tranſporter dans quelque endroit, d'où je pourrois regagner ma Patrie, & je ſuppliai Sa Majeſté de donner les ordres néceſſaires pour qu'on me fournit les choſes dont j'aurois beſoin pour racommoder & pour avitailler ma Chaloupe, & de m'acorder en même tems la permiſſion de partir; à quoi l'Empereur conſentit, après m'avoir fait néanmoins quelques reproches obligeans de vouloir le quiter ſi tôt.

Je fus fort ſurpris de ne voir arriver pendant tout ce tems, aucun Exprès qui me regardât, de la part de l'Empereur de *Lilliput* à la Cour de *Bleſuſcu*. Mais j'apris depuis, que Sa Majeſté Imperiale, ne pouvant s'imaginer que je ſavois quelque choſe de ſes deſſeins, avoit cru que j'étois ſeulement allé à *Bleſuſcu* pour dégager ma parole, & conformément à la permiſſion que

j'en avois reçuë, & qu'après avoir salué l'Empereur de *Blefuscu*, je ne manquerois pas de revenir dans peu de jours. Mais enfin, ma longue absence commença de l'inquiéter; & après avoir pris conseil avec le Trésorier & le reste de sa Cabale, on envoya à la Cour de *Blefuscu* une Personne de qualité chargée d'une copie des Articles d'Accusation contre moi. Cet Envoyé devoit representer à l'Empereur l'extrême clemence de son Maitre, qui avoit la bonté de ne me condamner qu'à perdre les yeux; que je m'étois sauvé des mains de la Justice, & que si dans deux heures je n'étois de retour, je serois déclaré Traitre, & dépouillé de mon Titre de *Nardac*. L'Envoyé ajouta, que pour maintenir la Paix & l'Amitié entre les deux Empires, son Maitre s'atendoit que Sa Majesté donneroit ses ordres, pour que je fusse bien garotté & conduit ainsi à *Lilliput*, afin d'y être puni comme un Traitre.

L'Empereur de *Blefuscu* ayant pris trois jours pour se consulter, fit une reponse qui ne consistoit qu'en compliments & en excuses. Il dit, que le Monarque de *Lilliput* ne pouvoit ignorer que le projet de me garotter étoit absolument impraticable; que quoique j'eusse emmené la Flote, il ne laissoit pas de m'avoir de grandes obligations de ce que je l'avois servi à obtenir la paix. Que, quoi qu'il en fut à ces égards, les deux Empires seroient bien-tôt délivrez de moi; parce que j'avois trouvé sur la Côte, un Vaisseau si

pro-

prodigieux, qu'il pouvoit non seulement me contenir, mais même servir à me transporter par Mer dans quelqu'autre pays: qu'il avoit donné les ordres nécessaires pour pour que rien de tout ce qui m'étoit nécessaire pour mon Voyage ne me manquat, & qu'ainsi il esperoit que dans peu de semaines, les deux Monarchies seroient déchargées d'un si insuportable Fardeau.

L'Envoyé s'en retourna à *Lilliput* avec cette reponse, & l'Empereur de *Blefuscu* me fit part de tout ce qui s'étoit passé, m'ofrant en même tems, (mais sous le sceau du secret) sa protection, si je voulois rester à son service; ce que je refusai le plus honêtement qu'il me fut possible, parce que, quoique je le crusse sincère, j'avois resolu de ne me plus fier aux Princes ni à leurs Ministres, si je pouvois m'en dispenser. J'ajoutai, que puisque ma Fortune, bonne ou mauvaise, m'avoit fait trouver un Vaisseau, j'étois déterminé à mettre en Mer, plûtôt que d'être un Diférent entre deux si puissants Monarques. L'Empereur ne me parut pas faché de mon dessein, & je découvris par hazard, qu'il en étoit même bien aise, comme aussi ses Ministres. Ces Considerations me firent hâter mon depart; en quoi la Cour, qui ne demandoit pas mieux que de me voir parti, eut la bonté de me seconder. Cinq cent Ouvriers furent employez à faire deux voiles pour ma Chaloupe, & ces voiles furent faites du linge le plus fort qu'on put trouver, mis treize fois

l'un ſur l'autre. J'accomodai mes Cordages & mes Cables, en enentortillant vingt ou trente enſemble. Une grande pierre, que je trouvai ſur le bord de la mer, après avoir long-tems cherché, me ſervit d'Ancre. Je pris la graiſſe de trois cent Vaches pour ſuiver mon Vaiſſeau, & pour quelques autres uſages. Il eſt incroyable combien j'eus de peine à trouver des Arbres aſſez grands pour me faire des rames & des mâts, en quoi néanmoins je fus bien aidé par les Charpentiers de Navire de Sa Majeſté, qui contribuérent beaucoup à les polir, apres que j'avois fait l'ouvrage le plus rude.

Dans l'eſpace d'un mois tout fut prêt: j'envoyai alors quelqu'un pour demander ſi Sa Majeſté n'avoit rien à m'ordonner, & pour lui dire que ſi elle me le permettoit, mon deſſein étoit de partir. L'Empereur accompagné de ſon Auguſte Famille, ſortit du Palais; je me proſternai à terre pour baiſer ſa main, qu'il me tendit d'une maniére fort gracieuſe. L'Imperatrice & les jeunes Princes du ſang en firent autant. Sa Majeſté me fit preſent de cinquante bourſes de deux cent *Sprugs* chacune, avec ſon Portrait en grand, que je mis d'abord dans un de mes gans de peur d'accident. Les Céremonies qui furent faites à mon départ, ſont en trop grand nombre, pour que j'en faſſe ici la Deſcription.

Cent Bœufs, trois cent Brebis, & autant de Mets que quatre cent Cuiſiniers purent aprêter, avec du Pain & toute ſorte de Breu-

va-

vage à proportion, servirent à avitailler ma Chaloupe. Je pris avec moi six Vaches & deux Taureaux en vie, & le même nombre de Brebis & de Beliers, dans l'intention de les transporter dans mon Païs, & d'en multiplier la race. Pour les nourrir, j'avois pris à bord une bonne quantité de Foin, & un Sac de Froment. J'aurois volontiers pris avec moi une douzaine de Naturels du pays, mais jamais l'Empereur n'y voulut consentir, & par dessus une exacte recherche qui fut faite dans toutes mes poches, Sa Majesté me fit promettre, Foi d'Homme d'honneur, de n'emporter aucun de ses sujets, quand même ils y consentiroient.

Ayant ainsi preparé toutes choses de mon mieux, je mis à la voile le vingt-quatriéme *Septembre* 1701. à six heures du matin, & après que j'eus fait environ quatre lieuës vers le Nord, le Vent étant Sud-Est, à six heures du soir, je découvris une petite Isle éloignée d'une demi-lieuë au Nord-West, & qui me parut deserte. A une raisonnable distance du Rivage je laissai tomber l'Ancre: Après cela je soupai legérement, & tachai ensuite de me reposer. Je dormis, suivant ma conjecture, bien six heures, car deux heures après que je me fus reveillé, le jour commença à poindre: Il faisoit un beau clair de Lune, je dejeunai avant le lever du Soleil; & ayant levé l'Ancre à la faveur d'un bon vent, je continuai le même chemin que j'avois pris le jour précedent, en quoi mon compas de poche me fut d'un

grand usage. Mon intention étoit de gagner, si je le pouvois, une des Isles, que j'avois raison de croire être situées au Nord-Est du pays de *Diemen*. Je ne vis rien de tout ce jour; mais le suivant vers les trois heures après midi, étant éloigné suivant mon calcul de vint-quatre lieuës de *Blefuscu*, j'aperçus une voile qui portoit au Sud-Est. Je halai sur elle, mais je ne reçus point de réponse, cependant je m'en aprochois de plus en plus, parce que le vent commençoit à s'afoiblir. Je fis servir toutes mes Voiles, & dans une demie heure les gens du Vaisseau m'aperçurent, & tirérent un coup de mousquet pour m'avertir qu'ils m'avoient vu. Il m'est impossible d'exprimer la joïe qu'excita en moi l'espérance de revoir ma chére Patrie, & les personnes à qui j'étois uni par de si tendres liens. Le Vaisseau fit petites voiles, & je l'atteignis entre cinq & six heures du soir, le 26. *Septembre*; mais quels ne furent pas mes transports en voyant que c'étoit un Navire *Anglois*? Je mis mes Vaches & mes Brebis dans les poches de mon Habit, & me rendis à bord avec toutes mes petites provisions. C'étoit un Vaisseau Marchand, qui revenoit du *Japon* par les Mers du *Nord* & du *Sud*; le Capitaine qui s'apelloit Mr. *Jean Biddel*, étoit un Homme fort honnête, & très entendu dans la Marine. Nous étions alors à 30. Degrez de Latitude Meridionale, & il pouvoit y avoir cinquante Hommes sur le Vaisseau, entre lesquels je trouvai un de

de mes vieux Camarades, dont le nom étoit *Pierre Williams*, qui fit de moi un portrait fort avantageux au Capitaine. Ce galant-homme me fit toutes sortes de civilitez, & me pria de lui dire d'où je venois en dernier lieu, & où j'avois eu dessein d'aller. Je satisfis sa curiosité en peu de mots, mais il crut que je révois, & que les dangers que j'avois couru m'avoient troublé la cervelle. Surquoi je tirai de ma poche mes Vaches & mes Brebis, qu'il n'eut pas plutot vuës, qu'il avoüa n'avoir rien à repondre à cette espèce de Demonstration. Je lui fis voir ensuite l'or que l'Empereur de *Blefuscu* m'avoit donné, le portrait de Sa Majesté en grand, & quelques autres curiositez du pays. Je lui fis present de deux bourses, chacune de deux cent *Sprugs*, & je lui promis, que quand je serois arrivé en *Angleterre*, il auroit une de mes Vaches, & une Brebis pleine.

Il ne nous arriva pendant le reste du Voyage, qui generalement parlant fut fort heureux, rien d'assez considerable pour en faire part à mes lecteurs. Nous arrivâmes aux *Dunes* le 13. *Avril* 1702. Le seul malheur que j'eus fut que les Rats m'emportérent une de mes Brebis, dont je trouvai les os, très proprement rongez dans un coin. J'aportai le reste de mon Troupeau sain & sauf à Terre, & je le mis à l'Herbe dans un Boulingrin à *Greenwich*, où il s'engraissa parfaitement bien, quoique j'eusse toujours craint le contraire. Je n'aurois jamais pu

les tenir en vie durant un si long Voyage, si le Capitaine ne m'avoit donné quelques uns de ses meilleurs Biscuits, qui étant reduits en poudre & mélez avec de l'eau, étoient la meilleure nourriture du monde pour mon petit Troupeau. En le montrant à plusieurs personnes de Qualité & autres, je fis un profit considerable durant le peu de tems que je restai en *Angleterre*; & avant que d'entreprendre mon second Voyage, je le vendis pour six cent pieces. Depuis mon dernier retour, j'ay trouvé que la race en est considerablement augmentée, & particuliérement des Brebis, qui, à ce que j'espere, serviront beaucoup à l'avancement des Manufactures de laine, par la finesse de leur Toison.

Je ne restai que deux Mois avec ma Femme & mes enfans; car mon desir insatiable de voir de nouveaux Pays, ne me permit pas de faire chez moi un plus long sejour. Je laissai quinze cent piéces à ma Femme, & ce qui me restoit par dessus cette somme, je le convertis en Argent & en Marchandises, dans l'espérance de faire fortune. Mon oncle *Jean* m'avoit laissé une petite Terre qui me valoit trente piéces par an, & j'avois par dessus cela un autre petit bien, qui me rendoit encore d'avantage: si bien que je ne courois aucun risque de laisser ma Famille à l'Aumône. Mon Fils *Jeannot*, ainsi nommé après son Oncle, aloit alors à l'Ecole latine, & étoit un fort bon enfant. Pour ma Fille *Elizabeth*

(qui

(qui à present est bien mariée & a des enfans) elle aprenoit à coudre. Je pris congé de ma Femme, de mon Fils, & de ma Fille, en mêlant mes larmes avec les leurs, & je me rendis à bord du *Hazardeux*, Vaisseau Marchand de trois cent Tonneaux, destiné pour *Suratte*, & dont le Capitaine *Jean Nicolas* étoit Commandant. Que si mes Lecteurs sont curieux de savoir ce qui m'est arrivé dans ce second Voyage, leur curiosité sera bien-tôt satisfaite.

Fin de la première Partie.

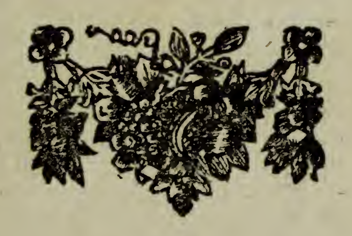


VOYAGES
DU CAPITAINE
LEMUEL GULLIVER,
EN
DIVERS PAYS
ELOIGNEZ.

TOME PREMIER.

Seconde Partie.

Contenant le Voyage de Brobdingnag.



A LA HAYE,
Chez P. GOSSE & J. NEAULME.
MDCCXXVII.

BROBDINGNAG.

Flanflasnic.

Lorbrulgrud.

Decouvert A.D. 1703.

AMERIQUE SEPTENTRIONALE

Detroit d'Annian.

C. Blanco.



S.t Sebastian.

NOUVELLE ANGLETERRE

C. Mendocino.

Mount S.t Martin.

P.to S.r Francis Drake.

P. Monterey.



VOYAGES.

PART. II.

VOYAGE DE BROBDINGNAG.

CHAPITRE I.

Description d'une furieuse Tempête. La Chaloupe est envoyée à Terre pour faire de l'eau; l'Auteur s'y embarque afin de découvrir le Païs. Il est laissé sur le Rivage, pris par un des Habitans, & conduit chez un Fermier. Maniére dont il y est reçu. Description des Habitans.

CONDAMNÉ par mon inclination aussi bien que par la Fortune, à un genre de vie actif & inquiet; dix mois après mon retour, je quittai de nouveau ma Patrie, & je m'embarquai aux *Dunes* le 20. *Juin* 1702.

dans un Vaiſſeau deſtiné pour Suratte, qui ſe nommoit le *Hazardeux*, & dont le Capitaine *Jean Nicolas* étoit Commandant. Le vent nous fut très-favorable juſqu'à la hauteur du *Cap* de *Bonne Eſperance*, où nous nous arrêtames pour nous rafraichir. Mais à peine y fumes nous arrivez, que nous nous apperçumes que nôtre Vaiſſeau avoit une voye d'eau. Cette raiſon & la maladie de nôtre Capitaine, qui fut en ce tems-là attaqué de la Fiévre, nous déterminérent à paſſer l'Hyver dans cet endroit, que nous ne pumes quiter qu'à la fin de *Mars*. Nous mimes alors à la voile, & eumes un tems à ſouhait juſqu'à ce que nous fuſſions dans le Détroit de *Madagaſcar*. Mais ayant laiſſé cette Iſle au Nord, environ à cinq degrez de latitude Meridionale, les vents, qui dans ces Mers viennent conſtamment d'entre le Nord & le Weſt, depuis le commencement de *Décembre*, juſqu'au commencement de *May*, & ſouflent d'une maniére égale pendant tout ce tems, commencérent le 19. d'*Avril* à ſoufler avec beaucoup plus de violence, & à tourner plus au Weſt que de coutume, & cela pendant l'eſpace de vingt jours. Ce terme expiré, nous nous trouvâmes à l'Eſt des *Moluques*, & environ au troiſiéme degré de latitude Septentrionale, ſuivant une obſervation que nôtre Capitaine fit le 2. *May*, jour auquel un calme tout plat ſucceda à la Tempête que nous venions d'eſſuyer, ce qui ne me cauſa pas une mediocre joye. Mais le Commandant de nôtre Navire, qui avoit plus d'une fois fré-

fréquenté ces Mers, nous avertit de nous attendre à une Tempête. Sa Prediction fut accomplie dès le lendemain; car un vent de Midi, qu'on apelle d'ordinaire la *Mousson* du Sud, commença à se lever.

Voyant que d'instant à autre il devenoit plus fort, nous amenames la Civiére, & nous nous préparâmes à baisser la Misaine; mais comme il faisoit un gros tems, nous eumes bien de la peine à en venir à bout. Nôtre Vaisseau étoit en pleine Mer: c'est ce qui nous fit resoudre d'aller plûtôt à Mâts & à Cordes que de capéer. La Tempête étoit si violente, qu'il sembloit à chaque instant que nous allions couler à fond. Cependant par le plus grand bonheur du monde, elle s'apaisa après avoir duré quelque jours.

Pendant cet orage, qui fut suivi d'un bon vent de Sud-West, nous avions été portez à l'Est avec tant de force, qu'aucun de ceux qui étoient à nôtre bord ne pouvoit dire où nous étions. Nous avions encor assez de provisions: Nôtre Vaisseau étoit très-peu endommagé par la Tempête, & tout l'Equipage se trouvoit en parfaite santé; mais nous étions dans la situation la plus cruelle faute d'eau. Nous jugeames qu'il valoit mieux tenir la même route que de tourner plus au Nord, ce qui auroit pû nous mener au Nord-West de la Grande *Tartarie*, & dans la Mer *Glaciale*.

Le 16. de Juin 1703. un Garçon qui étoit au haut du Perroquet, vit Terre. Le 17. nous apperçumes distinctement une

grande Iſle, ou bien un Continent, (car nous ne ſavions lequel des deux,) au côté Meridional duquel il y avoit une petite langue de Terre, qui avançoit dans la Mer, & une petite Baye, qui n'avoit pas même aſſez de profondeur pour un Vaiſſeau de cent Tonneaux. Nous laiſsâmes tomber l'Ancre environ à une lieuë de cette Baye, & nôtre Capitaine envoya une douzaine d'Hommes bien armez dans la Chaloupe, avec des Futailles, pour voir s'il y auroit moyen de trouver de l'eau. Je lui demandai la permiſſion de les accompagner, pour voir le Païs, & tacher d'y faire quelques découvertes. Quand nous eumes mis pied à Terre, nous ne vimes ni Riviéres, ni Sources, ni aucune marque que le Païs fut habité. Nos gens cotoyérent le Rivage, pour voir s'ils ne trouveroient pas quelque Riviére qui ſe jettât dans la Mer, & moi je fis ſeul environ un mile de l'autre côté, ſans rien voir qu'un terrein ſec & pierreux. Mecontent de n'avoir rien découvert, je m'en retournois tout doucement à la Baye; mais quel ne fut pas mon étonnement, quand je vis que non ſeulement nos gens étoient déjà dans la Chaloupe, mais qu'ils tachoient auſſi de regagner le Vaiſſeau à force de rames, & avec un empreſſement dont je ne pus comprendre la raiſon. J'allois leur crier de s'arrêter, quand j'aperçus un eſpéce de Geant qui s'avançoit après eux dans la Mer, le plus vite qui lui étoit poſſible; il n'avoit de l'eau que jusqu'aux genoux, & faiſoit de prodigieuſes enjambées.

Mais

Mais nos gens ayant une demie-lieuë d'avance ſur lui, & le fond de la Mer étant plein de Rochers en cet endroit, le Monſtre ne put les atteindre. Cela me fut rapporté dans la ſuite, car je n'eus pas le courage de m'arrêter, pour voir la fin d'une ſi terrible Avanture. Je pris le parti de m'enfuir au plus vite, par le plus court chemin que je trouvai; & après avoir couru quelque tems, je grimpai ſur une coline fort eſcarpée, d'où je pouvois voir une aſſez grande étendue de Païs. Je le trouvai bien cultivé; mais ce qui me ſurprit d'abord fut la longueur de l'Herbe, qui avoit plus de vingt-quatre pieds en hauteur, & qui dans l'endroit où je la voyois, me paroiſſoit être conſervée pour en faire du Foin. Au haut de la Coline, j'aperçus un grand chemin, au moins le pris-je pour tel, quoi qu'il ne ſervit aux Habitans que d'un petit ſentier à travers d'un champ de Bled. Je me promenai quelque tems dans ce chemin, mais je ne pus rien voir de côté ni d'autre, parce que c'étoit le tems de la Moiſſon, & que les Tuyaux avoient tout au moins quarante pieds de hauteur. Il me falut une heure entiére avant que d'être au bout de ce champ, qui étoit environné d'une haye haute de cent & vingt pieds. Il y avoit une Barriére pour paſſer de ce champ dans le champ voiſin: Cette Barriére avoit quatre marches, au haut deſquelles il y avoit encore une pierre par deſſus laquelle il falloit ſauter. Il m'étoit impoſſible de monter ces marches, parce que chacune d'elles étoit haute

haute de ſix pieds, & la pierre de plus de vingt. J'étois à chercher ſi je ne trouverois pas quelque ouverture dans la haye, lorſque je découvris dans le champ voiſin un des Habitans qui s'avançoit vers la Barriére, & qui étoit de la même taille que celui qui avoit pourſuivi nôtre Chaloupe. Il me paroiſſoit de la hauteur d'un clocher ordinaire, & faiſoit environ dix verges de chemin à chaque enjambée. Frapé d'étonnement & de frayeur, j'allai me cacher dans le Bled, d'où je l'aperçus au haut de la Barrière, qui regardoit dans le champ voiſin à la droite. Un moment après je lui entendis crier quelque choſe, mais d'une voix ſi terrible, que je crus d'abord que c'étoit un coup de Tonnerre. A ſa voix accoururent ſix Monſtres de la même taille que lui, qui avoient en main des Faucilles d'une grandeur démeſurée. Ceux qui venoient d'acourir n'étoient pas ſi bien habillez que le premier, au ſervice de qui ils me paroiſſoient être. Car, après que celui-ci eut prononcé quelques mots, ils allérent moiſſonner le Bled dans le champ où j'étois. Je m'éloignai d'eux le plus qu'il me fut poſſible, quoi qu'avec une extrême difficulté, parce que les tuyaux de Bled n'étoient ſouvent qu'à la diſtance d'un pied les uns des autres, de maniére que j'avois toutes les peines du monde de paſſer entre deux. Néanmoins en avançant toujours j'arrivai dans un endroit du champ où le vent & la pluye avoit couché le Bled à terre. Ici il me fut abſolument impoſſible de faire un pas; car les tuyaux étoient ſi mélez, que je ne

pou-

pouvois pas me gliſſer à travers; & les barbes des Epics qui étoient tombez, ſi fortes, que leurs pointes pénétroient à travers de tous mes habits. Au même inſtant j'entendis les Moiſſonneurs qui n'etoient plus qu'à cent verges de moi. Accablé de fatigues, & preſque reduit au déſeſpoir, je me couchai entre deux ſillons, & ſouhaitai de tout mon cœur de mourir. Le ſouvenir de ma Femme & de mes Enfans, que ſelon toutes les aparences je ne devois jamais revoir, me pénétroit de la plus vive triſteſſe. Un inſtant après je pleurois mon imprudence & ma folie, d'avoir entrepris un ſecond Voyage, contre l'avis de mes Parens & de tous mes Amis. Dans cette afreuſe agitation d'eſprit, je ne pus m'empêcher de ſonger à *Lilliput*, dont les Habitans me prenoient pour une Créature d'une prodigieuſe grandeur; où j'étois capable de me rendre tout ſeul Maitre d'une Flote Imperiale, & de faire ces autres merveilles, dont la mémoire ſera conſervée à jamais dans les Annales de cet Empire, & auxquelles la poſtérité aura tant de peine à ajouter foi, quòique confirmées par la dépoſition d'un nombre infini de témoins. Je ſongeai que c'étoit quelque choſe de bien mortifiant pour moi, de paroitre auſſi petit au Peuple parmi lequel j'étois, qu'un *Lilliputien* l'auroit paru au milieu de nous. Mais c'étoit là le moindre de mes malheurs: Car, comme l'on a obſervé que les Créatures humaines ſont plus ſauvages & plus cruelles à proportion de leur grandeur, que pouvois-je attendre ſinon d'être

d'être mangé par le premier de ces Monstres qui me trouveroit. Certainement, les Philosophes ont raison de dire, que rien n'est grand ou petit que par comparaison. Il auroit pû se faire que les *Lilliputiens* eussent trouvé une Nation, dont le Peuple fut aussi petit par raport à eux, qu'eux-mêmes l'étoient à l'égard de moi. Et qui sait, si cette énorme Race de Geants, que je voyois devant mes yeux, n'est pas une Pepiniére de Nains en comparaison de quelque autre Peuple.

Quelque effrayé que je fusse, je ne pouvois m'empêcher de faire ces réflexions, quand un des Moissonneurs, qui n'étoit qu'à dix verges du sillon où j'étois couché, me fit craindre que s'il faisoit encor un pas il ne m'écrasat, ou qu'il ne me coupat en deux avec sa faux. Pour prévenir l'un & l'autre de ces malheurs, quand je vis qu'il alloit faire quelque mouvement, je jettai un cri que la crainte eut soin de rendre grand. A ce cri le Monstre s'arrête, & regardant pendant quelque tems de tous côtez au dessous de lui, il m'aperçut enfin à terre. Durant quelques instans, il me considera avec cette sorte d'attention qu'on a, lors qu'on voudroit empoigner quelque petit Animal dangereux, sans qu'il pût nous mordre ou nous égratigner, & comme moi-même j'avois quelquefois fait à l'égard d'une *Belette* en *Angleterre*. A la fin il se hazarda à me prendre par le milieu entre son pouce & le doigt d'après, & m'aprocha à trois verges de ses yeux, afin de me voir



Fig. II.



plus diſtinctement. Je devinai ſa penſée, & par bonheur j'eus aſſez de préſence d'eſprit pour ne faire pas le moindre mouvement pendant qu'il me tenoit en l'air à la diſtance de plus de ſoixante pieds de terre, quoi qu'il me pinçat cruellement entre ſes doigts, & cela de peur qu'il ne me laiſſat tomber. Le ſeul mouvement que je fis, fut de tourner mes yeux vers le Soleil, de joindre mes mains enſemble d'un air de ſuplication, & de prononcer quelques mots d'un ton lamentable, & qui ne convenoit que trop à la ſituation où j'étois. Car à tout moment je tremblois qu'il ne me jettat contre terre, comme nous faiſons d'ordinaire à l'égard de quelque petit Animal odieux, que nous avons envie de détruire. Mais le Deſtin, qui commençoit à s'apaiſer envers moi, fit que ma voix & mes geſtes lui plurent, & qu'étonné au dernier point de m'entendre articuler des ſons, il me regarda comme une eſpéce de curioſité. Dans le même tems, je ne pus m'empêcher de faire pluſieurs ſoupirs, de laiſſer couler quelques larmes, & de tourner la tête vers l'endroit où il me tenoit; lui donnant à connoitre le mieux qu'il m'étoit poſſible, combien il me faiſoit mal. Il parut qu'il m'entendit, car ayant levé le pan de ſon habit, il m'y mit doucement, & un inſtant après il courut avec moi vers ſon Maitre, qui étoit un bon Fermier, & le même que j'avois premiérement vû dans le champ. Le Fermier ayant (comme je ſuppoſe par leur converſation) reçu touchant ma perſonne toutes les informations

mations que ſon Serviteur pouvoit lui donner, prit un brin de paille, environ de la grandeur d'une canne, & il s'en ſervit pour lever les pans de mon Habit, qu'il croyoit être une eſpèce de peau, dont la nature m'avoit couvert. Il fit venir ſes valets & leur demanda (à ce qu'il me fut dit depuis) s'ils avoient jamais trouvé dans les champs une petite créature qui me reſſemblât. Alors il me mit doucement à terre dans la même ſituation que ſi j'euſſe été une Bête à quatre pattes; mais je me levai d'abord, & me promenai à petits pas en avant & en arriére, pour faire connoitre à ce peuple que je n'avois pas intention de m'enfuïr. Ils étoient tous aſſis en cercle autour de moi, afin de mieux obſerver mes mouvemens. J'ôtai mon Chapeau, & fis une profonde Reverence au Fermier. Je me jettai à genoux, & ayant levé mes yeux & mes mains au Ciel, je prononçai quelques mots le plus haut qu'il me fut poſſible. Je tirai de ma poche une Bourſe où il y avoit de l'or, que je lui ofris d'un air reſpectueux. Il la reçut dans la paume de ſa main, l'aprocha enſuite tout près de ſes yeux, pour voir ce que c'étoit; après cela il la tourna pluſieurs fois avec la pointe d'une épingle (qu'il tira de ſa manche,) mais toujours ſans comprendre quelle Machine ce pouvoit être. Quand je vis cela, je lui fis ſigne de mettre ſa main à terre: après quoi je pris la Bourſe, & l'ayant ouverte, je verſai tout l'or dans la paume de ſa main. Il y avoit ſix Quadruples *d'Eſpagne*, & vingt ou trente autres piéces plus petites. Je remar-

marquai qu'il mouilloit ſur ſa langue le bout de ſon petit doigt, pour prendre de cette maniére une de mes plus grandes pieces, & puis une autre, mais il me parut qu'il ignoroit abſolument ce qu'elles étoient. Il me fit ſigne de les remettre dans la Bourſe, & puis de remettre la Bourſe dans ma poche, ce que je fis, après la lui avoir offerte encor cinq ou ſix fois.

Le Fermier fut convaincu alors que j'étois une Créature raiſonnable. Il me parla ſouvent, & quoique le ſon de ſa voix m'étourdit autant qu'auroit pu faire un Moulin à eau, il prononçoit néanmoins ſes mots diſtinctement. Je repondis le plus haut que je pus en diferentes langues, & pluſieurs fois il ſe baiſſa ſi fort, qu'il n'y avoit que la diſtance de deux verges entre ſon oreille & moi; mais toute la peine que nous primes l'un & l'autre fut entiérement inutile, car il n'y eut aucun moyen de nous entendre. Il envoya alors ſes Serviteurs à leur ouvrage, & ayant tiré ſon mouchoir de ſa poche, il le plia en deux, & le tendit ſur ſa main gauche, qu'il mit toute ouverte à terre avec la paume deſſus, me faiſant ſigne de m'y mettre, ce qui n'étoit pas dificile, puis qu'elle n'avoit qu'un pied d'épaiſſeur. Je crus devoir obéir, & de peur de tomber, je me couchai tout de mon long ſur le mouchoir, avec le reſte duquel il m'envelopa juſqu'à la Tête pour plus grande ſureté, & de cette maniére il m'emporta à ſa Maiſon. Arrivé chez lui, il me montra d'abord à ſa Femme; mais elle fit un cri & ſe retira en arriére,

re,

re, comme les Dames en *Angleterre* ont coutume de faire quand elles voyent un Crapaud ou une Araignée. Cependant, quand elle eut un peu confidéré ma contenance, & avec quelle docilité j'obeiffois aux moindres fignes que fon Mari me faifoit, elle s'aprivoifa bien vite, & ne tarda guéres à m'aimer de tout fon cœur.

Environ à Midi un Domeftique aporta le diné, qui confiftoit dans un feul plat, mais bon dans fa forte, & tel qu'il faloit à un laboureur. Ce plat avoit plus de vint-quatre pieds de diamétre. La Compagnie confiftoit dans le Fermier, fa Femme, trois enfans & une vieille Grand-mère. Quand tout le monde fut affis, le Fermier me plaça à quelque diftance de lui fur la Table, qui étoit haute de trente pieds. J'étois dans de terribles tranfes, & de peur de tomber en bas, je m'éloignai du bord le plus qu'il me fut poffible. La Femme coupa en petites piéces un morceau de viande, & puis fe mit à émier un peu de pain fur une affiette, qu'elle plaça enfuite devant moi. Je lui fis une profonde reverence, tirai mon couteau & ma fourchette, & me mis à manger, dont ils parurent fort fatisfaits. La Maitreffe du logis ordonna à fa fervante d'aler querir une petite coupe, qui ne tenoit qu'environ douze pintes, & qu'elle eut foin elle même de remplir pour moi. Je fus obligé de me fervir de mes deux mains pour prendre la coupe, & d'un air fort refpectueux je bus à la fanté de la Dame du Logis, ce qui fit faire à toute la Compagnie un fi grand éclat de ri-

rire que je penſai en devenir ſourd. Cette Boiſſon avoit un gout de petit cidre, & n'étoit nullement desagréable.. Le Maitre me fit ſigne alors de me mettre à côté de ſon aſſiette; mais comme je marchois ſur la Table, étant, comme il eſt facile à mes Lecteurs de le concevoir, encor tout éperdu, il m'arriva de broncher contre une croute de pain & de tomber ſur mon nez, mais par bonheur ſans me faire de mal. Je me relevai dabord, & remarquant qne ces bonnes gens étoient fort inquiets, je pris mon Chapeau (que j'avois tenu par politeſſe ſous le bras,) & en le toûrnant au deſſus de ma tête, je fis en même tems deux ou trois cris de joïe, pour montrer que je ne m'etois point bleſſé. Mais dans le tems que je m'avançois vers mon Maitre, (comme je l'apellerai toujours dans la ſuite) le plus jeune de ſes Fils, qui étoit aſſis à côté de lui, & qui étoit un mechant garnement d'environ dix ans, me prit par les jambes, & me tint ſi haut en l'air qu'il n'y avoit partie de mon corps qui ne tremblât de peur; mais ſon Pére m'ôta d'entre ſes mains, & lui donna un ſi terrible ſouflet, qu'il auroit pu renverſer le plus terrible Elephant qu'on ait jamais vu en *Europe*, lui ordonnant en même tems de ſortir de table. Mais moi, craignant que le garçon ne me gardât quelque rancune, & me reſſouvenant parfaitement bien juſqu'à quel point les enfans parmi nous ſont cruels envers les Moineaux, les Lapins, les jeunes Chats, & les petits Chiens, je me jettai à genou, & deſignant le criminel, je tachai

à faire entendre à mon Maitre, que je lui demandois en grace qu'il voulut lui pardonner. Le Père y consentit, & donna permission à son Fils de reprendre sa place; sur quoi j'alai vers lui & baisai sa main, que mon Maitre prit, & passa plusieurs fois sur mon visage comme pour me caresser.

Vers le milieu du repas le Chat favori de ma Maitresse sauta dans son giron. Cet Animal me parut trois fois plus grand qu'un Bœuf, à en juger par sa tête & par une de ses pates, que je considerai atentivement pendant que sa Maitresse le caressoit & lui donnoit à manger. L'air furieux de cette Bête me fit trembler, quoique je fusse à l'autre bout de la Table, & que ma Maitresse la retint, de peur qu'elle ne sautât sur la Table, & ne me prit entre ses grifes. Mais par bonheur j'en fus quite pour la crainte; car le Chat ne fit pas la moindre atention à moi, quoique mon Maitre m'en eut si fort aproché, que je n'en étois plus qu'à la distance de trois verges. Comme j'avois toujours oui dire, & même éprouvé dans mes voyages, que fuir, ou marquer de la frayeur devant un Animal cruel, est le vrai moyen de s'en faire ataquer, je pris la resolution dans cette épineuse conjoncture, de prendre un air ferme & assuré. Je me promenai cinq ou six fois avec un maintien intrepide devant la tête même du Chat, & vins ensuite tout près de lui; surquoi il sauta à terre, tout comme s'il avoit été plus éfrayé encore que moi. Ce trait de courage qui m'avoit si bien réussi, fit que je n'eus pas tant peur des Chiens,

dont

dont trois ou quatre venoient d'entrer dans la Chambre, comme cela eſt ordinaire dans les Maiſons des Fermiers; un de ces chiens, qui étoit un Mâtin, étoit de la grandeur de quatre Elephants. Tout près de lui étoit un Levrier, plus haut encore, mais pas ſi large.

Nous avions preſque achevé de diner, quand la Nourrice entra, ayant entre ſes bras un enfant d'un an, qui m'aperçut d'abord, & commença à crier ſi fort qu'on l'auroit entendu à une lieuë, & cela, ſuivant la bonne coutume des enfans, pour que je lui ſerviſſe de jouet. Sa Mere par pure indulgence me prit, & m'avança vers l'enfant, qui me ſaiſit incontinent par le milieu, & foura ma tête dans ſa bouche, ce qui me fit jetter des cris ſi afreux, que l'enfant effrayé me laiſſa tomber, & je me ſerois infailliblement caſſé le cou, ſi la Mére n'avoit pas tenu ſon tablier ſous moi. La Nourrice pour apaiſer le petit ſe ſervit d'un Hochet, qui étoit une eſpèce de Vaiſſeau creux, rempli de grandes pierres, & ataché avec un cable au milieu du corps de l'enfant. Mais cela n'y fit œuvre, tellement qu'elle fut obligée d'avoir recours au dernier remede, qui étoit de lui donner le ſein. J'avouë n'avoir jamais vu un objet plus monſtrueuſement dégoutant, que celui qui s'ofrit alors à mes regards. J'en étois ſi près que je pouvois le voir très diſtinctement: Mais j'aime mieux épargner à mes Lecteurs une pareille Deſcription, & leur faire part d'une reflexion que m'inſpira la vuë de ce laid & enor-

me ſein. La peau de nos Dames *Angloiſes*, diſois-je en moi même, nous paroit très belle ; mais cela ne viendroit-il pas de ce que ces Dames ne ſont pas plus grandes que nous, & de ce que nous ne voyons pas leur peau à travers un Microſcope, qui nous convaincroit que le teint le plus blanc & le plus uni, n'eſt au fond qu'un aſſemblage raboteux de pluſieurs vilaines couleurs.

Je me ſouviens que dans le tems que j'étois à *Lilliput*, les teints des Habitans me paroiſſoient la plus belle choſe du monde, & que cauſant ſur ce ſujet avec un Homme d'eſprit du païs, qui étoit un de mes intimes Amis, il me dit que mon viſage lui paroiſſoit beaucoup plus beau & plus uni quand il me regardoit de terre, que lorſque placé dans ma Main il pouvoit me conſiderer de plus près. Il m'avoüa qu'il appercevoit alors de grands creux dans mon Menton, que le poil de ma barbe étoit plus rude que la ſoye d'un ſanglier, & que mon teint étoit compoſé de pluſieurs couleurs trés déſagréables : quoique je puiſſe dire ſans vanité, que je ſuis auſſi beau que la plupart des perſonnes de mon ſexe & de mon pays, & que mon teint n'eſt pas autant hâlé par mes Voyages qu'il auroit pu l'être. D'un autre côté, parlant des Dames de la Cour de *Lilliput*, il m'a dit plus d'une fois que l'une avoit des taches de rougeur, une autre la bouche trop grande, une troiſiéme le nez mal fait, qui étoient tout des choſes dont il m'étoit impoſſible de m'appercevoir.

J'a-

J'avouë ingenument que les reflexions que je viens de faire sont fort naturelles, & que mon Lecteur auroit bien pu les faire sans moi. Cependant je n'ai pu m'empêcher de lui en faire part, de peur qu'il ne s'imaginât que ces vastes Créatures fussent réellement plus difformes que nous : car pour leur rendre justice, il faut que je confesse que c'est un peuple fort bien tourné; & en particulier touchant mon Maitre, que, quoi qu'il ne fut qu'un Fermier, ses traits pourtant me paroissoient très bien proportionnez, quand je les considerois à la distance de soixante pieds, c'est à dire, quand je me tenois à terre tout près de lui.

Lors qu'on fut sorti de table, mon Maitre alla trouver ses ouvriers, & autant que je pus le découvrir par sa voix & par ses gestes, donna ordre à sa Femme d'avoir bien soin de moi. J'étois extrémement las, & j'avois une furieuse envie de dormir. Ma Maitresse qui le remarqua, me mit sur son propre lit, & me couvrit d'un mouchoir blanc, mais qui étoit plus grand & plus épais que la principale voile d'un Vaisseau de guerre. Je dormis environ deux heures, & songeai que j'étois chez moi avec ma Femme & mes enfans, ce qui redoubla ma tristesse, quand à mon reveil je me trouvai seul dans un vaste Apartement qui avoit deux à trois cent pieds d'étendue, & plus de deux cent en hauteur; & dans un lit qui avoit quarante verges de largeur. Ma Maitresse étoit sortie pour avoir soin de

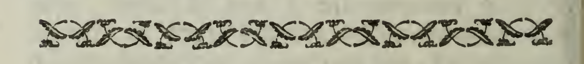
ſes affaires Domeſtiques, & avoit fermé après elle la porte de la Chambre où j'étois. Le lit étoit à huit verges de terre. Preſſé par quelque neceſſité, j'aurois bien voulu deſcendre, mais je n'oſai apeller perſonne, parce qu'auſſi bien tous mes cris auroient été inutiles, & ne ſeroient certainement pas parvenus juſqu'à la Cuiſine, où toute la Famille étoit. Pendant que je me trouvois dans cet embaras, deux Rats grimpérent contre les Rideaux, & coururent de côté & d'autre en flairant. Un d'eux vint juſque ſur mon viſage, & me cauſa une terrible fraieur. Je me levai auſſi-tôt, & tirai mon Epée pour me défendre. Ces horribles Animaux eurent la hardieſſe de m'ataquer des deux côtez, & un d'eux me ſauta au colet, mais j'eus le bonheur de lui fendre le ventre avant qu'il put me faire aucun mal. Il tomba à mes pieds, & l'autre voiant le ſort de ſon camarade s'enfuit, mais non pas ſans avoir reçu une bonne bleſſure par derriére, que je lui donnai pendant qu'il s'enfuioit. Cet exploit achevé, je me promenai au petit pas de côté & d'autre ſur le lit, pour me remettre de ma frayeur & de la fatigue que je venois d'eſſuyer. Ces Rats étoient de la taille d'un grand Dogue *d'Angleterre*, mais infiniment plus agiles & plus mechants : ſi bien que ſi j'avois ôté mon Epée avant que de me coucher, j'aurois été infailliblement dévoré. Je meſurai le Rat mort, & trouvai qu'il avoit deux verges moins un pouce de longueur.

Peu

Peu après ma Maitreſſe entra dans la Chambre, & me voyant tout en ſang, elle courut au plus vite à moi, & me prit dans ſa main: je lui montrai le Rat mort, en riant & en faiſant d'autres démonſtrations de joye, pour lui donner à connoitre que je n'avois aucun mal. Elle en fut charmée, & ordonna à une ſervante de prendre le Rat avec des pincettes, & de le jetter par la Fenêtre. Après cela elle me mit ſur une table, où je lui montrai mon épée toute ſanglante, que j'eſſuyai un inſtant aprés, & que je remis dans ſon foureau. J'étois preſſé de faire plus d'une de ces ſortes de choſes à l'égard deſquelles les Procurations ſont impraticables, & pour cet effet, je m'eforçaï de faire comprendre à ma Maitreſſe, que je ſouhaitois d'être mis à Terre; ce qui étant executé, ma pudeur ne me permit pas de faire d'autres geſtes que de montrer la porte, & de me courber pluſieurs fois. La bonne Femme me comprit enfin, quoiqu'avec grande peine: elle me prit dans ſa main, & me mit à terre dans le Jardin. Je m'éloignaï d'elle de deux cent verges; & luï ayant fait ſigne de ne me pas regarder & de ne me pas ſuivre, je me cachaï entre deux Feuilles d'Ozeille, & ſatisfis à mes beſoins.

J'eſpere que le Lecteur Benevole m'excuſera ſi j'inſiſte quelquefois ſur des particularitez de ce genre, qui quoique peu intereſſantes aux yeux du vulgaire ignorant, ne laiſſent pas de donner un nouveau degré d'étendue aux idées & à l'imagination d'un Philo-

losophe. D'ailleurs, je me suis particuliérement attaché à la verité, sans prêter à mon stile les ornemens afectez du mensonge: & je puis dire que toutes les circonstances de ce voyage ont fait sur moi une si vive impression, & sont si profondement gravées dans ma memoire, qu'en les mettant sur le papier, je n'en ai omis aucune, qui fut tant soit peu importante: Quoiqu'après une exacte revue, j'aye éfacé quelques endroits moins importans, qui sont dans ma premiére copie; & cela crainte d'ennuïer mes Lecteurs, crainte qui, à ce qu'on dit, devroit agiter la plûpart des Auteurs de voyages.



CHAPITRE II.

Description de la fille du Fermier. L'Auteur est mené à une Ville prochaine, & ensuite à la Capitale. Particularitez de ce voyage.

MA Maitresse avoit une Fille de neuf ans, qui étoit une trés-aimable enfant pour son âge, qui faisoit de son Eguille tout ce qu'elle vouloit, & d'une adresse surprenante à habiller sa poupée. Sa Mére & elle résolurent d'acommoder pour la nuit suivante le Berceau de la poupée pour moi:

le

le Berceau fut mis dans un petit Tiroir d'un Cabinet, & le Tiroir placé ſur une Tablette ſuſpenduë en l'air de peur des *Rats*. Pendant tout le tems que je reſtai dans cette Maiſon, je n'eus point d'autre lit, quoique je le rendiſſe plus commode, quand j'eus un peu apris à parler la langue du Pays, & que je fus en état d'exprimer tellement quellement mes beſoins. Cette jeune Fille étoit ſi adroite, qu'après que j'eus ôté deux ou trois fois mes habits devant elle, elle fut en état de m'habiller & de me deshabiller, quoique je ne lui aye jamais donné cette peine, quand elle vouloit me laiſſer faire. Elle me fit ſept chemiſes, & quelqu'autre linge, qui quoique très fin, ne laiſſoit pas d'être plus épais & plus rude qu'une Haire; & toujours elle eut la bonté de le laver elle même. Elle tâcha auſſi de m'aprendre la Langue du pays: Quand je montrois quelque choſe avec le doigt, elle m'en diſoit le nom, de maniére que dans peu de jours je pouvois demander tout ce que je voulois. C'étoit une très bonne enfant, & qui n'avoit pas tout à fait quarante pieds de hauteur, étant petite pour ſon âge. Elle me donna le nom de *Grildrig*, nom que ſa Famille me conſerva, & par lequel je fus deſigné enſuite par tout le Royaume. Ce mot revient au *Nanunculus* des *Latins*, au *Homunceletino* des *Italiens*, au *Mannikin* des *Anglois*, & au *Mirmidon* des *François*. C'eſt à elle principalement que je dois ma conſervation dans ce pays, & pendant tout le tems que j'y fus, je ne me ſeparai jamais d'elle; je l'apelois ma *Glumdal-*

 clitch,

clitch, ou ma petite Nourice. Et je ferois le plus ingrat de tous les Hommes, si je ne faisois pas mention de sa tendresse & de ses soins à mon égard, que je souhaiterois de tout mon cœur être en état de reconnoitre, au lieu que je suis, selon toutes les aparences, le fatal quoiqu'innocent instrument de sa disgrace. On commençoit déja à parler de moi dans le Voisinage. Le bruit s'y étoit répandu, que mon Maitre avoit trouvé dans les Champs un Animal extraordinaire, de la grandeur d'un *Splacknuck*, mais dont toutes les parties étoient exactement faites comme celles d'une Créature humaine, à laquelle il ressembloit de plus dans toutes ses Actions; qu'il parloit un petit langage qui lui étoit propre, qu'il avoit déja apris quelques mots de leur langue, marchoit sur ses jambes, étoit doux & aprivoisé, venoit quand on l'apelloit, faisoit tout ce qu'on vouloit, & avoit les plus jolis membres du monde, & un teint plus beau que celui d'une Fille de qualité de trois ans. Un autre Fermier qui ne demeuroit pas loin de chez nous, & étoit un intime Ami de mon Maitre, vint lui rendre visite, dans le dessein de s'informer de la verité de cette Histoire. Je fus d'abord produit & placé sur une Table, où je me promenai de côté & d'autre, selon qu'on me l'ordonnoit, tirai mon Epée, la remis dans le Foureau, fis la Reverence à celui qui étoit venu rendre visite à mon Maitre, lui demandai en sa propre langue comment il se portoit, & lui dis qu'il étoit le bien venu,

pré-

précisément comme ma petite Nourice m'avoit instruit. Cet homme qui étoit vieux & qui n'avoit pas la vuë trop bonne, mit ses Lunettes pour me mieux considerer, & j'avouë que la singularité de ce spectacle m'aracha un éclat de rire fort impoli. Nos gens s'aperçurent pourquoi je riois, & éclatérent dans le même instant, ce qui pensa fâcher ce vieux Fou. Il passoit pour Avare, & par malheur pour moi il ne justifia que trop cette espece de reputation. Il conseilla à mon Maitre de me montrer comme une rareté dans la ville voisine un jour de Marché. En voyant mon Maitre & son Ami qui causoient long tems ensemble, & dont la vuë portoit souvent sur moi, je craignis qu'il ne se tramat quelque chose qui me regardat; & dans ma frayeur je crus même comprendre une partie de ce qu'ils disoient. Mais le matin suivant *Glumdalclitch* ma petite Nourice, me raconta fidellement tout ce qui avoit été dit, en ayant été informée par sa Mére. La pauvre fille me mit dans son sein, & se mit à pleurer de l'air du monde le plus touchant. Elle aprehendoit qu'il ne m'arivat quelque malheur, & que quelque Rustre ne me brisât en piéces en me tenant entre ses mains. Elle avoit remarqué en moi plusieurs traits de Modestie & de noble Fierté, & étoit persuadée que je serois indigné au dernier point, si pour de l'argent on me faisoit voir à toutes sortes de gens, comme une Marionette. Elle dit, que son Papa & sa Maman lui avoient promis que *Grildrig* seroit à elle, mais qu'elle voyoit bien qu'ils lui feroient comme

me l'année paſſée, qu'ils lui promirent un Agneau, qui dès qu'il fut gras, fut vendu à un Boucher. En mon particulier, je puis proteſter que j'étois moins inquiet de cette Nouvelle que ma Nourice. Je n'avois jamais perdu l'eſperance de recouvrer un jour ma liberté; & pour ce qui regarde l'ignominie d'être promené en qualité de Monſtre, je conſiderai que j'étois Etranger dans le pays, & que ce malheur ne pouroit jamais m'être reproché ſi je revenois en *Angleterre*; puiſque le Roi de la *Grande Bretagne* lui même auroit été obligé de paſſer par là s'il avoit été à ma place,

Mon Maitre ſuivant l'avis de ſon Ami, n'atendit que juſqu'au premier jour de Marché pour me porter dans une Boëte à la ville prochaine, & ne prit avec lui que ma petite Nourrice. La Boëte étoit fermée de tous côtez, & n'avoit qu'une petite porte par laquelle je pouvois entrer & ſortir, & quelques petits trous pour que l'air y entrat. *Glumdalclitch* avoit eu la precaution de mettre dans la Boëte le Matelas du lit de ſa poupée, pour me coucher deſſus. Malgré cette precaution, le Voyage, qui ne fut que d'une demie heure, m'avoit preſque roué. Car les Chevaux avançoient quarante pieds à chaque pas, & trotoient d'une maniére ſi peu commode, qu'un Vaiſſeau agité par une grande Tempête s'élève & s'abaiſſe encore moins que je ne faiſois à chaque inſtant. Il y avoit tant ſoit peu plus loin de nôtre logis à la Ville prochaine que de *Londres* à St. *Albans*. Mon Maitre s'arrêta

rêta à ſon Auberge ordinaire; & après avoir conſulté l'Hôte, & fait quelques preparations neceſſaires, il loüa le *Gruttrud*, ou le Crieur public, pour aller notifier à haute voix par toute la Ville, qu'il y avoit une Créature inconnue à voir à l'Enſeigne de *l'Aigle* verte; que cette Créature n'étoit pas ſi grande encore qu'un *Splacnuck*, (Animal du païs, environ de ſix pieds) & que dans toutes les parties de ſon corps elle reſſembloit à un Homme, prononçoit diferens mots, & faiſoit mille gentilleſſes.

Je fus placé ſur une Table dans la principale Chambre de l'Auberge, qui pouvoit bien avoir trois cent pieds en quarré. Ma petite Nourice ſe tenoit ſur une chaiſe baſſe tout près de la Table, pour prendre garde à moi, & pour m'ordonner ce que j'aurois à faire. Afin d'éviter la preſſe, mon maitre voulut que je ne fuſſe vu que de trente perſonnes à la fois. Je me promenai ſur la Table comme la Fille de mon maitre me l'ordonnoit; elle me fit quelques queſtions qu'elle ſavoit que j'entendois, & j'y repondis le plus haut qu'il me fut poſſible. Je m'adreſſai pluſieurs fois aux Spectateurs, dis qu'ils étoient les bien venus, les aſſurai de mes Reſpects, & me ſervis de quelques autres Phraſes que j'avois apriſes. Je pris un dé rempli de liqueurs, que ma petite Nourice m'avoit donné en guiſe de coupe, & bus à leur ſanté. Je tirai mon Epée & fis le moulinet à la maniére des Maitres d'Armes en *Angleterre*. *Glumdalclitch* me donna un brin de paille avec lequel je fis l'exerci-

ce de la pique que j'avois apris dans ma jeunesse. Je fus montré ce jour là à douze compagnies diferentes, & autant de fois obligé de recommencer le même Manége, jusqu'à ce que je fusse à demi mort de lassitude, & de frayeur. Car, ceux qui m'avoient vu, avoient fait de moi de si étranges raports, que le Peuple étoit sur le point d'enfoncer les portes par un motif d'interêt. Mon Maitre ne voulut pas permettre que personne excepté ma Nourice me touchât; &, pour prévenir tout malheur, des Bancs furent mis tout autour de la Table, & à telle distance qu'il étoit impossible d'ateindre jusqu'à moi. Nonobstant cela un fripon d'Ecolier me jetta une Noisette à la tête ; ce fut un grand bonheur qu'elle ne m'atrapa point, car sans cela elle m'auroit fait sauter la Cervelle, étant à peu près de la grosseur d'une Courge. Mais j'eus le plaisir de voir que ce petit coquin fut bien rossé, & puis chassé hors de la Chambre.

Mon Maitre fit publier par toute la ville que le jour de marché suivant il me feroit voir encore, & en même tems eut soin de me preparer une voiture plus commode, ce qu'il avoit grande raison de faire; car j'étois si fatigué de mon premier Voyage, & de toutes les belles choses qu'on m'avoit fait faire huit heures de suite, que je pouvois à peine me tenir sur mes pieds ou proférer un seul mot. Il me falut plus de trois jours avant que de pouvoir me remettre; & comme s'il avoit été dit qu'au logis même

je

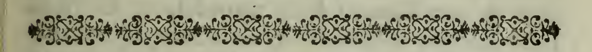
je n'aurois aucun repos, tous ceux qui demeuroient autour de chez nous, à plus de cent miles à la ronde, se rendirent à la Maison de mon Maitre pour me voir; ce qui lui valut de grandes sommes. Ainsi, quoique je ne fusse pas mené à la ville, j'avois fort peu de relache chaque jour de la Semaine, (excepté le Mécredi qui est leur jour de Sabat.)

Mon Maitre voyant le profit qu'il tiroit de moi, forma le dessein de me promener par les villes les plus considerables du Royaume. S'étant donc pourvu de tout ce qui lui étoit nécessaire pour un long Voyage, & ayant réglé ses Affaires Domestiques & pris congé de sa Femme, le 17. *Aoust* 1703. environ deux mois après mon arrivée, nous partimes pour la Capitale, située à peu près au milieu de tout l'Empire, & à plus de mille lieuës de nôtre Maison: mon Maitre fit monter sa Fille *Glumdalclitch* à Cheval derriére lui. Elle m'avoit mis dans une Boëte qu'elle tenoit sur son giron. La bonne Fille avoit garni la Boëte de l'Etofe la plus douce qu'il lui avoit été possible de trouver, sans oublier le lit de sa poupée, ni aucune autre chose qu'elle croyoit pouvoir m'être necessaire ou agréable. Pour toute compagnie nous n'avions qu'un Garçon du Logis, qui venoit à Cheval derriére nous avec le Bagage.

Le Dessein de mon Maitre étoit de me faire voir dans toutes les Villes qui seroient sur la Route, & de quiter le grand chemin, quand il n'y auroit que cinquante ou cent

miles à faire pour arriver à un Village ou Chateau de quelque grand Seigneur: ecart qu'il esperoit lui devoir raporter quelque chose; après quoi son plan étoit de reprendre le chemin de la Capitale. Nous ne faisions que cent quarante ou cent soixante miles par jour: car *Glumdalclitch*, pour me faire plaisir, se plaignit que le trot du cheval l'avoit fatiguée. Quand je le voulois, elle me prenoit hors de la Boëte, pour me faire prendre l'Air & voir le Pays. Nous passames cinq ou six Riviéres bien plus larges que le Nil ou le Gange; & il y avoit peu de Ruisseaux qui fussent aussi étroits que la *Tamise* au *Pont* de *Londres*. Nous mimes dix semaines à faire nôtre Voyage, & je fus montré dans dix huit grandes Villes, sans compter les Villages & quelques Maisons particuliéres. Le 26. d'*Octobre* nous arrivâmes à la Capitale, apellée dans leur langue *Lorbrulgrud*, c'est à dire, *l'Admiration du Monde*. Mon Maitre loüa un Apartement dans la principale ruë de la ville, tout près du Palais Royal, & fit répandre des billets, qui contenoient une exacte description de ma petite personne. La Chambre où les Spectateurs devoient se rendre pour me voir, avoit entre trois & qaatre cent pieds d'étendue; & je devois joüer mon Rôle sur une Table, qui avoit soixante pieds de diametre, & qui étoit environnée à trois pieds du bord de palissades pour m'empêcher de tomber du haut en bas. J'étois visible dix fois par jour, au grand etonnement & à l'entiére satisfaction du peuple. J'avois déja apris

leur Alphabet, & ſavois même me ſervir à propos de quelques phraſes par ci par là; car *Glumdalclitch* avoit eu ſoin de m'inſtruire pendant que nous avions été au logis, & avoit continué ſes leçons durant nôtre Voyage. Elle avoit preſque toujours en poche un petit livret, qui n'étoit guéres plus grand qu'un Atlas de Samſon; c'étoit une eſpèce de Traité à l'uſage des jeunes Filles, pour leur donner une idée abregée de leur Religion; c'eſt de ce livre qu'elle ſe ſervoit afin de me faire connoître les lettres, & même de me donner quelque intelligence de la connoiſſance des mots.



CHAPITRE III.

L'Auteur eſt conduit à la Cour. La Reine l'achête du Fermier & le preſente au Roi. Il diſpute avec les Profeſſeurs de Sa Majeſté: eſt logé à la Cour, & fort dans les bonnes graces de la Reine. Il defend l'Honneur de ſa Patrie, & a querelle avec le Nain de la Reine.

L'Exercice fatiguant que j'étois obligé de faire chaque jour, avoit alteré ma ſanté en peu de ſemaines; & il ſembloit que le profit que j'aportois à mon Maitre, ne ſervoit qu'à accroitre le deſir qu'il avoit de ga-

gagner d'avantage encore. J'avois entiérement perdu l'apetit, & étois devenu d'une horrible maigreur. Le Fermier s'en aperçut & ayant conclu que je ne la ferois pas longue, il resolut de ne rien épargner pour me conserver une vie si propre à augmenter encore une Fortune qu'il avoit déjà si bien commencé à faire. Pendant qu'il étoit occupé à ces raisonnemens, un *Slardral*, ou Ecuyer vint de la Cour, avec ordre à mon Maitre de m'y mener inceſſamment pour divertir la Reine & les Dames de la Cour. Quelques unes de celles-ci étoient déjà venues me voir, & avoient raconté les choses du monde les plus incroyables de ma Beauté & de mon Esprit. Sa Majesté & ceux dont elle étoit acompagnée furent charmez de mes maniéres au dela de toute expreſſion. Je me jettai à genou, & demandai d'avoir l'Honneur de baiser le pied de la Reine; mais cette gracieuse Princeſſe me tendit, (après qu'on m'eut mis sur une Table) son petit doigt, que je serrai entre mes deux bras, & sur le bout duquel j'apliquai mes levres avec le plus profond respect. Elle me fit quelques Questions generales sur mon Païs & sur mes Voïages, auxquelles je repondis auſſi clairement & en auſſi peu de mots qu'il m'étoit poſſible. Elle me demanda si je serois content de paſſer ma vie à sa Cour. Je fis une profonde Reverence, & repondis d'un air soumis que j'apartenois à mon Maitre, mais que si j'étois le maitre de disposer de moi, je serois charmé de consacrer ma vie au service de Sa Majesté : Alors elle demanda à mon

mon Maitre s'il voudroit me vendre. Lui, qui croioit que je ne pourois pas vivre un Mois, ne fit pas grande dificulté, & demanda mille piéces d'or, qui lui furent payées sur le champ: & je remarquai que chaque piece étoit d'une prodigieuse grosseur. La somme étant reçuë, je dis à la Reine, que puisque j'étois à present le très humble Esclave de Sa Majesté, je lui demandois en grace que *Glumdalclitch*, qui m'avoit toujours soigné avec tant de tendresse, & qui s'y entendoit si bien, fut admise à son service, & continuât à me servir de Nourice & de Précepteur. La Reine m'acorda ma demande, & obtint aisément le consentement du Fermier, qui fut bien aise que sa Fille fut placée à la Cour: & la pauvre Fille elle même ne put dissimuler sa joye. Son Pére s'en alla me souhaitant toute sorte de Bonheur, & ajoutant qu'il m'avoit laissé dans une bonne Condition; je ne répondis pas un mot, & me contentai de lui faire une assez petite Reverence.

La Reine s'aperçut de mon air froid, & quand le Fermier fut sorti de la Chambre, elle m'en demanda la raison. Je pris la liberté de dire à Sa Majesté, que je n'avois d'autre obligation à cet Homme, que de ne pas avoir écrasé une miserable petite créature comme moi, quand il m'avoit trouvé dans son Champ; obligation dont je me croyois sufisamment dégagé par le profit qu'il avoit tiré de moi en me montrant à mille personnes, & par la somme qu'il venoit de recevoir de Sa Majesté. Que la vie,

vie, que j'avois menée depuis qu'il m'avoit trouvé, étoit assez penible pour tuer un Animal dix fois plus fort que moi. Que ma santé étoit fort alterée par le Travail continuel de divertir toutes sortes de personnes à toutes les heures du jour, & que si mon Maitre n'avoit pas cru ma vie en danger, Sa Majesté ne m'auroit pas eu à si bon marché. Mais que me trouvant à present sous la Protection d'une si grande & si bonne Reine, l'Etonnement de la Nature la Merveille du monde, l'Amour de ses Sujets, & le Phenix de la Creation; j'esperois que la crainte de mon Maitre se trouveroit fausse, puisque je sentois déjà en moi comme une nouvelle vie, qui étoit l'efet de son Auguste presence.

C'étoit là le precis de mon Discours, dans lequel je fis certainement bien des fautes de langage, & hesitai plus d'une fois; la derniére partie en étoit tout à fait dans le stile de ce peuple, dont j'avois apris quelques phrases de *Glumdalclitch*, en aïant à la Cour.

La Reine ne fit pas seulement atention à mes fautes de langage, mais parut surprise de trouver tant d'esprit & de bon sens dans un si petit Animal. Elle me prit dans sa main, & m'aporta au Roy, qui étoit alors dans son Cabinet. Lui, qui étoit un Prince grave & austère, ne voyant pas bien ma Figure, demanda à la Reine d'un air froid & serieux depuis quand elle étoit dans le gout des *Splacnuck*; car c'est pour cet Animal qu'il me prenoit, pendant que j'étois couché sur

ma

ma poitrine dans la main droite de Sa Majeſté. Mais cette Princeſſe, qui avoit infiniment d'eſprit & de gayeté, me mit ſur mes pieds au haut d'une Etudiole, & m'ordonna d'inſtruire moi même Sa Majeſté de ce qui me regardoit, ce que je fis en peu de mots, & *Glumdalclitch*, qui m'atendoit à la porte du Cabinet, & qui ſoufroit impatiemment que je fuſſe hors de ſa vuë, ayant été admiſe, confirma tout ce qui s'étoit paſſé depuis mon arrivée dans la Maiſon de ſon Pére.

Le Roi, quoiqu'il eut fait ſon cours de Philoſophie, & qu'il ſe fut apliqué avec atention aux Mathematiques, ayant examiné avec ſoin ma Figure, & me voyant me promener, crut avant que de m'avoir entendu parler, que j'étois un Automate, fait par quelque Artiſan fort ingenieux. Mais, quand il eut ouï ma voix, & trouvé que je parlois avec raiſon, il ne put cacher ſon étonnement. Il ne fut nullement content du recit que je lui avois fait touchant la maniére dont j'étois venu dans ſon Royaume, & crut que c'étoit une Fable concertée entre *Glumdalclith* & ſon Pére, qui m'avoient apris quelques mots & quelques Phraſes afin de me vendre à plus haut prix. Ce ſoupçon fit qu'il me propoſa pluſieurs Queſtions, auxquelles je répondis toujours d'une maniére ſenſée, & ſans autre defaut que l'embaras de m'exprimer, un mauvais accent, & quelques Phraſes ruſtiques, que j'avois apriſes dans la maiſon du Fermier, & qui n'étoient guères en uſage à la Cour. Sa

Ma-

Majesté fit querir trois Professeurs, qui étoient en semaine alors (suivant la coutume du pays.) Ces Messieurs, après avoir examiné ma Figure pendant quelque tems avec exactitude, furent de diferens avis. Ils convînrent seulement en ceci, que je ne pouvois avoir été produit selon les loix reguliéres de la Nature, parce que j'étois privé du Talens de pouvoir me conserver la vie, soit en volant en l'Air, ou en grimpant sur des Arbres, ou en creusant des Trous en terre. Ils conclurent de mes dents, qu'ils examinérent avec grand soin, que j'étois un Animal carnacier; cependant ils ne savoient point dequoi je pouvois m'être nourri, parce que la plupart des Animaux à quatre pieds étoient trop forts pour moi, & les Mulots aussi bien que quelques autres Bêtes, trop agiles: il ne restoit à leurs avis que les Limaçons & quelques autres insectes; encore eurent ils la cruauté de prouver par plusieurs doctes Argumens, que ce genre de nourriture ne m'en pouvoit pas servir à moi. Un de ces habiles gens inclinoit fort à croire que j'étois un Embryon, ou tout au plus un Avorton. Mais cette opinion fut rejettée par les deux autres, qui observérent que tous mes membres étoient finis & parfaits dans leur Taille, & que j'avois déja vécu quelques années, comme il paroissoit par ma barbe, dont ils voioient distinctement les poils à l'aide d'un Microscope. Ils ne voulurent pas me reconnoitre pour un Nain, parce que ma petitesse étoit au dessous de toute comparaison; car le

Nain

Nain favori de la Reine, qui étoit le plus petit qu'on eut jamais veu dans le Royaume, avoit près de trente pieds. Après plusieurs Débats, ils décidérent unanimement, qne j'étois seulement *Relplum Scalcath*, ce que les Latins apellent *Lusus naturæ*; Definition exactement conforme à nôtre Philosophie moderne, dont les Professeurs dédaignant les *causes occultes*, par lesquelles les Disciples d'*Aristote* cherchent vainement à déguiser leur ignorance, ont inventé cette merveilleuse solution de toutes les dificultez, au grand avancement des connoissances Humaines.

Après une Décision si authentique, je demandai la permission de dire seulement deux mots. Je me tournai vers le Roi, & assurai Sa Majesté que je venois d'un Pays habité par plusieurs millions de personnes des deux sexes, & tous de ma Taille; que les Animaux, les Arbres & les Maisons y étoient dans la même proportion, & que par consequent j'étois aussi capable de m'y defendre, & d'y trouver ma subsistance, qu'aucun des sujets de Sa Majesté dans son pays: & il me parut que cette reponse sufisoit pour refuter les Argumens de ces Messieurs. Ils n'y repliquérent que par un souris méprisant, disant, que j'avois bien retenu la leçon que le Fermier m'avoit dictée. Le Roi qui avoit l'esprit bien plus pénétrant qu'eux, après avoir renvoyé ses Savans, fit querir le Fermier, qui par bonheur n'étoit pas encore sorti de la ville. Il l'examina d'abord en particulier, & puis le confronta avec *Glumdalclitch* & avec moi:

&

& comme nous ne nous coupames jamais dans nos reponses, il commença à croire qu'il se pouroit bien que nous dissions vrai. Il pria la Reine de donner ordre qu'on eut bien soin de moi, & fut d'avis que ma petite Nourice devoit continuer à rester auprès de moi, parce qu'il avoit remarqué que nous nous aimions beaucoup l'un l'autre. On lui donna un Apartement fort commode à la Cour, une Gouvernante pour avoir soin de son éducation, une servante pour l'habiller, & deux Valets pour la servir; mais pour moi j'étois entiérement confié à ses soins. La Reine commanda qu'on me fit, sur le modèle que *Glumdalclith* & moi trouveroient bon, une Boëte pour me servir de Chambre de lit. L'Ouvrier qui y fut employé étant fort habile, me fit, en moins de trois semaines, une Chambre qui avoit seize pieds en qnarré, & douze en hauteur, avec des Fenêtres à chassis, une porte, & deux Cabinets. Le plafond pouvoit être haussé & baissé par le moien de deux gonds, pour y mettre un lit que le Tapissier de Sa Majesté avoit déjà preparé, & que *Glumdalclitch* avoit la bonté de faire chaque jour de ses propres mains. Un Artisan, qui s'étoit rendu fameux par son adresse à travailler en petit, entreprit de me faire deux Chaises, avec leurs Dossiers, & toutes les autres piéces, d'une matiére qùi ne ressembloit pas mal à de l'yvoire, & deux Tables avec un Cabinet pour mettre ce que je voudrois. La Chambre étoit matelassée de tous côtez, aussi bien que le plan-

plancher & le plafond, pour prevenir tous les malheurs qui auroient pu arriver par la negligence ou par l'étourderie de ceux qui me portoient, & afin que je sentisse moins la force des secousses en alant en Carosse. Je demandai que ma Chambre fut fermée à clé afin que les Rats & les Souris n'y pussent entrer. Après plusieurs essais, un Ouvrier fut assez adroit pour faire la plus petite serrure qu'on eut jamais vue dans ce pays, car j'ay connu un Gentilhomme en *Angleterre* qui en avoit une plus grande à la porte de sa Maison. Je fis de mon mieux pour mettre la clé dans ma poche, de peur que *Glumdalclitch* ne la perdit. La Reine donna aussi ordre, qu'on prit la soye la plus mince qui se pouroit trouver, pour me faire des Habits. Cette soye n'étoit guéres plus epaisse que nos couvertures de lits en *Angleterre*, & j'avoüe que j'eus quelque peine a m'y accoutumer. Mes Habits étoient faits à la mode du pays, qui a quelque chose de fort décent, & qui tient une espèce de milieu entre la maniére de s'habiller des *Persans* & celle des *Chinois*.

La Reine prit peu à peu tant de gout à ma conversation, qu'elle ne pouvoit plus diner sans moi. J'avois une Table placée sur celle à laquelle Sa Majesté dinoit, & une Chaise pour m'asseoir. *Glumdalclith* se tenoit debout près de la Table pour me servir & pour avoir soin de moi. J'avois pour moi un service complet de Plats & d'Assiettes d'Argent, qui en comparaison du service de la Reine, n'étoit guères plus grand que ce que j'ay vu dans ce genre à *Londres*

dans

dans une Boutique de Tabletier, pour ſervir d'Ameublement à la maiſon d'une Poupée. Ma petite Nourice avoit ſoin de le garder en ſa poche, dans une Boëte d'argent, me le donnant quand j'en avois beſoin, & le nétoyant elle même. Perſonne ne dinoit avec la Reine que les deux Princeſſes Royales, dont l'ainée avoit alors ſeize ans, & la cadette treize & un mois. Sa Majeſté avoit coutume de mettre ſur un de mes plats un morceau de viande, dont je coupois enſuite ce que je voulois; & un de ſes grands plaiſirs étoit de me voir manger en mignature. Car la Reine (qui étoit une petite mangeuſe) mettoit à la fois dans ſa bouche, autant que douze Payſans *Anglois* pouroient manger dans tout un Repas, ce qui étoit ſouvent un ſpectacle fort dégoutant pour moi. Elle ne vous faiſoit par exemple qu'une Bouchée d'une Aîle d'Alouette avec les os, quoique cette Aîle fut neuf fois plus grande que celle d'un grand Coq d'Inde parmi nous; & le Talent de boire étoit exactement proportionné chez elle à celui de manger.

C'étoit un uſage établi à cette Cour, que chaque *Mecredi*, (qui comme je l'ai remarqué ci-devant étoit leur jour de Sabat) la Reine & toute la Famille Royale de l'un & l'autre ſexe, dinaſſent avec le Roi dans ſon Apartement. J'étois déjà fort avant dans les bonnes graces de ce Monarque, qui les jours de Sabat me faiſoit placer à ſa main gauche près d'une des ſaliéres, au lieu que les autres jours ma place étoit à la main gauche de la Reine. Ce Prince prenoit un ſin-

ſingulier plaiſir à me faire des Queſtions ſur les Mœurs, la Religion, les Loix & les Sciences des Peuples de l'*Europe*, & je faiſois de mon mieux pour contenter ſa curioſité ſur tous ces points. Quelque obſcures que de certaines choſes duſſent naturellement lui paroitre, il les comprit néanmoins avec une extrême facilité, & fit des Reflexions fort judicieuſes ſur tout ce que je lui racontai. Mais il faut que j'avouë, que m'étant un peu trop étendu ſur le ſujet de ma chére Patrie, ſur nôtre Commerce, nos Schiſmes en fait de Religion, & nos Factions dans l'Etat; les préjugez de l'Education eurent tant de pouvoir ſur lui, qu'il ne put s'empêcher en me prenant ſur ſa main droite, & en me careſſant doucement de l'autre, de me demander avec un grand éclat de rire ſi j'étois *Whig* ou *Tory*. Se tournant enſuite vers ſon Premier Miniſtre, qui ſe tenoit derriére lui avec ſon Baton blanc à la main; il obſerva combien étoient mépriſables les grandeurs humaines, puiſque de petits inſectes comme moi ſe méloient d'y aſpirer: & cependant, diſoit-il, j'oſerois parier que ces Inſectes ont leurs Titres d'Honneur, qu'ils ont de petits nids & des terriers auxquels ils donnent les noms de Maiſons & de Villes; qu'ils tachent de briller par leurs Habits & par leurs Equipages; qu'ils s'aiment, qu'ils ſe batent, qu'ils diſputent, qu'ils ſe trompent, qu'ils ſe trahiſſent. Il continua quelque tems ſur le même ton, & je ne ſçaurois exprimer l'indignation que je reſſentis, à l'ouïe d'un

Discours dans lequel mon Auguste Patrie, la Maitresse des Arts & des Sciences, le Fleau de la *France*, l'Arbitre de *l'Europe*, le Sejour de la Verité, de la Vertu & de l'Honneur, & l'Objet de l'Admiration & de l'Envie de tout l'Univers, étoit si cruellement ravalée.

Mais, comme d'un côté je n'étois guéres en état de venger ces sortes d'injures, de l'autre, après y avoir bien pensé, je commençai à douter si j'avois été injurié ou non. Car, après m'être acoutumé pendant quelques mois à la vue & à la conversation de ce Peuple, & remarqué que chaque objet sur lequel je jettois les yeux, étoit dans une exacte proportion de grandeurs avec tous les autres, l'Horreur dont j'avois été frapé d'abord, s'étoit tellement évanouïe, que si j'avois vu alors une compagnie de Seigneurs & de Dames *Angloises* dans tous leurs Atours, & faisant toutes ces simagrées que la politesse prescrit; pour dire le vrai, j'aurois été violemment tenté de rire d'eux d'aussi bon cœur que le Roi & les Seigneurs de sa Cour le faisoient de moi. Ce qu'il y a de sûr, c'est que peu s'en faloit que je ne me trouvasse moi-même ridicule, quand la Reine en me mettant sur sa main devant un Miroir, où je pouvois nous voir l'un & l'autre entiérement, me faisoit sentir l'immense disproportion qu'il y avoit entre nous.

Rien ne me piqua & ne me mortifia davantage que le Nain de la Reine, qui étant d'une petitesse sans exemple dans le pays (car sans mentir il n'avoit pas tout à fait trente

pieds) devint insolent en voyant une Créature si fort au dessous de lui, qu'il affectoit de me regarder de haut en bas, quand il passoit près de moi dans l'Antichambre de la Reine, pendant que j'étois sur une Table à causer avec les Seigneurs & les Dames de la Cour, & ne manquoit aucune occasion de me donner quelques lardons sur ma petitesse; dont je me vangeois en l'apelant *Frere*, en lui faisant un Apel, & en lui disant tels autres quolibets qui sont en usage parmi les *Pages de Cour*. Un jour pendant le diné ce petit coquin fut si piqué de quelque chose que je lui avois dit, qu'il me prit par le milieu du corps, ne songeant à rien moins qu'au malheur qui me menaçoit, & me laissa tomber dans un grand plat d'argent plein de créme, apres quoi il s'enfuit de toute sa force. J'enfonçai dans la créme jusques par dessus les yeux, & si je n'avois pas été bon Nageur, j'aurois couru grand risque de me noyer; car *Glumdalclitch* étoit dans ce moment à l'autre bout de la Chambre, & la Reine fut si efrayée de ma chute, qu'elle n'eut pas la presence d'esprit de me secourir. Mais ma petite Nourice acourut aussi-tôt, & me tira du plat, après que j'eus avalé plus d'une pinte de crême. Je fus mis au lit; cependant mes Habits entiérement gatez furent tout le mal que j'eus. Le Nain fut étrillé comme il faut, & pour plus grande punition, forcé de boire la crême dans laquelle il m'avoit laissé tomber; jamais depuis ce tems là il ne rentra en Faveur: car peu après la Reine le donna à une Dame de la

première qualité, tellement que je ne le vis plus, ce qui me fit un très sensible plaisir; car il m'est impossible d'exprimer jusqu'où j'aurois pu porter le ressentiment contre ce malicieux fripon.

Il m'avoit déjà joüé auparavant un fort vilain tour, qui fit bien rire la Reine, quoy qu'en même tems elle en fut si fachée, qu'elle l'auroit chassé sur le champ, si je n'avois eu la generosité d'interceder pour lui. Sa Majesté avoit pris sur son assiette un os qui étoit plein de moëlle, & après avoir oté la moëlle, avoit remis l'os debout dans le plat comme il étoit auparavant; le Nain, qui avoit atendu à faire son coup que *Glumdalclitch* fut allée au Bufet, monta sur sa chaise, me prit dans ses deux mains, & joignant mes deux jambes l'une contre l'autre, me mit jusqu'au milieu du corps dans l'os où avoit été la moëlle, & où il faut avoüer que je faisois une figure souverainement ridicule. Je croi qu'il se passa bien une minute avant que personne sut ce que j'étois devenu, car il me paroissoit au dessous de moi de crier. Mais comme les Princes mangent rarement chaud, mes jambes ne soufrirent rien: il n'y eut que mes bas & mes culottes qui payérent la façon de cette Avanture. Par mon intercession le Nain n'eut d'autre châtiment que d'être bien fouëtté.

La Reine me railloit très souvent sur ma timidité, & elle avoit coutûme de me demander si mes Compatriotes étoient d'aussi grands poltrons que moi; voici à quelle ocasion.

Dans ce Royaume on est furieusement

tour

ourmenté des Mouches en Eté, & ces o-
ieux Insectes, dont chacun est de la taille
e nos Alouettes, ne me laissoient pendant
que je dinois aucun moment de repos, a-
ec leur bourdonnement continuel autour
le mes oreilles. Elles se mettoient quel-
quefois sur mon manger, & avoient même
'insolence d'y faire leurs ordures, ce qui
toit un spectacle fort peu ragoutant pour
noi, mais que les Naturels du pays ne pou-
voient apercevoir, parce que leurs yeux
n'étoient pas taillez comme les miens pour
voir de petits objets. Quelquefois elles se
nettoient sur mon nez ou sur mon front,
où elles me piquoient jusqu'au vif; & y
aissoient toujours des traces de cette matié-
e visqueuse, à laquelle elles doivent la fa-
culté de marcher la tête en bas contre un
plafond, à ce que disent nos Naturalistes.
J'avois beaucoup de peine à me defendre
contre ces vilains Animaux, & ne pouvois
m'empêcher de tressaillir quand ils venoient
sur mon visage. Une des malices ordinai-
res du Nain étoit d'atraper dans sa main un
bon nombre de ces insectes, comme les E-
coliers font parmi nous, & puis de les lais-
ser voler tout d'un coup sous mon nez,
pour me faire peur, & en même tems, pour
divertir la Reine. Le seul remede que j'y
savois étoit de les couper en piéces avec
mon couteau pendant qu'ils voloient en
l'air: Exercice dont je m'aquitois avec une
adresse qui m'atiroit les aplaudissemens de
tous les spectateurs.

Je me souviens qu'un matin que *Glum-*

dalclitch m'avoit mis ſur le bord d'une Fenêtre, ce qui étoit ſa coutume quand il faiſoit beau, afin que je puſſe prendre l'air, (car je n'oſois pas hazarder de laiſſer pendre ma boëte à un clou hors de la Fenêtre, comme nous atachons nos cages en *Angleterre*) je me ſouviens, dis-je, qu'ayant levé un de mes chaſſis, & m'étant aſſis à ma Table pour manger un morceau de Maſſepain pour mon dejeuné, plus de vint guêpes, atirées par l'odeur, entrérent dans la chambre, faiſant plus de bruit par leur Bourdonnement, que n'en auroient pû faire autant de Cornemuſes. Quelques unes ſe jettérent ſur mon Maſſepain & l'emportérent piéces par pieces: les autres ſe mirent à voler autour de ma Tête, m'étourdiſſant par leur bourdonnement, & ne me cauſant pas une mediocre frayeur par leurs aiguillons. J'eus néanmoins le courage de me lever, de tirer l'Epée, & de les ataquer dans l'air. J'en tuai quatre, le reſte s'envola, & je fermai la Fenêtre après elles. Ces bêtes étoient de la grandeur de nos Perdrix. Je pris leurs aiguillons, & trouvai qu'ils avoient un pouce & demi de longueur, & qu'ils étoient auſſi pointus que des Eguilles. Je les ai tous ſoigneuſement gardez, & les ayant montrez depuis avec quelques autres Curioſitez dans pluſieurs endroits de l'*Europe*; à mon retour en *Angleterre*, j'en ai donné trois au *Colège* de *Gresham*, & gardé le quatriéme pour moi.

CHA-

CHAPITRE IV.

Description du pays. Projet pour la correction des Cartes Geographiques. Ce que c'étoit que le Palais du Roy & la Capitale. Maniere dont l'Auteur voyageoit. Description d'un des principaux Temples de la Capitale.

MOn deſſein eſt à preſent de donner à mes Lecteurs une courte Deſcription de ce pays, au moins de ce que j'en ai vû, n'ayant été qu'à mille lieuës en circuit de *Lorbrulgrud* la Capitale. Car, la Reine que je ne quitois jamais, avoit coutume de n'acompagner pas plus loin le Roi dans ſes Voyages, & s'arrêtoit à cette diſtance de la Capitale, jusqu'au retour de Sa Majeſté des Frontieres. L'Empire de ce Prince a environ trois mille lieuës en longueur, & deux mille en largeur. Ce qui m'a fait conclure que nos Geographes *Européens* ſe ſont furieuſement trompez, en ne mettant qu'une vaſte etendue de mers entre le *Japon* & la *Californie*; car j'ay toujours été dans l'opinion, qu'il doit y avoir de grandes terres pour contrebalancer le Continent de la *Tartarie*: Voila pourquoi ils doivent corriger leurs Cartes Geographiques, en joignant cette vaſte étenduë de pays au Nord-

Weſt de l'*Amérique*, en quoi je ſuis prêt de les aider de mes lumiéres.

Le Royaume eſt une Preſque Iſle, bornée au Nord-Eſt par une ſuite de montagnes haute de quinze lieues, & qu'il eſt impoſſible de paſſer à cauſe des Volcans qu'il y a aux ſommets. Perſonne ne ſçait quelles ſortes de creatures habitent au delà de ces Montagnes, ou même s'il s'y trouve des Habitans. L'Ocean ſert de bornes aux trois autres cotez. Il n'y a aucun Port de mer dans tout le Royaume, & les endroits de la côte où les Rivieres ſe jettent dans la mer ſont ſi pleins de rochers, qu'il n'y a pas moyen d'y naviger avec les plus petites Chaloupes; ce qui fait que ce peuple n'a abſolument aucun Commerce avec le reſte de l'Univers. Mais il y a force Vaiſſeaux dans les grandes Riviéres, qui abondent en poiſſon d'un gout excellent. Car les habitans en prennent rarement dans la Mer, parce que le poiſſon y eſt de la même grandeur qu'en *Europe*, & par conſequent ne leur vaut pas la peine d'être pris; en quoi il paroit clairement, que dans la production de ces Plantes & de ces Animaux d'une ſi extraordinaire grandeur, la nature s'eſt uniquement bornée à ce Continent, dont je laiſſe la raiſon à deméler aux Philoſophes. Cependant, de tems en tems ils prennent quelques Baleines qui viennent échouer contre les Rochers, & dont les gens du commun ſe font un grand Regal. J'ay vû de ces Baleines, qui étoient ſi grandes, qu'un Homme avoit peine à en porter une ſur ſes Epau-

les,

les, & quelquefois par curiofité on en porte dans des paniers à *Lorbrulgrud.* On en fervit un jour à la Table du Roi une, qui paffoit pour quelque chofe de fort rare, mais je ne remarquai pas qu'il en fit grand cas; car je crois que la groffeur de ce poiffon le degoutoit, quoique j'aye vu des Baleines encore plus grandes dans la *Nouvelle Zemble.*

Ce pays eft fort peuplé, puis qu'il contient cent cinquante Villes, tant grandes que petites, & un nombre prodigieux de Villages. Pour donner quelque idée de ces Villes à mes Lecteurs, je me contenterai de leur faire la Defcription de la Capitale. Une riviére paffe au milieu de cette Ville, & la partage en deux parties égales. On y compte plus de quatre vingt mille Maifons & environ fix cent mille Habitans. Sa longueur eft de trois *Glonglungs*, (qui font environ cinquante quatre miles *Angloifes*) & fa largeur de deux & demi, comme je l'ai mefuré moi même dans une Carte faite par l'ordre exprès du Roi, & qui fut mife à terre pour cet éfet.

Le Palais du Roi n'eft pas un Edifice regulier, mais plufieurs Batimens joints enfemble & qui ont à peu près fept miles de tour. Les principales Chambres ont généralement deux cent quarante pieds de hauteur, & font longues & larges à proportion. *Glumdalclitch* & moi avions un Caroffe dans lequel fa Gouvernante la prenoit fouvent pour voir la Ville, ou les Boutiques; & j'étois toujours de la partie, placé dans ma Boëte; quoique

cette bonne Fille me prit dehors aussi souvent que je le voulois, & me tint dans sa main, afin que je pusse mieux voir les Maisons & le Peuple, quand nous passions par les ruës.

Par dessus la grande Boëte, dans laquelle j'étois porté d'ordinaire, la Reine en fit faire pour moi une plus petite, d'environ douze pieds en quarré & dix en hauteur, pour voyager plus commodément: & cela parce que l'autre ne pouvoit pas bien tenir dans le giron de *Glumdalclitch*, & embarassoit trop dans le Carosse. Cette maniére de Cabinet de voyage, étoit un quarré parfait, dont trois cotez avoient une Fenêtre au milieu, & chaque Fenêtre étoit treillissée avec des Fils de fer, pour prevenir tout accident dans de longs voyages. Au quatriéme côté où il n'y avoit point de Fenêtres, il y avoit deux fortes gâches, auxquelles celui qui menoit le Carosse, attachoit ma petite Chambre avec un ceinturon de cuir qu'il avoit au milieu du corps, lorsque j'avois envie d'être plus à l'air. Cet Emploi étoit toujours confié à quelque Serviteur sage & posé, soit que j'acompagnasse le Roi & la Reine dans leurs voyages, ou soit que je rendisse visite à quelque Ministre d'Etat, ou à quelque Dame de la Cour, quand il se trouvoit que *Glumdalclitch* étoit indisposée: car je ne tardai pas longtems à être connu & estimé des grands Officiers de la Couronne, moins, à mon avis, par mon merite, que par l'amitié que Sa Majesté me temoignoit. En voyage, quand j'étois fa-

tigué du Caroſſe, un Valet à cheval atachoit ma Boëte avec une Boucle, & la plaçoit devant lui ſur un couſſin; & alors je pouvois voir le païs de trois côtez par mes trois fenêtres. J'avois dans ce Cabinet un lit de camp & un Eſtrapontin pendu au plafond, deux chaiſes & une table atachée avec des vis au plancher, de peur qu'elles ne fuſſent renverſées par le mouvement du Cheval ou du Caroſſe. Ces ſortes de mouvemens quoique ſouvent aſſez violens, m'incommodoient moins qu'un autre qui n'auroit pas été acoutumé comme moi aux agitations de la Mer.

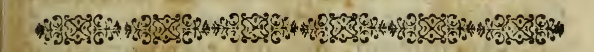
Toutes les fois que j'avois envie de voir la Ville, c'étoit toujours dans mon Cabinet de voyage, que *Glumdalclitch* aſſiſe dans une chaiſe à porteurs tenoit dans ſon giron. Cette chaiſe étoit portée par quatre Hommes, & acompagnée de deux autres de la Livrée de la Reine. Le peuple, qui avoit ſouvent entendu parler de moi, s'empreſſoit autour de ma chaiſe; & ma petite Nourice avoit ſouvent la complaiſance d'ordonner aux Porteurs de s'arrêter, & me prenoit dans ſa main pour me faire voir plus diſtinctement.

Je mourois d'envie de voir un fameux Temple qu'il y avoit dans la Capitale, & particulierement la Tour, qui paſſoit pour la plus haute du Royaume. *Glumdalclitch* m'y mena un jour, mais je puis dire en verité que je fus trompé dans mon atente; car la hauteur n'aloit pas au delà de trois milles pieds; ce qui, à conſiderer la difference qu'il y a entre la Taille de ce peuple & celle des

Européens, n'eſt pas un grand ſujet d'admiration, & même eſt encor (ſi je ne me trompe) au deſſous en fait de proportion avec le clocher de *Salisbury*: Mais, pour ne faire aucun tort à une nation, à laquelle je reconnoitrai toute ma vie avoir de grandes obligations, il faut avouër que ce qui manque en hauteur à cette fameuſe Tour, eſt ſufiſamment reparé par ſa beauté & par ſa force. Car les murailles ont près de cent pieds d'épaiſſeur, & ſont faites de pierre de taille, dont chacune a quarante pieds en quarré, & ornées de tous côtez de ſtatues de Dieux & d'Empereurs. Je meſurai un petit doigt qui étoit tombé d'une de ces ſtatues, & trouvai qu'il avoit exactement quatre pieds & un pouce de longueur. *Glumdalclitch* l'envelopa dans un mouchoir, & l'aporta au logis pour le mettre avec d'autres Babioles, dont elle étoit fole, comme cela eſt ordinaire aux Enfans de ſon âge.

La Cuiſine du Roi eſt ſans contredit un magnifique Batiment, fait en forme de voute, & haut d'environ ſix cents pieds. Le grand four n'eſt pas tout à fait ſi large que le Dôme de l'Egliſe de St. *Paul:* car j'ay meſuré celui-ci à deſſein après mon retour. Que ſi j'entrois dans un détail circonſtancié touchant la taille de la Baterie de cuiſine, les pots, les chaudrons, les morceaux de viande qui tournoient à la Broche, & d'autres choſes du même genre, j'aurois peine à être cru; au moins une critique un peu ſevere me taxeroit d'outrer, comme la plupart des Voyageurs ont coutume de faire. Cepen-

pendant bien loin de meriter cette espèce de censure, je crains d'avoir donné dans l'autre excès; & que si ce voyage est jamais traduit en langage de *Brobdingnag*, (qui est le nom general de ce Royaume) & transporté dans le pays, le Roi & le Peuple ne se plaignent que je les ai injuriez en les appetissant pour l'amour du vraisemblable. Sa Majesté a rarement dans ses Ecuries plus de six cent Chevaux, qui generalement parlant ont entre cinquante quatre & soixante pieds de hauteur. Mais, quand il sort, à de certains jours solemnels, il est acompagné d'une Garde de cinq cents Chevaux, qui étoit certainement le plus magnifique spectacle dont j'eus jamais été temoin, n'ayant pas encore vu une partie de son Armée en Bataille, comme j'aurai ocasion de raconter dans la suite.



CHAPITRE V.

Diferentes Avantures qu'eut l'Auteur. Execution d'un Criminel. L'Auteur montre son Habileté dans l'Art de la Navigation.

J'Aurois passé mon tems d'une maniere assez agréable dans ce pays, si ma petitesse ne m'avoit pas exposé à plusieurs Avantures très-dangereuses pour moi, quoi qu'en elles

mêmes fort ridicules. J'en raconterai quelques unes. *Glumdalclitch* se promenoit souvent dans les Jardins de la Cour en me portant dans ma petite Boëte, dont elle me tiroit quelquefois pour me mettre à terre. Je me souviens que le Nain de la Reine nous suivit un jour dans ces Jardins, & que ma Nourice m'ayant mis à terre, comme j'étois seul avec lui, près de quelques Arbres nains (c'étoient des Pommiers) je ne pus m'empêcher de faire quelque mauvaise plaisanterie sur le raport qu'il y avoit entre lui & ces Arbres, qui par hazard s'apellent dans leur langue de la même maniére que dans la nôtre. Pour toute reponse, le petit coquin atendit que je fusse sous un de ces Arbres, & puis se mit à le secouer si fort qu'une douzaine de pommes tombérent tout autour de moi: mais il y en eut une qui me tomba sur le dos pendant que je me baissois, & qui me fit tomber sur le nez: ce qui n'est pas étonnant, puisque ces pommes ont la même proportion avec les nôtres, que les habitans du pays ont avec nous. Voila tout le mal que j'eus, & j'intercedai pour le Nain afin qu'il ne fut point châtié pour cette espece de plaisanterie, à laquelle j'avois moi même donné lieu.

Un autre jour *Glumdalclitch* me laissa sur un gazon fort uni, pendant qu'elle se promenoit avec sa Gouvernante à quelque distance de là. Dans le même tems il commença à grêler avec tant de force, que dans un instant je fus abatu à terre. Pendant que j'étois dans cette situation, la grêle me fai-

soit par tout le corps les contusions les plus douloureuses; cependant pour tâcher de me mettre à couvert, je me trainai à quatre pattes sous une rangée de Citroniers, mais si meurtri depuis les pieds jusqu'à la tête, qu'il se passa plus de dix jours avant que je pusse me remuer sans douleur. Que si quelqu'un trouve ce fait incroyable, j'espère qu'il y ajoutera foy, quand je lui aurai dit que les grains de grêle sont dans ce pays dix-huit cent fois plus grands que ceux qui tombent en *Europe:* ce qui est bien sûr, puisque je les ai pesez & mesurez moi même.

Mais il m'arriva un Accident bien plus dangereux dans le même Jardin, un jour que ma petite Nourrice, croyant m'avoir mis dans un endroit où je n'avois rien à craindre, ce que je la priois fort souvent de faire, afin de pouvoir réver en liberté, & ayant posé ma Boëte à terre pour n'avoir pas la peine de la porter, s'étoit rendue dans un autre endroit du Jardin avec sa Gouvernante, & quelques autres Dames de sa connoissance. Pendant son absence, un petit Epagneul qui apartenoit à un des principaux Jardiniers, étant entré par hazard dans le Jardin, vint dans l'endroit où j'étois. A peine m'eut-il vu que courant tout droit à moi, il me prit dans sa gueule, m'aporta à son Maitre, & me mit doucement à terre. Par le plus grand bonheur du monde il avoit été si bien dressé, qu'en me portant entre ses dents, il ne me fit aucun mal, & n'endommagea aucunement mes habits. Mais le pauvre Jardinier, qui me connoissoit bien & qui m'aimoit très-

fort, eut furieusement peur. Il me prit entre ses deux mains, & me demanda comment je me portois; mais j'étois si effrayé, & tellement hors d'haleine, que je ne pus prononcer un seul mot. Peu de minutes après je revins à moi, & il m'aporta sain & sauf à ma petite Nourice, qui pendant ce tems là s'étoit rendue à l'endroit où elle m'avoit laissé, & étoit dans de terribles angoisses de ne me pas voir paroitre, & de ce que je ne repondois pas quoi qu'elle m'apellât. Elle gronda le Jardinier d'avoir laissé courir son Chien. Mais la chose fut suprimée, & jamais on n'en a rien su à la Cour; car *Glumdalclitch* craignoit que la Reine ne se mit en colère contr'elle; & pour ce qui me regarde, je fus discret, parce qu'il me sembloit que l'Avanture ne me faisoit pas autrement Honneur.

Cet Accident fit prendre à ma Nourice la resolution de ne me jamais perdre de vuë. Il y avoit déjà long-tems que je craignois qu'elle ne formât ce dessein, c'est ce qui m'avoit porté à lui cacher quelques petites Avantures desastreuses, qui m'étoient arrivées pendant que j'étois seul. Un Milan, qui voloit au dessus du Jardin, fondit un jour sur moi, & si, après avoir courageusement tiré l'Epée, je ne m'étois pas fouré dans un Espalier fort épais, il m'auroit indubitablement emporté entre ses grifes.

Une autre fois je tombai jusqu'au cou dans une Taupiniére, & je fus obligé d'avoir recours à un mensonge, pour déguiser la veritable cause pourquoi mes habits étoient gâtez.

tez. Une autre fois enfin, je me caſſai la jambe droite contre la coquille d'un Limaçon ſur laquelle j'eus le malheur de tomber pendant que je me promenois tout ſeul, & que je ſongeois à ma pauvre Patrie.

Je ne ſçai ce qui l'emportoit chez moi, le plaiſir ou la mortification, quand j'obſervois dans mes promenades ſolitaires, que les plus petits Oiſeaux n'avoient aucune peur de moi, mais cherchoient à la diſtance d'une verge des Vers & d'autres Alimens avec autant de ſécurité que s'il n'y avoit eu aucune créature tout près d'eux. Je me ſouviens qu'une Grive eut la hardieſſe d'emporter hors de mes mains avec ſon bec un morceau de Gateau, que *Glumdalclitch* m'avoit donné pour mon dejeuné. Quand je voulois prendre quelqu'un de ces oiſeaux, ils me réſiſtoient courageuſement, tachoient de me piquer dans les doigts que j'avois grand ſoin de retirer, & un inſtant après ils cherchoient autour de moi des vers ou des limaçons, avec la même indiference & la même tranquilité qu'auparavant. Mais un jour je pris un gros bâton, & j'en donnai un coup ſi fort & ſi adroitement dirigé à une Linote, que je la renverſai à terre, & après l'avoir priſe avec mes deux mains par le cou, je l'aportai d'un air triomphant à ma nourice. Cependant comme l'oiſeau n'avoit été qu'étourdi du coup, il revint à lui, & ſe débatit avec tant de violence, que je fus plus d'une fois tenté de lacher priſe; mais un Valet vint à mon ſecours, & tordit le cou à l'oiſeau, qui par ordre de la Reine me fut ſe len-

lendemain servi à diner. Cette Linote, autant qu'il m'en souvient, étoit tant soit peu plus grande que ne sont nos cygnes en *Angleterre*.

Les filles d'honneur prioient souvent *Glumdalclitch* de venir dans leurs Apartemens, & de m'y mener avec elle, afin d'avoir le plaisir de me voir & de me toucher. Elles me mettoient quelquefois nud comme la main, & me plaçoient tout de mon long dans leur sein; ce qui me causoit un afreux dégout, parce que pour dire le vrai, elles ne sentoient pas fort bon; ce que je ne dis pas dans le dessein de decrier ces aimables Filles, pour qui j'ai toute la considération possible; mais je croi que ma petitesse étoit cause de la finesse de mon odorat, & que ces illustres personnes paroissoient aussi ragoutantes à leurs Amans, que nos filles *Angloises* aux leurs. Et après tout, je trouvai que leur odeur naturelle étoit beaucoup plus suportable que celle qu'elles se donnoient par des parfums. Je ne saurois oublier qu'un de mes intimes amis de *Lilliput*, un jour qu'il faisoit fort chaud & que j'avois fait beaucoup d'exercice, se plaignoit d'une odeur excessivement forte qui s'exhaloit de mon corps, quoique je sois aussi peu sujet qu'un autre à cette sorte d'incommodité. Mais je conjecture que son odorat étoit aussi fin à mon égard, que le mien l'étoit à l'égard des habitans de *Brobdingnag*. Et sur ce point je suis obligé de rendre justice à la Reine ma Maitresse, & à ma petite Nourice *Glumdalclitch*, & de declarer qu'il n'y a pas de Dames en

An-

Angleterre plus exemptes qu'elles du defaut dont je viens de parler.

Ce qui me déplaisoit le plus parmi ces Filles d'honneur, quand ma Nourice me menoit dans leur Apartement, c'est qu'elles me traitoient sans aucune ombre de céremonie, & comme une Créature absolument sans consequence. Il n'y a sorte de liberté qu'elles ne prissent en ma presence: & il me seroit impossible d'exprimer le dégout que la plûpart de ces libertez me causoient. Une d'elles entr'autres, qui étoit d'une humeur extrêmement folâtre, faisoit de moi tout ce qui lui venoit dans l'esprit, & il y venoit les plus plaisantes folies du monde; auxquelles pourtant je prenois si peu de plaisir, que je priai *Glumdalclitch* de ne m'y plus exposer.

Un jour un Gentilhomme, qui étoit Neveu de la Gouvernante de ma Nourice, vint & pria l'une & l'autre de venir voir une Execution. Le Criminel avoit tué un Ami intime de ce Gentilhomme. *Glumdalclitch* topa enfin à la proposition, quoique ce fut contre son gré, car elle étoit fort compatissante de son naturel: Et pour ce qui me regarde, quoique j'aye toujours eu de l'horreur pour ces sortes de spectacles, ma curiosité néanmoins de voir quelque chose de fort extraordinaire, l'emporta sur mon inclination. Celui qui devoit être exécuté, étoit ataché à une chaise sur l'Echafaut, & sa Tête fut emportée d'un seul coup de sabre, long de quarante pieds. Le sang qui sortit des Veines & des Artères, étoit en si grande quantité, & s'éle-

levoit à une telle hauteur; que pour le tems que cela dura, le *Jet d'eau* de *Verſailles*, n'y faiſoit œuvre; & la Tête en tombant ſur l'Echafaut, donna un ſi grand coup, que j'en treſſaillis, quoique je fuſſe à la diſtance d'une demi Mile *Angloiſe*.

La Reine qui aimoit fort à m'entendre raconter mes Voyages par mer, & qui ne perdoit aucune ocaſion de me divertir quand j'étois melancolique; me demanda un jour ſi je m'entendois à gouverner une Voile ou un Aviron, & s'il ne ſeroit pas bon pour ma ſanté que je m'exerçaſſe quelquefois à ramer. Je lui répondis que je m'y entendois fort bien, que quoique mon Emploi eut été celui de Chirurgien de Vaiſſeau, j'avois ſouvent néanmoins quand la néceſſité le requeroit, travaillé comme un ſimple Matelot. Mais, que je ne concevois pas comment cela ſe pouvoit faire dans ſon pays, où les plus petits Batimens étoient de la taille de nos plus grands Vaiſſeaux de guerre. Elle me repliqua que je n'euſſe qu'à imaginer, comment je voulois que mon petit Batiment fut fait; que ſon Menuiſier exécuteroit les ordres que je lui donnerois à cet égard, & qu'elle même auroit ſoin de me faire preparer une place où je pourois naviger. Le Menuiſier, qui étoit habile dans ſon metier, acheva dans l'eſpace de dix jours une Chaloupe, telle que je l'avois ordonnée, & dans laquelle dix *Européens* pouvoient aiſément tenir.

Quand elle fut faite, la Reine la trouva ſi jolie, qu'après l'avoir miſe dans ſon giron, elle courut la montrer au Roi, qui donna or-

ordre qu'on la mit dans une cîterne pleine d'eau, & moi dedans pour en faire l'essai. Mais la Reine avoit déjà auparavant fait un autre projet. Elle avoit ordonné au Menuisier de faire une espéce d'Auge, qui eut trois cent pieds de longueur, cinquante de largeur, & huit de profondeur. Cette Auge, après avoir été bien poissée de peur que l'eau ne penetrât à travers, fut mise à terre dans un Apartement exterieur du Palais. Deux Valets pouvoient aisément remplir cette machine d'eau en moins d'une demie heure. C'étoit là dedans que je me divertissois à faire aller ma Chaloupe à la rame, & l'on ne sçauroit croire le plaisir que la Reine & ses Dames prenoient à admirer mon adresse & mon agileté. Quelquefois je haussois la voile, & alors mon unique ocupation étoit de me tenir au Gouvernail, pendant que les Dames faisoient avec leurs evantails le vent dont j'avois besoin, & quand elles étoient lasses, les Pages faisoient aler ma Chaloupe en souflant dans la Voile, pendant que je faisois paroitre ma Dexterité en gouvernant à Bas bord & à Stribord, suivant que l'envie m'en prenoit. Lorsque j'avois fait, *Glumdalclitch* portoit toujours ma Chaloupe dans son Cabinet, & la pendoit à un clou pour sécher. Un jour, un des valets qui étoient chargez de remplir deux fois par semaine d'eau fraiche l'Auge dont j'ai parlé, y mit (sans s'en apercevoir) une grosse Grenouille, qui, selon toutes les aparences, s'étoit fourée dans son seau, quand il avoit puisé de l'eau. La Grenouille ne parut pas avant que

je

je fusse mis dans l'Auge avec ma Chaloupe, mais voyant alors un endroit où elle pouvoit se reposer, elle grimpa dessus, & la fit tellement pancher d'un côté, qu'afin que ma Barque ne tournât pas sans dessus dessous, je fus obligé de me jetter de l'autre côté, pour servir de contrepoid. Quand la Grenouille fut entrée, elle sauta d'un seul coup d'un bout de la Chaloupe jusqu'au milieu, & puis par dessus ma tête en avant & en arriére, en arosant mon visage & mes habits de cette matiére visqueuse dont ces Animaux sont toujours pleins. La grandeur de ses Membres me le fit trouver l'animal du monde le plus horrible; cependant, je supliai *Glumdalclitch* de me laisser vuider seul la querelle que j'avois avec lui : Pendant un tems je l'étrillai avec une de mes Rames, & à la fin je le forçai à sauter hors de la Chaloupe.

Mais le plus grand danger que j'aye jamais couru dans ce Royaume, me vint d'un Singe, qui apartenoit à un des Clercs d'office. *Glumdalclitch* ayant quelque chose à faire ou quelque visite à rendre, m'avoit enfermé dans son Cabinet. Comme il faisoit fort chaud, elle avoit laissé la Fenêtre du Cabinet ouverte, aussi bien que les Fenêtres & la Porte de ma grande Boëte, dans laquelle j'étois ordinairement, parce qu'elle étoit spacieuse, & d'ailleurs fort commode. J'étois dans une profonde réverie, quand tout d'un coup j'entendis quelque chose qui faisoit du bruit à la porte du Cabinet, & qui sautoit de côté & d'autre. Quelque efrayé

que

que je fusse, je tachai, sans me lever de ma chaise, de voir ce que c'étoit, & je vis alors cette vilaine Bête, qui, après avoir fait quelques sauts & quelques gambades, s'aprocha de ma Boëte, qu'elle me parut regarder avec plaisir. Je me retirai au bout le plus éloigné de ma Boëte, mais le Singe qui ne quitoit une Fenêtre que pour se mettre un instant après devant une autre, me fit si peur, que je n'eus pas la presence d'esprit de me cacher sous le lit, comme je l'aurois facilement pu faire. Après que ses contemplations entremêlées de grimaces eurent duré quelque tems, il m'aperçut enfin, & avançant une de ses pates par la porte, comme font les Chats quand ils jouent avec une souris, quoique je changeasse souvent de place pour n'être point atrapé, il me saisit à la fin par le pan de mon habit (qui étant fait d'une Etofe du pays, étoit très épais & très fort) & me tira hors de ma Boëte. Il me prit dans sa patte droite de devant, & me tint comme une Nourice fait un Enfant à qui elle va donner le sein, precisément comme j'ay vu la même sorte d'animal faire avec de petits Chats en *Europe*: & quand je voulois me débatre, il me serroit si fort, que je jugeai que le meilleur parti que je pouvois prendre étoit de ne faire aucun mouvement. Il y a grande aparence qu'il me prit pour quelque jeune de son espèce; car pendant qu'il me tenoit dans une de ses pates, il me caressoit doucement avec l'autre. Ce Divertissement fut interrompu par un bruit qu'il entendit à la porte du Cabinet, comme si

quel-

quelcun aloit y entrer; sur quoi il sauta vite sur la Fenêtre par laquelle il étoit venu, & de là sur les tuiles & sur les goutiéres, marchant sur trois pates, & me tenant dans la quatriéme, jusqu'à ce qu'il fut parvenu au haut du Palais. *Glumdalclitch* l'avoit vu sautant hors de la Fenêtre, & avoit jetté un cri que j'avois entendu. La pauvre Fille étoit dans une furieuse émotion. Tout le Palais fut dabord en Alarme: les Valets s'empressoient à chercher des Echelles. Plusieurs centaines de personnes voyoient distinctement le Singe au haut du Palais qui me tenoit entre ses pates, & qui me caressoit comme un de ses petits. Ce spectacle faisoit rire la plupart de ceux qui y assistoient; & je ne sçaurois guéres les blâmer, car il est certain, qu'excepté moi, tout le Monde devoit trouver la chose parfaitement ridicule. Quelques uns s'aviserent de vouloir jetter des pierres au Singe pour le forcer à décendre; mais cela fut expressément défendu: & ce fut un grand bonheur pour moi, car sans cela, par un excès d'afection on auroit fort bien pu me casser la Tête.

Les Echelles étant dressées, plusieurs Hommes y montérent pour venir à mon secours; ce que le Singe n'eut pas plutôt vu, aussi bien que l'impossibilité d'échaper avec sa proye en ne marchant que sur trois pates, qu'il me mit sur une tuile creuse, & s'enfuit. Je fus là quelque tems à la distance de trois cent verges de Terre, attendant à tout moment que le Vent me jetteroit en bas, ou que quelque vertige me feroit rouler

des

des tuiles dans une goutiére. Mais un des Valets de ma Nourice, qui étoit un Garçon fort officieux, grimpa jusqu'à moi, & après m'avoir mis dans une poche de ses culotes, me porta sain & sauf à terre.

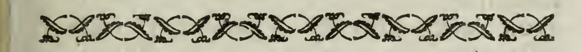
La peur & la douleur que ce vilain Animal m'avoit faites, me causérent une Maladie, qui me força à garder le Lit pendant quinze jours. Le Roi, la Reine, & tous les principaux Seigneurs de la Cour envoyoient chaque jour demander des nouvelles de ma santé, & la Reine même eut la bonté de me rendre plusieurs visites pendant ma Maladie.

Quand j'allai rendre mes Devoirs au Roi après mon retablissement, pour le remercier de tous ses Bienfaits, il me fit quelques railleries sur l'Avanture qui avoit été cause de mon incommodité. Il me demanda ce que je pensois, & de quelles speculations j'étois ocupé pendant que le Singe me tenoit entre ses pates, & comment j'avois trouvé l'air qu'on respire au haut du Palais. Qu'auriez-vous fait, ajouta-t-il, si pareille chose vous fut arrivée dans vôtre païs? Je dis à sa Majesté que nous n'avions point de singes en *Europe*, excepté ceux qu'on y aportoit d'autres pays par curiosité; & qu'ils étoient si petits, que j'aurois aisément pu tenir tête à une douzaine s'ils avoient osé m'ataquer. Que pour ce qui regardoit l'Animal monstrueux (car sans hyperbole il étoit de la taille d'un Elephant) qui venoit de me jouër un si vilain tour, si ma Frayeur m'avoit permis de faire usage de mon Epée (en prononçant

ces mots je mis la main ſur la garde d'un air fier) quand il avançoit ſa patte dans ma chambre, je lui aurois peut-être fait une telle bleſſure, qu'il n'auroit pas manqué de la retirer, tout au moins auſſi vîte qu'il l'avoit avancée. Cette réponſe fut faite d'un ton qui marquoit combien j'étois indigné de la demande injurieuſe qui venoit de m'être propoſée : Cependant elle ne ſervit qu'à exciter un éclat de rire bien plus mortifiant encore. Je voulus d'abord me facher, mais cette envie ne me dura guères, parce que je conſiderai, que c'eſt la plus grande de toutes les Folies, que de pretendre ſe faire valoir parmi ceux qui ſont hors de toute comparaiſon avec nous.

Il ne ſe paſſoit point de jour que je ne regalaſſe la Cour de quelque ſcene ridicule; & quoique *Glumdalclitch* m'aimât fort, elle ne laiſſoit pas de raconter à la Reine tout ce qui pouvoit la faire rire à mes dépens Sa Gouvernante l'avoit amenée un jour qu'elle étoit indiſpoſée à une lieüe de la Ville pour prendre l'Air. J'acompagnai dans ce Voyage ma petite Nourice, qui après être ſortie de Caroſſe, mit ma Boëte à terre dans un petit ſentier. Je voulois me promener, mais par malheur je rencontrai en mon chemin une Bouſe de Vache par deſſus laquelle je devois ſauter pour pouvoir paſſer outre. J'eſſayai de le faire, mais je réuſſis ſi mal, que je ſautai préciſément au milieu, ou j'enfonçai juſqu'aux genoux. Je m'en tirai le mieux que je pûs, & un Valet de pié m'eſſuya tellement quellement a-

vec ſon mouchoir ; car j'étois effroyablement croté, & *Glumdalclitch* me tint dans ma Boëte juſqu'à ce que nous fuſſions de retour au Logis; où la Reine fut bien tôt informée de mon Avanture, ce qui fit rire toute la Cour à mes dépens durant quelques jours.



CHAPITRE VI.

L'Auteur tache par toutes ſortes de moyens de s'aquerir la Bienveillance du Roi & de la Reine. Il fait paroitre ſon habileté dans la Muſique. Le Roi s'informe de l'Etat de l'Europe, & l'Auteur ſatisfait amplement ſa curioſité. Reflexions du Roi ſur ce que l'Auteur vient de lui raconter.

J'Avois coutume de me trouver une ou deux fois par ſemaine au lever du Roi, & j'ai été ſouvent preſent quand ſon Barbier le raſoit, ce qui, avant que j'y fuſſe acoutumé, me paroiſſoit un terrible ſpectacle: Car le raſoir étoit deux fois plus long qu'une faux ordinaire. Sa Majeſté ſe faiſoit raſer deux fois par ſemaine, ſuivant la coutume du pays. Un jour j'obtins du Barbier un peu de cette Eau de Savon, dont il venoit de ſe ſervir, j'en tirai quarante ou cinquante poils, que

j'acomodai dans un morceau de bois fait en forme de dos de peigne, où j'avois fait plusieurs trous à distance égale l'un de l'autre avec une Aiguille. J'agençai si adroitement les poils dans les trous, que je vins à bout de faire un peigne, dont je pouvois me servir au defaut du mien; dont presque toutes les dents étoient cassées: Car il n'y avoit aucun Ouvrier dans le pays, qui fut assez adroit pour m'en faire un autre. Cet Essai m'en fit venir dans l'esprit un autre, qui m'amusa pendant plusieurs jours. Je demandai aux Femmes de la Reine, de me garder quelques peignures des cheveux de Sa Majesté, dont j'eus en peu de tems une assez raisonnable quantité: Après cela, je fis venir mon Ami le Menuisier, qui avoit reçu ordre une fois pour toutes, de me faire tous les petits ouvrages que je voudrois. Je le priai de me faire deux chaises, de la grandeur de celles qui étoient dans ma Boëte, mais sans fond & sans dossier. Mon dessein étoit, de tresser les cheveux de maniére qu'ils pussent servir de Dossiers & de fonds, à peu près comme ces Chaises à fond de cannes qu'on à en *Angleterre*. Quand tout fut fait, j'en fis present à la Reine, qui les mit dans son Cabinet, où elle les montroit comme des Raretez, & à dire le vrai, personne ne les vit sans être frapé d'Admiration. La Reine me dit de m'asseoir sur une de ces chaises, mais je ne voulus absolument point lui obéïr, protestant que je soufrirois plutôt mille morts, que de placer une si indecente partie de mon corps sur ces Cheveux precieux,

cieux, qui avoient ſervi d'Ornement à la tête de ſa Majeſté. De ces mêmes cheveux, je fis auſſi une jolie petite Bourſe, qui avoit cinq pieds de longueur, avec le Nom de la Reine en lettres d'or, & dont je fis preſent à *Glumdalclitch*, par permiſſion de ſa Majeſté. A la verité, cette Bourſe étoit plus pour la montre que pour l'uſage; n'ayant pas aſſez de force pour ſoutenir le poids des plus grandes piéces de monoye; auſſi n'y mettoit elle que quelques petits jouets fort legers.

Le Roi qui aimoit paſſionnément la Muſique, ordonnoit ſouvent qu'on fit des Concerts à la Cour, auxquels j'aſſiſtois quelquefois placé ſur une Table, dans ma Boëte. Mais la Muſique étoit ſi bruyante, qu'il m'étoit impoſſibile d'en diſtinguer les tons. J'oſe dire même que toutes les Trompetes & tous les Tambours d'une Armée, quand on en ſonneroit & qu'on les batroit à la fois dans un même Apartement, feroient un bruit moins grand que celui de ces Concerts. Ma Methode étoit de faire mettre ma Boëte le plus loin des Muſiciens qu'il étoit poſſible, & puis d'en fermer les portes & les fenêtres; après quoi je trouvois leur Muſique aſſez ſuportable.

Etant jeune, j'avois un peu apris à jouër de l'Epinette: *Glumdalclitch* en avoit une dans ſa Chambre, & un Maitre venoit deux fois par ſemaine pour lui enſeigner à en joüer. Je l'apele une Epinette, parce que l'inſtrument de Muſique qu'elle avoit, y reſſembloit aſſez, & pour la Figure & pour la manière de s'en ſervir. Il me vint dans l'Eſprit de di-

vertir le Roi & la Reine en jouant un air *Anglois* ſur cet inſtrument. Mais j'eus beaucoup de peine à en venir à bout: car l'Epinette avoit près de ſoixante pieds de longueur, & chaque clef étoit large d'un pied, tellement que je n'en pouvois parcourir que cinq en étendant les Bras: d'ailleurs j'aurois été obligé de donner de furieux coups avec mes poings pour les abaiſſer, & encore n'en ſerois-je pas venu à bout. Voici donc ce que j'inventai. Je preparai deux Bâtons ronds plus gros d'un côté que de l'autre, & je couvris les plus gros bouts d'une piéce de peau de ſouris, afin qu'en en frapant je n'endommageaſſe pas le deſſus des clefs, & que le bruit des coups que j'aurois donnez ne ſe mêlât déſagreablement à ceux que devoit rendre l'Epinette. Un Banc fut placé devant cet Inſtrument, environ quatre pieds plus bas que les Clefs, & je fus mis ſur ce Banc. Je courus deſſus, tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, frapant les Clefs qu'il faloit avec mes deux Bâtons, & tachant de joüer une Gigue, que Leurs Majeſtez parurent écouter avec grand plaiſir: Mais je puis dire n'avoir jamais fait un Exercice auſſi violent; encore me fut-il impoſſible de parcourir plus de ſeize Clefs, & par conſequent, de jouer la Baſſe & le Deſſus enſemble, comme font d'autres Muſiciens; ce qui auroit ajouté un nouvel Agrément à la gigue que je jouois.

Le Roi, qui comme je l'ai dit, étoit un Prince très habile & très ſpirituel, me faiſoit ſouvent aporter dans ma Boëte, & mettre ſur une Table dans ſon Cabinet; après

cela

cela il m'ordonnoit de prendre une de mes chaises, qu'il faisoit placer avec moi au dessus de ma Boëte à la distance de trois Verges du bord, ce qui me mettoit à peu près de niveau avec son visage. De cette maniére j'eus avec lui plusieurs Conversations. Un jour je pris la liberté de lui dire, que le Mépris qu'il temoignoit pour *l'Europe* & pour le reste de la Terre, ne me paroissoit pas s'acorder avec ce Discernement admirable que j'avois toujours remarqué en lui. Que les Degrez d'intelligence n'étoient pas reglez suivant la grandeur des corps : Qu'au contraire, on remarquoit en mon Pays, que les personnes les plus grandes en étoient ordinairement le moins pourvuës. Que parmi les Animaux, les Mouches à miel & les Fourmis, passoient pour avoir plus d'industrie & plus d'adresse que d'autres Animaux infiniment plus grands. Et que, tel que je lui paroissois, j'esperois de lui rendre quelque service signalé. Le Roi m'écouta avec atention, & commença à concevoir de moi une toute autre opinion qu'auparavant. Il me pria de lui donner du Gouvernement de *l'Angleterre* l'idée la plus exacte qu'il me seroit possible; parce que, disoit-il, quelque entêtez que les Princes soyent d'ordinaire de leurs propres Coûtumes, ce lui seroit un grand plaisir d'aprendre quelque chose qu'il pût imiter.

Combien de fois & avec quelle ardeur ne souhaitai-je pas dans ce moment l'Eloquence d'un *Ciceron* ou d'un *Démosthene*, pour celebrer dignement toutes les louanges

que ma chère Patrie merite à si juste titre!

Je commençai mon Discours par informer sa Majesté, que nos Etats consistoient en deux Isles, qui formoient trois Puissans Royaumes sous un seul Souverain, exceptez nos Plantations en *Amerique*. J'insistai longtems sur la Fertilité de nôtre Terroir & sur la Temperature de nôtre Climat. Je l'entretins ensuite de la Constitution d'un Parlement *Anglois*, formé en partie par un Corps illustre, apellé la Maison des Pairs, qui étoit des Hommes du Sang le plus Noble & des plus Anciennes Familles du Royaume. Je lui parlai du soin extraordinaire qu'on prenoit toujours de leur Education, afin de les rendre capables d'être Conseillers nez du Roi & du Royaume, d'avoir part au pouvoir Legislatif, d'être Membres de la plus haute Cour de Justice, dont les Decisions sont sans apel, & de defendre par leur Sagesse & par leur Valeur leur Patrie & leur Roi contre toutes les Entreprises de leurs Ennemis. Qu'ils étoient l'Ornement & le Rempart de leur pays, dignes successeurs de leurs Illustres Ayeux, dont ils n'avoient jamais démenti la vertu. Qu'à eux étoient joints comme Membres du même Corps, des personnages d'une éminente Pieté, sous le titre d'Evêques, dont la fonction particuliére étoit de veiller au maintien de la Religion, & à l'instruction du Peuple: Qu'ils étoient toujours choisis par le Roi & ses plus sages Ministres, parmi ceux qui se distinguoient dans la Prêtrise, par la pureté de leurs Mœurs, & par la profondeur de leur Erudition.

Que

Que l'autre partie du Parlement consistoit dans une Assemblée nommée la Maison des Communes, & composée de Gentilshommes & de bons Bourgeois, *librement* choisis par le Peuple même, à cause de leur habileté & de leur zèle pour le bien de la Patrie. Que ces deux Corps formoient ensemble la plus Auguste Assemblée de l'*Europe*, & que c'étoit en eux, conjointement avec le Prince, que residoit l'Autorité Souveraine.

Je lui expliquai alors ce que c'est que nos Cours de Justice: Que ceux qui y président sont de venerables Interprêtes de nos Loix, apellez à nous maintenir dans nos Droits & dans nos Possessions, à punir le crime & à proteger l'innocence. Je lui parlai de la prudence avec laquelle nos Trésors étoient menagez, & de la grandeur de nos Forces tant par Mer que par Terre. Je lui fis le denombrement de notre Peuple, en calculant combien de millions il y en avoit de diferentes Sectes en matiére de Religion, ou de diferens Partis en fait de Politique. Je n'oubliai pas nos Divertissemens; en un mot, je n'omis rien de tout ce que je croiois pouvoir faire honneur à ma Patrie. Et je finis par un Abregé Historique de tout ce qui étoit arrivé de plus considerable en *Angleterre* depuis un siecle ou environ.

Le sujet étoit vaste, comme on voit: aussi me fallut-il plusieurs Audiences, dont chacune dura quelques heures avant que de pouvoir l'épuiser. Le Roi m'écouta toujours fort attentivement, & quoi qu'il ne m'interrompit pas, il ne laissa rien passer sans re-

remarque, comme il parut par les Queſtions qu'il me propoſa dans la ſuite.

Quand j'eus tout dit, Sa Majeſté me fit un grand nombre de Demandes & d'Objections ſur chaque Article. Il m'interrogea ſur la maniére dont on s'y prenoit pour cultiver les talens de l'eſprit & du corps de nôtre jeune Nobleſſe, & dans quel genre d'occupations elle paſſoit la premiére & la plus diſciplinable partie de ſa vie. Ce qu'on faiſoit, quand quelque Noble Famille venoit à s'éteindre, pour remplir ſa place dans la Maiſon des Pairs. Quelles qualitez étoient requiſes dans ceux à qui le titre de Lord étoit conferé: Si le caprice du Prince, une ſomme d'argent donnée à quelque Dame de la Cour, ou le deſſein de fortifier un parti opoſé à l'interêt public, n'étoient pas ſouvent les cauſes auxquelles on étoit redevable de ces ſortes de diſtinctions. Juſqu'à quel point ces Seigneurs étoient verſez dans la connoiſſance des Loix de leur Païs: Qu'il faloit qu'ils fuſſent bien habiles, pour pouvoir décider en dernier reſſort des queſtions qui regardoient la vie & les biens de leurs Concitoyens. S'ils étoient toujours aſſez exempts d'avarice, & aſſez au deſſus du beſoin, pour que les préſens ou quelques autres motifs criminels fuſſent incapables de les corrompre. Si les Seigneurs appellez à maintenir la Religion, étoient toujours élevez au rang qu'ils occupoient, à cauſe de leur habileté dans les matiéres qui concernent leur Profeſſion, ou de la ſainteté de leur vie: Si pendant le tems qu'ils n'étoient que de

de ſimples Chapelains, ils ne ſe deshonoroient jamais par une lâche complaiſance pour leurs Seigneurs, dont ils continuoient peut-être à ſuivre ſervilement les opinions, après avoir été admis dans cette Auguſte Aſſemblée.

Il ſouhaita alors de ſavoir de quels moyens on ſe ſervoit pour être élu Membre de la Maiſon des Communes. Si un Etranger à force d'argent ne pouvoit pas ſe faire choiſir préférablement à un Seigneur du Païs, ou à quelque Gentilhomme diſtingué du voiſinage. Comment il ſe pouvoit faire, que tout le monde marquât tant d'empreſſement d'entrer dans cette Aſſemblée, (dont je lui avois dit qu'on ne pouvoit être Membre ſans qu'il en coutât beaucoup) & cela, ſans aucun ſalaire ni aucune penſion: Car, diſoit-il, ce degré de vertu eſt trop éminent, pour qu'il puiſſe toujours être bien ſincère. Il me pria enſuite de lui aprendre, ſi ces Gentilhommes ſi zelez ne pouvoient pas avoir en vuë de ſe dédommager des ſoins & des dépenſes qu'ils avoient été obligez de faire en ſacrifiant le Bien public aux deſſeins d'un Prince foible ou vicieux, ou d'un Miniſtère corrompu. A ces Queſtions il en ajouta un grand nombre d'autres, que je juge n'être ni prudent ni convenable de repeter.

Sur ce que je lui avois dit touchant nos Cours de Juſtice, Sa Majeſté me pria de lui donner des éclairciſſemens ſur quelques articles: Ce que je fus d'autant plus en état de faire, que j'avois autrefois preſque été

ruïné par un long Procès que j'avois eu à la Chancelerie, & que j'avois perdu avec les dépens. Il demanda quel tems on employoit ordinairement à decider si une chose étoit juste ou injuste, & ce qu'il en coutoit pour obtenir une pareille décision : Si les Avocats avoient la liberté de soutenir des causes notoirement injustes : Si la Secte de Religion ou le parti de Politique, dont on étoit, n'entroit jamais dans la balance de la Justice pour la faire pancher d'un ou d'autre côté : Si tous les Avocats étoient des Hommes versez dans la connoissance generale des Loix de l'Equité, ou bien seulement dans la connoissance de quelques Coûtumes particuliéres à leur Ville, à leur Province, ou à leur Nation : Si dans de diférens tems ils avoient quelquefois soutenu le pour & le contre : S'ils formoient une Communauté pauvre ou riche : S'ils recevoient quelque recompense pecuniaire pour avoir plaidé ou donné des avis : Et particuliérement, s'ils étoient jamais admis comme Membres dans le Senat inferieur.

De ces Questions il passa à d'autres sur l'Administration du Tresor public. Il faut certainement, me disoit-il, que vôtre memoire vous ait abusé, puis que vous n'avez fait monter vos Taxes qu'à cinq ou six millions par an, & vos dépenses quelquefois au double; car il avoit particuliérement fait attention à cet article, parceque, disoit-il, il esperoit que la connoissance de nôtre conduite pouroit lui être d'usage, & l'empêcher de se tromper dans ses calculs. Il me demanda,

da, qui étoient nos Crediteurs? Et, où nous prendrions de l'argent pour les payer? Il s'étonnoit de ce que nous avions ſouvent porté la guerre, toujours onereuſe, ſi loin de nôtre pays. Il faut, ajoutoit-il, que vous ſoiez un peuple bien querelleur, ou que vous ayez de bien mechants voiſins, & que vos Generaux deviennent neceſſairement plus riches que vos Rois. Il me demanda quelles afaires nous avions hors de nos Iſles, ſi nous en exceptions le Commerce, & la Defenſe de nos Côtes. Sur tout, il étoit dans un étonnement inexprimable de m'entendre parler d'une Armée mercenaire, entretenuë au milieu de la Paix & dans le ſein d'un peuple libre. Il m'objecta, que ſi nous étions gouvernez de notre conſentement par les perſonnes qui ne ſervoient qu'à nous repreſenter, il ne pouvoit concevoir de qui nous avions peur, ou contre qui nous voulions nous batre; & me demanda par qui la maiſon d'un particulier étoit mieux defenduë, par lui, ſes Enfans, & le reſte de ſa Famille, ou bien par une demie douzaine de Vagabonds choiſis au hazard dans les ruës, & petitement payez, dans le tems qu'ils peuvent gagner mille fois davantage en coupant la gorge à ceux qui ont l'imprudence de les choiſir pour leurs gardes.

Rien ne lui paroiſſoit plus plaiſant, que mon Arithmetique, en faiſant entrer dans le Denombrement de nôtre peuple, les diferentes Sectes de Religion, & les diferentes Factions dans l'Etat. Il proteſtoit ne voir aucune raiſon, pourquoi ceux qui ont des Opinions preju-

diciables au public feroient obligez de changer, ou ne feroient pas obligez de les cacher; Et que comme c'étoit une Tyrannie dans un Gouvernement d'exiger la premiere de ces choses, c'étoit une foibleſſe de ne pas faire obſerver la ſeconde: Car il eſt permis à un homme de garder des poiſons dans ſon Cabinet, mais non pas de les debiter pour des Cordiaux.

Il remarqua, que parmi les amuſemens de nôtre Nobleſſe, & d'autres perſonnes de diſtinction, j'avois parlé du Jeu. Il deſira de ſçavoir à quel âge on prenoit d'ordinaire ce divertiſſement, & quand on y renonçoit. Quelle portion de tems y étoit employée, & ſi jamais on le pouſſoit juſqu'à ſe ruiner: Si des gens de la lie du peuple par leur dexterité ne pouvoient pas quelquefois aquerir de grandes Richeſſes, & mettre les Nobles mêmes dans leur dependance, auſſi bien que leur inſpirer par leur Commerce des ſentimens bas & lâches, & les forcer par les pertes qu'ils ont faites, à aprendre & à eſſayer ſur d'autres l'infame adreſſe qui les avoit ruinez.

Il étoit frapé d'horreur, diſoit-il, de l'Hiſtoire que je lui avois faite de mon pays pendant le dernier ſiecle, ajoutant que ce n'étoit qu'un enchainement de Conſpirations, de Meurtres, de Rebellions, de Maſſacres, de Revolutions, de Banniſſemens; Fruits les plus execrables que l'Avarice, la Faction, l'Hypocriſie, la Cruauté, la Perfidie, la Rage, la Lâcheté, la Haine, l'Envie & l'Ambition puiſſent produire.

Dans

Dans une autre Audience, sa Majesté recapitula tout ce que je lui avois dit, & compara les reponses que je lui avois faites avec les demandes qu'il m'avoit proposées. Puis me prenant entre ses mains & me caressant doucement, il me dit ces mots, que je n'oublierai jamais, ni la maniére dont il les prononça. Mon petit ami *Grildrig*, vous avez fait un excellent panegyrique de vôtre pays. Vous avez prouvé démonstrativement, que l'ignorance, la paresse & le crime, peuvent être quelquefois les seuls ingrediens necessaires pour le Gouvernement d'un Etat. Que les loix sont le mieux interprétées par ceux qui ont le plus d'interêt & le plus d'habileté à les obscurcir & à les éluder: Je démêle au milieu de vous quelques traits d'un Gouvernement suportable dans sa premiére institution, mais que le vice & la corruption ont presqu'entierement effacez: Dans tout vôtre recit il ne paroit pas qu'une seule vertu soit necessaire pour être élevé à quelque Charge parmi vous; bien moins encore, que les hommes soient ennoblis à cause de leurs vertus; que des Prêtres soient avancez en consideration de leur piété ou de leur savoir; des Soldats pour leur conduite ou leur valeur; des Juges pour leur integrité; des Senateurs pour l'amour qu'ils portent à leur Patrie, ou des Conseillers pour leur sagesse. Pour vous, (poursuivit le Roi) qui avez passé la plus grande partie de votre vie à voyager, je suis porté à croire que jusques à present vous avez échapé à plusieurs vices de vôtre pays. Mais, par ce que j'ay pu rassembler

bler de vôtre Relation, & par les Reponſes que j'ai eu mille peines à vous extorquer, je ſuis obligé de conclure que le gros de vôtre Nation, eſt la plus méchante & la plus odieuſe petite vermine à qui la Nature aye jamais permis de ramper ſur la face de la Terre.



CHAPITRE VII.

Amour de l'Auteur pour ſa Patrie. Il fait au Roi une ofre fort avantageuſe, qui eſt néanmoins rejettée. Ignorance du Roi en Politique. Bornes étroites dans leſquelles les ſciences de ce Pays ſont renfermées. Loix & Afaires Militaires de cet Etat. Quels troubles l'ont agité.

IL n'y avoit qu'un extrême Amour pour la Verité, qui put me porter à repondre aux Queſtions du Roi avec autant de ſincerité que je venois de faire. En vain aurois-je fait paroitre un Reſſentiment, qui étoit toujours tourné en ridicule; Ainſi je fus obligé de renfermer ma douleur & mon indignation dans mon ame, pendant que mon Auguſte & chere Patrie étoit traitée d'une maniére ſi injurieuſe. Je fus auſſi afligé qu'aucun de mes Lecteurs peut l'être, de ce qui venoit de ſe paſſer. Mais ce Prince étoit ſi curieux,

x m'interrogeoit avec tant de précision sur :haque Article, que j'aurois peché contre es Loix de la politesse, & sur tout contre :elles de la reconnoissance, si je ne lui avois oas donné toute la satisfaction dont j'étois :apable. Cependant, je dois dire pour ma lefense, que j'éludai adroitement plusieurs le ses demandes, & qu'à chaque point je lonnois un tour beaucoup plus favorable que l'exacte verité ne pouvoit le permettre. Car j'ay toujours eu pour mon pays cette oüable partialité que *Denis d'Halycarnasse* ecommande avec tant de justice à un Historien. J'aurois souhaité de tout mon cœur le cacher les defauts de ma patrie, & d'en olacer les vertus dans leur plus beau jour. C'étoit là le dessein que je me proposois lans les nombreux entretiens que j'eus avec ce Monarque, mais par malheur le succès ne repondit ni à mon atente ni à mes efforts.

Mais ce qui doit faire l'Apologie de ce Roi jusques à un certain point, c'est qu'il vivoit entiérement separé du reste du Monde, ce qui faisoit qu'il n'avoit aucune notion des maniéres & des coutumes des autres Nations : Cette sorte d'ignorance est toujours une feconde source de *Prejugez*, & produit necessairement je ne sçay quelle *Limitations d'idées & de conceptions*, dont nous aussi bien que les peuples les plus civilisez de *l'Europe* sommes entiérement exempts. Et, pour dire le vrai, ce seroit quelque chose de bien dur, si les notions qu'un Prince si éloigné a de la vertu & du vice, devoient ser-

servir de règle pour tout le Genre-humain.

Pour confirmer ce que je viens de dire, & pour montrer plus clairement encore les miserables Effets d'une Education resserrée dans de trop étroites bornes, je vai faire part à mes Lecteurs d'un fait qu'ils auront peut-être peine à croire.

Pour m'insinuer de plus en plus dans les bonnes graces de sa Majesté, je lui parlai d'une invention trouvée depuis environ trois ou quatre siècles, & qui consistoit à faire une certaine poudre, dont un monceau entier, fut-il grand comme une Montagne, sautoit en l'air & étoit consumé en un instant, avec un bruit plus terrible que celui du Tonnerre, & cela dès qu'une seule étincelle voloit dessus. Qu'une certaine quantité de cette poudre, bourée dans un tuyau de fer, étoit capable de pousser une Bale de fer ou de plomb avec une violence & une vitesse si prodigieuse, qu'il n'y avoit rien qui fut capable d'en soutenir l'effort. Qu'il y avoit même de ces Boulets, qui étant dechargez, renversoient non seulement des rangs tout entiers d'un seul coup, mais batoient aussi en ruine les plus fortes murailles, & couloient à fond des Vaisseaux montez de plusieurs miliers d'hommes; Que quand ces Boulets étoient atachez l'un à l'autre avec une chaîne, ils mettoient en piéces les Mats, les Agrets, en un mot, tout ce qu'ils rencontroient. Que nous mettions souvent cette poudre dans de grands boulets creux de Fer, que nous avions l'Art à l'aide d'u-

n

ne certaine machine, de jetter dans une Ville affiegée, & que par ce moyen un grand nombre d'affiegez étoient tuez, & prefque toutes leurs Maifons reduites en Cendres. Que je connoiffois fort bien les ingrediens qui entrent dans la compofition de cette poudre; qu'ils n'étoient ni chers ni rares; Que d'ailleurs je me faifois fort d'enfeigner à fes Ouvriers l'art de faire ces Tuyaux d'une grandeur proportionnée à tous les autres objets qui étoient dans l'Empire de fa Majefté; & que les plus grands ne devoient pas avoir au dela de cent pieds de longueur: Que vingt ou trente de ces tuyaux chargez d'une quantité convenable de poudre & de boulets, pouvoient renverfer en peu d'heures les murailles de la plus forte Ville qu'il y eut dans fon Royaume, ou détruire de fond en comble la Capitale, fi elle s'écartoit jamais de la foumiffion duë à fes ordres fouverains. Je fis cette ofre à fa Majefté, en la priant de l'accepter comme une foible marque de cette Reconnoiffance que fes bienfaits avoient excitée en moi.

Le Roi fut frapé d'Horreur à l'ouïe de la defcription de ces terribles Machines, & de l'ufage que je lui propofois d'en faire. Il ne pouvoit concevoir comment un infecte fi foible & fi petit que moi (ce furent fes expreffions) pouvoit fe repaitre d'idées fi inhumaines, & être fi peu ému en parlant de la defolation & du carnage, que je lui avois dit être les efets ordinaires de ces machines exterminatrices, dont certainement, difoit-il, quelque Genie malfaifant, & Ennemi du gen-

genre humain, devoit avoir été le premier Inventeur. Que pour ce qui le regardoit, il protestoit que quoique de nouvelles découvertes, soit dans l'Art soit dans la Nature lui fissent un singulier plaisir, il aimeroit mieux perdre la moitié de son Royaume que d'aprendre un si abominable secret, dont il me commandoit si ma vie m'étoit chére de ne lui plus jamais parler.

Etrange éfet de cette *limitation d'idées* & de cette *petitesse de vuës* dont j'ai parlé. Qui pourra jamais croire qu'un Prince qui possedoit d'ailleurs toutes les qualitez qui produisent la veneration, l'amour, & l'estime, & dont le savoir, la sagesse & la bonté le rendoient l'admiration & les delices de ses sujets; pour un *vain petit scrupule*, dont nous n'avons pas même de notions en *Europe*, laisse échaper l'inestimable ocasion de se rendre Maitre absolu de la vie, de la liberté & du bien de son peuple. Ce que j'en dis pourtant n'est pas dans l'intention de decrier les autres talens de ce Roi, à qui le Trait, que je viens de raconter, fera certainement grand tort dans l'esprit d'un Lecteur Anglois. Mais mon but est seulement de marquer combien sont lourdes les fautes qu'on commet, quand on ne reduit pas la *politique* en *science*, comme ont fait les plus grands genies de *l'Europe*. Car je me souviens fort bien, qu'un jour en causant avec le Roi, je lui dis que parmi nous on avoit composé une infinité de volumes sur *l'Art du Gouvernement*, mais que contre mon intention, je lui donnai une fort petite idée de

nô

nôtre Habileté. Il me protesta qu'il avoit un souverain mépris pour tout ce qu'on apeloit *Mystere*, *Rafinement*, & *Intrigue*, soit dans un Prince, soit dans un Ministre. Il ne pouvoit comprendre ce que j'entendois par *secrets d'Etat*, à moins qu'il ne s'agit de quelque Nation rivale ou ennemie. Il renfermoit la science du Gouvernement dans des *Bornes fort étroites*, en la restreignant au bon sens, à la justice, à la clemence, & à la prompte expedition des Causes tant civiles que criminelles, avec quelques autres lieux communs qui ne meritent pas qu'on s'y arrête, & il étoit dans l'étrange opinion, que quiconque pouvoit faire que deux tuyaux de bled ou deux brins d'herbe vinssent sur un monceau de terre, où il n'en croissoit qu'un auparavant, rendoit un service plus essentiel à son pays, que toute la race des Politiques ensemble.

Les connoissances de ce peuple sont fort defectueuses, puis qu'elles consistent seulement en Morale, Histoire, Poësie, & Mathematiques, en quoi il faut avoüer qu'ils excellent. Mais la derniére de ces sciences n'est employée qu'aux usages de la vie, & qu'à l'amelioration de l'Agriculture, & de tout les Arts Mechaniques. Ce qui regarde les Idées, les Entitez, & les Abstractions, jamais je ne pus lui faire concevoir ce que c'étoit.

Aucune Loi dans ce pays ne doit exceder en mots, le nombre des lettres de leur Alphabet, qui monte seulement à vingt & deux. Mais pour dire le vrai, il y en a peu qui aye

tout

tout à fait cette longueur. Elles ſont exprimées dans les termes les plus ſimples & le plus clairs, & ce peuple eſt aſſez ſtupid pour n'y trouver qu'une ſeule interpretation C'eſt même un Crime capital que de vouloi expliquer une Loi par un Commentaire Pour ce qui eſt de la déciſion des Cauſes ci viles ou criminelles, les procedures ſont che eux en ſi petit nombre, qu'ils auroient tor de ſe vanter d'être fort habiles dans l'une o l'autre de ces choſes.

Ils ont eu l'Art de l'Imprimerie, auſſ bien que les *Chinois*, depuis un tems immemorial; mais leurs Bibliotheques ne ſon pas fort nombreuſes, puisque celle du Roi qui paſſe pour une des plus grandes, n contient qu'autour de mille voulumes, placez dans une galerie de douze cent pieds d longueur, dont j'avois permiſſion de prendre les Livres que je voulois. Le Menuiſier de la Reine avoit fait dans une de chambres de *Glumdalclitch* une maniere d'Echelle, haute de vingt & cinq pieds, & dont chaque Echelon avoit cinquante pieds de longueur. Je faiſois apuyer le Livre que je voulois lire contre la muraille, puis montant au haut de l'Echelle, je commençois par lire la premiere ligne de la page, en marchant de côté, juſqu'à ce que je fuſſe au bout de la ligne; après quoi, quand il le faloit, je deſcendois un Echelon, faiſant toujours le même manége juſqu'à ce que je fuſſe au bas de la page.

Le ſtile de ce peuple eſt clair, mâle, & coulant, mais pas fleuri, parce qu'ils évitent

ent de se servir d'expressions superflues. J'ai lu plusieurs de leurs Livres, particulierement ceux qui rouloient sur l'Histoire ou sur la Morale. Entr'autres je parcourus avec un plaisir inexprimable un vieux petit Traité qui étoit toujours dans la chambre de lit de *Glumdalclitch*, & qui apartenoit à sa Gouvernante, Dame grave, qui ne lisoit que des livres de Morale & de Devotion. Ce livre traitoit de la Foiblesse du Genre humain, & n'étoit en estime que parmi les Femmes & le Vulgaire. Je fus curieux de voir ce qu'un Auteur de ce pays pouvoit dire sur ce sujet. Cet Ecrivain parcourut les mêmes lieux communs que nos Docteurs en Morale connoissent si bien, montrant combien l'homme est un Animal petit, meprisable, & incapable de s'aider lui même & de se defendre contre les injures de l'air & contre la fureur des Bêtes feroces: Combien il étoit inferieur à une créature en force, à une autre en vitesse, à une troisiéme en prudence, & à une quatriéme en industrie. Il ajoutoit, que dans ces derniers tems, la Nature avoit dégeneré de sa premiére vigueur, & qu'elle ne produisoit plus que de petits Avortons en comparaison d'autrefois. Il dit qu'il étoit fort aparent, non seulement que l'espece des Hommes étoit primitivement plus grande, mais qu'aussi dans les premiers tems il doit y avoir eu des Geants, comme l'Histoire & la Tradition l'atestent d'un côté, & comme des os prodigieux qu'on a trouvez, le demontrent de l'autre. Il pretendoit que les loix

de

de la Nature demandoient que nous eussions été faits au commencement d'une constitution beaucoup plus robuste, & bien moins sujets à être detruits par de petits accidens, par une tuile tombant d'une maison, ou par une pierre jettée par un Enfant. De ces raisonnemens, l'Auteur tiroit plusieurs consequences morales, de grand usage pour la conduite de la vie, mais qu'il seroit inutile de placer ici. Pour ce qui me regarde, je ne pus m'empêcher d'admirer combien étoit general le talent de tourner les lectures en Moralitez, & le penchant des Hommes à se plaindre de la Nature. Et je crois qu'après une exacte recherche, ces sortes de plaintes se trouveroient aussi peu fondées parmi nous, qu'elles l'étoient chez les Habitans de *Brobdingnag*.

A l'égard de leurs Afaires Militaires, ils m'ont assuré que l'Armée de leur Roi consistoit en cent soixante & seize mille Fantassins, & en trente deux mille Cavaliers: si le nom d'Armée peut convenir à un Corps formé par des Marchands rassemblez de differentes Villes, & par des Fermiers de la Campagne, dont les Commandants sont simplement des gens de distinction sans paye ni recompense. Il faut avouër qu'ils entendent fort bien l'Exercice, & qu'ils sont excellemment disciplinez, en quoi il n'y a pas grand merite. Car, comment cela pouroit-il être autrement, dans un pays où chaque Fermier est soumis au Seigneur de sa Terre, & chaque Citoyen aux Magistrats de sa Ville, choisis par *Scrutin* à la maniére de *Venise*?

J'ay

J'ay souvent vu la Milice de *Lorbrulgrud* faisant l'Exercice dans un grand champ près de la Ville. Il pouvoit y avoir vint cinq mille Fantassins, & environ six mille Chevaux; car il m'étoit impossible de compter exactement leur nombre, veu le terrein qu'ils ocupoient. Un Cavalier monté sur un cheval de raisonnable taille, avoit plus de cent pieds en hauteur. J'ay vu un jour tous les Cavaliers de ce Corps, dans l'instant que leur Commandant en donnoit l'ordre, tirer leurs épées tous à la fois, & les brandir dans l'air. Ce spectacle avoit quelque chose de surprenant au delà de toute expression. C'étoit comme si dix mille éclairs étoient partis de diférens côtez du Ciel en même tems.

J'étois curieux de savoir comment ce Prince, dans le païs duquel il étoit impossible de penetrer, pouvoit s'être avisé de songer à des Armées, ou de faire instruire son Peuple dans la Discipline Militaire. Mais je fus bientôt mis au fait par le secours de la Conversation, & par la lecture de leurs Histoires. Car depuis plusieurs siecles, les habitans de ce pays ont été travaillez de la même maladie à laquelle tant d'autres Nations sont sujettes; je veux dire, que la Noblesse avoit travaillé à y aquerir trop de pouvoir, le Peuple trop de liberté, & le Roi trop de Despotisme. A la verité, il avoit été pourvu à tous ces inconveniens par de sages Loix: mais ces Loix avoient souvent été enfreintes par quelqu'un des trois Partis, ce qui avoit plus d'une fois fait

naître des guerres civiles, dont la derniere avoit heureusement été terminée par le Grand-pere du Prince régnant, par une composition generale; & la Milice, dont le nombre avoit été fixé alors du consentement des trois Partis, avoit été tenue depuis ce tems là exactement dans le devoir.

CHAPITRE VIII.

Le Roi & la Reine font un tour vers les Frontiéres; l'Auteur a l'honneur de les acompagner. De quelle maniere il quita ce pays. Il revient en Angleterre.

J'Avois toujours eu un fort pressentiment que je recouvrerois quelque jour ma liberté, quoi qu'il me fut impossible de concevoir par quels moyens, ou de former quelque projet qui eut la moindre ombre d'aparence de pouvoir réussir. Le Vaisseau sur lequel j'avois été étoit le premier qu'on eût jamais vu sur les Côtes de ce pays, & le Roi avoit donné les ordres les plus precis, que si quelqu'autre y venoit, on s'en rendit Maitre, & qu'on l'amenât avec l'équipage & les passagers dans une Charette à *Lorbrulgrud*. Sa Majesté souhaitoit avec ardeur d'avoir quelque femme de ma taille, par le moyen de laquelle mon espèce put se

conſerver: Mais je crois que j'aurois plutôt ſoufert mille morts, que de m'expoſer au riſque de laiſſer après moi une poſterité, qui auroit été ou miſe en cage comme des Serins de Canarie, ou peut être vendue à des perſonnes de qualité, moins à la verité pour en faire des Eſclaves, que comme des curioſitez. J'avoüe que j'étois traité avec beaucoup de douceur; j'étois le Favori d'un grand Roi, & les Delices de toute ſa Cour: Mais cependant le rôle que j'y jouois ne me paroiſſoit gueres convenir avec la dignité de ma Nature. Il m'étoit impoſſible d'oublier ces autres moi-même que j'avois laiſſez dans ma Patrie. Je mourois d'envie d'être au milieu d'un Peuple avec qui j'euſſe une eſpèce d'égalité, & dans le païs de qui je puſſe me promener ſans craindre d'être écraſé comme une Grenouille ou un jeune Chien. Mais le moment de ma Delivrance vint plus tôt que je n'avois cru, d'une maniére tout à fait extraordinaire. J'en vai raporter l'Hiſtoire & toutes les circonſtances avec la plus exacte verité.

J'avois déjà paſſé deux années dans le Pays; au commencement de la troiſiéme, *Glumdalclitch* & moi acompagnâmes le Roi & la Reine dans un tour que leurs Majeſtez firent vers la côte meridionale du Royaume. J'étois porté comme à l'ordinaire, dans ma Boëte de Voyage, laquelle comme je l'ai déjà dit, étoit un très joli Cabinet de douze pieds de largeur. Et j'avois ordonné qu'on m'atachât un Eſtrapontin avec des cordages de ſoye d'égale longueur au haut des quatre

coins de ce Cabinet, afin de ne pas ſentir la force des ſecouſſes, quand un Valet me porteroit devant lui en allant à cheval; & auſſi, pour y dormir à mon aiſe quand je ſerois en voyage. Au plancher ſuperieur de ma Boëte, vers l'endroit de l'Eſtrapontin où je mettois la tête, j'avois fait faire à l'Ouvrier, un trou d'un pied en quarré pour me donner de l'air en dormant quand il faiſoit chaud; & je pouvois fermer ce trou avec une petite planche, que je hauſſois & que je baiſſois par le moyen d'une Rainure.

Quand nous eumes fait nôtre tournée, le Roy jugea à propos d'aler paſſer quelques jours dans un Palais qu'il avoit près de *Flanflaſnic*, Ville ſituée à dixhuit miles *Angloiſes* de la Mer: *Glumdalclitch* & moi étions extrêmement fatiguez, j'avois gagné un Froid, mais la pauvre Enfant étoit ſi indiſpoſée qu'elle ne quitoit point ſa chambre. J'avois grande impatience de voir l'Ocean, qui étoit la ſeule route par laquelle je pouvois jamais m'échaper. Je fis ſemblant d'être plus incommodé que je n'étois, & demandai permiſſion d'aller prendre l'Air au bord de la Mer, avec un Page que j'aimois beaucoup, & à qui on m'avoit quelquefois confié. Je n'oublierai jamais la repugnance qu'eut *Glumdalclitch* à conſentir à ce Voyage, ni la maniére dont elle recommanda au Page d'avoir ſoin de moi, fondant en même tems en larmes, comme ſi elle avoit eu quelque preſſentiment de ce qui alloit ariver. Le Page me porta dans ma Boëte juſqu'à ce que nous fuſſions au bord de la

Mer.

Mer. Je lui dis alors de me mettre à terre, & après avoir levé un de mes chassis, mes tristes regards errérent quelque tems sur la Mer. Je me trouvai mal, & dis à mon Conducteur que j'avois envie de me reposer un peu dans mon Estrapontin, & que j'espérois qu'un petit sommeil me feroit du bien. Je me couchai, & le Page ferma la Fenêtre de peur que le froid qui auroit pu y entrer ne m'incommodât. Je ne tardai guères à m'endormir, & tout ce que je puis conjecturer est, que pendant que je dormois, le Page ne croiant pas que je pusse courir aucun risque, s'étoit amusé à chercher des œufs d'Oiseaux dans les crevasses des Rochers; amusement auquel j'avois déjà vu qu'il se divertissoit, dans le tems que j'étois encore à ma Fenêtre: Quoiqu'il en soit à cet égard, je fus soudain éveillé par un coup violent qui fut donné sur l'Anneau qui étoit ataché au dessus de ma Boëte, pour qu'on put me porter plus facilement. Je sentis que ma Boëte s'élevoit fort haut en l'air, & qu'ensuite elle décendoit avec une prodigieuse vitesse. La premiére secousse avoit pensé me jetter hors de mon Estrapontin, mais après le mouvement fut plus doux. Je jettai plusieurs cris également inutiles, & en regardant par mes Fenêtres, je ne vis que le Ciel & les nuées. J'entendis précisément au dessus de ma tête un bruit qui ressembloit à un bâtement d'Aîles, & commençai alors à entrevoir l'horreur de ma situation. Je devinai qu'une Aigle avoit pris l'Anneau de ma Boëte dans son bec, dans le dessein

de la laiſſer tomber ſur un Rocher comme une Tortue dans ſon écaille, & puis d'en tirer mon corps pour le devorer: Car l'odorat de cet Animal eſt ſi admirable qu'il ſent ſa proye à une très-grande diſtance, quand même elle ſeroit encore mieux cachée que je ne l'étois entre des planches qui n'avoient pas deux pouces d'épaiſſeur.

Quelques momens après j'entendis que le batement d'aîles devenoit plus fort, & je m'aperçus que ma Boëte hauſſoit & baiſſoit continuellement. Il me ſembla que l'Aigle (car je n'ay jamais pu m'ôter de l'eſprit que ce n'en fut une qui tenoit l'anneau de ma Boëte dans ſon bec) étoit ataquée par quelque autre Oiſeau, & un inſtant après je remarquai que je tombois perpendiculairement, mais avec une ſi prodigieuſe rapidité que j'en fus preſque hors d'haleine. Ma chute avoit environ duré une Minute, quand ma Boëte parvint à la ſurface de la Mer, & fit en y tombant un bruit auſſi grand que celui de la cataracte de *Niagara*; après quoi je fus dans l'obſcurité pendant une autre minute, & puis ma Boëte commença à remonter aſſez pour que je puſſe voir de la lumiére vers le haut de mes fenêtres. Je m'aperçus alors que j'étois tombé dans la Mer. Ma Boëte, par la peſanteur de mon Corps, auſſi bien que par celle des Meubles qu'elle renfermoit, & des plaques de fer atachées aux quatre coins en haut & en bas pour rendre le batiment plus fort, flotoit enfoncée de cinq pieds dans l'Eau. Je m'imaginai alors, comme à preſent, que l'Aigle en s'envolant avec

avec ma Boëte, avoit été pourſuivie par deux ou trois autres Oiſeaux de la même ou d'une diferente eſpèce, & que pendant qu'elle ſe defendoit contr'eux, qui aparemment vouloient avoir leur part de la proye, elle avoit été forcée de me laiſſer tomber. Les plaques de fer atachées au plancher inferieur de la Boëte (car celles-ci étoient les plus fortes) avoient conſervé la Balance pendant qu'elle tomboit, & empêché que le choc de l'eau ne la mît en pièces. D'ailleurs elle étoit ſi bien fermée de tous côtez qu'il n'y entra que très-peu d'eau. Ce ne fut pas ſans peine que je ſortis de mon Eſtrapontin, après avoir eu auparavant la précaution de faire entrer un peu d'Air frais, dont j'avois grand beſoin, par l'ouverture qui avoit été faite au haut de mon Cabinet dans ce deſſein.

Combien de fois ne ſouhaitai-je pas alors d'être avec ma chére *Glumdalclitch*, dont une ſeule heure m'avoit ſi fort éloigné ! Et je puis dire avec verité, qu'au milieu de mes propres malheurs, je ne pus m'empêcher de plaindre ma pauvre Nourice, & d'être ſenſible aux maux que ma perte alloit probablement lui atirer. Il y a peut-être peu de Voyageurs qui ſe ſoient trouvez dans des conjonctures auſſi triſtes que celle où j'étois, atendant à tout moment à voir ma Boëte miſe en pieces, ou engloutie par les ondes. Il n'y avoit plus de reſſource pour moi, ſi un ſeul carreau de vitre étoit venu à ſe caſſer. Je vis l'eau qui entroit par pluſieurs petites crevaſſes que je tachai de boucher le mieux qu'il

m'étoit poſſible, & j'eus le bonheur d'en venir à bout. Cependant mon état étoit bien déplorable: ma Boëte ne pouvoit manquer d'aler tôt ou tard à fond; & quand même elle n'auroit pas couru ce riſque, le froid & la faim m'auroient infailliblement cauſé la mort. Je fus quatre heures dans ces triſtes circonſtances, atendant & à la lettre ſouhaitant que chaque moment fut le dernier de ma vie.

J'ai déja informé mes Lecteurs, qu'il y avoit deux fortes gaches atachées au côté de ma Boëte où il n'y avoit pas de Fenêtre, dans leſquelles celui qui me portoit en allant à cheval, avoit ſoin de paſſer un ceinturon de cuir qu'il ſe boucloit enſuite autour du milieu. Pendant que j'étois dans ce deplorable état, j'entendis, ou du moins je crus entendre quelque bruit vers le côté de ma Boëte auquel les gaches étoient atachées, & un inſtant après je m'imaginai que ma Boëte étoit tirée ſur la ſuperficie de la Mer; car de tems en tems je ſentois que les Flots batoient mes fenêtres de la même maniére que quand un Vaiſſeau fend les ondes. Je fus frapé alors d'un rayon d'Eſpoir, quoique je ne conçuſſe pas encore la poſſibilité d'échaper. Je defis les vis qui atachoient une de mes chaiſes à terre, & fis enſuite de mon mieux pour faire tenir cette chaiſe juſtement au deſſous de la petite planche que je venois d'ouvrir; après quoi je montai deſſus, & après avoir aproché ma bouche du trou le plus près qu'il me fut poſſible, je me mis à crier à l'aide à haute voix, & dans

tou-

toutes les Langues que je favois. J'atachai enfuite mon mouchoir à un Bâton que je portois d'ordinaire, & après avoir fouré le mouchoir par le trou, je le tournai & le fis voltiger plufieurs fois en l'air, afin qu'en cas que quelque Vaiffeau ou quelque Chaloupe fuffent près de là, les Matelots puffent deviner que quelque infortuné Mortel étoit enfermé dans cette Boëte.

Tous mes cris & tous mes fignaux ne furent à ce qu'il me paroiffoit ni vus ni entendus, mais je m'aperçus clairement que ma Boëte continuoit à être tirée. Une heure après, ce côté de ma Boëte où les gaches étoient atachées, & où il n'y avoit point de Fenêtre, donna contre quelque chofe de dur. Je craignis que ce ne fut un Rocher, & je me trouvai plus fecoüé qu'auparavant. J'entendis diftinctement au deffus de ma Boëte un bruit affez femblable à celui que fait un Cable qu'on tire à travers un Anneau. Je vis alors que ma Boëte montoit infenfiblement, & qu'elle étoit de trois pieds plus haute qu'auparavant avant que de s'arrêter. Sur quoi je recommençai fur nouveaux fraix à crier au fecours, & à faire voltiger mon Mouchoir; un cri, que plufieurs voix mêlées enfemble rendoit confus, me fervit de reponfe, & me caufa un Tranfport de joye qui ne peut être conçu que par ceux qui l'ont éprouvé. Un moment après j'entendis marcher fur ma tête, & quelqu'un criant par le trou à haute voix en Anglois, s'il y a quelques uns en bas, qu'ils parlent. Je repondis que j'étois un Anglois, que fa

mauvaiſe fortune avoit mis dans la ſituation la plus afreuſe où jamais homme eut été, & que je priois, par tout ce qui eſt capable d'émouvoir, de me tirer de la priſon où j'étois. La voix repliqua que je n'avois rien à craindre, puiſque ma Boëte étoit atachée à leur Vaiſſeau; & que le Charpentier viendroit incontinent pour faire au deſſus de ma Boëte un trou qui fut aſſez grand pour me tirer dehors. Je repondis, que cela étoit inutile & demanderoit beaucoup de tems: qu'il valoit bien mieux que quelcun de l'Equipage mit un doigt dans l'anneau, & tirât ainſi ma Boëte de la Mer, pour la mettre enſuite dans la Cabane du Capitaine. Quelques uns de ceux qui m'entendirent tenir ce langage, crurent que j'avois perdu l'eſprit; d'autres n'en firent que rire; car j'avoüe à ma honte que je ne faiſois pas atention que j'étois à preſent parmi des hommes de ma force & de ma taille. Le Charpentier vint, & fit en peu de minutes une Ouverture de quatre pieds en quarré, puis y fit paſſer une petite Echelle, ſur laquelle je montai pour me rendre dans le Vaiſſeau.

Tout l'Equipage étoit dans le dernier Etonnement, & me faiſoit mille queſtions, auxquelles je n'avois aucune envie de repondre. Je ne fus pas moins étonné de mon côté de voir tant de pigmées: car ils me paroiſſoient tels, pour avoir été ſi long tems acoutumé à ne voir que des objets monſtrueux. Mais le Capitaine, nommé *Thomas Wilcolks*, qui étoit un Homme genereux & obligeant, remarquant que j'alois tomber

en

en foibleſſe, me prit dans ſa Cabane, me donna un cordial pour m'empêcher de m'évanouir, & me fit coucher ſur ſon propre lit, afin que je priſſe un peu de repos, dont certes j'avois grand beſoin. Avant que de me mettre au Lit, je lui donnai à connoître que j'avois quelques nipes dans ma Boëte que je ſerois faché de perdre; entr'autres un bon Eſtrapontin, un aſſez joli lit de camp, deux chaiſes, une table, & un Cabinet. Que ma Boëte étoit matelaſſée de tous côtez de ſoye & de coton, & que s'il vouloit la faire aporter par quelqu'un de l'Equipage dans ſa Cabane, je lui montrerois ce que je lui venois de nommer, & quelques autres choſes encore. Le Capitaine m'entendant proferer ces abſurditez crut que je revois. Cependant (à ce que je m'imagine pour me tranquiliſer) il me promit d'y donner ordre, & s'étant rendu ſur le Tillac, il fit décendre quelques uns de ſes gens dans ma Boëte, dont, (comme je le trouvai depuis) ils tirérent tout ce qu'il y avoit de bon; mais les chaiſes & le Cabinet étant atachez avec des vis au plancher, furent beaucoup endommagées par l'ignorance des Matelots, qui voulurent les enlever à force de bras. Quand ils ne virent plus rien qui leur valut la peine d'être pris, ils jettérent à la Mer ma Boëte, qui étant ouverte en pluſieurs endroits, ne tarda guères à aller à fond. Et, pour dire le vrai, je fus bien aiſe dans la ſuite de n'avoir pas été temoin de ce ſpectacle, qui m'auroit rapellé le ſouvenir le plus triſte & le plus acablant.

Je dormis quelques heures, mais d'un ſommeil troublé à chaque inſtant par la penſée du lieu que j'avois quité, & des Dangers auxquels je venois d'échaper. Neanmoins, je me trouvai un peu mieux à mon reveil. Il étoit alors environ huit heures du ſoir, & peu après le Capitaine ordonna qu'on ſervit le ſouper, croyant que j'avois déja jeuné aſſez long-tems. Il m'entretint avec beaucoup de douceur, & quand nous fumes ſeuls, il me pria de lui faire la Relation de mes Voyages, & de lui raconter par quel accident je m'étois trouvé dans cette énorme Machine de bois. Il me dit, qu'environ à midi, regardant par ſa Lunette d'aproche, il avoit vu ma Boëte, & que croyant que c'étoit un Vaiſſeau, il avoit formé le deſſein de tacher de le joindre, dans l'eſperance d'en acheter quelques Biſcuits dont on commençoit à manquer à ſon Bord. Qu'en aprochant, il avoit remarqué ſon Erreur, & envoyé la Chaloupe pour voir ce que c'étoit qui flotoit ſur l'Eau. Que ſes gens étoient revenus fort effrayez, jurants, qu'ils avoient vu une Maiſon flotante. Que s'étant moqué de leur folie, il s'étoit lui-même mis dans la Chaloupe, après avoir donné ordre auparavant à ſes gens de prendre un fort Cable avec eux. Que le tems étant calme, à l'aide des rames il avoit pluſieurs fois fait le tour de ma Boëte, & conſideré mes Fenêtres. Qu'il avoit decouvert deux gaches à un côté, qui étoit tout de planches, ſans aucune ouverture pour donner paſſage à la lumiere. Qu'il avoit commandé alors à ſes Matelots d'aprocher

avec

avec la Chaloupe de ce côté, d'atacher le Cable à une des gâches, & puis de tirer la Caisse (c'est le nom qu'il lui donnoit) jusqu'au Vaisseau. Quand cela fut fait, il ordonna qu'on atachât un autre Cable à l'Anneau qui étoit ataché au dessus de ma Boëte, & qu'on la haussât, avec des poulies, ce que tous les gens du Vaisseau ne purent faire au delà de deux ou trois pieds. Il me dit qu'il avoit bien vu mon baton & mon mouchoir, & qu'il en avoit conclu que quelque malheureux étoit enfermé dans cette étrange maniére de Prison. Je demandai si lui ou quelqu'un de l'Equipage avoit vu quelques Oiseaux d'une grandeur prodigieuse dans l'Air, vers le tems qu'il m'avoit découvert la premiere fois. Sa reponse fut, que parlant sur ce sujet avec ses Matelots pendant que je dormois, un d'eux lui dit avoir observé trois Aigles volant vers le Nord, mais qu'il n'avoit pas remarqué qu'elles fussent plus grandes que les Aigles ordinaires, ce que j'atribuë à la prodigieuse hauteur à laquelle elles étoient: & il ne put pas deviner la raison qui m'avoit porté à faire cette Question. Je demandai alors au Capitaine à quelle distance il croyoit être de terre; il dit qu'à son avis nous en étions au moins à une centaine de lieuës. Je lui protestai, qu'il se trompoit tout au moins de la moitié, puis qu'il n'y avoit que deux heures que j'avois quité le pays dont je venois quand je tombai dans la Mer. Cette reponse lui fit croire de nouveau que j'avois l'esprit egaré, ce qu'il fit assez connoitre en me disant de m'aller coucher

 dans

dans une Cabane qu'il m'avoit fait preparer. Je l'aſſurai que ſa converſation me faiſoit plus de bien que le repos que je pourois prendre, & qu'au reſte j'étois dans mon bon ſens autant que je l'avois été de ma vie. Alors il prit ſon ſerieux, & me demanda en confidence ſi je n'avois pas l'eſprit troublé par le remords de quelque crime affreux, dont j'avois été puni par l'ordre de quelque Prince, qui m'avoit fait renfermer dans une Caiſſe & jetter en mer, comme dans d'autres Pays on expoſe à la merci des Flots dans une petite Barque ſans proviſions des Criminels du premier ordre; Il ajouta que quoi qu'il fut faché que ſon Vaiſſeau eut ſervi d'Azile à un ſcelerat, il s'engageoit néanmoins à me mettre ſain & ſauf à terre dans le premier Port où nous arriverions. Ce qui augmentoit ſes ſoupçons, pourſuivoit-il, étoient de certains Diſcours abſurdes que j'avois premiérement tenus aux Matelots, & enſuite à lui même, auſſi bien que mon air hagard & ma contenance troublée.

Je le ſupliai d'avoir la patience de m'entendre conter mon Hiſtoire, ce que je fis avec la plus exacte Fidelité depuis mon depart d'Angleterre juſqu'au moment qu'il m'avoit découvert. Et comme la Verité a toujours un certain pouvoir ſur des Eſprits raiſonnables, je n'eus pas grand peine à perſuader mon Capitaine, qui avoit quelque teinture de ſavoir & un ſens droit, de ma candeur & de ma veracité. Mais pour le convaincre encore davantage, je le priai de donner ordre que mon Cabinet, dont j'avois

la

la Clef dans ma poche, fut aporté, (car il m'avoit déjà notifié ce que les Matelots avoient fait de ma Boëte.) J'ouvris le Cabinet en sa presence, & lui montrai la petite colection de raretez que j'avois faite dans le pays dont je venois de sortir d'une maniére si miraculeuse. Je lui fis voir le peigne que j'avois fait des poils de la barbe du Roi; un grand nombre d'Eguilles & d'Epingles, dont les plus petites avoient un pied de longueur, & les plus grandes une demi verge; quelques peignures des cheveux de la Reine, & une bague d'or dont elle me fit un jour present de la maniere du monde la plus obligeante, la tirant de son petit doigt, & me la mettant en guise de colier autour du cou. Je sollicitai le Capitaine d'accepter cette Bague comme une foible marque de ma Reconnoissance, mais il ne voulut jamais y consentir. Enfin, pour ne laisser plus aucun doute sur le chapitre de ma veracité, je lui fis voir mes culotes qui étoient faites de la peau d'une seule souris.

Je ne pus lui rien faire accepter, sinon une dent d'un Laquais, que je vis qu'il examinoit avec beaucoup de curiosité, & dont il me paroissoit avoir grande envie. Il la reçut avec des remerciemens qui n'étoient nullement proportionnez à la petitesse du present. Cette Dent, qui n'étoit pas le moins du monde gâtée, avoit apartenu à un Valet de pied de *Glumdalclitch*, auquel un Chirurgien étourdi l'avoit arrachée au lieu d'une autre qui lui faisoit mal: Je la demandai pour la con-

conserver dans mon Cabinet. Elle avoit environ un pied de longueur & quatre pouces de diamétre.

Le Capitaine fut charmé du recit que je venois de lui faire, & dit, qu'il esperoit que je ne manquerois pas d'en faire part au Public, lorsque je serois arrivé en *Angleterre*. Je repondis, que le nombre des Voyages qu'on avoit imprimez n'étoit déjà que trop grand, qu'à cet égard il faloit, ou garder le silence, ou avoir quelque chose d'extraordinaire à raconter; sans imiter pourtant ces Auteurs, qui fourent du merveilleux dans leurs écrits aux depens de la verité. Que mon Histoire ne contiendroit que des Evenemens ordinaires, sans avoir aucun de ces Ornemens que prête la Description des Plantes, des Arbres, des Oiseaux & des Bêtes feroces, ou bien celle des Coutumes barbares & du Culte idolatre de quelque Peuple sauvage: Ornemens dont aucun livre de Voyages ne manquoit. Que cependant je lui étois fort obligé de la bonne opinion qu'il temoignoit avoir, & que je songerois à ce qu'il venoit de me dire.

Il me marqua être fort étonné de m'entendre parler si haut, demandant si le Roi ou la Reine de ce pays étoient durs d'Oreilles. Je lui dis qu'il y avoit déjà plus de deux ans que j'étois acoutumé à ce Ton, & que j'étois aussi surpris de l'entendre parler si bas, qu'il pouvoit l'être de ce que je criois si haut. Que pendant le tems que j'avois passé dans ce pays, quand j'avois voulu parler à quel-

qu'un, j'avois été obligé de hausser autant la voix, qu'un homme qui étant dans la Ruë auroit voulu se faire entendre d'un autre placé au haut d'un Clocher; excepté pourtant lorsque j'étois sur une Table, ou que quelqu'un me tenoit dans sa main. Je lui dis une autre chose que j'avois remarquée, assavoir, que dans le tems que je ne faisois que d'entrer dans son Vaisseau, & que tous les Matelots étoient autour de moi, ils me parurent les plus petites Créatures que j'eusse jamais vuës: Que cela étoit si vrai, que dans le Royaume dont je sortois, je n'avois jamais osé me regarder dans un miroir, parce que, acoutumé que j'étois à voir de si prodigieux objets, le sentiment de ma petitesse m'auroit trop mortifié. Le Capitaine me dit, que pendant que nous soupions, il avoit remarqué que je regardois chaque chose avec une espèce d'étonnement, & que plusieurs fois j'avois paru être sur le point d'éclater de rire, ce qu'il avoit atribué au desordre de mon Cerveau. Je lui repondis, qu'il étoit vrai, & que ma surprise venoit de l'infinie petitesse de tout ce que je voyois; & là dessus je me mis à faire une description de tout ce qui avoit paru sur sa table, telle que l'auroit faite un habitant de *Brobdingnag*, s'il avoit été à ma place. Mon homme se mit à rire, & pour me faire mieux sentir le ridicule de ce que je venois de dire, me protesta, que du meilleur de son cœur il auroit donné cent Guinées d'avoir vu l'Aigle tenant ma Boëte dans son bec, & la laissant en-

ensuite tomber dans la mer : Qu'il étoit bien dommage que personne n'eut été temoin oculaire d'un fait si singulier, & dont la description meritoit si fort d'être transmise à la posterité la plus reculée: Après cette Raillerie vint la comparaison de *Phaëton*, qui étoit trop naturelle pour qu'il me l'épargnat.

Deux jours après que je fus venu à Bord, le vent qui auparavant n'avoit pas été fort bon, devint excellent, & rendit nôtre Voyage plus court & plus heureux que nous n'aurions osé esperer. Le Capitaine relacha seulement à un ou deux Ports, & envoya la Chaloupe à terre pour aler querir quelques Provisions & de l'Eau douce, mais je ne sortis pas du Vaisseau avant que nous fussions arrivez aux Dunes, ce que nous fimes le 3. de *Juin* 1706. environ neuf mois après ma sortie de *Lorbrulgrud*. J'ofris au Capitaine de lui laisser en gage tout ce que j'avois pour sureté du payement de ce que je pouvois lui devoir pour m'avoir transporté dans mon pays, & nourri si long-tems; mais il me protesta qu'il n'en vouloit pas un sou. Nous primes tendrement congé l'un de l'autre, & je lui fis promettre qu'il viendroit me voir chez moi quand il seroit à *Londres*. Je louai un Cheval & un Guide pour prix & somme de cinq schelins, que j'empruntai du Capitaine.

Sur la Route, considerant la petitesse des Maisons, des Arbres, des Bestiaux & des Hommes, je me crus tout à coup transporté dans l'Empire de *Lilliput*. Je craignois

gnois de marcher sur chaque Voyageur que je rencontrois, & je criai à plusieurs de s'ôter du chemin: Impertinence qui pensa me faire des querelles, toute involontaire qu'elle étoit.

Quand je fus arrivé chez moi, & qu'un des Domestiques m'eut ouvert la porte, je me baissai pour y entrer, ma Femme courut au devant de moi pour m'embrasser, mais je me courbai plus bas que ses genoux, m'imaginant qu'autrement il lui seroit impossible d'atteindre à ma bouche. Ma Fille s'agenouilla pour demander ma benediction, mais je ne la vis que quand elle se fut levée, ayant été acoutumé depuis si long tems à tourner la tête & les yeux vers des visages, qui étoient en hauteur à la distance de soixante pieds du mien. Je regardai mes Domestiques & deux ou trois Amis qui se trouvoient alors par hazard chez moi, comme autant de Pigmées à l'égard desquels j'étois un Géant. Je dis à ma Femme qu'elle avoit vécu avec trop de Frugalité, puis qu'elle & sa Fille étoient amaigries & apetissées au delà de toute expression. En un mot, je dis un si grand nombre de Folies, que tous furent de l'avis dont le Capitaine avoit été d'abord, & conclurent unanimement que j'avois perdu l'esprit. Ce que je raporte comme un Exemple remarquable du pouvoir prodigieux de l'habitude. Cependant je ne tardai guères à revenir de cette espèce de Maladie: mais ma Femme

me protesta que je n'irois plus en Mer
mais par malheur pour moi il étoit d
qu'elle n'auroit pas le pouvoir de m'en em
pêcher, comme mes lecteurs pourront le voi
cy-après.

Fin de la Seconde Partie & du Tome Premier.



VOYAGES
DU CAPITAINE
LEMUEL GULLIVER,
EN
DIVERS PAYS ELOIGNEZ.
TOME SECOND.
Premiere Partie.

Contenant le Voyage de Laputa, Balnibarbi, Glubbdubdribb, Luggnagg, & Japon.



A LA HAYE,
Chez P. GOSSE & J. NEAULME.
MDCCXXVII.

TABLE

DES CHAPITRES

du Voyage de Laputa, Balnibarbi, &c.

CHAP. I.

CHAP. II.

CHAP. III.

CHAP. IV.

CHAP. V.

CHAP. VI.

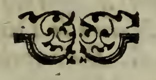
CHAP. VII.

CHAP. VIII.

CHAP. IX.

CHAP. X.

CHAP. XI.

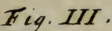


TABLE

DES CHAPITRES

du Voyage au Pays des Houyhnhnms.

VOYA-



Pais Inconnu.



C. de Patience.

Terre de la Compagnie.

TERRE DE

S.t James Baÿ.

Robbin I.

IESSO.

Salmon B.

Detroit de de Vries.

Staten I.

Laputa.

C. Canal.

MER DE COREA.

BALNIBARBI

Lagado

Sande I.

Torpui.

Nabo.

Toy.

Inaba.

Nivalo.

Red P.t

Meaco.

Iedo.

Bosho P.t

IAPON.

Osacca.

Turingo.

Barnevelts

Decouvert A.D. 1701

Tonsa I.

Ongeluckig I.

Bungo I.

Sonlh I.

Dimeris Strats.

LUGNAGG.

Traldragdut.

I. Tanaxima.

Sialo.

Clamrgnig.

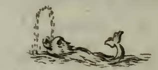
Glanguen.

Maldonada.

I Diserte.

Glubdrubdnb.

Urac Timal.





VOYAGES.

PART. III.

VOYAGE DE LAPUTA, DE BALNIBARBI, DE LUGGNAGG, DE GLUBBDUBDRIB ET DU JAPON.

CHAPITRE I.

L'Auteur entreprend un troisiéme Voyage; est pris par des Pirates. Mechanceté d'un Flamand. Il arrive dans une Isle & est reçu dans la Ville de Laputa.

IL n'y avoit que dix jours que j'étois de retour, qu'un Capitaine nommé *Guillaume Robinson*, Commandant de *l'Esperance*, qui étoit un Vaisseau de trois cent Tonneaux, vint me rendre visite. J'avois déja

été Chirurgien d'un Vaiſſeau qui lui apartenoit, & ſur lequel nous avions fait enſemble un Voyage au *Levant*. Il m'avoit toujours traité plutôt en Frére qu'en Officier inferieur, & ayant oui dire que j'étois arrivé, il vint me voir par amitié, (à ce que je croyois) puiſque toute nôtre Converſation ſe paſſa en Complimens ordinaires après une longue abſence. Mais après m'avoir réiteré pluſieurs fois ſes viſites, m'avoir exprimé ſa joye de me trouver en ſi bonne ſanté, & demandé ſi j'avois renoncé pour le reſte de ma vie aux Voyages, il me dit qu'il avoit deſſein d'en faire un aux *Indes Orientales*, dans deux mois, & me pria de vouloir être Chirurgien de ſon Vaiſſeau: Je ſcai bien, ajouta-t-il, que ce n'eſt plus un employ à vous être ofert; mais ce qui pouroit le rendre acceptable, c'eſt que ſans compter les deux Aides ordinaires, vous aurez encore un Chirurgien ſous vous, que vôtre paye ſera double, & que je m'engage à déférer autant à vos avis, que ſi vous étiez Commandant comme moi.

Il me dit pluſieurs autres choſes obligeantes, & d'ailleurs je le connoiſſois pour un ſi honnête homme, que je ne pus rejetter ſon projet. La fureur que j'avois de voir de nouveaux pays, continuant (nonobſtant les maux que ma curioſité m'avoit attirez) à être auſſi violente que jamais, la ſeule difficulté fut de perſuader ma Femme, dont néanmoins j'obtins enfin le conſentement, par la vuë des Avantages qui en pouroient revenir à nos Enfans.

Nous partimes le 5. *d'Aouſt* 1706. & arrivâmes

vâmes au Fort de *St. George* le 11. *d'Avril* 1707. où nous nous arrêtames trois ſemaines, pour l'amour de quelques Malades qu'il y avoit à notre Bord. De là nous fimes Voile pour le *Tonquin*, où le Capitaine avoit reſolu de paſſer quelque tems, parce que pluſieurs des Marchandiſes qu'il vouloit acheter n'étoient pas prêtes, & ne le pouvoient être encore de quelques mois. C'eſt pourquoi dans l'Eſperance de ſe dédommager des fraix qu'il feroit obligé de faire en attendant, il acheta une Chaloupe, qu'il fit charger de diferentes ſortes de Marchandiſes qui ſont de debit chez les *Tonquinois*, & ayant mis ſur cette Chaloupe quatorze Hommes, dont trois étoient des Naturels du pays, il m'établit Commandant de la Chaloupe; avec pouvoir de trafiquer pendant l'eſpace de deux Mois, que ſes Affaires l'obligeoient de paſſer à *Tonquin*.

Il n'y avoit que trois jours que nous avions mis en Mer, qu'il ſe leva une furieuſe Tempête, qui nous porta pendant cinq jours au Nord-Nord-Eſt, & puis à l'Eſt, après quoi nous eumes beau tems avec une bonne fraicheur de Weſt. Le dixiéme jour nous fumes pourſuivis par deux Corſaires qui nous eurent bien tôt joints, & pris, car nous n'étions pas aſſez de monde pour pouvoir faire quelque reſiſtance, & ma Chaloupe étoit trop chargée pour qu'il fut poſſible d'échaper à force de voiles.

Les deux Corſaires nous abordérent dans le même inſtant, & ſe jettérent ſur nôtre Tillac à la tête de leurs gens: mais trou-

vant que nous étions tous prosternez (suivant l'ordre que j'en avois donné,) ils se contentérent de nous bien lier ; & puis, ayant donné ordre à quelques uns de leur gens de nous bien garder, ils se mirent à chercher ce qu'il y avoit dans la Chaloupe. Je remarquai parmi eux un *Flamand*, qui paroissoit avoir quelque Autorité, quoi qu'il ne fut Commandant d'aucun des deux Vaisseaux. Il connut à nôtre Air & à nôtre Habillement que nous étions *Anglois*, & nous adressant la parole dans son Langage, il jura que nous serions jettez dans la Mer, liez dos à dos. Je parlois passablement *Flamand*. Je lui dis qui nous étions, & le priai qu'en consideration du titre de Chrêtien que nous portions l'un & l'autre, il voulut porter le Capitaine à avoir pitié de nous. Cette priére ne servit qu'à l'irriter encore plus, & qu'à lui faire repeter ses Menaces ; puis s'étant tourné vers ses Compagnons, il leur parla avec beaucoup de vehemence en *Japonois*, à ce que je m'imagine, se servant souvent du mot de *Chrêtiens*.

Le plus grand des deux Vaisseaux Corsaires, étoit commandé par un Capitaine *Japonois*, qui parloit un peu *Flamand*, quoi que fort mal. Il s'aprocha de moi, & après plusieurs Questions, auxquelles je repondis avec beaucoup d'humilité, il dit que nous ne mourrions point. Je fis une profonde reverence au Capitaine, & me tournant ensuite vers le *Flamand*, je lui dis, que j'étois surpris de trouver plus de compassion dans un Payen, que dans lui qui faisoit profession du Chri-

Christianisme. Mais je ne tardai guères à me repentir de ces imprudentes paroles, car ce méchant Homme ayant plusieurs fois vainement taché de persuader aux deux Capitaines de me faire jetter daas la Mer (ce qu'ils ne voulurent pas lui acorder après la promesse qui m'avoit été faite que j'aurois la vie sauve) eut pourtant le pouvoir d'obtenir d'eux, qu'on m'infligeroit une peine plus cruelle en aparence que la Mort même. Mes gens furent distribuez sur les deux Vaisseaux, & les Pirates chargérent quelques uns de leurs Matelots de naviger ma Chaloupe. Pour ce qui me regarde, il fut resolu que je serois mis dans un petit Canot, avec des Rames, une Voile, & des provisions pour quatre jours, que le Capitaine *Japonois* eut la bonté de doubler, & puis abandonné au gré des Flots. Je descendis dans le Canot, pendant que le *Flamand* me regaloit de tous les termes injurieux que sa Langue maternelle put lui fournir.

Environ une heure avant que d'avoir aperçu les Corsaires, j'avois pris hauteur, & trouvé que nous étions au 46. degré de Latitude Septentrionale, & au 183. Degré de Longitude. Quand je fus à quelque distance des Pyrates, je decouvris par le moyen de ma Lunette d'aproche quelques Isles au Sud-Est. Je haussai ma Voile dans le dessein de gagner la plus prochaine de ces Isles, ce que je crus pouvoir faire en trois heures. Quand j'y fus arrivé, je vis que ce n'étoit qu'un Amas de petits Rochers, sur lesquels je trouvai plusieurs Oeufs d'oiseaux, &

ayant fait du Feu avec un Fusil, j'allumai quelques Bruyéres & quelques autres herbes séches, sur lesquelles je rotis mes œufs. Ce fut là tout mon souper, parce que je voulois épargner mes provisions autant qu'il m'étoit possible. Je passai la nuit à l'abri sous un Rocher, avec un peu de Bruyéres sous la tête & dormis fort bien.

Le jour suivant je gagnai une autre Isle, & de la une troisième, & ensuite une quatriéme, me servant tantôt de ma Voile & tantôt de mes Rames. Mais pour ne pas fatiguer le Lecteur d'un détail peu intéressant, je dirai seulement que le cinquiéme jour j'arrivai à la derniére des Isles que j'avois aperçues, & qui étoit au Sud-Sud-Est de la premiére.

Cette Isle étoit plus éloignée que je n'avois cru, & je fus plus de cinq heures en chemin avant que d'y aborder: J'en fis presque le tour tout entier, avant que de trouver un endroit propre à débarquer, qui etoit une petite Baye environ trois fois plus large que mon Canot. Je trouvai que le fond de l'Isle étoit tout pierreux, quoi qu'il y eut par ci par là quelques Toufes d'herbe. Je pris mes petites provisions hors de la Chaloupe, & après avoir fait un leger Repas, je mis le reste dans une Caverne, dont cette Isle étoit pleine. Je rassemblai une bonne quantité d'Oeufs & d'herbes seches, pour faire de l'une & de l'autre de ces choses le même usage que j'en avois déjà fait. (Car j'avois avec moi une pierre à feu, un Fusil, de la Méche & un Verre ardent.) Je passai

tou-


Fig

toute la nuit dans la Caverne où étoient mes provisions. La même Bruyére, qui me servoit de Chaufage, me tenoit lieu de Lit. Les cruelles inquietudes dont j'étois agité, m'empêchérent de fermer l'oeil de toute la nuit. Je considerois que je ne pouvois m'atendre qu'à une mort inévitable dans un lieu aride & desert comme celui où j'étois. Ces pensées m'acabloiént si fort, que je n'eus pas le courage de me lever, & qu'avant que de sortir de ma Caverne, il faisoit déjà grand jour. Je me promenai quelque tems parmi les Rochers : le Ciel étoit fort serein & le Soleil si chaud, que je fus obligé d'en détourner les yeux: quand tout d'un coup cet Astre fut obscurci, à ce qu'il me paroissoit, d'une maniére tout à fait diferente, que lors qu'un Nuage vient à le couvrir. Je tournai la tête, & aperçus entre moi & le Soleil un grand Corps opaque, qui aprochoit de l'Isle où j'étois. Ce corps me paroissoit être à la hauteur de deux miles, & il m'ôta la vuë du Soleil pendant six ou sept minutes. Je ne remarquai pas que l'Air fut beaucoup plus froid pendant cet intervale, ou le Ciel beaucoup plus obscurci, que si je m'étois tenu à l'ombre d'une haute Montagne. Ce corps continuant toujours à s'aprocher, je vis que c'étoit une substance ferme, & dont le dessous étoit fort uni. J'étois alors sur une hauteur à la distance de deux cent Verges du Rivage, & environ d'une Mile Angloise du corps dont je parle. Je pris alors ma Lunette d'aproche, & pus apercevoir distinctement plusieurs hommes se mouvants sur les Côtes

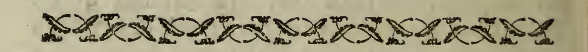
de cette nouvelle Planète, mais il me fut impossible de distinguer ce qu'ils faisoient.

Cet Amour pour la vie, qui nous quite si rarement, excita en moi quelques sentimens de joye, & je conçus quelque espoir de sortir d'une maniére ou d'autre de l'afreuse situation où j'étois. Mais il me seroit dificile d'exprimer quel étoit en même tems mon étonnement, de voir en l'Air une Isle habitée par des Hommes, qui (à ce qu'il me paroissoit) pouvoient la hausser, la baisser, en un mot lui donner le Mouvement qu'ils vouloient; mais n'étant pas alors d'Humeur de philosopher sur ce Phenomene, je tournai toute mon atention à considerer quel cours l'Isle prendroit, parce qu'elle me paroissoit être arrêtée. Un instant après néanmoins, elle continua à s'aprocher, & j'en pus voir les côtez, environnez de diferentes suites de Galeries, & de montées mises à de certaines distances, pour descendre de l'une dans l'autre. Dans la galerie la plus basse je vis quelques personnes qui péchoient avec de longues lignes, & d'autres qui ne faisoient que regarder: Je leur fis signe en tournant mon Bonnet, (car il y avoit déja quelque tems que mon chapeau étoit usé) & mon Mouchoir dessus ma tête. Quand ils furent à portée d'entendre ma Voix, je criai de toute ma force, & remarquai par les regards qu'ils jettoient de mon coté, & par les signes qu'ils se faisoient les uns aux autres, qu'ils m'avoient aperçu, quoi qu'ils ne repondissent pas à mon Cri. Mais je vis distinctement quatre ou cinq d'entr'eux qui montoient en grande hâte les de-

degrez qui conduisoient au haut de l'Isle, & qui disparurent bien tôt. Je devinai qu'ils étoient envoyez pour aler recevoir des ordres touchant ma personne, & j'apris depuis que je ne m'étois pas trompé.

Le nombre des spectateurs devenoit plus grand d'instant à autre, & en moins d'une demie heure l'Isle se trouva placée de maniére que la Galerie la plus basse me parut parallèle à la hauteur où j'étois, quoi qu'éloignée d'environ cent verges. Je me mis alors dans l'attitude d'un supliant, & leur adressai la parole du ton du monde le plus humble, mais je ne reçus point de réponse. Ceux qui étoient le plus près vis à vis de moi, paroissoient des personnes de distinction à en juger par leur Habit. Ils me régardoient souvent, & sembloient causer ensemble avec aplication. A la fin un d'eux m'adressa quelques mots dans une langue qui avoit quelque raport avec l'*Italien*. J'exprimai ma reponse en cette derniere langue, dans l'esperance que du moins le son en plairoit davantage à leurs oreilles. Quoi que nous ne nous entendissions point, l'état où j'étois fit que tout le monde comprit aisément ce que je voulois dire.

Ils me firent signe de descendre du Rocher, & de me rendre au Rivage, ce que je fis; apres quoi l'Isle volante fut dirigée dans son mouvement de maniére, qu'une Chaine ayant été descendue de la Galerie la plus basse, avec un siége attaché au bout, je m'y atachai & fus tiré en haut par des poulies.



CHAPITRE II.

Deſcription des Laputiens *Quelles ſortes de ſciences ſont en vogue chez eux. Idée abregée du Roi & de ſa Cour. Maniére dont l'Auteur y eſt reçu. Craintes & inquiétudes auxquelles les Habitans ſont ſujets. Deſcription des Femmes.*

A Peine eus-je mis pied à Terre, que je fus entouré par une foule de peuple, mais ceux qui étoient le plus près de moi paroiſſoient être quelque choſe de plus. Ils me contemplérent avec toutes les marques poſſibles d'etonnement, & je crois qu'ils ont eu lieu de dire la même choſe de moi, n'ayant jamais de ma vie vu des Hommes dont l'Habillement, la contenance & les maniéres m'ayent paru plus ſinguliéres. Ils panchent tous la Tête du côté droit, ou du côté gauche; Un de leurs yeux eſt tourné vers la Terre, & un autre vers leur Zenith. Leurs habits exterieurs ſont ornez de figures de Soleils, de Lunes, d'Etoiles, de Violons, de Flutes, de Harpes, de Trompettes, de Guitares, de Clavecins, & de pluſieurs autres Inſtrumens de Muſique inconnus en *Europe*. Je vis ici & là quelques Hommes, qui avoient l'air d'être des Valets, & qui a-voient

voient une Veſſie pleine d'air atachée comme un Fleau au bout d'un court baton, qu'ils tenoient entre leurs mains. Dans chaque Veſſie il y avoit quelques pois ſechez, ou quelques petits cailloux (à ce qui me fut dit depuis.) Ils ſe ſervoient de ces Veſſies pour fraper ſur la bouche & ſur les oreilles de ceux qui étoient proche d'eux, pratique dont il me fut impoſſible de concevoir alors l'utilité; mais j'apris dans la ſuite que ce Peuple eſt ſi acoutumé à s'enfoncer & à ſe perdre dans de profondes meditations, qu'il leur eſt impoſſible de parler ou d'écouter les Diſcours des autres, s'ils ne ſont reveillez par quelque atouchement à la bouche ou aux organes de l'Ouïe : Voila pourquoi ceux qui ſont en état de faire cette depenſe, ont toujours un pareil *Reveilleur* (ils l'apellent *Climenole*) dans leur Famille, en guiſe de Domeſtique, & dont ils ſont toujours acompagnez quand ils ſortent, ou quand ils vont rendre quelque viſite. Son Emploi eſt, dans une compagnie de trois ou quatre perſonnes, de paſſer doucement ſa Veſſie ſur la bouche de celui qui veut parler, & ſur l'oreille droite de celui ou de ceux à qui il adreſſe la parole. Ce *Reveilleur* doit auſſi acompagner ſon Maitre quand il ſe promène, & lui donner dans de certaines ocaſions un petit coup ſur les yeux, parce qu'il eſt continuellement ſi fort ocupé de ſes meditations, qu'il ſeroit ſans cela en danger manifeſte de tomber dans quelque précipice, & de donner de la tête contre chaque Poteau : ou bien de tom-

ber dans la Ruiſſeau ou d'y faire tomber les autres.

Ce Detail étoit neceſſaire, parce que mes Lecteurs, ſi je n'y étois pas entré, auroient été auſſi embaraſſez que moi à comprendre le procédé de ces gens, quand ils me firent monter par le moyen de pluſieurs Eſcaliers juſqu'au haut de l'Iſle, & qu'ils me conduiſirent de là au Palais Royal. Pendant que nous montions, ils oubliérent pluſieurs fois le ſujet de leur commiſſion, & me plantérent là, juſqu'à ce qu'ils fuſſent revenus à eux par le ſecours de leurs *Reveilleurs*; Car aucun ne paroiſſoit frapé de ce que mon habillement & mon air devoient avoir d'étrange à leurs yeux, ni même par les Aclamations du Vulgaire, dont l'ame n'étoit pas ſi ſuſceptible de Speculations abſtraites.

A la fin nous arrivames au Palais, & entrames dans la Chambre de preſence, où nous vîmes le Roi ſur ſon Thrône, & à chacun de ſes côtez pluſieurs perſonnes du premier rang. Devant ſon Trône étoit une grande Table remplie de Globes, de Spheres, & d'Inſtrumens de Mathematiques de toutes les ſortes. Sa Majeſté ne fit pas la moindre atention à nous, quoi que le Concours de tous ceux qui apartenoient à la Cour rendit nôtre entrée aſſez bruyante. Mais il étoit alors profondement ocupé à chercher la ſolution d'un problême, qu'il ne trouva qu'une heure après. Il y avoit à chacun de ſes côtez un jeune Page avec une Veſſie à la main; quand ces Pages virent que la Demonſtration étoit trou-

trouvée, un d'eux lui donna un petit coup ſur la bouche, & l'autre ſur l'oreille droite, ce qui le fit treſſaillir comme quelqu'un qu'on reveille tout d'un coup ; après quoi ayant jetté les yeux ſur moi & ſur ceux au milieu de qui j'etois, il ſe rapela l'ocaſion de nôtre venue, dont on lui avoit parlé auparavant. Il dit quelques mots, qu'il eut à peine prononcez, qu'un jeune homme, qui tenoit à la main une Veſſie, telle que je l'ai décrite, vint ſe mettre à mon côté, & m'en donna quelques coups ſur l'oreille droite; mais je tachai de lui faire comprendre par ſignes, que je n'avois pas beſoin du ſecours de cet Inſtrument; ce qui, à ce que j'apris dans la ſuite, donna au Roi & à toute ſa Cour une idée peu avantageuſe de mon genie. Sa Majeſté autant que je pus le conjecturer, me fit quelques Queſtions, & moi de ma part je lui parlai toutes les Langues que je ſavois. Quand nous fumes convaincus de part & d'autre que nous ne pouvions nous entendre, je fus conduit par ordre du Roi dans un Apartement de ſon Palais (ce Prince ayant ſurpaſſé tous ſes Predeceſſeurs en hoſpitalité à l'egard des Etrangers,) où deux Laquais eurent ordre de me ſervir. On m'aporta à diner, & quatre Seigneurs, que je me ſouvenois d'avoir vus aupres de la perſonne du Roi, me firent l'honneur de manger avec moi. Nous eumes deux ſervices de trois plats chacun. Le premier ſervice conſiſtoit dans une Epaule de mouton, taillée en Triangle Æquilatére, une piece de Bœuf en Rhomboide, & un Boudin en Cycloide.

L'autre étoit de deux Canards en forme de Violons, de quelques Saucisses en forme de Flutes, & d'une Poitrine de Veau en forme de Harpe. Les Valets coupérent nôtre pain en Cones, en Cylindres, en Parallelogrammes, & en plusieurs autres Figures de Mathematiques.

Pendant que nous étions à table, je pris la liberté de demander le nom de plusieurs choses, & ces Seigneurs moyenant l'assistance de leurs *Reveilleurs*, eurent la bonté de me les dire, dans l'esperance que j'aurois une admiration infinie pour leur habileté, si je pouvois parvenir à lier conversation avec eux. Je fus bientôt en état de demander du pain, à boire, & d'autres choses dont j'avois besoin.

Après le diner ma Compagnie me quita, & quelqu'un acompagné d'un *Reveilleur* me fut envoyé par ordre du Roi. Il aportoit avec lui plume, papier, encre, & trois ou quatre Livres, me donnant à connoitre par signes qu'il venoit pour m'enseigner la Langue du pays. Je fus avec lui quatre heures, pendant lesquelles je traçai plusieurs mots arrangez en forme de colomne, avec leur Traduction à côté. Je tachai aussi d'aprendre quelques courtes phrases. Pour cet efet mon Maitre faisoit faire à mon valet diferentes choses; il lui ordonnoit par exemple, de s'asseoir, de se tenir debout, de se promener, ou de faire la reverence; & à mesure qu'il executoit chacun de ses ordres, il me dictoit la phrase qui devoit l'exprimer. Il me montra aussi dans un de ses Livres, les

les Figures du Soleil, de la Lune, des Etoiles, du Zodiaque, des Tropiques, des Cercles Polaires, & d'un grand nombre de Plans & de Solides. Il me dicta les noms & me fit une Description exacte de tous les instrumens de Musique, qui sont en usage chez ce Peuple. Apres qu'il fut parti, je plaçai tous mes mots avec leurs explications en Ordre Alphabetique. Et de cette maniére, en peu de jours, à l'aide d'une bonne Memoire, je fis de grands progrez dans leur Langue.

Le terme, que j'ai rendu, par celui d'*Isle Volante* ou *Flotante*, est dans leur Langage *Laputa*; terme, dont il n'est pas aisé de marquer la veritable Etymologie. *Lap* en vieux langage signifie *haut*, & *Untuh* un *Gouverneur*, d'où, à ce qu'ils disent, est derivé par corruption le mot de *Laputa*. Mais cette derivation ne me paroit pas naturelle. Je fis part un jour à quelques Savans parmi eux d'une conjecture faite à cet égard, & je demandai si *Laputa*, ne pouroit pas venir de *Lap outed*; *Lap* signifiant proprement le mouvement des Rayons du Soleil dans la Mer & *outed* une Aile; conjecture sur la justesse de laquelle je permets à mes Lecteurs de prononcer.

Ceux à qui le Roi m'avoit confié remarquant combien j'étois mal habillé, donnerent ordre à un Tailleur de venir le lendemain, & de me prendre mesure pour un habillement complet. Cet Ouvrier le fit, mais d'une maniére toute diferente de celle qui est en vogue en *Europe*. Il prit d'abord ma hauteur

teur à l'aide d'un quart de Cercle, & puis par le moyen d'une Regle & d'un Compas, il decrivit ſur le papier toutes les dimenſions de mon corps, & ſix jours après il m'aporta mes habits parfaitement mal faits, parce qu'il s'étoit mepris dans une Figure: Mais ce qui me conſola, c'eſt que je remarquai que ces ſortes d'accidens étoient fort ordinaires, & qu'on ne s'en mettoit guères en peine.

Pendant qu'on travailloit à mes habits, & durant une petite indiſpoſition, qui enſuite me tint encore quelques jours au Logis, j'ajoutai un grand nombre de mots à mon Dictionnaire, & quand apres cela j'allai à la Cour, je fus capable d'entendre pluſieurs choſes que le Roi me diſoit, & de lui repondre tellement quellement. Sa Majeſté avoit ordonné, que le mouvement de l'Iſle ſeroit dirigé au Nord Eſt, vers le point vertical au deſſus de *Lagado*, la Capitale de tout le Royaume. Cette Ville étoit à la diſtance de quatre vingt dix lieues, & nôtre Voyage ne dura que quatre jours & demi: cependant je puis proteſter que pendant tout ce tems je ne m'aperçus pas que nôtre Iſle eut le moindre mouvement.

Elle s'arrêta, par l'ordre que ſa Majeſté en avoit donné, ſur quelques Villes, dont les Habitans avoient quelques Placets à preſenter. Pour cet efet on faiſoit deſcendre pluſieurs Ficelles avec quelques poids attachez au bout. Le peuple mettoit à ces Ficelles ſes placets, qu'on tiroit enſuite en haut. Quelquefois nous recevions d'en bas

du

du Vin & des Provisions, par le moyen de quelques poulies.

Ce que je savois en Mathematiques me fut d'un grand secours pour aprendre leur langue, dont la plûpart des termes ont raport à cette Science & à la Musique, dans laquelle je puis me vanter de n'être pas tout à fait ignorant. Les Lignes & les Figures sont les objets continuels de leurs meditations. S'ils veulent, par exemple, louër la Beauté d'une Femme ou de quelqu'autre Animal, ils font entrer dans leur Eloge, des Rhomboides, des Cercles, des Parallelogrammes, des Ellipses, & d'autres Figures Geometriques, ou bien des termes de Musique. J'observai dans la Cuisine du Roi toutes sortes d'Instrumens de Mathematiques & de Musique, dont les Figures servent de modèle aux Mets qui doivent être servis sur la Table de sa Majesté.

Leurs Maisons sont mal baties, & j'ai remarqué qu'il n'y avoit dans aucun de leurs Apartemens un seul angle droit, ce qui vient du mepris qu'ils ont pour la Geometrie pratique, qu'ils rejettent comme trop mechanique; & par malheur leurs Architectes n'ont pas l'esprit de comprendre leurs demonstrations abstraites; stupidité dont les Batimens patissent.

Les *Laputiens* sont generalement mauvais Raisonneurs, & fort contredisans, excepté quand il leur arrive d'avoir raison, ce qui est fort rare. Imagination & Invention sont des choses qu'ils ne connoissent pas, & pour lesquelles ils n'ont pas même de Termes

mes dans leur langue; toutes les penſées de leurs ames étant bornées & en quelque ſorte conſacrées aux deux ſciences dont je viens de faire mention.

La plûpart d'entr'eux, & principalement ceux qui s'apliquent à l'étude de l'Aſtronomie, ſont grands Partiſans de l'Aſtrologie judiciaire: quoi qu'ils ayent honte de l'avoüer publiquement. Mais ce que j'admirai principalement, & ce qui me parut en même tems incomprehenſible, eſt leur extrême curioſité pour les Affaires politiques, & leur éternelle Fureur de prononcer & de diſputer ſur tout ce qui regarde le Gouvernement & l'Etat. J'ai remarqué à la verité que c'étoit une maladie ordinaire à la plûpart des Mathematiciens que j'ai connus en *Europe*, mais cela n'empêche pas que je ne ſache point quel raport il peut y avoir entre cette manie & leur profeſſion, à moins qu'ils ne ſupoſent que, comme un petit cercle n'a pas plus de Degrez qu'un grand, il s'enſuive qu'il ne faille pas plus d'habileté pour gouverner le Monde, que pour tourner un Globe en diferens ſens. Mais je ſuis plus porté à croire que ce travers vient d'un défaut commun à la Nature humaine, qui nous rend le plus curieux des afaires qui nous concernent le moins, & pour leſquelles nous avons le moins de Talent.

Ce Peuple eſt dans des inquietudes perpetuelles, ne goutant jamais un ſeul inſtant de repos; & leurs inquietudes viennent de cauſes qui n'afectent point du tout le reſte des hommes. Ils craignent qu'il n'arrive

de

de certains changemens dans les corps Celestes. Par exemple, que la Terre, si le Soleil continue toujours à s'en aprocher, avec le tems ne vienne à être engloutie dans cet Astre. Que la superficie du Soleil ne soit peu à peu couverte d'une croute, qui l'empêche enfin de nous faire part de sa chaleur & de sa lumiére. Ils content qu'il ne s'en est que peu falu que la derniére Comète qui a paru n'ait donné contre nôtre Terre, ce qui l'auroit infailliblement reduite en cendres; & que celle qui doit paroitre la premiére (ce qui sera dans trente & un an, suivant leur calcul,) la doit détruire selon toutes les aparences: Car dans son perihelie elle doit assez aprocher du Soleil pour concevoir un degré de chaleur dix mille fois plus grand que celui d'un Fer ardent; & après avoir quité le Soleil, trainer après elle une queuë flamboyante, qui sera longue de plus de quatre cent mille lieuës; par laquelle si la Terre passe à la distanbe de trente mille lieuës du corps de la Comete, elle ne peut manquer d'être mise en Feu & reduite en Cendres. Que le Soleil perdant chaque jour de ses rayons sans recevoir quelque Aliment qui repare cette perte, s'éteindra à la fin comme une Chandele, ce qui emportera necessairement la destruction de nôtre terre, & de toutes les Planetes qui empruntent leur lumiere de lui.

Ces sortes de frayeurs leur donnent si peu de relâche, qu'ils ne sçauroient jamais dormir tranquilement, ni gouter les douceurs ordinaires de la vie. Quand ils ren-

con-

contrent le matin quelques uns de leurs Amis, leur premiere queſtion roule ſur la ſanté du Soleil, comment il paroiſſoit ſe porter à ſon coucher & à ſon lever, & s'il y a quelque eſpoir d'éviter la rencontre de la Comete prochaine. On leur voit prendre dans des converſations de ce genre, la même ſorte de plaiſir que les Enfans prennent à entendre raconter des Hiſtoires de Spectres & de Revenans; Hiſtoires qu'ils écoutent avec la plus avide curioſité, mais qui leur laiſſent une impreſſion de frayeur qui les empêche de s'aller coucher.

Les Femmes de l'Iſle ont beaucoup de vivacité, elles mepriſent leurs Maris, & ſont Folles des Etrangers. C'eſt parmi eux que les Dames choiſiſſent leurs Galans: Mais le mal eſt, qu'ils peuvent faire l'amour trop à leur aiſe, & avec trop de tranquilité; car l'Epoux eſt toujours ſi enfoncé dans ſes meditations, que l'Amant & la Maitreſſe en viendroient aux plus grandes familiaritez en ſa preſence, qu'il ne s'en apercevroit pas, pourvu ſeulement qu'il eut du Papier & ſes Inſtrumens, & que ſon *Reveilleur* ne fut pas à ſes côtez.

Les Femmes & les Filles ſe plaignent amérement d'être renfermées dans cette Iſle, quoi qu'à mon avis ce ſoit le plus beau pays du Monde; & quoi qu'elles y vivent dans toute l'abondance imaginable, & de la maniére du monde la plus magnifique, & qu'il leur ſoit permis de faire ce qu'elles veulent, elles meurent d'énvie de voir le Monde, & de gouter les plaiſirs de la Capitale, ce qui ne

leur

leur eſt pas permis, à moins que d'en avoir une permiſſion particuliere du Roi; & cette permiſſion n'eſt pas aiſée à obtenir, parce que la plûpart des Maris ont eprouvé combien il eſt dificile de faire revenir leurs Femmes de là. On m'a conté qu'une Dame du premier Rang, qui avoit pluſieurs Enfans, & qui étoit mariée au Premier Miniſtre, un des plus riches Seigneurs du Royaume, qui l'aimoit à la fureur, & avec qui elle demeuroit dans un des plus beaux Palais de l'Iſle, fit le voyage de *Lagado* ſous pretexte que l'Air y étoit meilleur pour ſa ſanté; qu'elle s'y tint cachée pendant quelques mois, juſqu'à ce que le Roi eut envoyé contr'elle une priſe de corps, & qu'on la trouva dans un Cabaret borgne, toute enguenillée, ayant mis ſes Hardes en gage pour entretenir un vieux Faquin fort laid, qui la roſſoit tous les jours, & de qui elle eut encore toutes les peines du monde de ſe ſeparer. Son Epoux la reçut avec toute la bonté poſſible, & ſans lui faire le moindre reproche; auſſi ne tarda t'elle pas à faireune nouvelle Eſcapade, & à emporter toutes ſes pierreries, pour aler rejoindre ſon Amant, ſans qu'on en aye entendu parler depuis. Peutêtre que quelqu'un de mes Lecteurs s'imaginera que je lui raconte ici une Hiſtoire *Européenne* ou *Angloiſe*. Mais je le conjure de conſiderer que les caprices du Beau ſexe ne ſont pas reſtreints à quelque Climat ou à quelque Nation particuliére, & qu'ils ont une uniformité plus generale que tout ce qu'on peut dire.

Dans

Dans l'eſpace d'un mois j'avois fait d'aſſez jolis progrez dans leur langue, & étois en état de repondre à la plûpart des Questions du Roi, quand j'avois l'honneur de le voir. Sa Majeſté ne me marqua pas la moindre curioſité touchant les Loix, le Gouvernement, l'Hiſtoire, la Religion, ou les Coutumes des païs où j'avois été; mais borna toutes ſes Demandes aux ſeules Mathematiques, & écouta ce que je lui dis ſur ce ſujet avec beaucoup de mepris & d'indiference, quoi que les deux *Reveilleurs* qu'il avoit à ſes côtez s'aquitaſſent ſoigneuſement de leur Emploi.



CHAPITRE III.

Phenomène expliqué par le ſecours de la Philoſophie & de l'Aſtronomie Moderne. Habileté des Laputiens *dans la derniére de ces deux ſciences. Methode du Roi pour reprimer les ſoulevemens.*

JE demandai permiſſion à ce Prince d'aler voir les Curioſitez de l'Iſle, ce qu'il m'acorda fort gracieuſement, en donnant ordre en même tems à mon Precepteur de m'acompagner. Ma principale envie étoit de ſavoir à quelle cauſe ſoit dans l'Art ſoit dans la Nature, cette Iſle devoit ſes diferens mouvemens: & c'eſt de quoi je vai à preſent faire part à mes Lecteurs.

L'Iſ-

L'Isle volante ou flotante est exactement circulaire: son diamêtre est de 7837. Verges, c'est à dire d'environ quatre miles & demi, & par consequent, contient dix mille acres. Elle a trois cent verges d'epaisseur, son côté inferieur, est une espece de planche de Diamant fort unie, qui s'étend jusqu'à la hauteur de plus de deux cent verges. Au dessus de cette couche de Diamant sont les diferens mineraux dans l'ordre acoutumé, & puis une envelope de Terreau fort gras de dix à douze pieds d'épaisseur. La pente du côté superieur, depuis la circonference jusqu'au centre, est la cause naturelle pourquoi les rosées & les pluyes qui tombent sur l'Isle, se rendent par de petits Ruisseaux vers le milieu, où elles sont englouties dans quatre larges Bassins, dont chacun a une demi mile de circuit, & est éloigné de deux cent verges du centre: L'Eau de ces Bassins se convertit chaque jour en vapeurs par la chaleur du Soleil, ce qui empêche qu'ils ne debordent. Sans compter, que comme il depend du Monarque de faire monter l'Isle au dessus de la Region des nuées & des vapeurs, il peut, quand il veut, la garantir des pluyes & des rosées. Car les plus hautes nuées ne sont qu'à la distance de deux miles, de l'aveu de tous les Naturalistes. Ce qu'il y a de sur, c'est que dans ce pays elles ne montent jamais qu'à cette hauteur.

Au centre de l'Isle il y a une Ouverture de cinquante Verges de diamètre; par où les Astronomes descendent dans un grand Dôme, qui se nomme à cause de cela *Flandola*

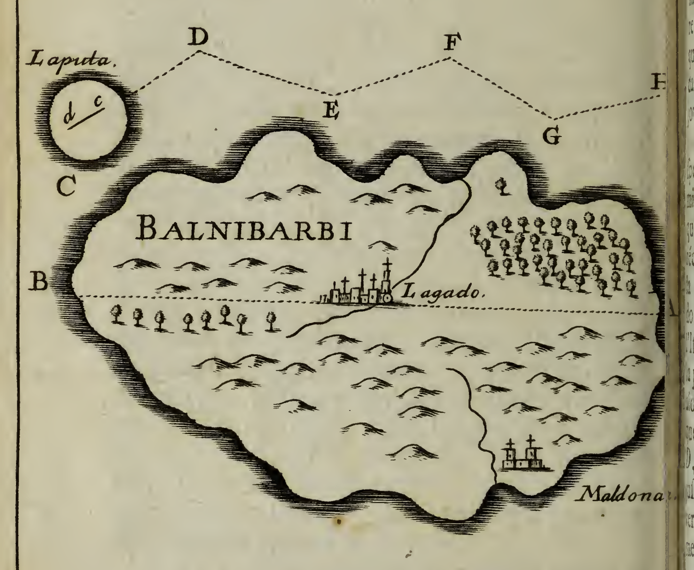
la

la Gagnole, ou la *Caverne des Astronomes*, situé à la profondeur de cent verges plus bas que la superficie superieure de Diamant. Dans cette Caverne brulent continuellement vingt Lampes, dont la lumiére refléchie sur des murailles de Diamant a un éclat inexprimable. L'Endroit est rempli de Quarts de Cercle, de Telescopes, d'Astrolabes, & d'autres Instrumens Astronomiques. Mais l'objet le plus curieux, & duquel depend la distinée de l'Isle, est un Aiman d'une grandeur prodigieuse, & d'une figure assez semblable à la Navette d'un Tisseran. Cet Aiman a six verges de longueur & trois d'épaisseur. Il est soutenu par un Axe de Diamant très fort qui passe au milieu, & sur lequel il tourne; & est dans un équilibre si exact que le moindre atouchement est capable de le mouvoir. De plus, il est entouré d'une Cylindre creux de Diamant, qui a quatre pieds de profondeur, autant d'epaisseur, & douze verges en diametre, placé horizontalement, & soutenu par huit pieds de Diamant, dont chacun à six Verges de hauteur. Au milieu du côté concave, il y a une Rainure de douze pieds de profondeur, dans laquelle les extremitez de l'Axe sont placées, & tournent qüand il le faut.

Il n'y a point de force qui puisse oter cette pierre de sa place, parce que le Cerceau qui l'environne, & les pieds sur lesquels elle est apuyée, sont une continuation de ce corps de Diamant qui forme le dessus de l'Isle.

Par le moyen de cet Aiman, on fait haus-

ser


Laputa.
d c
C
D
E
F
G
H
BALNIBARBI
B
Lagado.
A
Maldona

ſer, baiſſer, & mouvoir l'Iſle d'un endroit à un autre. Car, par raport à cette partie de la Terre ſur laquelle l'Empire de ſa Majeſté s'étend, la pierre eſt douée à un de ſes côtez d'un pouvoir attractif, & d'un pouvoir repulſif à l'autre. En tournant le bout attractif de l'Aiman vers la Terre, l'Iſle decend: & au contraire elle monte directement en haut, quand le bout repulſif regarde la Terre. Quand la poſition de la pierre eſt oblique, le mouvement de l'Iſle l'eſt auſſi. Car dans cet Aiman, les forces agiſſent toujours en lignes parallèles à ſa direction.

Par ce mouvement oblique, l'Iſle eſt tranſportée vers les diferens endroits de la Domination du Monarque. Pour mieux expliquer ceci, poſons que *AB* ſoit une ligne tirée à travers du Royaume de *Balnibarbi*, que la ligne *cd* repreſente la pierre d'Aiman, dont *d* ſoit le bout repulſif, & *c* l'attractif, l'Iſle étant placée ſur *C*; que la poſition de la pierre ſoit *cd* avec le bout repulſif en bas; alors je dis, que l'Iſle montera en ligne oblique vers *D*. Quand elle ſera arrivée au point *D*, que la pierre ſoit tournée ſur ſon Axe juſqu'à ce que ſon bout attractif ſoit pointé vers *E*, je dis que l'Iſle ſera portée obliquement vers *E*; ou ſi la pierre eſt de nouveau tournée ſur ſon Axe juſqu'à ce qu'elle ſoit dans la poſition *EF* avec ſon bout repulſif en bas, l'Iſle montera obliquement vers F, ou ſi l'on dirige le bout attractif vers *G*, & de *G* vers *H*, en tournant la pierre, de maniére que ſon bout repulſif ſoit directement en bas. Et ainſi en changeant la ſituation de la pier-

re aussi souvent qu'il est necessaire, l'Isle monte ou décend, ou se meut en Lignes plus ou moins obliques, & par la est transportée d'un endroit de la Domination à l'autre.

Mais il faut remarquer que cette Isle ne sçauroit être portée plus loin que ne s'étend l'Empire du Roi, ni monter à la hauteur de plus de quatre miles. De quoi les Astronomes (qui ont composé de grands volumes pour expliquer les Merveilles de cette pierre) rendent la raison suivante: Que la vertu Magnetique ne s'étend pas au delà de quatre miles, & que le Mineral qui agit sur la pierre dans les entrailles de la Terre, & dans la Mer jusqu'à six lieuës ou environ de la Côte, n'est pas repanduë par tout le Globe, mais a les mêmes Limites que la Domination du Roi, & il seroit aisé à un Prince, par le grand Avantage qu'il tireroit d'une pareille situation, de reduire sous son obeissance tous les Pays à l'égard desquels l'Aiman de son Isle auroit les mêmes proprietez.

Quand cette pierre est parallèle à l'Horison, l'Isle est arrêtée; car dans ce cas, les deux bouts en étant à distance égale de la Terre, agissent avec égale Force, l'un tirant en bas, & l'autre poussant en haut, d'où il s'ensuit qu'il ne sçauroit y avoir de mouvement.

Cet Aiman est confié aux soins de certains Astronomes, qui lui donnent de tems en tems les positions que le Monarque veut. Ils employent la plus grande portion de leur vie

à

à obſerver les corps Celeſtes, ce qu'ils font avec des Lunettes infiniment plus excellentes que les nôtres. Cet Avantage les a mis en état d'étendre leurs Decouvertes beaucoup plus loin que nos Aſtronomes en *Europe*; puis qu'ils ont fait un Catalogue de dix mille Etoiles fixes, au lieu que le plus complet des nôtres n'en contient qu'environ la troiſiéme partie de ce nombre. Ils ont auſſi decouvert deux *Satellites* de *Mars*, dont l'un eſt éloigné du centre de cette Planète de trois de ſes Diametres, & l'autre de cinq; celui ci tourne ſur ſon centre en vingt une heure & demie, & celui là en dix; ſi bien que les Quarrez de leurs Tems periodiques ſont à peu près en même proportion avec les Cubes de leur diſtance du Centre de *Mars*, ce qui montre evidemment qu'ils ſont gouvernez par la même Loi de Gravitation, à laquelle les autres Corps Celeſtes ſont ſoumis.

Ils ont obſervé quatre vingt & treize Comètes diferentes, & marqué leurs retours periodiques avec grande exactitude. Si cela eſt bien vrai, (& ils l'aſſurent fort poſitivement) il ſeroit extrêmement à ſouhaiter que leurs Obſervations fuſſent rendues publiques, parce qu'elles pouroient ſervir à porter la Theorie des Comètes, qui juſqu'à preſent eſt fort defectueuſe, au même point de perfection, où les autres parties de l'Aſtronomie ont ateint.

Le Roi ſeroit le Prince de l'Univers le plus abſolu, s'il pouvoit ſeulement perſuader à ſes Miniſtres de s'unir étroitement a-

vec lui; mais comme les Biens de ceux-ci ſont ſituez au Continent, & qu'ils conſiderent d'ailleurs que l'Emploi de Favori eſt la choſe du monde la plus fragile, ils n'ont jamais voulu conſentir que leur Patrie fut reduite en Eſclavage.

Quand quelque Ville ſe rebelle, eſt dechirée par de violentes Factions, ou refuſe de payer au Roi les tributs ordinaires, ce Monarque a deux methodes de la remettre dans ſon Devoir. La premiere & la plus douce eſt de mettre l'Iſle au deſſus de cette Ville & du pays d'alentour, afin d'intercepter la pluye & la chaleur du Soleil, ce qui produit auſſi tôt une Conſternation generale, & ne tarde guères à cauſer des maladies parmi les Habitans. Que ſi leur crime le merite, on leur jette de l'Iſle de grandes pierres, dont ils n'ont qu'un ſeul moyen de ſe garentir, qui eſt de ſe fourer dans des Cavernes ou dans des Caves, pendant que les Toits de leurs Maiſons ſont mis en piéces. Mais ſi malgré cela ils continuent dans leur obſtination, ou prétendent ſe revolter, le Roi en vient au dernier Remède, qui eſt de laiſſer tomber l'Iſle directement ſur leurs Têtes, ce qui détruit en même tems les Maiſons de la Ville & ſes Habitans. Cependant, c'eſt une Extremité à laquelle ce Prince veut rarement venir, & que même il n'a jamais veritablement le deſſein d'executer: d'ailleurs, ſes Miniſtres n'oſeroient jamais lui conſeiller une Action, qui non ſeulement les rendroit odieux au Peuple, mais ruineroit auſſi leurs propres poſſeſſions, qui ſont tou-

toutes ſituées au Continent, car l'Iſle eſt le Domaine du Roi.

Mais il y a une raiſon encore plus importante, pourquoi les Rois de ce pays ont tant d'éloignement à executer une ſi terrible vengeance, à moins d'une extrême neceſſité. Car ſi dans la Ville qu'on voudroit détruire, il y avoit ſeulement quelques grands Rochers, comme il y en a dans presque toutes les grandes Citez, qui, ſelon toutes les aparences ont été bâties dans des endroits propres à empêcher une pareille Cataſtrophe; une chute un peu forte pouroit endommager la ſurface inferieure de l'Iſle, qui, quoi qu'elle conſiſte, comme je l'ai dit, dans un ſeul Diamant de deux cent Verges d'épaiſſeur, pouroit ſe caſſer par un choc trop violent, ou ſe fendre en aprochant trop des feux allumez dans les Maiſons de la Ville, comme cela arrive ſouvent aux plaques de fer ou de pierre dans nos Cheminées. Le Peuple ſait tout cela à Merveille, & a l'habileté de porter ſon obſtination preciſément au point où il faut, quand il s'agit de ſa Liberté ou de ſes Biens. Et le Roi quand il eſt le plus irrité, & le plus reſolu de détruire la Ville de fond en comble, ordonne qu'on faſſe décendre l'Iſle fort doucement, ſous pretexte de la grande Tendreſſe qu'il a pour ſon Peuple, mais dans le fond, de peur de rompre la ſurface de Diamant; en quel cas tous leurs Philoſophes ſont perſuadez que la pierre d'Aiman ne pouroit plus la ſoutenir.

Par une Loi fondamentale de ce Royaume, il n'eſt permis ni au Roi ni à aucun de

ſes deux Fils Aînez, de quiter l'Iſle; pour la Reine, elle en a la permiſſion, pourvu qu'elle ait paſſé l'Age d'avoir des Enfans.

CHAPITRE IV.

L'Auteur quite Laputa, *eſt conduit à* Balnibarbi, *& arrive à la Capitale. Deſcription de cecte Ville & du pays adjacent. Hoſpitalité avec laquelle il eſt reçu par un Grand Seigneur. Sa converſation avec lui.*

QUoique je n'euſſe pas lieu de me plaindre de la maniére dont j'étois traité dans cette Iſle, j'y étois néanmoins trop negligé, & il entroit dans cette Negligence un peu de mepris. Car ni le Prince ni qui que ce ſoit de ſon Peuple n'avoit de curioſité pour aucune ſcience, excepté les Mathematiques & la Muſique, que j'entendois tres peu en comparaiſon d'eux; Ce qui étoit cauſe qu'on faiſoit très peu de cas de moi.

D'un autre coté, ayant vu toutes les curioſitez de l'Iſle, j'avois grande envie de la quiter, parce que j'étois ſouverainement las de ce Peuple. Il eſt bien vrai qu'ils excelloient en deux ſciences pour leſquelles j'ay toujours eu beaucoup d'eſtime, & dans leſquelles j'oſe dire n'être pas tout à fait ignorant; mais en recompenſe ils étoient conti-

tinuellement si fort enfoncez dans leurs speculations, qu'il est impossible de trouver des gens d'un commerce plus desagreable. Je ne frequentois que des Femmes, des Marchands, des *Reveilleurs* & des Pages de Cour, pendant les deux mois que je passai là, ce qui me fit tomber à la fin dans un mepris general: Mais qu'y faire? C'etoient les seules personnes dont je pouvois recevoir une reponse raisonnable.

A force d'aplication, j'avois déjà fait de grands progrez dans la connoissance de leur Langue: J'étois las d'être confiné dans une Isle où je faisois une si sote figure, & resolus de la quiter à la premiére ocasion.

Il y avoit à la Cour un Grand Seigneur, assez proche parent du Roi, & respecté pour cette seule raison. Il passoit parmi eux pour le personnage le plus stupide & le plus ignorant de tout le Royaume. Il avoit rendu plusieurs fois de grands services à la Couronne, & possedoit d'excellentes qualitez de cœur & d'esprit, mais il avoit une si mauvaise oreille pour la Musique, que ses Ennemis l'accusoient d'avoir souvent batu la mesure à faux. On ne sçauroit croire les peines que ses Precepteurs avoient euës à lui démontrer une seule proposition de Geometrie, & qui étoit encore des plus aisées. Il me donna plusieurs marques de Bienveuillance, me fit souvent l'honneur de me venir voir, & me pria de l'informer des Affaires de *l'Europe*, aussi bien que des Loix, des Coutumes, & des Sciences qui sont en vogue dans les diferens

rens pays où j'avois voyágé. Il m'écouta avec une extrême atention, & fit d'excellentes Remarques ſur tout ce que je lui dis. Le Rang qu'il tenoit à la Cour, l'obligeoit à avoir deux *Reveilleurs* à ſes gages, mais il ne s'en ſervoit jamais, excepté en preſence du Roi, ou dans quelques viſites de Ceremonie, & les faiſoit toujours ſortir quand nous étions ſeuls enſemble.

Je priai ce Seigneur d'interceder en ma faveur aupres du Roy pour qu'il me permit de partir : il ſe chargea de la Commiſſion, quoique, à ce qu'il eut la bonté de me dire, à regret: Car il m'avoit fait pluſieurs ofres tres avantageuſes, que je refuſai néanmoins avec mille proteſtations d'une éternelle Reconnoiſſance.

Le ſeiziéme de *Fevrier*, je pris congé de Sa Majeſté & de toute ſa Cour. Le Roi me fit un preſent de la valeur de deux cent guinées, & mon Protecteur ſon parent m'en fit un plus conſiderable encore, auquel il joignit une Lettre de Recommandation pour un Ami qu'il avoit à *Lagado*, la Capitale: L'Iſle étant alors au deſſus d'une Montagne, qui n'étoit qu'à la diſtance de deux miles de cette Ville, je fus décendu de la plus baſſe Galerie, de la même maniére dont on m'y avoit tiré.

Le Continent, pour autant que s'étend la Domination du Monarque de l'*Iſle Flotante*, porte le nom general de *Balnibarbi*, & la Capitale, comme je l'ai déjà dit, ſe nomme *Lagado*. Je n'eus pas un mediocre plai-

plaiſir de me trouver en Terre ferme. Je me promenai vers la Ville ſans rien craindre, étant habillé comme un des Naturels du païs, & ſachant aſſez la Langue pour me faire entendre d'eux. Je trouvai facilement la Maiſon de celui à qui j'étois recommandé, & lui preſentai la Lettre de ſon Ami. Il eſt impoſſible de recevoir quelqu'un d'une maniére plus obligeante que ne le fit ce Seigneur, qui s'apelloit *Munodi* ; il me fit donner un Apartement chez lui, ou je reſtai pendant tout le tems que je paſſai à *Lagado.*

Le lendemain de mon arrivée, il me prit dans ſon Chariot pour voir la Ville, qui eſt environ à moitié auſſi grande que celle de *Londres*, mais les Maiſons en ſont mal bâties, & tombent preſque toutes en ruines.

Le peuple marche vite dans les Ruës, a l'Air égaré, & n'eſt preſque habillé que de guenilles. Nous paſſames par une des portes de la Ville, & fimes trois miles dans le pays, où je vis pluſieurs Laboureurs qui remuoient la Terre avec diferentes ſortes d'Inſtrumens, mais jamais je ne pus deviner quel étoit leur deſſein, ni n'aperçus en aucun endroit du Bled ou de l'Herbe, quoi que le Terroir parut y être excellent. Ce que je venois de voir dans la Ville, & ce que je voyois à la Campagne, me fit prendre la hardieſſe de demander à mon Conducteur qu'il voulut m'expliquer ce que ſignifioit ce nombre prodigieux de Têtes & de Mains occupées, tant

dans les Ruës que dans les Champs, parce que je ne m'apercevois pas qu'il en resultat quelque chose; mais qu'au contraire, je n'avois jamais vu de Terroir plus mal cultivé, de Maisons si mal baties, & qui tombassent plus en ruines, où un Peuple dont la Contenance & l'Habillement exprimassent une plus profonde misère. Ce *Munodi* étoit un Seigneur du premier Rang, & avoit été pendant quelques années Gouverneur de *Lagado*, mais une Cabale de Ministres lui avoit fait oter le Gouvernement. Cependant le Roi le traitoit toujours avec beaucoup de bonté, comme un sujet fort bien intentionné, mais très petit genie.

Quand je lui fis cette Censure du pays & de ses habitans, il ne me repondit rien, sinon, que je n'avois pas été assez long tems parmi eux pour être en état de former quelque jugement; & que chaque Nation du monde a ses Coutumes, avec quelques autres Lieux communs du même genre. Mais quand nous fumes de retour à son Palais, il me demanda ce qu'il me sembloit de ce Batiment, quels defauts j'y avois remarquez, & ce que je disois de l'Air & de l'Habillement de ses Domestiques. Il ne couroit pas grand risque en me faisant ces sortes de questions, parce que tout ce qui étoit chez lui étoit de la plus grande Regularité, & de la derniére Magnificence. Je repondis que la Sagesse, la Qualité & les Richesses de son Excellence l'avoient mise à couvert des Defauts que la Folie & la Gueuserie avoient produits dans

les

les autres. Il dit que si je voulois l'acompagner à sa Maison de campagne, qui étoit à la distance de vingt miles de la Capitale, & où ses Biens étoient situez, nous aurions le loisir de causer plus à nôtre aise sur ce sujet. Je lui repondis, que j'étois entiérement à ses ordres : & nôtre petit Voyage ne fut renvoyé qu'au lendemain.

Pendant que nous étions en chemin, il me fit remarquer les diferentes methodes dont les Fermiers se servent pour cultiver & pour faire profiter leurs Terres : Methodes qui me parurent absolument incomprehensibles, car excepté quelques endroits, en fort petit nombre, je ne vis nulle part aucun Tuyau de bled, ni pas même le moindre brin d'Herbe. Mais trois heures après ce fut toute autre chose ; nous vinmes dans le plus beau païs du Monde. Des Maisons de Fermiers bien bâties, y étoient à une petite distance les unes des autres : les Champs bordez de hayes, contenoient des Vignes, du Bled, ou des Prairies. Je ne me souvenois pas d'avoir jamais rien vu de plus charmant. Son Excellence remarqua la joye qui venoit de se peindre sur mon visage, & me dit en souriant, que c'étoit là où commençoient ses Terres, & que nous passerions toujours dessus jusqu'à ce que nous fussions arrivez à sa Maison. Que les gens du pays le tournoient en ridicule & le meprisoient, à cause qu'il ne prenoit pas mieux soin de ses affaires, & donnoit à tout le Royaume un si pernicieux Exemple, qui cependant n'étoit suivi que de très peu de personnes.

Nous arrivâmes enfin à la Maiſon, qui étoit un ſuperbe Batiment, conſtruit ſuivant les meilleures Règles de l'ancienne Architecture: Fontaines, Jardins, Promenades, Avenuës, Grotes, tout étoit fait & diſpoſé avec jugement & avec gout. Je louois chaque choſe que je voyois, ſans que ſon Excellence fit ſemblant de le remarquer; mais après ſoupé, quand nous fumes ſeuls, il me dit d'un air melancholique, qu'il étoit dans l'aprehenſion qu'on ne l'obligeat de faire jetter en bas ſes Maiſons en Ville & à la Campagne, pour les rebatir à la nouvelle mode: de detruire toutes ſes Plantations, pour en faire d'autres dans la forme preſcrite par l'uſage moderne: & de donner les mêmes ordres à tous ſes Fermiers: qu'à moins de cela il s'expoſeroit à être accuſé d'Orgueil, d'Eſprit de ſingularité, d'Affectation, d'Ignorance, & de Caprice, & s'atireroit peut-être la colère & l'indignation de ſa Majeſté.

Il ajouta, que l'Admiration que je paroiſſois avoir, s'évanouïroit bien tot, quand il m'auroit informé de quelques particularitez, dont ſelon toutes les aparences, on ne m'avoit pas inſtruit à la Cour; les gens y étant trop ocupez de leurs propres ſpeculations, pour ſe mettre en peine de ce qui ſe paſſe icy bas.

Il y a environ quarante ans, me dit-il, que quelques perſonnes firent le Voyage de *Laputa*, ſoit pour Afaires, ſoit par plaiſir, & après y avoir paſſé cinq mois, revinrent avec une aſſez legére teinture des Mathemati-

tiques, mais pleins d'efprits volatils aquis dans cette Region Aërienne. Que ces perfonnes étant de retour, commencérent à blâmer tout fans exception, & formérent le deffein de mettre les Arts, les Sciences, le Langage & les Mechaniques fur un nouveau pied. Pour cet efet, ils firent en forte d'obtenir des Lettres patentes pour l'erection d'une Academie de Faifeurs de projets à *Lagado*; & cette efpèce de maladie fut fi contagieufe, que bientôt il n'y eut pas une feule Ville tant foit peu confiderable dans le Royaume, qui n'eut fon Academie particuliére. Dans ces Colleges, les Profeffeurs inventent de nouvelles maniéres de cultiver les Terres, & de bâtir des Maifons, auffi bien que de nouveaux Inftrumens pour tous les Metiers, & pour les Manufactures: Inftrumens fi admirables qu'en s'en fervant un feul Homme eft capable de faire l'ouvrage de dix, & un Palais peut être bâti dans une femaine, de Materiaux fi durables qu'il ne foit pas neceffaire d'y faire jamais la moindre reparation. Ils cherchent auffi des methodes pour faire meurir tous les Fruits de la terre dans quelque faifon que ce foit, & pour les faire devenir cent fois plus gros qu'ils ne font à prefent. Le feul inconvenient qu'il y a, c'eft qu'aucun de ces projets n'eft encore bien perfectionné, & que pendant ce tems là tout le pays eft dans un état deplorable, que les Maifons tombent en ruines, & que le peuple fe trouve fans nourriture & fans habits. Ce qui, bien loin de les decourager, ne fert qu'à allumer d'avanta-

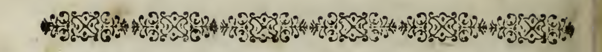
ge en eux la Fureur des projets. Que pour lui, qui n'étoit pas un esprit entreprenant, il étoit content de suivre le chemin batu, de vivre dans les Maisons que ses Ancêtres avoient baties, & de ne rien innover dans la plûpart des choses de la vie. Que quelques personnes de Qualité, & quelques autres de moindre rang, étoient dans les mêmes sentimens que lui, mais qu'on les regardoit d'un oeil de mepris, comme étant des Ignorans & de mauvais Citoyens, qui préferoient leur commodité particuliére à l'avantage general du païs.

Ce Seigneur ajouta, qu'il ne vouloit pas en entrant dans un plus grand detail, diminuer le plaisir que je prendrois à visiter leur grande Academie, où il me conseilloit d'aller. Il me pria seulement de jetter les yeux sur un Edifice ruïné, qui étoit sur le penchant d'une Montagne à trois miles de nous, & dont voici l'Histoire. J'avois, continua-t'il, à une demi mile de ma Maison un fort bon Moulin, qui tournoit par le moien d'une assez grande Riviére, & dont je tirois, aussi bien que mes Fermiers, tout l'usage que nous en pouvions souhaiter. Il y a environ sept ans qu'une societé de ces Faiseurs de projets vint me proposer de detruire ce Moulin, & d'en batir un autre sur le coté de cette Montagne, au haut de laquelle, disoient-ils, il faloit faire un Canal, qui seroit une maniére de Reservoir, dans lequel on feroit venir l'eau par le moien de plusieurs Tuyaux, & qui pouroit ensuite en fournir au Moulin. Parce que le Vent & l'Air donnoient

noient à l'Eau quand elle est sur une hauteur, un nouveau degré d'agitation, & par cela même la rendent plus propre au mouvement. Et parce que l'Eau descendant plus en pente pouvoit plus aisément faire aller le Moulin que ne feroit une Riviére dont le cours est plus de niveau. Et comme je n'étois pas alors fort bien en Cour, poursuivit-il, & que d'ailleurs plusieurs de mes Amis m'en pressoient, je souscrivis au projet; & après avoir fait travailler une centaine d'hommes pendant deux ans, l'Ouvrage manqua, & les Faiseurs de projets se retirérent, rejettant le manque de succès sur moi, & conjurant tous ceux qui avoient des Moulins à eau sur des Riviéres, d'en faire bâtir sur quelque Montagne, pour me convaincre par expérience du tort que je me faisois.

Peu de jours après nous fumes de retour à la Ville, & son Excellence considerant qu'il n'étoit pas en fort bonne odeur à l'Academie, ne voulut pas y aller avec moi, mais me recommanda à un de ses Amis pour m'y acompagner. Il me dépeignit à cet Ami comme un grand Admirateur de projets, extraordinairement curieux, & fort credule, ce qui étoit un peu vrai, car j'avois fait moi même autrefois quelques projets ridicules.

CHA-



CHAPITRE V.

L'Auteur obtient la permiſſion de voir la grande Academie de Lagado. *Ample Deſcription de cette Academie. Arts auxquels les Profeſſeurs s'y employent.*

CEtte Academie n'eſt pas un ſeul Batiment, mais une ſuite de pluſieurs Maiſons des deux côtez d'une Rue, qui étant devenue deſerte, a été deſtinée à ſervir de demeure aux Academiciens.

Je fus fort honnêtement reçu par le Recteur. Chaque Chambre contenoit un ou pluſieurs Faiſeurs de projets, & je crois qu'il y avoit bien cinq cent Chambres en tout.

Le premier Homme que je vis avoit l'air défait, le Viſage & les Mains pleines de ſuye, les Cheveux mal peignez, la Barbe longue, & étoit d'ailleurs tout enguenillé. Ses Habits, ſa Chemiſe, & ſa Peau étoient preciſément de la même couleur. Il avoit employé huit ans à préparer des Concombres pour en tirer les Rayons du Soleil, qu'il avoit deſſein de mettre dans des vaſes ſcellez Hermetiquement, afin de s'en ſervir à rechaufer l'Air dans des Etez peu favorables. Il me dit, qu'il ne doutoit nullement que dans huit ans, il ne fut en état de fournir une raiſonnable quantité de ces Rayons au Jar-

Jardin du Gouverneur; mais il ſe plaignoit que ſes gages étoient fort mediocres, & me pria de lui donner quelque petite choſe pour l'encourager dans ſon travail, & pour le dedommager un peu de l'exceſſive cherté dont les Concombres avoient été l'année precedente. Je lui fis un petit preſent, car le Seigneur chez qui j'avois logé m'avoit pourvu de quelque argent dans cette vuë, parce qu'il ſavoit que c'étoit leur coutume de demander honêtement l'Aumone, à tous ceux qui venoient les voir.

J'entrai dans une autre Chambre, mais je fus ſur le point de m'en retourner ſur mes pas, à cauſe de l'horrible puanteur que je ſentis en y mettant les pieds. Mon Conducteur me pouſſa en avant, & me fit ſigne de ne faire paroitre aucune marque d'Averſion ou de Degout, parce que cela ſeroit regardé comme une cruelle ofenſe. Je le crus & pouſſai la politeſſe juſqu'à ne me pas ſeulement boucher le nez. Celui qui logeoit dans cette Cellule étoit le plus Ancien Etudiant de l'Academie. Ses Mains & ſes Habits étoient tous brodez d'Ordure. Quand je lui fus preſenté, il me ſerra tendrement entre ſes bras (honnêteté dont je l'aurois volontiers diſpenſé.) Des le premier inſtant qu'il étoit entré dans l'Academie, il s'étoit apliqué à remettre les Excrements humains dans leur état primitif, en en ſeparant cette eſpèce de Teinture qu'y donne la Bile, en en faiſant exhaler l'odeur, & en en ôtant la Salive. La Societé lui payoit chaque Semaine une maniére de Revenu, qui conſiſtoit dans un

Vaiſ-

Vaisseau rempli d'ordure humaine, pour continuer à faire ses Experiences.

Je vis un autre qui travailloit à calciner de la Glace pour en faire de la poudre à Canon, le même me montra un Traité qu'il avoit composé sur la malleabilité du Feu, & qu'il avoit dessein de publier. Il y avoit là aussi un Architecte très ingenieux, qui avoit inventé une Nouvelle Methode de batir des Maisons, en commençant par le Toit & en finissant par les Fondemens, ce qu'il justifioit par l'exemple de deux insectes fort prudens, la Mouche à miel & l'Araignée.

Dans un autre Apartement je vis un Homme qui étoit né Aveugle, & qui avoit avec lui plusieurs Aprentifs aveugles aussi. Leur Emploi consistoit à mêler pour les Peintres des couleurs que leur Maitre leur enseignoit à distinguer par le moyen de l'atouchement & du goût Ils réussirent assez mal pendant le tems que j'étois là, & leur Professeur même s'y trompa presque toujours.

Mais tous les projets dont je viens de parler ne sont rien en comparaison de celui dont je vai faire part à mes Lecteurs. Un de ces Ingenieux Academiciens avoit trouvé l'Art de labourer la Terre avec des Pourceaux, pour épargner la dépense qu'il faut faire en Charues, en Bœufs, & en Ouvriers. Voici sa Methode. Dans un Acre de Terre il faut enterrer à six pouces de distance les uns des autres, & à huit de profondeur, un bon nombre de Glands ou de Dattes, que ces Animaux aiment beaucoup: Après cela

cela il faut en conduire cinq ou ſix cent dans l'endroit ou ces Glands ſont enterrez ; or ils n'y ſeront pas plutot qu'ils fouilleront toute la Terre en cherchant leur Nourriture, & qu'ils la rendront propre à être enſemencée, l'engraiſſant en même tems de leur fiente: A la verité, apres pluſieurs Experiences reiterées, on a trouvé qu'il en coutoit beaucoup de peine, ſans qu'on eut encore vu de Moiſſon. Cependant on ne doute nullement que cette Invention ne puiſſe encore être extrêmement perfectionnée.

Je me rendis dans une autre Chambre, qui étoit tapiſſée par tout de Toiles d'Araignées, evcepté un petit paſſage fort étroit par où l'Artiſte pouvoit entrer & ſortir. Quand il me vit, il me cria à haute voix de ne pas toucher à ſes Toiles. Quelle fatale Erreur, me dit-il, qu'on ſe ſoit ſervi pendant ſi long tems de Vers à ſoye, pendant que nous avons à foiſon des Animaux Domeſtiques, qui ſont infiniment meilleurs que ces Vers! D'ailleurs, ajouta t'il, en ſe ſervant d'Araignées, on n'auroit pas à craindre l'incomodité que cauſe la mort des Vers à ſoye, dont je fus entiérement convaincu, quand il me montra un nombre prodigieux de Mouches admirablement colorées, dont il nouriſſoit ſes Araignées, nous aſſurant, que les Toiles en recevroient quelque teinture; & que comme il en avoit de toutes les couleurs, il ſe flatoit de tirer de grands profits de cette Invention, dès qu'il ſeroit venu à bout de nourir ſes Mouches de certaines Gommes, Huiles, & autres matieres gluti-
neu-

neuſes, pour donner de la Force & de la conſiſtence aux Fils. Un autre Academicien, qui étoit Aſtronome, avoit entrepris de placer un Cadran ſur la girouette de la Maiſon de Ville, en ajuſtant le mouvement annuel & journalier de la Terre & du Soleil, de maniére qu'ils repondiſſent exactement à tous les Mouvemens accidentels que le Vent feroit faire à la Girouette. Il m'arriva de me plaindre à mon Conducteur d'une petite ataque de Colique, ſur quoi il me conduiſit dans l'Apartement d'un grand Medecin, qui s'étoit rendu fameux par la maniére de guerir cette Maladie. Voici ſa Methode. Il rempliſſoit d'Air une Seringue d'une enorme Taille : Cet Air il le dechargeoit dans le corps du Patient ; après cela il retiroit l'inſtrument pour le remplir de nouveau d'air, & à peine avoit-il fait ce Manége trois ou quatre fois, que le Vent dont le corps du Patient venoit d'être rempli, forçoit celui qui avoit cauſé la maladie à ſortir, d'où s'enſuivoit la gueriſon du Malade. Il en fit l'épreuve en ma preſence ſur un Chien, qui ne ſe plaignoit pas d'avoir la Colique, mais qui en recompenſe en fut preſervé pour toujours, car à la ſeconde décharge de la ſeringue le pauvre Animal creva. Nous laiſſames le Docteur fort ocupé à lui rendre la vie en faiſant ſortir le trop d'Air : mais je doute qu'il ait réuſſi dans cette Operation.

Je parcourus pluſieurs autres Apartemens, mais ce que j'y vis n'étant pas ſi important que ce que je viens de raconter, mes Lecteurs

teurs me pardonneront aiſément de le paſſer ſous ſilence.

Je n'avois vu juſqu'alors qu'un côté de l'Academie, l'autre étant habité par ceux qui s'apliquent à l'avancement des ſciences ſpeculatives, dont je dirai quelques mots, après avoir auparavant fait mention d'un Illuſtre perſonnage, qu'on nomme parmi eux l'*Artiſte Univerſel.* Il nous dit, qu'il s'étoit apliqué pendant l'Eſpace de trente ans à chercher les moyens de prolonger la vie humaine. Il avoit deux grandes Chambres pleines de mille curioſitez, & cinquante Hommes travailloient ſous lui: les uns condenſoient l'Air dans un Vaſe, & avoient l'Art d'oter de cet air toutes les particules de Nitre ou d'Eau qui pouvoient s'y trouver; d'autres amoliſſoient des pieces de Marbre pour en faire des Oreillers & des Couſſins. L'Artiſte lui même étoit alors occupé de deux grands projets. Le premier conſiſtoit à enſemencer une Terre de paille, dans laquelle, diſoit-il, étoit contenuë la veritable vertu productrice, ce qu'il demontroit par pluſieurs Raiſonnemens, que je n'eus pas l'eſprit de comprendre. L'autre Invention tendoit à empêcher, qu'il ne vint de la Laine aux jeunes Agneaux, ce qu'il ſe flatoit de faire par le moyen de quelques gommes & de quelques Mineraux apliquez extérieurement ſur leur peau, & il eſperoit que dans quelque tems une Race de Brebis nuës ſeroit repandue par tout le Royaume.

Nous fimes un Tour à l'autre côté de l'Academie, où, comme je l'ai déjà dit, les

les Faiſeurs de projets en ſciences ſpeculatives avoient leur Reſidence.

Le premier Profeſſeur que je vis ſe tenoit dans un grand Apartement, & avoit quarante Ecoliers autour de lui. Après les premiers Complimens, remarquant que je regardois avec atention une Machine, qui occupoit preſque toute la Chambre, il dit que j'étois peut être ſurpris de ce qu'il avoit formé le Deſſein de ſe ſervir d'Operations Mechaniques pour l'augmentation des Connoiſſances ſpeculatives. Mais que le Public ne tarderoit guères à ſentir l'utilité de cette Methode, & qu'il ſe flatoit que jamais Homme n'avoit rien inventé de plus beau. Perſonne n'ignore, pourſuivit-il, combien eſt laborieuſe la Methode ordinaire d'aquerir de certaines ſciences; au lieu que par l'invention, dont je vous parle, l'Homme du monde le plus ignorant, peut, avec peu de peine & preſque point de Depenſe écrire ſur la Philoſophie, la Poëſie, la Politique, les Loix, les Mathematiques, & la Theologie; & cela ſans avoir ni genie ni Etude. Il me fit aprocher alors de la Machine, que ſes Diſciples rangez en ordre, environnoient de tous cotez. Elle avoit vingt pieds en quarré, & étoit placée au milieu de la Chambre. Sa ſuperficie étoit compoſée de diferentes piéces de bois, d'environ la groſſeur d'un Dé à jouer, mais les unes un peu plus larges que les autres. Elles étoient toutes atachées enſemble par des Fils fort deliez. Ces morceaux de Bois étoient couverts de papier exactement apliqué ſur chaque Quarré, & ſur

ur ces papiers étoient écrits tous les mots le leur Langue dans leurs diferens Modes, Tems, & Declinaiſons, mais ſans aucun ordre. Le Profeſſeur me pria d'être atentif, parce qu'il aloit mettre ſa Machine en Oeuvre. Il y avoit quarante Manches de Fer atachez autour de la Machine, dont ſes Diſciples par ſon ordre empoignérent chacun un; après cela par un tour de main qu'ils leur donnérent, je vis que toute la diſpoſition des mots étoit entiérement changée. Il commanda alors à trente ſix de ſes Ecoliers de lire tout bas les diferentes lignes qui venoient de paroitre ſur la Machine. Que s'ils trouvoient trois ou quatre mots enſemble qui pouvoient former une partie de phraſe, ils étoient obligez de les dicter aux quatre autres garçons qui étoient les Secretaires. Cet Ouvrage étoit repeté trois ou quatre fois, & à chaque fois les mots ſe trouvoient diſpoſez d'une nouvelle maniére. Les jeunes Etudiants employoient ſix heures par jour à ce Travail, & le Profeſſeur me montra pluſieurs Folio, qu'il avoit compoſez de diferentes Phraſes imparfaites, qu'il avoit Deſſein de coudre enſemble, pour faire un jour de tous ces riches materiaux un ſyſteme complet de tous les Arts & de toutes les Sciences: Deſſein, diſoit-il, qui pouroit être executé avec beaucoup plus de facilité & de promptitude, ſi le Public vouloit créer un Fonds pour faire conſtruire & mettre en Oeuvre cinq cent de ces Machines dans *Lagado*, & ordonner aux Directeurs de mettre enſemble toutes leurs Collections.

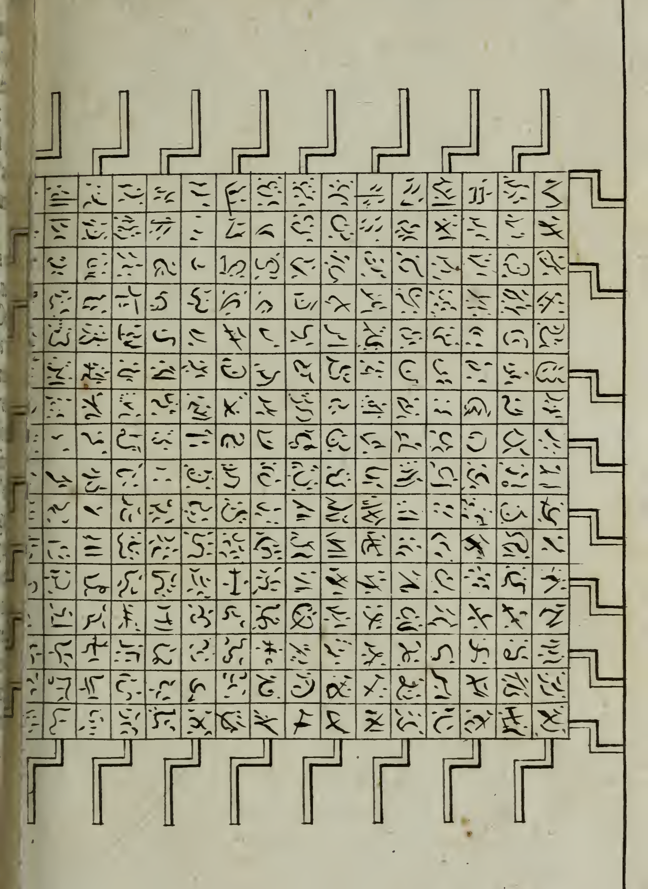
Il

Il m'aſſura que depuis ſa Jeuneſſe il avoit conſacré toutes ſes penſées à cette invention, qu'aucun mot de la Langue n'étoit oublié dans ſa Machine, & qu'il avoit fait le calcul le plus exact de la proportion generale qu'il y a entre les nombres des Particules, des Noms, des Verbes, & des autres parties du Langage.

Je fis les plus humbles remercimens à cet Illuſtre perſonnage de la facilité avec laquelle il venoit de me faire part d'un ſi beau Deſſein, & lui promis, que ſi j'avois jamais le bonheur de revoir ma Patrie, je lui rendrois la juſtice de le reconnoitre pour ſeul Inventeur de cette Merveilleuſe Machine, dont je lui demandai la permiſſion de tracer la forme ſur du papier; il le voulut bien, & c'eſt à ſa complaiſance que le Lecteur a l'obligation de la Figure cy-jointe. Je lui dis que quoi que ce ſoit la coutûme de nos Savans en *Europe*, de ſe faire honneur des Inventions d'autrui, d'ou il leur revenoit au moins cet Avantage, que ce devènoit un ſujet de controverſe, lequel étoit le veritable Inventeur; il pouvoit néanmoins étre ſûr qu'à l'égard de la Machine que je venois de voir, perſonne ne lui diſputeroit la gloire de l'invention.

Nous allames enſuite à l'Ecole de Langage, où trois Profeſſeurs deliberoient enſemble ſur les moiens de perfectioner la Langue de leur pays.

Le premier projet étoit d'abreger les Diſcours, en ne laiſſant qu'une ſyllabe à tous les mots qui en avoient pluſieurs, & en retran-



tranchant les Verbes & les Participes, parce qu'à le bien examiner, toutes choſes imaginables ne ſont que des Noms.

Mais, dit un des autres, ne vaudroit-il pas mieux retrancher abſolument tous les mots? Pour faire mieux gouter ce projet, il prouva que la ſanté & l'amour de la briéveté, y trouveroient également leur compte. Car il eſt inconteſtable, que chaque mot que nous prononçons uſe tant ſoit peu nos poumons, & par conſequent hâte nôtre mort. C'eſt pourquoi il propoſoit comme un bon Expedient, que puiſque les mots ne ſont que les Noms des *choſes*, il ſeroit plus raiſonnable que chacun portât avec ſoi les choſes dont il voudroit diſcourir. Et cette Invention auroit certainement eu lieu, au grand contentement de celui qui l'avoit trouvée, ſi les Femmes, de concert avec le profane Vulgaire, n'avoient menacé de ſe revolter, ſi on ne leur permettoit de ſe ſervir de leur Langue pour parler, à la maniére de leurs Ayeux. Tant il eſt vrai que le commun peuple, eſt un Ennemi irreconciliable de tout ce qu'on apelle Science. Cependant, pluſieurs Hommes très ſages & très ſavans ſuivent la nouvelle Methode de s'exprimer par *choſes*, Methode qui a pourtant un petit inconvenient; c'eſt que, quand un Homme a pluſieurs affaires, & de diferente ſorte, il eſt obligé de porter avec lui une quantité beaucoup plus conſiderable de *Choſes*, à moins qu'il n'ait les moyens d'entretenir quelques Valets qui le dechargent de cette peine. J'ay quelquefois vu deux de ces Sages preſque a-

 faiſ-

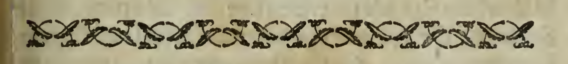
faiſſez ſous le poids de leurs Fardeaux, comme les Colporteurs parmi nous: Quand ces Meſſieurs ſe rencontroient en Rue, ils mettoient leurs paquets à Terre, & en en tirant les pieces l'une après l'autre, ils étoient en état de ſoutenir la Converſation pendant une Heure entiére, après quoi chacun ramaſſoit ſes pieces, & s'étant entr'aidez à ſe mettre leurs charges ſur le dos, ils prenoient congé l'un de l'autre.

Mais pour de moins longues Converſations, on peut facilement mettre ſous le Bras ou dans ſes Poches tout ce dont on a beſoin, & quand on eſt chez ſoi, on ne ſauroit y être embaraſſé; Voila pourquoi la Chambre où s'aſſemblent ceux chez qui cet Art eſt en uſage, eſt pleine de toutes les *Choſes* qui ſont neceſſaires pour ſoutenir de ſi ingenieux Entretiens.

Un autre grand Avantage qu'on pouroit retirer de cette Invention, c'eſt que par là on a une eſpéce de Langage Univerſel, entendu par toutes les Nations Civiliſées, dont generalement tous les Meubles & tous les Utenciles ſont entiérement ſemblables aux nôtres. Par là auſſi des Ambaſſadeurs pouroient traiter avec des Princes Etrangers, ou avec des Miniſtres d'Etat, dont ils ignoreroient la Langue.

Je viſitai enſuite l'Ecole de Mathematique, où je vis un Maitre, qui pour enſeigner cette ſcience à ſes Diſciples, ſe ſervoit d'une Methode qui me parut un peu bizarre. La propoſition & la demonſtration ſont écrites en Caractères fort liſibles ſur une Oublie très

rès mince, avec de l'Encre composée d'une Teinture Cephalique. Cette oublie l'Etudiant doit l'avaler à jeun, & pendant les trois jours suivans ne prendre d'autre Nourriture qu'un peu de Pain & d'Eau. A mesure que se fait la digestion de l'Oublie, la Teinture monte au Cerveau, & la proposition est obligée de l'acompagner. Mais jusques à present le succés n'a pas tout à fait bien repondu à l'atente de l'Inventeur, en partie par quelque Erreur dans la composition de la Teinture, & en partie par la Mechanceté des petits Garçons, à qui ce Bolus cause tant de dégout, que la plûpart d'entr'eux tachent de le rendre avant qu'il puisse faire son efet; d'ailleurs, on n'a pas encore pu obtenir d'eux d'observer le Regime, si necessaire, suivant cette Methode, pour aprendre les Mathematiques.



CHAPITRE VI.

Continuation du même Sujet. L'Auteur propose quelques nouvelles Inventions, qui sont reçuës avec de grands Applaudissemens.

JE ne me divertis guères à visiter l'Ecole des Faiseurs de projets Politiques, parce que ces gens me paroissoient tout à fait hors

de ſens, ſpectacle qui me rend toujours Melancolique. Ces Viſionaires formoient des projets de perſuader à des Monarques de n'avoir egard dans le Choix de leurs Favoris qu'à la Sageſſe, la Capacité & la Vertu; de ne prendre des Miniſtres que pour travailler avec plus de ſuccés au Bien public; de ne jamais ſeparer leur Interêt d'avec celui de leur Peuple, de ne conférer des Emplois qu'à des perſonnes capables de s'en aquiter; avec pluſieurs autres Chimères, dont perſonne ne s'eſt jamais aviſé, & qui m'ont fait ſentir la juſteſſe d'une vieille Maxime, qui dit, qu'il n'y a rien de ſi abſurde que quelques Philoſophes n'ayent avancé comme veritable.

Cependant pour rendre juſtice à ces Academiciens Politiques, il faut que j'avouë que tous ne ſont pas ſi viſionnaires. Il y avoit parmi eux un Homme qui me paroiſſoit admirablement bien entendre la Nature & le Syſteme du Gouvernement. Cet Illuſtre perſonnage s'étoit fort utilement employé pour trouver des Remedes ſouverains contre toutes les Maladies, auxquelles les diferentes ſortes d'Adminiſtrations publiques ſont ſujettes, tant par les Vices ou par les Foibleſſes de ceux qui gouvernent, que par les Defauts de ceux qui doivent obéir. Par exemple, puiſque tous ceux qui ſe ſont apliquez à etudier le gouvernement des Hommes, avoüent unanimement, qu'il y a une reſſemblance Univerſelle entre le Corps Naturel & le Corps politique; n'eſt-il pas evident, que les Maladies de l'un & de l'autre de ces

Corps

Corps doivent être gueries, & leur ſanté conſervée par les mêmes Remedes? Il eſt certain, que les Senats ſont ſouvent pleins d'Humeurs peccantes, & travaillez de pluſieurs maladies de Tête, & plus encore de Maladies de Cœur; avec de fortes Convulſions, & de violentes Contractions de Nerfs dans les deux Mains, quoique principalement dans la droite. D'autres fois ils ont des Vertiges, des Delires, une Faim Canine, ou des Indigeſtions, & pluſieurs autres maux de ce genre. Le Plan de ce Docteur étoit donc, que lors qu'un Senat venoit de s'aſſembler, quelques Medecins s'y trouvaſſent les trois premiers jours de la ſéance, & à la fin des Debats de chaque jour tataſſent le pous à chaque Senateur; après quoi ayant meurement deliberé ſur la Nature des diferentes Maladies & ſur la maniére de les guerir, ils pourroient le quatriéme jour ſe rendre à l'endroit où le Senat s'aſſemble, accompagnez d'Apothiquaires pourvus de bonnes Medecines, qui auroient ſoin, avant que les Membres fuſſent aſſis, d'adminiſtrer à chacun d'eux des Lenitifs, des Aperitifs, des Abſterſifs, des Corroſifs, des Reſtringents, des Palliatifs, des Laxatifs, ou telle autre Drogue dont ils pouroient avoir beſoin: Prets le lendemain, à repeter, à changer, ou à omettre ces Remedes, ſuivant l'effet qu'ils auroient produit.

L'Execution de ce projet ne couteroit pas grand choſe au Public, & feroit à mon Avis fort utile, pour expedier promptement les Affaires dans les Pays où les Senats ont

quelque part au pouvoir Legiſlatif: Elle produiroit l'unanimité, abrégeroit les Debats, ouvriroit le peu de Bouches qui à preſent ſont fermées, & fermeroit le nombre prodigieux de celles qui ſont ouvertes; reprimeroit la petulance des Jeunes, & corrigeroit l'Obſtination des Vieux; donneroit de la vivacité aux Stupides, & de la retenue aux Etourdis.

De plus, comme c'eſt une plainte generale que les Favoris des Princes ont la Memoire du monde la moins fidèle; le même Docteur propoſoit comme un Remede à ce mal, que quiconque iroit trouver un Premier Miniſtre, après lui avoir expoſé ſon Afaire en peu de mots & en termes clairs; en partant tirât ce Seigneur par le nez, ou par les oreilles, lui donnât quelque bon coup de pied dans le Ventre, lui pinçât les bras bien ſerré, ou lui fourrât une Epingle dans les Feſſes; le tout, pour le faire mieux ſouvenir de l'afaire en queſtion: Remède qu'il faudroit repeter chaque fois qu'on le verroit, juſqu'à ce que la choſe dont il s'agiſſoit, fut faite ou abſolument refuſée.

Il étoit auſſi d'avis, que chaque Membre du Grand Conſeil de la Nation, après avoir propoſé & defendu ſon Opinion, devroit être obligé de donner ſa voix en faveur de l'opinion contraire; parce que ſi cela ſe faiſoit, le Reſultat tourneroit immanquablement à l'Avantage public.

Quand l'Etat eſt déchiré par de violentes Factions, il avoit trouvé un moyen merveilleux de les mettre d'accord. Ce moyen le voi-

voici. Il faut prendre une Centaine de Chefs de chaque parti, & mettre l'une contre l'autre les Têtes qui sont à peu près de la même Figure; qu'après cela deux Chirurgiens fort adroits scient l'*Occiput* de chaque Couple en même tems, de manière que la Cervelle soit divisée en deux parties égales. Que chacun de ces *Occiputs* ainsi coupez soit apliqué sur la Tête à laquelle il n'apartient pas. Il est bien vrai que cet ouvrage demande beaucoup d'adresse & d'exactitude, mais le Professeur nous assuroit que si le Chirurgien s'en aquitoit bien, la Cure seroit infaillible. Car voici comme il raisonnoit; les deux égales portions de Cervelles débatant entr'elles, les Matieres qui forment le sujet de la Dispute, ne sçauroient manquer d'être bien tôt d'acord. Et pour ce qui regarde la diference des Cervelles en Quantité & en Qualité, parmi ceux qui sont les Directeurs des Factions, le Docteur protestoit en conscience que c'est une chimère.

J'entendis deux Professeurs disputer avec beaucoup de Feu sur la meilleure methode de lever des Impots sans charger le peuple. Le premier affirmoit que la meilleure maniére seroit de taxer les Vices & la Folie; & de mettre dans chaque Rue un certain Nombre de Jurez, qui rendroient temoignage des degrez d'Extravagance & de Corruption de leurs voisins, sur lesquels on pouroit regler la somme que chacun seroit tenu de payer. Le second étoit d'une opinion directement contraire, & vouloit qu'on mit une Taxe sur ces Qualitez du Corps & de l'Ame,

 pour

pour lesquelles les Hommes s'estimoient le plus eux mêmes; & que cette Taxe fut plus ou moins grande suivant le Degré plus ou moins eminent auquel on porteroit ces Qualitez, Degré à l'égard duquel chacun seroit cru sur sa parole.

L'impôt le plus onereux regardoit les plus grands Favoris du Beau sexe, & les Cotisations étoient reglées suivant le nombre & la nature des Faveurs qu'ils avoient receues; sur quoi on s'en raporteroit aussi à leurs propres Declarations. L'Esprit, la Valeur, & la Politesse, devoient aussi payer de grands Impots, qui seroient aussi levez de la même maniére, chaque personne se taxant elle même. Mais d'un autre côté, l'Honneur, la Justice, la Sagesse & le Savoir, ne devoient pas couter un sol à ceux qui possedoient ces Qualitez, parce qu'elles sont d'un genre si singulier que personne ne les reconnoit en son voisin, ni ne les estime en lui même.

Les Femmes devoient être taxées suivant leur Beauté, & leur Habileté à se bien mettre, & jouïr du même privilège que les Hommes, je veux dire déterminer la somme qu'elles se croyent obligées de payer. Mais le Sens commun, la Fidelité, la Chasteté, & la Bonté du Cœur, devoient être des choses entierement exemptes d'impots, parce qu'aussi bien le peu qu'on en auroit pu retirer, n'auroit jamais payé les peines qu'on se seroit données pour déterrer celles que cette Taxe regardoit.

Pour attacher des Senateurs aux Interets de

de la Couronne, le même Profeſſeur vouloit qu'ils tiraſſent au ſort pour les Emplois, chacun d'eux s'engageant premiérement par ſerment d'être pour la Cour, ſoit qu'il gagnat ou non; après quoi ceux qui avoient perdu, pouvoient de nouveau tenter fortune à la premiére Occaſion. De cette maniére l'Eſperance & l'Atente les rendroient Fideles à leurs Engagemens, & perſonne ne pouroit ſe plaindre qu'on l'eut trompé, mais imputeroit ſon malheur à la Fortune dont les Epaules ſont plus fortes & plus larges que celles d'un Miniſtère.

Un autre Profeſſeur me montra un grand papier tout rempli d'Inſtructions pour découvrir des complots qui ſe trament contre le Gouvernement: Dans toutes ſes remarques paroiſſoit un genie profond, & un extrême connoiſſance de la politique, quoi qu'à mon avis on pouroit y ajouter encore quelque choſe. C'eſt ce que je pris la liberté de dire à l'Auteur, en lui ofrant en même tems de lui faire part de ce que je pouvois avoir de Lumiéres ſur ce ſujet. Il reçut mon ofre plus honnêtement que ne font d'ordinaire des Auteurs, & particuliérement ceux qui travaillent en projets, m'aſſurant qu'il ſeroit fort aiſe que je lui communiquaſſe mes Obſervations.

Je lui dis, que s'il m'arrivoit de vivre dans un Royaume où les Conſpirations fuſſent en vogue par le genie inquiet du petit Peuple, ou puſſent ſervir à l'affermiſſement du Credit, ou à l'avancement de la Fortune de quelques grands Seigneurs, je m'apliquerois

d'abord à encourager la Nation des Accusateurs, des Denonciateurs, & des Temoins: Que lorsque j'en aurois rassemblé un nombre suffisant, de toutes les sortes & de diferente Capacité, je les mettrois sous la conduite de quelques personnages habiles, & assez puissants pour les proteger & pour les recompenser. De tels personnages doüez des Talens & du Pouvoir que je viens de marquer, pourroient faire servir les Complots aux plus excellens usages; ils pouroient se faire valoir & passer pour de profonds Politiques; rafermir un Ministère chancelant; étouffer ou apaiser un Mecontentement general; s'enrichir de Confiscations, & augmenter ou diminuer le Credit public, suivant que leur Avantage particulier le demanderoit. C'est ce qu'on peut faire, en convenant premiérement des personnes sur qui doit tomber l'Accusation d'avoir part à une Conspiration. Après cela il faut s'assurer de tous leurs papiers, aussi bien que de leurs personnes: Ces papiers doivent être mis entre les mains d'une société d'Hommes assez habiles pour découvrir le sens mysterieux des Mots, des Syllabes, & des Lettres; Mais pour qu'ils puissent tirer quelque fruit de leur habileté, il doit leur être permis de donner aux Lettres, aux Syllabes & aux Mots, la signification, qui leur plait, quoique cette signification n'y aye souvent aucun raport, ou même paroisse directement contraire au but que se propose celui dont on examine l'Ecrit; ainsi par exemple, s'ils le trouvent bon, ils peuvent entendre par un *Crible* une

ne *Dame de Cour*, par un *Chien estropié* un *Usurpateur*, par un *Fleau* une *Armée entretenue en tems de paix*, par une *Buse*, un *Grand Politique*, par la *Goute* un *Souverain Pontife*, par un *Pot de Chambre* un *Commité de Seigneurs*, par un *Balai* une *Revolution*, par une *Souriſſiére* une *Charge*, par un *Abime ſans fond* le *Treſor public*, par un *Egout* la *Cour*, par un *Bonnet avec des Sonnettes* un *Favori*, par un *Roſeau caſſé* une *Cour de Justice*, & par un *Tonneau vuide* un *General*.

Que ſi cette Methode ne réuſſiſſoit pas, on pouroit en employer de plus efficaces, & avoir recours aux *Acroſtiches* & aux *Anagrammes*: Je lui expliquai alors ce que j'entendois par *Acroſtiches*, & lui montrai au doigt & à l'oeil de quelle utilité eſt cette eſpèce de ſcience pour découvrir le ſens politique que renferment les Lettres initiales. Car ſans cela, lui dis-je, auroit-on jamais pu ſavoir que N, par exemple, ſignifie une Conſpiration; B un Regiment de Cavalerie, & L une Flote. Mais ſi par hazard, (ce qui n'eſt guères poſſible) cette Methode ne ſuffit pas pour decouvrir les Deſſeins du Parti mécontent, on pouroit venir à bout de les connoitre, en tranſpoſant les Lettres de l'Alphabet qui ſe trouvent dans quelque papier ſuſpect, en les tranſpoſant dis-je, de tant de maniéres diferentes, qu'on trouve enfin le ſens qu'on veut leur donner. Et c'eſt là ce qu'on apelle la Methode Anagrammatique.

Le Profeſſeur me fit de grands remerci-

mens des curieuses observations dont je venois de lui faire part, & me promit qu'il feroit mention honorable de moi dans son Traité.

Je ne vis rien dans ce pays qui put me porter à y faire un plus long sejour, & commençai à songer à m'en retourner en Angleterre.

CHAPITRE VII.

L'Auteur quite Lagado *& arrive à* Maldonada. *Aucun Vaisseau n'étant prêt à faire voile, il fait un Tour à* Glubbdubdribb. *Reception que lui fit le Gouverneur.*

LE Continent, dont ce Royaume est une partie, s'étend, autant qu'il me paroit, à l'Est vers les parties inconnues de *l'Amerique*, au West vers la *Californie*, & au Nord vers la Mer Pacifique, qui n'est qu'à cent cinquante Miles de *Lagado*, où il y a un bon Port, & dont les habitans font un grand commerce avec ceux de l'Isle de *Luggnagg*, située au Nord-West environ au 29. Degré de Latitude Septentrionale, & au 140. Degré de Longitude. Cette Isle est au Sud-Est du *Japon*, à la distance d'une centaine de lieuës. Il y a une étroite Alliance entre l'Em-

l'Empereur du *Japon* & le Roi de *Luggnagg*, ce qui fait qu'il y a ſouvent occaſion de paſſer d'une de ces Iſles à l'autre. Cette Raiſon me détermina à prendre ma route par là pour m'en revenir en Europe. Je louai deux Mules pour porter mon petit Bagage, & un Guide pour me montrer le Chemin. Je pris congé de mon genereux Protecteur qui m'avoit temoigné tant d'amitiez, & reçus encore de lui un preſent aſſez conſiderable à mon depart.

Il ne m'arriva rien pendant mon Voyage qui merite d'être raporté. Quand j'arrivai au port de *Maldonada*, il n'y avoit point de Vaiſſeau prêt à faire voile pour *Luggnagg*, & on m'aſſura qu'il faudroit atendre même quelques ſemaines avant qu'il y en eut. Cette Ville eſt environ de la grandeur de *Portsmouth*. Je fis bien tôt quelques connoiſſances, dont je reçus beaucoup d'honnêtetez. Un Gentilhomme fort diſtingué me dit que, puis qu'il ſe paſſeroit tout au moins un mois avant que j'euſſe ocaſion de partir pour *Luggnagg*, je devrois aller voir la petite Iſle de *Glubbdubdribb*, qui étoit au Sud-Weſt de *Maldonada*, à la diſtance d'environ cinq lieuës. Il s'ofrit à m'acompagner avec un de ſes Amis, & me promit d'avoir ſoin de tout ce qui ſeroit neceſſaire pour nôtre petit Voyage.

Glubbdubdribb, autant qu'on peut rendre ce terme en nôtre Langue, ſignifie l'Iſle des *Sorciers*. Cette Iſle n'a que le tiers de la largeur de celle de *Wight*, & eſt extraordinairement fertile : Elle eſt gouvernée par le

Chef d'une certaine Tribu qui n'eſt compoſée que de Magiciens.

Ces Magiciens ne contractent jamais de Mariages qu'avec des perſonnes de leur Tribu; & c'eſt le plus Ancien de leur Race qui eſt leur Prince ou leur Gouverneur. Ce Prince eſt logé dans un Magnifique Palais, derriére lequel il y a un Parc de trois mille Acres d'étendue, & environné d'un Mur de pierre de taille de vingt pieds de hauteur. Dans ce Parc il y a diferens enclos pour du Bled, des Herbes, ou du Bétail.

Le Gouverneur & ſa Famille ſont ſervis par des Domeſtiques fort extraordinaires. Par ſon habileté dans la Magie, il a le pouvoir de rapeller à la vie ceux qu'il veut, & le droit de s'en faire ſervir pendant vingt quatre heures, mais pas plus long tems; de plus, il ne lui eſt pas permis d'évoquer deux fois de ſuite la même perſonne, à moins qu'il n'y ait l'eſpace de trois mois entre deux, ou qu'il n'y ſoit porté par quelques raiſons de la derniére importance.

Quand nous eumes mis pied à terre dans l'Iſle, ce que nous fimes environ à onze heures du matin, un des Meſſieurs qui m'acompagnoient, alla chez le Gouverneur, & lui demanda ſi un Etranger pouvoit avoir l'honneur de faire la Reverence à ſon Alteſſe. Ce Prince lui acorda d'abord ſa demande, & nous entrames tous trois dans le Palais entre deux Rangs de Gardes, armez à l'Antique, & qui avoient dans leur Phyſionomie je ne ſçai quoi qui me faiſoit trembler. Nous

paſ-

passâmes par plusieurs Apartemens entre des Domestiques, qui ne ressembloient pas mal aux Gardes, & qui comme eux étoient rangez en Haye des deux cotez, jusqu'à ce que nous fussions parvenus à la Chambre de presence, où, apres trois profondes Reverences, & quelques Questions generales, il nous fut permis de nous asseoir sur trois Chaises, placées tout près du plus bas degré du Throne de son Altesse. Ce Prince entendoit la Langue de *Balnibarbi*, quoi qu'elle fut diferente de celles qu'on parle dans son Isle. Il me pria de lui raconter une partie de mes Voyages, & pour me faire voir qu'il vouloit me traiter sans Ceremonie, il renvoia ceux de sa suite d'un seul signe de Tête, qu'il n'eut pas plutot fait, qu'à mon grand étonnement tous s'évanoüirent en l'Air, comme les Objets que nous avons vus en songe disparoissent quand nous nous reveillons tout d'un coup. Je fus quelque tems avant que de pouvoir me remettre de ma Frayeur: mais comme le Gouverneur m'assura que je n'avois rien à craindre, & que je remarquois d'un autre coté que mes deux Compagnons ne paroissoient avoir aucune peur, (ce qui venoit de ce que ce Spectacle ne leur étoit pas nouveau) je commençai à prendre courage, & fis à son Altesse une Histoire abregée de mes diverses Avantures, non sans hesiter quelques fois & sans jetter les yeux de tems en tems sur les places que ces Spectres Domestiques venoient de quiter.

J'eus l'honneur de diner avec le Gouverneur

neur, & nous fumes fervis à Table par des Fantomes diferens de ceux que j'avois déjà vus. Je remarquai que ma peur alors étoit beaucoup moindre que celle du Matin.

Nous paſſames là toute la Journée, mais je ſuppliai le Prince de vouloir m'excuſer, ſi je n'acceptois pas l'offre qu'il me faiſoit de loger dans ſon Palais. Mes deux Amis & moi, allames coucher en Ville, & retournames au Palais du Gouverneur, pour obeïr à l'ordre obligeant qu'il nous en avoit donné.

Nous paſſames de cette maniére dix jours dans cette Iſle, étant la plus grande partie du jour chez le Gouverneur, & la nuit dans nôtre Logement. Je me familiariſai bientôt tellement avec les Eſprits, que je n'en avois plus peur du tout, ou s'il me reſtoit encore quelque impreſſion de Frayeur, ma Curioſité m'en ôtoit auſſi tôt le ſentiment. Son Alteſſe m'ordonna un jour d'évoquer tel mort que je voudrois de tous ceux qui avoient ſubi la Loi du trepas depuis le commencement du Monde juſqu'au moment qu'il me parloit, & de leur commander de répondre aux Queſtions que je leur propoſerois ; à condition néanmoins que mes Queſtions ne rouleroient que ſur des choſes paſſées de leur tems : Qu'au reſte je pouvois être ſûr d'une choſe, c'eſt qu'ils ne me diroient rien que de vrai, l'Art de mentir n'étant d'aucun uſage dans l'autre monde.

Je fis d'humbles remercimens à ſon Alteſſe pour une ſi grande Faveur. Nous étions dans une Chambre dont la vuë donnoit ſur le

le Parc. Et comme mon premier desir fut de voir quelque chose de pompeux & de magnifique, je souhaitai de voir *Alexandre le Grand*, à la Tête de son Armée immediatement après la Bataille *d'Arbelles*: à peine le Gouverneur eut-il prononcé quelques mots, que nous aperçumes ce Conquerant sous la Fenêtre où nous étions, & son Armée un peu plus loin. *Alexandre* eut ordre de se rendre dans nôtre Apartement: Je n'entendis pas autrement bien son *Grec*. Il m'assura sur son Honneur qu'il n'avoit pas été empoisonné, mais qu'il étoit mort d'une Fievre violente causée par les Debauches excessives qu'il avoit faites en vin.

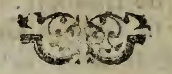
Après lui je vis *Hannibál* passant les *Alpes*, qui me protesta, qu'il n'avoit pas une seule goute de Vinaigre dans son Camp.

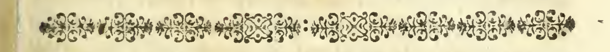
Je vis *Cesar* & *Pompée* à la Tête de leurs Troupes, & prets à se livrer Bataille. Je souhaitai que le Senat de *Rome* put paroitre devant moi dans une grande Chambre, & une Assemblée un peu plus Moderne en oposition dans une autre. La premiére de ces Compagnies ne me parut composée que de Heros & de Demi-Dieux; au lieu que l'autre ne ressembloit qu'à une Troupe de Gueux, de Bandits, & de Breteurs. Le Gouverneur à ma demande fit signe à *César* & à *Brutus* de s'avancer vers moi. La vuë de *Brutus* m'inspira une profonde veneration, & je n'eus pas de peine à remarquer en lui la vertu la plus consommée, une fermeté d'Ame, une intrepidité au dessus de toute expression, & le plus ardent Amour pour sa Patrie. J'ob-

ser-

ſervai avec un ſenſible plaiſir que ces deux grands Hommes paroiſſoient être Amis, & *Ceſar* m'avoüa avec une noble ingenuïté, que la gloire de l'avoir tué ſurpaſſoit celle qu'il s'étoit aquiſe pendant tout le cours de ſa vie. J'eus l'honneur d'entretenir aſſez long-tems *Brutus*; & il me fut dit que *Junius*, *Socrate*, *Epaminondas*, *Caton* le jeune, *Thomas Morus* & lui, étoient toujours enſemble : *Sextumvirat* auquel tous les Ages du Monde ne ſçauroient ajouter un ſeptiéme.

Mes Lecteurs s'ennuyeroient certainement, ſi je leur raportois les Noms de toutes les perſonnes, que le Deſir de voir, pour ainſi dire, le Monde dans chaque point de la Durée, me fit évoquer. Je m'atachai principalement à conſiderer les Deſtructeurs des Tyrans & des Uſurpateurs, & ceux qui avoient rendu des Nations à la Liberté; ces ſortes de Spectacles me cauſoient une joye ſi ſenſible que ce ſeroit tenter l'impoſſible que de vouloir l'exprimer.





CHAPITRE VIII.

Detail curieux touchant la Ville de Glubbdubdribb. *Quelques Corrections de l'Histoire Ancienne & Moderne.*

AYant envie de voir les Anciens qui s'étoient rendus fameux par leur Esprit ou par leur Savoir, je leur destinai un jour tout entier. Je demandai que *Homere* & *Aristote* parussent à la Tête de tous leurs Commentateurs; mais ceux-ci étoient en si grand nombre, que plusieurs Centaines restérent dans la Cour & dans les Apartemens exterieurs du Palais. Je connus & distinguai ces deux Heros à la premiére vuë, non seulement de la multitude, mais aussi l'un de l'autre. *Homere* étoit le plus grand & le mieux fait des deux, se tenoit fort droit pour son Age, & avoit les yeux les plus vifs que j'aye jamais vus. *Aristote* se baissoit extrêmement, & s'apuyoit sur un Baton. Il avoit le visage maigre, les cheveux longs, & la voix creuse. Je m'aperçus d'abord, qu'aucun d'eux n'avoit jamais vu le reste de la Compagnie, ni même n'en avoit entendu parler. Et un Esprit, que je ne nommerai point, me dit à l'oreille, que dans l'autre monde ces Commentateurs se tenoient toujours le plus loin qu'il leur étoit possible de ces grands Hommes

mes dont ils avoient vainement tenté d'éclaircir les Ecrits, & cela par la Honte & par le Remord qu'ils avoient de leur avoir fait dire mille Contradictions & mille Absurditez, auxquelles ils n'avoient jamais pensé. Je presentai *Didyme* & *Eustathius* à *Homere*, qui à ma priére les reçut mieux que peut être ils ne meritoient; car il trouva d'abord qu'aucun d'eux n'avoit le genie qu'il faut pour entrer dans celui d'un Poëte. Mais *Aristote* perdit entiérement patience, quand après lui avoir marqué les Obligations qu'il avoit à *Scot* & à *Ramus*, je lui presentai ces Savans, & il me demanda si ses autres Commentateurs étoient aussi Fous que ceux-ci.

Je priai alors le Gouverneur d'évoquer *Descartes* & *Gassendi*, qui en ma presence expliquérent leurs Systèmes à *Aristote*. Ce Philosophe avoüa ingenuement qu'il s'étoit très souvent trompé, parce que à l'égard de plusieurs choses il ne s'étoit apuyé que sur de simples Conjectures; & declara que le *Vuide* d'*Epicure*, dont *Gassendi* étoit le Restaurateur, & les *Tourbillons* de *Descartes*, étoient également fondez. Il predit que *l'Attraction*, qui se voit aujourd'huy tant de Defenseurs, retomberoit quelque jour dans le Mepris dont on vient de la tirer. Les nouveaux Systèmes sur la Nature, ne sont, ajouta t'il, que de nouvelles modes, qui varieront de tems en tems; & mêmes ceux qu'on pretend demontrer Mathematiquement, n'auront pas un Regne aussi long que la presomption de leurs Partisans semble leur promettre.

J'em-

J'employai cinq jours à converser avec plusieurs autres Savans de l'Antiquité. Je vis la plus grande partie des premiers Empereurs Romains. Le Gouverneur evoqua à ma Sollicitation les Cuisiniers de *Heliogabale* pour nous faire à diner, mais ils ne nous donnérent que peu de preuves de leur habileté, faute de Materiaux. Un Cuisinier d'*Agesilaus* nous fit une soupe à la *Lacedemonienne*, mais je n'eus pas le courage d'en avaler une seconde cuillerée.

Mes deux Compagnons de Voyage furent obligez pour quelques Affaires, qui demandoient leur presence, de s'en retourner chez eux dans trois jours, que j'employai à voir quelques Morts modernes, qui avoient joué le Role le plus brillant depuis deux ou trois siecles, soit dans ma Patrie, soit dans d'autres pays de *l'Europe*. Comme j'avois toujours été grand Admirateur de tout ce qu'on apelle Anciennes & Illustres Familles, je supliai le Gouverneur d'évoquer une douzaine ou deux de Rois avec leurs Ancêtres rangez en ordre depuis huit ou neuf generations. Mais je fus horriblement trompé dans mon Atente. Car au lieu d'une longue suite de Diademes, je vis dans une Famille deux Joueurs de violon, trois Courtisans fort bien mis, & un Prelat *Italien*. Dans une autre un Barbier, un Abbé & deux Cardinaux. J'ay trop de veneration pour les Têtes couronnées, pour insister d'avantage sur un sujet si mortifiant. Mais pour ce qui regarde les Marquis, les Comtes & les Ducs, je ne suis pas si scrupuleux. Et j'avoüerai que ce

ne

ne fut pas ſans plaiſir que je me vis en état de diſtinguer la route que certaines Qualitez de l'Ame & du Corps avoient ſuivie pour entrer dans telle ou telle Famille. Je pouvois voir clairement d'où telle Maiſon tiroit un Menton pointu, & pourquoi telle autre ne produiſoit que des Coquins depuis deux generations, & que des Fous depuis quatre. Quelles étoient les cauſes qui juſtifioient le mot que *Polydore Virgile* à dit d'une certaine Maiſon de par le Monde, *Nec Vir fortis, nec Fœmina caſta.* Comment la Cruauté, la Fourberie, & la Lacheté, devenoient des marques caracteriſtiques, par leſquelles de certaines Familles étoient autant reconnoiſſables que par leur Cotte d'armes.

Tout ce que je voiois me dégoutoit fort de l'Hiſtoire Moderne. Car ayant examiné & interrogé avec atention tous ceux qui depuis un ſiecle avoient occupé les plus eminentes places dans les Cours des Princes, je trouvai que de miſerables Ecrivains en avoient effrontément impoſé au Monde, en atribuant plus d'une fois, les plus grands Exploits de guerre à des Laches, les plus ſages Conſeils à des Imbecilles, la plus noble Sincerité à des Flateurs, une vertu *Romaine* aux Traitres de leur patrie, de la pieté à des Athées, & de la veracité à des Delateurs. Que pluſieurs Hommes du Merite le plus pur & le plus diſtingué avoient été condamnez à mort ou envoyez en Exil par ſentence de quelques Juges corrompus ou intimidez par un Premier Miniſtre: Que des Femmes d'intrigue ou proſtituées, des Maqueraux,

des

des Parasites & des Bouffons, decidoient souvent les Affaires des Cours, des Conseils, & des plus Augustes Senats. J'avois déjà assez mauvaise Opinion de la sagesse & de l'integrité des Hommes, mais ce fut bien autre chose quand je fus informé des motifs auxquels les plus grandes Entreprises & les plus étonnantes Revolutions doivent leur Origine, aussi bien que des meprisables Accidens auxquels elles sont obligées de leur succès.

J'eus ocasion en même tems de me convaincre de l'Audace & de l'Ignorance de ces Ecrivains d'Anecdotes, qui dans leurs Histoires secretes empoisonnent presque tous les Roys; repétent mot pour mot un Discours qu'un Prince à tenu en secret à son Premier Ministre; ont copie authentique des plus secretes Instructions des Ambassadeurs, & cependant ont le malheur de se tromper toujours. Un General confessa en ma presence qu'un jour il n'avoit gagné la Victoire qu'à force de fautes & de poltronnerie: & un Amiral, que pour n'avoir pas eu d'assez étroites liaisons avec les Ennemis, il avoit batu leur Flote dans le tems qu'il ne songeoit qu'à leur livrer la sienne. Trois Rois m'ont protesté n'avoir pendant tout le cours de leurs Regnes jamais fait de bien à un seul Homme de merite, à moins qu'ils ne l'ayent fait sans le savoir, étant abusez par quelque Ministre en qui ils se confioient. Ils ajouterent, que s'ils avoient à revivre, ils tiendroient encore la même conduite; & ils me prouvérent avec beaucoup de Force,

que

que la corruption étoit un des plus fermes ſoutiens du Trone, parce que la vertu donne aux Hommes une certaine inflexibilité, qui eſt la choſe du Monde la plus incommode pour ceux qui gouvernent.

J'eus la curioſité d'aprendre en détail, par quels moyens de certains Hommes s'étoient élevez à de grands Titres d'Honneur, & avoient aquis d'immenſes Richeſſes ; & ma curioſité n'eut pas pour Objets des ſiecles fort reculez ; quoique d'un autre côté, elle ne regardat ni mon pays, ni mes Compatriotes, (verité dont je prie mes Lecteurs d'être bien perſuadez.) Pluſieurs perſonnes qui étoient dans le cas dont il s'agit, ayant été évoquées, il ne fut pas beſoin d'un grand examen pour decouvrir des Infamies dont le ſouvenir me fait encore fremir d'horreur. Le Parjure, l'Opreſſion, la Fraude, la Subornation, & le Maquerelage, étoient les moyens les plus honêtes dont ils s'etoient ſervis; & comme cela étoit auſſi fort juſte, je trouvai que ces petites *infirmitez* étoient fort excuſables. Mais quand quelques uns avouérent qu'ils ne devoient leur grandeur & leur opulence qu'aux Crimes les plus afreux ; les uns à la Proſtitution de leurs Femmes & de leurs Filles, d'autres aux Trahiſons qu'ils avoient faites à leur Prince ou à leur Patrie, d'autres enfin à leur Habileté à empoiſonner leurs Ennemis ou à perdre des Innocens : J'eſpere qu'on ne me ſaura pas mauvais gré de ce que ces ſortes de Découvertes me firent beaucoup rabatre de cette profonde veneration que j'ai naturellement

ment pour des perſonnes d'un Rang éminent, & qui eſt un Tribut que des gens de ma ſorte doivent leur payer. J'avois ſouvent lu que de certains ſervices importans avoient été rendus à des Princes ou à des Etats; cela me fit naitre la Curioſité de voir ceux à qui ces Etats & ces Princes en avoient l'obligation. Apres une exacte recherche, il me fut dit que leurs Noms ne ſe trouvoient en aucun Regiſtre, en en exceptant pourtant un petit nombre que l'Hiſtoire a repreſentez comme des Infames & des Traitres. A l'égard des autres, je n'en avois jamais entendu parler. Ils parurent tous les yeux baiſſez, & fort pauvrement habillez, la plûpart d'entr'eux, à ce qu'ils me dirent, étant morts dans la misère, ou ayant porté leurs Têtes ſur un Echafaut.

Parmi les premiers je vis un Vieillard dont l'Hiſtoire a quelque choſe de ſingulier. Il avoit à ſes côtez un jeune Homme d'environ dix-huit ans. Il me dit qu'il avoit été pendant pluſieurs années Commandant d'un Vaiſſeau, & que dans le Combat Naval *d'Actium*, il avoit eu le bonheur de couler à fond trois des principaux Vaiſſeaux Ennemis, & d'entreprendre un quatriéme, ce qui avoit été la ſeule cauſe de la fuite d'*Antoine* & de la Victoire qui en fut une ſuite; que le jeune Homme que je voyois à ſes côtez, & qui étoit ſon Fils unique, avoit été tué pendant l'Action. Il ajouta, que la Guerre étant finie, il s'en alla à *Rome*, pour ſolliciter un plus grand Vaiſſeau, dont le Commandant avoit été tué, mais que ſans avoir egard à ſes

pretentions, le Vaiſſeau qu'il demandoit, fut donné à un Homme qui n'avoit jamais vu la Mer, & dont tout le merite conſiſtoit à être Fils de *Libertina*, Femme de Chambre d'une des Maitreſſes d'*Auguſte*. Pendant qu'il s'en retournoit à ſon Bord, il fut accuſé de negligence à l'égard de ſon devoir, & ſon Vaiſſeau fut donné au Page favori de *Publicola* le Vice-Amiral; ſur quoi il ſe retira à une petite Ferme, fort éloignée de *Rome*, dans laquelle il finit ſes jours. J'eus tant d'envie de ſavoir la verité de cette Hiſtoire, que je demandai qu'*Agrippa* qui avoit été Amiral dans ce Combat, fut evoqué. Il vint, & me certifia tout le Recit, avec cette diference pourtant qu'il donna de bien plus grands Eloges au Capitaine, qui par ſa modeſtie n'avoit nullement rendu juſtice à ſon propre Merite.

Je fus étrangement ſurpris de trouver que la Corruption eut fait de ſi rapides progrès dans cet Empire, & cela par le Luxe qui n'y étoit entré que fort tard, ce qui fit que je fus moins étonné de voir arriver de pareilles Avantures dans d'autres pays, où les vices de tous les genres ont regné depuis bien plus long tems.

Comme chacun de ceux qui étoient évoquez avoit parfaitement la même Figure ſous laquelle ils avoient paru dans le Monde, ce ne fut qu'avec le plus ſenſible Déplaiſir que je remarquai juſqu'à quel point la Race *Angloiſe* étoit degenérée depuis un ſiecle, & quels changemens avoit produit parmi nous la plus infame de toutes les Maladies.

Pour

Pour faire diversion à un spectacle si mortifiant, je marquai souhaiter de voir quelques uns de ces *Anglois* de la vieille Roche, si fameux autrefois pour la simplicité de leurs Mœurs, pour leur exacte Observation des Loix de la Justice, leur sage Amour pour la Liberté, leur Valeur, & leur atachement inviolable pour leur Patrie. Ce ne fut pas sans émotion que je comparai les Vivans aux Morts, & que je vis des Ayeux vertueux déshonorez par de Petit-Fils, qui en vendant leurs voix à la Faveur ou à l'Esperance, se sont souillez de tous les vices qu'il est possible d'aquerir dans une Cour.

CHAPITRE IX.

L'Auteur revient à Maldonada, *& fait voile pour le Royaume de* Luggnagg. *Il y est mis en prison, & ensuite envoyé à la Cour. Maniére dont il y est admis. Extrême Clemence du Roi envers ses sujets.*

LE jour de nôtre départ étant venu, je pris congé de son Altesse le Gouverneur de *Glubbdubdribb*, & revins avec mes deux Compagnons à *Maldonada*, où, après avoir atendu quinze jours, nous trouvames un Vaisseau prêt à faire voile pour *Luggnagg*. Mes deux Amis, & quelques autres Mes-

 sieurs,

ſieurs, eurent la generoſité de me fournir toutes les proviſions dont j'avois beſoin, & de me mener à Bord. Mon Voyage fut d'un mois. Nous fumes acceuillis en chemin d'une violente Tempête, & obligez de prendre cours vers le *West* pour profiter d'un Vent alizé qui ſoufle dans ces parages. Le 21. d'*Avril* 1711. nous entrames dans la Riviére de *Clumegnig*, ſur laquelle il y a une Ville qui porte le même Nom. Nous jettames l'Ancre à une lieuë de cette Ville, & fimes des ſignaux pour qu'on nous envoyât un Pilote. Il en vint deux à nôtre Bord en moins d'une demie heure; qui nous conduiſirent entre pluſieurs Ecueils, qui rendent le paſſage fort dangereux, dans un large Baſſin, où toute une Flote eſt entiérement à l'abri des plus furieuſes Tempêtes.

Quelques uns de nos Matelots, ſoit par malice, ſoit par inadvertence, informérent les Pilotes que j'étois un Etranger & de plus grand Voyageur, ce que ceux-ci redirent à un Officier de la Douane, qui m'examina à la rigueur quand j'eus mis pied à terre. Cet Officier me parla la Langue de *Balnibarbi*, que preſque tous les Habitans de cette Ville entendent à cauſe du grand Commerçe qu'il y a entr'eux & les Habitans de ce Royaume. Je lui fis un Recit ſuccint, que je rendis le plus vraiſemblable qu'il me fut poſſible; mais je jugeai à propos de ne pas déclarer ma Patrie & de me dire *Hollandois*, parce que mon Deſſein étoit d'aller au *Japon*, & que je ſavois que les *Hollandois* ſont le ſeul Peuple de *l'Europe* qui y ſoit admis. Dans cette vuë

je

je dis à l'Officier qu'ayant fait naufrage ſur les Côtes de *Balnibarbi*, j'avois été reçu dans *Laputa*, ou l'Iſle volante (dont il avoit plus d'une fois entendu parler) & que j'étois à préſent dans l'intention de me rendre au *Japon*, où j'eſperois de trouver quelque Vaiſſeau ſur lequel je pourois m'en retourner dans mon Païs. L'Officier me dit qu'il faloit que je reſtaſſe Priſonnier juſqu'à ce qu'il eut reçu à mon ſujet des ordres de la Cour; qu'il alloit y écrire ſur champ, & qu'il ſe flattoit d'avoir réponſe dans une quinzaine de jours. On me donna un Apartement aſſez honnête pour une priſon, avec une Sentinelle à ma porte; j'avois pourtant la liberté de me promener dans un aſſez grand Jardin, & fus traité avec beaucoup d'Humanité, étant entretenu pendant tout le tems au dépens du Roi. Un motif de curioſité porta pluſieurs perſonnes à m'inviter chez elles, parce qu'il leur avoit été raporté que je venois de pluſieurs Païs fort éloignez, & dont quelques-uns même leur étoient entiérement inconnus.

Je louai un jeune Homme qui s'embarqua avec moi pour me ſervir d'Interprête; il étoit natif de *Luggnagg*, mais avoit paſſé quelques années à *Maldonada*, & entendoit parfaitement bien l'une & l'autre Langue. Par ſon moyen je fus en état de lier converſation avec ceux qui vinrent me voir; mais cette converſation ne conſiſtoit qu'en Demandes de leur part, & qu'en Reponſes de la mienne.

La Dépêche que nous attendions de la

Cour, arriva vers le tems que nous espérions. Elle contenoit un ordre de me conduire moi & ma suite à *Traldragdubh* ou *Trildrogdrib*, car j'ai entendu prononcer ce mot en deux maniéres, avec une Escorte de dix Chevaux. Toute ma suite consistoit dans le Garçon qui me servoit d'Interprête, que je persuadai de se méttre à mon service, & ce ne fut qu'à force de priéres qu'on accorda à chacun de nous une Mule pour faire plus commodément le Voyage. Un Messager eut ordre de nous devancer de quelques jours, pour annoncer notre approche au Roi, & pour prier Sa Majesté de marquer le jour & l'heure que nous pourions avoir l'Honneur de *lécher la poussiére qui est devant le marchepied de ses pieds*. C'est-là le stile de la Cour, & j'éprouvai que cette phrase n'étoit rien moins que figurée. Car ayant été admis deux jours après mon arrivée, je reçus ordre de me trainer sur le ventre, & de lécher le plancher à mesure que j'avançois; mais à cause que j'étois Etranger, on avoit eu soin de la nétoyer si bien que la poussiére ne put me faire aucun mal. Cependant, c'étoit là une Faveur particuliére, qui ne s'accordoit qu'à des personnes du premier Rang, quand le Roi leur faisoit la grace de les admettre en sa présence. Ce n'est pas tout: quelquefois on repand tout exprès de la poussiere sur le plancher, & c'est ce qui arrive lorsque celui, qui doit être admis, a de puissans Ennemis à la Cour. J'ai vu moi-même un grand Seigneur dont la bouche en étoit si plei-

pleine, que quand il se fut trainé jusqu'à l'endroit qu'il faloit, il lui fut impossible de prononcer un seul mot. Le pis est qu'il n'y a aucun Remède à cet inconvenient, parce que c'est un Crime capital à ceux qui sont admis à l'Audience de cracher ou de s'essuyer la Bouche en présence de Sa Majesté. Il y a encore à cette Cour une autre coutume, que je ne saurois tout à fait aprouver. Quand le Roi a dessein de faire mourir quelque grand Seigneur d'une mort douce & qui aye quelque chose d'obligeant, il ordonne qu'on repande sur le plancher une certaine poudre empoisonnée, qui étant léchée tuë infailliblement son Homme en vingt-quatre heures: Mais pour rendre justice à l'extrême Clemence de Sa Majesté, & au tendre soin qu'il a pour la vie de ses Sujets (en quoi il seroit à souhaiter que les Monarques de l'*Europe* voulussent bien l'imiter) il faut que je dise, que quand quelque Seigneur a eu l'honneur mortel de lécher un peu de cette poudre, dont je viens de parler, le Roi donne les ordres les plus précis que le plancher soit bien lavé; que si ses Domestiques n'exécutent pas exactement ses ordres; ils s'exposent à la colère & à l'indignation de ce Prince. Je lui ai entendu moi-même commander qu'on fouëtat un Page, dont ç'avoit été le tour d'avertir ceux qui devoient nettoyer le plancher après une Exécution, mais qui avoit negligé de le faire par malice: Négligence, qui fut cause qu'un jeune Seigneur de grande espérance, ayant été admis à l'Audience,

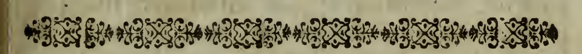
fut malheureusement empoisonné, quoique dans ce tems-là, le Roi n'eut pas dessein de le faire mourir. Mais ce Prince fut si bon que de remettre au Page, le petit chatiment auquel il l'avoit condamné, sur la promesse qu'il fit que cela ne lui arriveroit plus, à moins que d'en avoir un ordre formel.

J'espere qu'un trait si singulier de Clemence engagera le Lecteur à me pardonner cette digression.

Quand je me fus trainé jusqu'à la distance de quatre verges du Trône, je me levai doucement sur mes genoux, & puis, après avoir sept fois frapé la Terre de mon Front, je prononçai les mots suivans, tels que je les avois apris la nuit d'auparavant, *Ickpling Glofftrobb squutserumm blhiop Mlashnalt, zwin, tnodbalkguffh slhiophad Gurdlubh Asth.* C'est-là le Compliment que les Loix prescrivent à tous ceux qui ont l'Honneur de saluer le Roi. On pourroit le rendre par ces mots François; *Puisse Votre Majesté Céleste vivre plus long-tems que le Soleil, onze Lunes & demie.* Le Roi me fit une courte Reponse, à laquelle, quoique je n'en comprisse pas le sens, je repliquai pas ces mots qu'on m'avoit fait aprendre par cœur; *Fluft drin Yalerick Dwuldom prastrad mirpush*, ce qui veut dire, *Ma Langue est dans la Bouche de mon Ami*, par où je voulois marquer que je souhaitois qu'il fut permis à mon Interprête d'entrer. Le Roi le voulut bien, & ce fut par le moyen de cet Interprête que je répondis aux Questions que Sa Majesté me fit pendant l'espace d'une bonne heure. Je par-

parlois la Langue de *Balnibarbi*, & mon Interprête exprimoit ce que je venois de dire en celle de *Luggnagg*. Le Roi prit beaucoup de plaisir à cette espèce de conversation, & ordonna à son *Bliffmarklub*, ou grand Chambellan d'avoir soin que mon Interprête & moi fussions logez à la Cour, & qu'il ne nous manquat rien.

Je m'arrêtai trois mois dans ce Païs, & cela par complaisance pour le Roi, qui paroissoit souhaiter que j'y fisse un plus long séjour, & qui me fit les ofres les plus honorables pour m'y retenir. Mais je crus qu'il seroit plus conforme aux règles de la prudence & de la justice, de passer le reste de mes jours avec ma Femme & mes Enfans.



CHAPITRE X.

Eloge des Luggnaggiens. *Description particuliére des* Struldbruggs, *avec plusieurs Conversations entre l'Auteur & quelques personnes de la premiére Distinction sur ce sujet.*

LEs *Luggnaggiens* sont le Peuple du Monde le plus poli & le plus généreux, & quoi qu'ils ne soient pas tout à fait exempts de cet orgueil qu'on remarque dans presque toutes les Nations de l'*Orient*, ils ne laissent pas d'être généralement parlant fort hon-

honnêtes à l'égard des Etrangers. J'avois le bonheur d'être ſur un grand pied de familiarité avec pluſieurs Seigneurs de la Cour, & ayant toujours mon Interprête avec moi, nos Entretiens n'étoient pas déſagréables.

Un jour dans une Compagnie fort nombreuſe, une perſonne de Qualité me demanda ſi j'avois vu quelqu'un de leurs *Struldbruggs* ou Immortels. Je dis que non, & marquai ſouhaiter de ſavoir en quel ſens ce titre pouvoit être apliqué à une Créature mortelle. Ce Seigneur me répondit, que quelquefois, quoi que rarement, il naiſſoit parmi eux des Enfans qui avoient une tache rougeatre & d'une figure circulaire ſur le front, directement au deſſus de la paupiére gauche, ce qui étoit une infaillible marque d'immortalité. Il ajouta, que la tache étoit d'abord fort petite, mais qu'elle devenoit plus grande à meſure que l'Enfant croiſſoit, & changeoit auſſi de couleur: que depuis l'âge de douze ans jusqu'à celui de vingt-cinq, elle étoit verte, après cela d'un bleu foncé, & à quarante cinq ans noire comme du Charbon; après quoi elle ne ſoufroit plus aucun changement. Ces ſortes de Naiſſances, pourſuivit-il, ſont ſi rares, que je ne crois pas qu'il y ait plus d'onze cent *Struldbruggs* de l'un & l'autre ſexe dans tout le Royaume. Que ces productions n'étoient pas particuliéres à de certaines Familles, mais un pur effet du Hazard, & que les Enfans des *Struldbruggs* étoient ſujets à la Loi du trépas ni plus ni moins que

les

les autres Mortels. J'avouë que ce Recit me causa un plaisir inexprimable: Et comme celui qui me le faisoit entendoit la Langue de *Balnibarbi*, que je parlois fort bien, je ne pus m'empêcher de faire des Exclamations peut-être un peu extravagantes. Je m'écriai comme ravi hors de moi-même; Heureux Peuple où chaque Enfant a eu du moins la possibilité d'être Immortel! Nation heureuse, devant les yeux de qui sont étalez tant de vivans exemples de l'Antique vertu, & qui renferme dans son sein des Maitres prêts à l'instruire dans la sagesse de tous les siecles! Mais mille & mille fois plus heureux encore ces admirables *Struldbruggs*, qui naissent exempts du plus afreux de tous les maux, & dont les ames ne sont pas continuellement agitées par l'horrible frayeur de la mort! Je fis paroitre quelque étonnement de n'avoir vu à la Cour aucun de ces Illustres Personnages: une tache noire au front étant quelque chose de trop remarquable pour que je ne m'en fusse pas aperçu d'abord; & m'imaginant d'ailleurs qu'il étoit impossible que Sa Majesté, qui étoit un Prince fort judicieux, n'en eut choisi un bon nombre pour lui servir de Conseillers. Mais, poursuivis-je, peut être que ces Venerables Sages ne veulent pas respirer un air aussi corrompu que celui de la Cour; ou bien, qu'on n'a pas assez de déference pour leurs Avis, comme on voit parmi nous de jeunes Gens trop vifs & trop peu dociles pour se laisser conduire par les

 Con-

Conſeils de quelques prudens Vieillards. Que quoi qu'il en fut à ces égards, puiſque le Roi me permettoit quelquefois de le ſaluer, j'étois reſolu de lui déclarer librement & au long mon ſentiment à la premiére occaſion, par le ſecours de mon Interprête; & que ſoit qu'il en profitat ou non, j'étois dans le deſſein d'accepter l'ofre que Sa Majeſté m'avoit faite plus d'une fois, & de paſſer le reſte de mes jours dans ſon Païs, pour devenir plus ſage & meilleur par le commerce de ſes Etres ſuperieurs, dont il venoit de me parler, ſi tant y a qu'ils daignaſſent m'admettre parmi eux. Le Gentilhomme à qui j'adreſſai ce Diſcours, parce que (comme je l'ai déja remarqué) il parloit la Langue de *Balnibarbi*, me dit avec cette ſorte de ſouris, qu'arrache la pitié qu'on a pour l'ignorance, qu'il étoit charmé qu'il y eut quelque choſe qui fut capable de me retenir parmi eux, & qu'il me prioit de lui permettre d'expliquer à la compagnie ce que je venois de dire. Il le fit, & ces Meſſieurs cauſérent quelque tems enſemble dans leur Langue, ſans que j'entendiſſe un ſeul mot de tout ce qu'ils dirent, ni que je puſſe remarquer par leur air quelle impreſſion mon Diſcours avoit faite ſur eux. Après un ſilence de quelques inſtans, le même Seigneur me dit que ſes Amis & les miens (ce furent ſes termes) étoient charmez des Réflexions judicieuſes que j'avois faites ſur les Avantages d'une vie Immortelle, & qu'ils ſouhaitoient que je leur déclaraſſe

claraſſe d'une manière un peu détaillée, quel plan de vie je me ſerois fait, ſi j'avois eu le bonheur de naitre *Struldbrugg*.

Je répondis qu'il n'étoit guères dificile d'être éloquent ſur un ſi beau & ſi riche ſujet, particuliérement à moi, qui m'étois ſouvent amuſé à ſonger ce que je ferois, ſi j'étois Roi, Général, ou Grand Seigneur: Qu'à l'égard du cas propoſé, j'avois réflêchi plus d'une fois ſur la maniére dont je paſſerois mon tems, ſi j'étois ſûr de ne pas mourir.

Que ſi j'avois eu le bonheur de naitre *Struldbrugg*, dès que j'aurois connu l'excès de ma Félicité, je me ſerois d'abord ſervi de toutes ſortes de moyens pour aquerir des Richeſſes. Qu'à force d'Adreſſe & d'Aplication j'aurois pu en moins de deux Siécles devenir un des plus riches Particuliers du Royaume. En ſecond lieu, que dès ma plus tendre jeuneſſe, j'aurois tâché de me perfectionner dans toutes ſortes de Sciences, afin de ſurpaſſer un jour tous les Hommes du monde en Habileté & en Savoir. Enfin, que je mettrois ſoigneuſement par écrit chaque Evenement conſidérable, de la verité duquel je ſerois informé: Que je tracerois ſans aucune ombre de partialité les Caractéres des Princes & des plus fameux Miniſtres d'Etat, qui ſe ſuccederoient les uns aux autres: Que je marquerois exactement les diférens changemens qui arriveroient dans les Coutumes, le Langage, les Modes, & les Divertiſſemens de mon Païs. Et que par ces moyens j'eſperois de devenir un Tréſor vi-

 vant

vant de Connoiſſances & de Sageſſe, auſſi bien que l'Oracle de ma Nation.

Dès que j'aurois atteint l'âge de ſoixante ans, leur dis-je en pourſuivant mon Diſcours, je ne ſongerois plus à me marier, mais pratiquerois les Loix de l'Hoſpitalité, quoiqu'avec retenue.

Je m'occuperois à former l'Eſprit & le Cœur de quelques jeunes Gens de grande eſperance, en les convainquant par mes Obſervations & par de nombreux Exemples, de l'utilité & de l'excellence de la vertu. Mais je choiſirois pour mes Compagnons perpetuels d'autres Immortels comme moi, parmi leſquels il y auroit une douzaine des plus Anciens, dont je ferois mes Amis particuliers. Si quelques-uns de ceux-ci ne ſe trouvoient pas dans un état opulent, je les logerois dans ma Maiſon, & en aurois toujours quelques-uns à ma Table, à laquelle je n'admettrois qu'un très-petit nombre de vous autres mortels, que je regarderois du même œil dont un homme conſidère la ſucceſſion annuelle des Tulippes & des Oeillets de ſon Jardin: les Fleurs qu'il voit le divertiſſent pendant quelques inſtans, mais ne lui font point regretter celles de l'année paſſée.

Mes Compagnons Immortels & moi, nous nous communiquerions les uns aux autres nos Obſervations, & ferions des Remarques ſur les diférentes maniéres dont la corruption ſe gliſſe dans le Monde, afin d'en préſerver les Hommes par de ſages Leçons, & par l'Aſcendant de nôtre Exemple;

ple; Remedes qui ſelon toutes les aparences empêcheroient cette dépravation de la Nature humaine, dont on s'eſt plaint avec tant de Raiſon dans tous les âges.

Ajoutez à cela le plaiſir de voir les plus étonnantes Revolutions d'Etat: d'anciennes Citez tombant en ruïnes: d'obſcurs Villages devenant des Capitales d'Empires: de fameuſes Riviéres changées en petits Ruiſſeaux: l'Ocean laiſſant un Païs à ſec, pour en couvrir un autre de ſes ondes: les Sciences établiſſant leur Siége dans de certains Pays, & quelques Siécles après paroiſſant les avoir quitez pour jamais. Je pourois alors me promettre de voir le jour où l'on auroit trouvé la *Longitude*, le *Mouvement Perpetuel*, & la *Medecine Univerſelle*, auſſi bien que pluſieurs autres belles Inventions.

Quelles magnifiques Découvertes ne ferions nous point en Aſtronomie, en ſurvivant à nos Prédictions les plus reculées, & en obſervant les Retours periodiques des Cometes, & tout ce qui a du raport au mouvement du Soleil, de la Lune & des Etoiles.

Ce ne fut-là que l'Exorde. Mon amour pour la vie rendit la ſuite de mon Diſcours bien plus longue. Quand j'eus fait, & que ce que je venois de dire eut été expliqué comme auparavant au reſte de la Compagnie, ils parlérent quelque tems entr'eux, & me parurent un peu rire à mes Dépens. A la fin le même Gentilhomme, qui m'avoit ſervi d'Interprête, dit qu'il étoit chargé de la part de ces autres Meſſieurs de me re-

redreſſer ſur quelques Erreurs dans leſquelles l'imbécilité ordinaire de la Nature humaine m'avoit fait tomber. Que cette Race de *Strulbdruggs* étoit particuliére à leur Païs, puiſqu'il ne s'en trouvoit point ni dans le Royaume de *Balnibarbi*, ni dans l'Empire du *Japon*, où il avoit eu l'honneur d'être Ambaſſadeur de la part de Sa Majeſté, & qu'il avoit trouvé les Naturels de l'un & de l'autre de ces Pays auſſi incrédules ſur le Chapitre des *Strulbdruggs* que je l'avois paru moi-même. Que dans les deux Empires ſuſdits, dans leſquels il avoit fait un aſſez long ſéjour, le deſir de vivre long-tems étoit un deſir général. Que quiconque y avoit un pied dans le Tombeau, retenoit l'autre le plus qui lui étoit poſſible. Que le plus vieux y eſperoit de vivre encore un jour, & regardoit la mort comme le plus affreux de tous les maux; mais que dans l'Iſle de *Luggnagg* le deſir de vivre n'étoit pas ſi ardent, parce qu'on y avoit l'exemple des *Strulbdruggs* continuellement devant les yeux.

Que le plan de vie que j'avois fait étoit déraiſonnable & injuſte, parce qu'il ſuppoſoit une éternité de Jeuneſſe, de Santé, & de Vigueur, que perſonne ne ſauroit avoir la Folie de ſe promettre, quelque extravaguant qu'on ſoit en ſait de ſouhaits. Que par conſéquent, la Queſtion n'étoit pas de ſavoir ſi un Homme voudroit être toujours jeune & toujours heureux, mais comment il paſſeroit une vie ſans fin, ſujette aux incommoditez qui ſont l'appanage ordinaire

de

de la vieillesse. Car, ajoutoit-il, quoique peu d'Hommes voulussent avouër qu'ils souhaiteroient d'être Immortels même à de si dures conditions, j'ai pourtant remarqué dans les Empires de *Balnibarbi* & du *Japon*, que chacun cherche à renvoyer la mort quelque tard qu'elle vienne, & je n'ai presque point vu d'Exemples d'Hommes qui mourussent volontairement, à moins que d'y avoir été portez par d'excessives Douleurs. Et j'en apelle à vôtre conscience, me dit-il, si vous n'avez remarqué la même chose dans les païs où vous avez voyagé.

Après cette Preface, il entra dans un Detail fort circonstancié touchant les *Strulbdruggs*. Il dit qu'ils agissoient comme les autres Hommes jusqu'à l'age de trente ans, après quoi on remarquoit en eux une espèce de Melancolie qui augmentoit de jour en jour jusqu'à ce qu'ils eussent quatre vingts ans. Qu'il savoit cela par leur propre Confession: parce que, comme chaque siecle ne produit que deux ou trois de cette Espece, ce nombre ne suffit pas pour faire quelque Observation generale. Quand ils ont passé les quatre vingt ans, ce qui pour les autres habitans de ce pays, est le dernier Terme auquel ils puissent ateindre, ils sont non seulement sujets à toutes les Folies & à toutes les Infirmitez des autres Vieillards, mais aussi à de certains Defauts qui naissent de la terrible certitude de leur Immortalité. Ils sont non seulement Vains, Opiniatres, Avares, de mauvaise Humeur, & Babillards, mais aussi entiérement incapables d'Amitié. Envie

&

& Defirs impuiſſants ſont leurs paſſions ordinaires. Mais les objets contre leſquels leur Envie ſe dechaine principalement, ſont les vices des Jeunes, & la mort des Vieux. En reflechiſſant ſur ceux là, ils ſe trouvent exclus même de la poſſibilité de gouter jamais aucun plaiſir, & quand ils voyent un Convoi funebre, ils ſe plaignent que d'autres ſont entrez dans un Port, où eux mêmes ne pouront jamais arriver. Ils ne ſe ſouviennent de rien que de ce qu'ils ont remarqué & apris dans leur Jeuneſſe, & cela même eſt encore fort defectueux. Et pour ce qui regarde la Certitude ou les particularitez de quelques Faits, on peut faire plus de fond ſur les Traditions communes, que ſur leurs meilleurs Memoires. Les moins miſerables de ces Vieillards éternels ſont ceux qui ont le bonheur de radoter, & de perdre abſolument la Memoire; parceque, n'ayant pas un grand nombre de mauvaiſes Qualitez, qui rendent les autres haiſſables, on eſt plus porté à avoir pitié d'eux & à les ſecourir.

Si un *Strulbdrugg* épouſe une perſonne immortelle comme lui, le Mariage ne ſubſiſte que juſqu'à ce que le plus jeune des deux ait ateint l'age de quatre vingt ans. Car nos Loix trouvent qu'il eſt juſte que celui, qui, ſans qu'il ait merité ce malheur par ſa faute, eſt condamné à reſter toujours ſur la Terre, ne ſoit pas rendu doublement malheureux par une Femme éternelle.

Dès qu'ils ont quatre vingt Ans, la Loi les conſidère comme morts; leurs Heritiers s'emparent de leurs Biens, excepté une petite

tite portion qu'on reserve pour leur Entretien, & les Pauvres d'entr'eux sont entretenus à la Charge du Public. Après ce periode ils sont tenus pour incapables de s'aquiter d'aucune Charge, & on ne les admet pour Temoins dans aucune Cause, soit Civile, soit Criminelle.

A quatre vingt & dix Ans ils perdent leurs Dents & leurs Cheveux, ne trouvent plus de gout à rien, mais mangent & boivent sans apetit & sans plaisir: Les Maladies auxquelles ils sont sujets allant leur train ordinaire sans croitre ni diminuer. En parlant ils oublient les Noms les plus ordinaires des Choses, aussi bien que celui des personnes, quand même ce seroient leurs plus intimes Amis, ou leurs plus proches Parens. Pour la même raison ils ne sçauroient jamais s'occuper à lire, parce que leur Memoire est si peu ferme que le commencement d'une Phrase est toujours effacé de leur souvenir quand ils en lisent la fin: Malheur qui les prive du seul Divertissement dont ils seroient capables.

Le Langage étant fort sujet au Changement, les *Strulbdruggs* d'un siecle n'entendent pas ceux d'un autre, & sont, lorsqu'ils ont passé deux cent ans, incapables de lier Conversation avec leurs Voisins les Mortels, ce qui leur donne le desavantage d'être comme Etrangers dans leur propre Païs.

Tel fut, autant qu'il m'en peut souvenir, le Recit qu'il me fit touchant les *Strulbdruggs*. J'en vis dans la suite cinq ou six de diferens A-

Ages, mais dont le plus jeune n'étoit vieux que de deux fiecles; J'eus même le plaifir de paffer quelques Heûres avec deux ou trois d'entr'eux; mais quoi qu'on leur eut dit que j'etois un grand Voyageur, qui avois vu la plus grande partie de la Terre, ils n'eurent pas la moindre curiofité de me faire quelques Queftions, & fe contentérent de me demander un *Slums Kudask*, ou marque de fouvenir, ce qui eft une maniére honête de demander l'Aumone, fans que la Loi, qui le defend, foit ouvertement violée.

Tout le Monde les hait & les meprife; & la Naiffance d'un d'eux eft mis au nombre des funeftes prefages. La meilleure maniére de favoir leur Age eft de leur demander de quel Roi ou de quel grand Perfonnage ils fe fouviennent, & après cela de confulter l'Hiftoire, car il eft certain que quand ils avoient quatre vingt Ans, le dernier Prince dont ils avoient confervé le fouvenir n'avoit pas encore commencé fon Regne.

Leur vuë eft de tous les Spectacles le plus mortifiant, & les Femmes parmi eux font encore plus horribles que les Hommes. Par deffus les Diformitez ordinaires à un age avancé, ils ont je ne fçai quelle Laideur particuliére encore, qui s'augmente avec les Années, & qu'il eft impoffible de decrire. Et à cet egard je puis me vanter, que parmi une demie douzaine de *Strulbdruggs* je diftinguai d'abord le plus vieux, quoi qu'il n'y eut pas plus de deux fiecles de diference.

Le

Le Lecteur croira facilement que ce que je venois d'entendre, diminua de beaucoup l'Envie que j'avois de vivre toujours. J'eus honte des visions extravagantes dans lesquelles j'avois donné, & fus persuadé que le Tyran le plus cruel auroit peine à inventer un genre de mort par lequel je refusasse de passer pour finir une pareille vie. On conta au Roi tout ce qui s'étoit passé sur ce sujet entre moi & mes Amis. Ce Prince me fit l'honneur de me railler là dessus, me demandant si je ne voulois pas transporter dans mon païs une paire de *Strulbdruggs*, pour armer mes Compatriotes contre la Frayeur de la Mort; mais il semble que cela soit defendu par les Loix fondamentales du Royaume: car sans cela j'aurois été charmé de faire la Depense de les transporter. Je fus obligé d'avoüer que les Loix de ce Royaume touchant les *Strulbdruggs*, étoient apuyées sur de très solides Raisons, & telles, que tout autre pays seroit obligé de les adopter, s'il avoit de pareils Hommes dans son sein. Autrement, comme l'Avarice est une passion en quelque sorte essentielle à la Vieillesse, ces Immortels deviendroient avec le Tems possesseurs de tous les Biens de la Nation, & s'empareroient de toute l'Autorité: d'où il arriveroit que manquant de Talens pour faire un bon usage du pouvoir qu'ils auroient entre les Mains, le Gouvernement, dont ils seroient les soutiens, crouleroit bientôt sur ses Fondemens.

CHA-



CHAPITRE XI.

L'Auteur quite Luggnagg *& va au* Japon: *d'où il se rend sur un Vaisseau* Hollandois *à* Amsterdam, *&* d'Amsterdam *en* Angleterre.

J'Ay cru que ce Recit touchant les *Strulbdruggs* ne seroit pas desagreable au Lecteur, ne me souvenant pas d'avoir jamais lu quelque chose de pareil dans aucun Livre de Voyages qui me soit tombé entre les mains. Que si ce Trait Historique n'est pas si nouveau pour mes Lecteurs que je me le suis imaginé, je tirerai mon Apologie de la necessité où se trouvent des Voyageurs, qui font la Description du même Pays, de raconter les mêmes particularitez, sans qu'on puisse pour cela les accuser de s'être copiez les uns les autres.

Il y a un commerce perpetuel entre les Habitans de ce Royaume & ceux du *Japon*, & il est très aparent que les Auteurs *Japonois* auroient pu me donner quelques lumiéres sur le Chapitre des *Strulbdruggs*; mais je fis si peu de sejour dans cet Empire, & j'en savois si peu la Langue, qu'il me fut impossible de demander ou de recevoir à cet égard quelques Eclaircissemens. Mais j'espére que la Lecture de mon Livre donnera à quel-

quelque *Hollandois* la curiofité de faire fur ce fujet de plus amples informations.

Le Roi de *Luggnagg* m'ayant plufieurs fois preffé d'accepter quelque Emploi à fa Cour, & me trouvant inebranlable dans le Deffein de retourner dans mon païs, m'acorda la permiffion de partir, & me donna une Lettre de Recommandation ecrite de fa propre Main pour l'Empereur du *Japon*. Il me fit auffi prefent de quatre cent quarante & quatre grandes piéces d'or (cette Nation aimant fort les nombres pairs) & d'un Diamant que je vendis en *Angleterre* pour onze cent guinées.

Le fixiéme de *May* 1709, je pris congé folemnellement de fa Majefté & de tous mes Amis. Ce Prince eut la bonté d'ordonner qu'un Detachement de fa Garde me conduifit à *Glanguenftald*, qui eft un Port de mer fitué au *Sud-Weft* de l'Ifle. Six jours après mon Arrivée, il y eut un Vaiffeau prêt à faire voile pour le *Japon*, & nous fimes ce Trajet en quinze jours. Nous primes Terre à une petite Ville Maritime nommée *Xamofchi*, & fituée au *Sud-Eft* du *Japon*. Je montrai d'abord aux Officiers de la Doüane la Lettre du Roi de *Luggnagg* pour fa Majefté Imperiale.

Ils connoiffoient parfaitement bien le Cachet de ce Prince, qui étoit de la largeur de la paume de ma main. Ce cachet reprefentoit *un Roi levant de terre un Gueux eftropié.* Les Magiftrats de la Ville ayant été informez que j'avois une Lettre pour l'Empereur, me reçurent comme un Miniftre public, eurent

rent soin de me pourvoir de Domestique pour me servir, & de Voitures pour transporter mon Bagage à *Yedo*, où je fus admis à l'Audience, & delivrai ma Lettre, qui fut ouverte avec grande Ceremonie, & expliquée à l'Empereur par un Interprête, qui me dit après cela de la part de sa Majesté que si j'avois quelque Requête à presenter, je pouvois être sûr qu'elle me seroit otroyée pour l'Amour du Roi de *Luggnagg*. Cet Interprête avoit été employé depuis long-tems dans les Afaires des *Hollandois* : il demêla facilement que j'étois *Européen*, & pour cetre cause il exprima ce que l'Empereur venoit de dire en *Hollandois*, qu'il parloit parfaitement bien. Je repondis (conformément à la Resolution que j'en avois prise) que j'étois un Marchand *Hollandois*, qui avois fait Naufrage sur les Côtes d'un païs fort éloigné, d'où je m'étois rendu en partie par Mer & en partie par Terre à *Luggnagg*, & de là au *Japon*, où je savois que ceux de mon pays envoyoient souvent des Vaisseaux, sur un desquels j'avois esperé de m'en retourner en *Europe*: Que pour cet efet je suplioịs très humblement sa Majesté de donner ordre que je fusse conduit & escorté jusqu'à *Nangesac*: A cette Faveur je priai que pour l'Amour de mon Patron le Roi de *Luggnagg*, l'Empereur voulut bien en ajouter une autre, qui étoit de me dispenser de la Ceremonie imposée à mes Compatriotes de *fouler aux pieds la Croix*, parce que c'étoit mon Infortune, & non pas l'intention de faire quelque Commerce qui m'avoit conduit dans son Pays.

Quand

Quand cette derniére Demande eut été expliquée à l'Empereur, il parut un peu surpris, & dit, qu'il croyoit que j'étois le premier de mes Compatriotes qui eut jamais fait quelque Dificulté sur ce point, & qu'il commençoit à douter que je fusse un *Hollandois* ; mais qu'il me soupçonnoit plutôt d'être un CHRETIEN. Que cependant à cause des Raisons que j'avois aleguées, mais principalement par amitié pour le Roi de *Luggnagg*, il se préteroit à la *singularité* de mon humeur, mais que l'Affaire devoit étre adroitement menagée, & que ses Officiers auroient ordre de me laisser passer comme si c'étoit par inadvertance. Je rendis mille graces par la bouche de mon Interprête pour une Faveur si signalée, & quelques Troupes étant en ce tems là en marche vers *Nangesac*, l'Officier Commandant eut ordre de m'y conduire, avec quelques Instructions sur l'Affaire de la *Croix*.

Le 9. *Juin* 1709. J'arrivai à *Nangesac*, après un assez long & encore plus incommode Voyage. Je ne tardai guéres à faire connoissance avec quelques Matelots *Hollandois* d'un Vaisseau nommé *Amboine*, de 450. Tonneaux. J'avois vécu assez longtems en *Hollande*, poursuivant mes Etudes à *Leide*, & je parlois assez bien *Flamand*. Les Matelots furent bien tôt informez d'où je venois en dernier lieu, ils eurent la curiosité de me demander l'Histoire de ma vie & le détail de mes Voyages. Je leur fis un Recit abregé, probable & peu sincére. Je con-

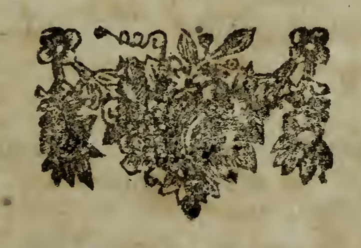
noiſſois pluſieurs perſonnes en *Hollande*, & il ne me fut pas dificile d'inventer des Noms ſupoſez pour mes Parens, que je dis être de pauvres gens de la Province de *Gueldres*. J'aurois volontiers donné au Capitaine (un certain *Theodore van Grult*) tout ce qu'il m'auroit demandé pour me tranſporter en *Hollande*; mais quand il eut apris que j'étois Chirurgien, il ſe contenta de la moitié de la ſomme ordinaire, à condition que je le ſervirois dans ma profeſſion durant le Voyage. Avant que de nous embarquer, quelques uns de l'Equipage me demandérent ſouvent ſi j'avois acompli la Ceremonie dont j'ay parlé? J'eſquivai la Queſtion par des Reponſes vagues, diſant que j'avois fait tout ce que l'Empereur avoit exigé de moi. Cependant, un méchant Coquin de Matelot s'adreſſant à un Officier, & me déſignant du doigt, dit que je n'avois pas encore *foulé aux pieds le Crucifix*: mais l'Officier qui avoit reçu ordre qu'on ne me fit point de peine, donna à ce Maraut une volée de coups de Bâton, après quoi je ne fus plus expoſé à des Queſtions de ce genre.

Il ne m'arriva rien pendant ce Voiage qui vaille la peine d'être raconté. Nous eumes le vent en poupe juſqu'au *Cap de Bonne Eſperance*, où nous nous pourvumes d'Eau douce. Le 16. d'Avril nous arrivâmes ſains & ſaufs à *Amſterdam*, n'ayant perdu que trois Hommes qui étoient morts de Maladie, & un quatriéme qui étoit tombé du grand Mât dans la Mer, près des Côtes de Guinée.

A-

Après m'être arrêté quelques jours à *Amsterdam*, je m'embarquai pour *l'Angleterre* sur un petit Vaisseau qui apartenoit à cette Ville. Le 10. *d'Avril* 1710, nous arrivames aux *Dunes*. Le lendemain je mis pied à Terre, & eus le plaisir de revoir ma Patrie après une absence de cinq Ans & six mois. J'arrivai chez moi le même jour, & trouvai ma Femme & mes Enfans en parfaite santé.

Fin de la Troisiéme Partie.



VOYAGES
DU CAPITAINE
LEMUEL GULLIVER,
EN
DIVERS PAYS
ELOIGNEZ.

TOME SECOND.

Seconde Partie.

Contenant le Voyage au Pays des Houyhnhnms.



A LA HAYE,
Chez P. GOSSE & J. NEAULME.
MDCCXXVII.

TERRE DE NUYTS.

Edels Land.

I. S.t Pierre.

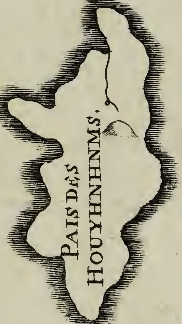
Lewins Land.

I S.t Francoi

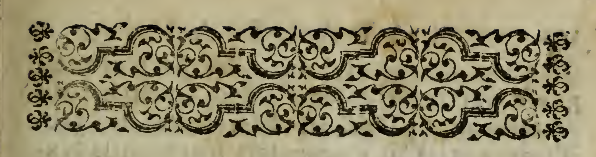
Sweers I.

I. Maetsuijker.

De Wits I.



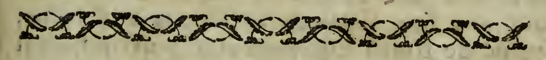
Decouvert A.D. 1711.



VOYAGES.

PART. IV.

VOYAGE AU PAYS DES HOUYHNHNMS.



CHAPITRE I.

L'Auteur entreprend un Voyage en Qualité de Capitaine d'un Vaiſſeau. Ses gens conſpirent contre lui, le tiennent pendant quelque tems renfermé dans ſa Cabane, & le mettent à Terre dans un Pays inconnu. Il avance dans le Pays. Deſcription d'un Etrange Animal nommé Yahoo. *L'Auteur rencontre deux* Houyhnhnms.

JE paſſai environ cinq Mois dans ma Maiſon avec ma Femme & mes Enfans, & aurois été fort heureux ſi j'avois ſu ſentir mon Bonheur. Je laiſſai ma Femme

enceinte, & acceptai une offre fort avantageuse qui me fut faite d'être Capitaine du *Hazardeux*, Vaisseau Marchand de 350. Tonneaux: Car j'entendois fort bien la Navigation, & étant las de l'Emploi de Chirurgien sur Mer, (Emploi néanmoins auquel je ne renonçois pas si absolument que je ne fusse prêt à l'exercer en tems & lieu) j'engageai en cette qualité un certain *Robert Purefoy*, jeune Homme assez Habile dans sa Profession. Nous partimes de *Portsmouth* le second d'*Aoust* 1710, le quatorziéme nous rencontrâmes le Capitaine *Pocock* qui aloit à la Baye de *Campêche* pour y couper du Bois du même nom. Le 16. nous fumes separez de lui par une Tempête; j'apris à mon Retour que son Vaisseau avoit coulé à fond, & que de tout l'Equipage il n'y avoit qu'un seul Mousse qui se fut sauvé. C'étoit un honête Homme & un fort bon Marinier, mais un peu trop positif dans ses sentimens, ce qui fut la cause de sa perte, comme ce l'a été de celle de plusieurs autres. Car s'il avoit suivi mon Avis, il seroit peut être à present comme moi sain & sauf au milieu de sa Famille.

Des Fievres chaudes m'emportérent tant de monde, que je fus obligé de toucher aux *Barbades* pour y faire de nouvelles Recrues. Mais je ne tardai guéres à me repentir du choix que je fis, ceux que je pris à mon Bord ayant presque tous été Boucaniers. Tout l'Equipage de mon Vaisseau consistoit en vingt-cinq Hommes, & mes ordres portoient que je trafiquerois avec les *Indiens* de

la

la *Mer du Sud*, & que je tacherois de faire quelques nouvelles Decouvertes. Ces Boucaniers debauchérent le reste de mes gens, & tous ensemble formérent le Dessein de se rendre Maitres du Vaisseau; Dessein qu'ils exécutérent un beau Matin en se jettant tout d'un coup dans ma Cabane, & en me liant pieds & mains, avec menace de me jetter dans la Mer si je faisois la moindre Resistance. Je leur dis que je me reconnoissois leur prisonnier, & que je leur promettois la plus entiére soumission. Ils exigérent de moi que je confirmasse cette promesse par serment; après quoi ils me deliérent, à un de mes Bras près qu'ils atachérent avec une Chaine à mon Lit, & placérent une sentinelle avec un Fusil chargé à ma porte, avec ordre de tirer sur moi, dès que je ferois le moindre éfort pour me détacher. Ils m'envoyerent à manger & à boire, & se chargérent du Gouvernement du Vaisseau. Leur Dessein étoit de pirater sur les *Espagnols*, ce qu'ils ne pouvoient faire à moins que d'être plus forts de Monde. Mais avant que de rien entreprendre, ils étoient dans l'intention de vendre les Marchandises qui étoient dans le Vaisseau, & puis d'aler à *Madagascar* pour y faire des Recrues, quelques uns d'eux étant morts depuis qu'ils m'obligeoient à garder la Chambre. Cette espèce de prison dura quelques semaines, pendant lesquelles ils firent commerce avec les *Indiens*, sans que je sçusse quel Cours ils prenoient, étant étroitement gardé dans ma Cabane, & atendant à tout moment qu'ils executeroient

la menace de me tuer, qu'ils me faisoient reguliérement huit ou dix fois par jour.

Le 9. *May* 1711, un certain *Jaques Welch* vint me trouver, & dit qu'il avoit ordre du Capitaine de me mettre à Terre. Je tachai de le fléchir par mes priéres, mais je n'en pus venir à bout; il poussa même la Cruauté jusqu'à refuser de me dire seulement le Nom de leur nouveau Capitaine. Quand il eut fait sa Commission, lui & ses Compagnons me forcèrent à descendre dans la Chaloupe, en me permettant de mettre mon meilleur Habit, & de prendre avec moi un petit paquet de Linge, mais point d'Armes excepté mon Epée: ils eurent même la politesse de ne pas visiter mes poches, dans lesquelles j'avois mis tout mon Argent, & quelques autres Bagatelles. Ils firent environ une lieuë à force de Rames, & puis me mirent sur le Rivage. Je les conjurai de me dire dans quel pays j'étois: Ils me protestérent tous qu'ils le savoient aussi peu que moi, mais me dirent que le Capitaine (comme ils l'apelloient) avoit resolu, après s'être défait des Marchandises, de me mettre à Terre sur la premiére Côte que nous decouvririons. En prononçant ces mots, ils s'éloignérent de moi, me disant en guise d'Adieu, que si je ne voulois pas être surpris par la Marée, je ferois fort bien de ne pas rester long-tems dans l'endroit où j'étois.

Dans cette afreuse situation je gagnai le haut du Rivage, où je m'assis pour me reposer un peu, & pour refléchir sur le parti que je devois prendre. Après une mûre Deli-

liberation, je pris la Resolution d'avancer dans le païs, de me rendre aux premiers Sauvages que je rencontrerois, & de racheter ma vie en leur donnant quelques Bracelets, quelques Bagues de cuivre, & quelques Verroteries; Bagatelles dont on se pourvoit dans ces sortes de Voyages, & dont j'avois par bonheur quelques unes sur moi. Je vis sur ma Route un grand nombre d'Arbres, qui me parurent être des productions de la Nature, parce que je ne remarquois aucun ordre dans leur Arrangement; plusieurs Prez, & quelques Champs d'Avoine. Je marchai avec beaucoup de circonspection, craignant qu'on ne me tirât quelque Flêche par derriére ou de côté. Je tombai dans un grand Chemin, où je vis plusieurs Traces d'Hommes, quelques unes de Vaches, mais un nombre bien plus considerable de celles de Chevaux. Enfin j'aperçus diferens Animaux dans un Champ, & un ou deux de la même sorte assis dans des Arbres. Ils étoient d'une Figure fort vilaine & tout à fait extraordinaire. J'en eus un peu peur, & pour les mieux considerer, je me cachai derriére un Buisson.

Quelques uns d'eux s'étant aprochez de la place où j'étois, j'eus ocasion de les voir distinctement. Leurs Têtes & leurs Poitrines étoient couvertes de Cheveux: ils avoient des Barbes pareilles à celles des Boucs, & leur corps étoit generalement parlant couleur de peau de Bufle. Je les voyois grimper sur de hauts Arbres avec autant d'Agileté qu'auroit pu faire un Ecureuil; car ils avoient de fortes pates qui se terminoient en pointes

crochues. Ils sautoient fort loin & couroient d'une prodigieuse vitesse. Les Femelles étoient plus petites que les *Males* : leurs Mammelles pendoient entre leurs pieds de devant, & touchoient presque à terre quand elles marchoient. Les Cheveux de ces Animaux, tant de l'un que de l'autre sexe, étoient de diferentes couleurs: les uns les avoient bruns, d'autres roux, d'autres noirs, & d'autres enfin jaunes. Tout compté, je ne me souviens pas d'avoir vu dans aucun de mes Voyages des Animaux plus desagréables, ni contre lesquels j'aye senti une plus forte Antipathie. N'ayant donc que trop satisfait ma curiosité, je poursuivis mon chemin, espérant qu'il me conduiroit à la Cabane de quelqu'*Indien*. A peine eus-je fait quelques pas, que je rencontrai nez à nez une de ces Creatures dont je viens de parler. Le vilain Monstre ne m'eut pas plutôt aperçu, qu'il fit plusieurs grimaces, dans lesquelles je crus deméler son Etonnement; puis s'aprochant de moi, il leva sa pate de devant, sans que je susse si c'étoit par Mechanceté ou par simple Curiosité Mais de peur d'Equivoque, je mis Flamberge au vent, & lui donnai un coup du plat de mon Epée, car je ne voulois pas le blesser, de peur que cette Action violente, commise à l'égard d'un Animal qui pouvoit leur apartenir, n'irritât les Habitans contre moi. Cependant le coup que j'avois donné à cette Bête fut assez douloureux, pour qu'elle prit la fuite, en jettant des cris, qui atirérent hors du champ voisin une quarantaine d'Animaux de la même sorte, dont je fus

re-

regardé d'aſſez mauvais œil. De peur d'inſulte néanmoins je me mis le dos contre un Arbre, & fis le Moulinet avec mon Epée, quoi qu'à dire le vrai je ne fuſſe rien moins qu'à mon Aiſe.

Au milieu de cet embaras, quel ne fut pas mon Etonnement, quand je vis ces Animaux ſe ſauver à toutes Jambes, & me laiſſer librement pourſuivre ma Route, ſans qu'il me fut poſſible de comprendre la cauſe d'un changement ſi ſoudain? Mais ayant tourné la Tête à gauche, j'aperçus un Cheval qui ſe promenoit au petit pas dans le Champ; & c'étoit ce Cheval, qu'ils avoient aperçu avant moi, qui, à ce que j'apris depuis, étoit la cauſe de leur Fuite. Le Cheval me parut un peu effrayé en me voyant, mais ſe remettant d'abord de ſa crainte, il conſidera mon Viſage avec de manifeſtes marques d'etonnement: il regarda avec atention mes mains & mes pieds, & fit pluſieurs fois le tour de mon corps. Je voulois continuer mon Chemin, mais il me le barra en s'y mettant en travers, quoique d'ailleurs il n'eut pas l'Air menaçant, & qu'il ne me parut pas avoir Deſſein de me faire la moindre violence. Nous fumes l'un & l'autre pendant quelques minutes dans cette ſituation; à la fin je pris la hardieſſe d'étendre la main ſur ſon Cou, dans le deſſein de le flater, en me ſervant de cette ſorte de ſiflement & de mots; qui ſont en uſage parmi les Maquignons, quand ils veulent manier un Cheval étranger. Mais cet Animal parut recevoir mes Careſſes avec Dedain, car il branla la tête, fronça le

 ſour-

ſourcil, & écarta doucement ma Main avec ſon pied droit de devant. Après quoi il hennit trois ou quatre fois, mais d'une maniére ſi extraordinaire que je crus que c'étoit une eſpéce de Langage, qui lui étoit particulier, qu'il parloit.

Sur ces entrefaites arrive un ſecond Cheval, qui s'aproche de l'autre d'un Air degagé & honête, lui hennit quelques ſons, qui me parurent Articulez, & en reçoit une Reponſe du même genre. Ils s'éloignérent tous deux de quelques pas, comme s'ils avoient voulu conferer enſemble, ſe promenant l'un à côté de l'autre, en avant & en arriére, tout de même que des perſonnes qui délibérent ſur quelque Afaire importante, mais tournant ſouvent les yeux vers moi, comme pour empêcher que je ne m'échapaſſe. Je ne ſçaurois exprimer la ſurpriſe où je fus en voyant faire de pareilles choſes à des Bêtes brutes, & je conclus que ſi les Habitans du païs étoient douez d'un Dégré de raiſon proportionné à cette ſuperiorité ordinaire que les Hommes ont ſur les Chevaux, il faloit neceſſairement qu'ils fuſſent le plus ſage Peuple de la Terre. Cette penſée m'encouragea à pourſuivre ma Route, & me fit naitre le Deſſein de ne me point arrêter que je n'euſſe trouvé quelque Maiſon ou quelque Village, ou du moins quelqu'un des Naturels du pays. Je m'eſquivois déjà tout doucement, quand le premier des deux Chevaux, qui étoit un gris-pommelé, remarquant ma fuite, ſe mit à hennir après moi d'un Ton ſi abſolu, que je m'imaginai entendre ce qu'il vouloit dire;


Fig. IIII.

re; ſur quoi je retournai ſur mes pas & vins vers lui, pour atendre ſes ordres. Mais je diſſimulai ma crainte le mieux qu'il me fut poſſible: car, ſans que j'en jure, le Lecteur croira aiſément que l'incertitude où j'étois comment cette Avanture finiroit, me mettoit un peu en peine.

Les deux Chevaux s'aprochérent de moi, regardant avec beaucoup d'atention mon Viſage & mes mains. Le Cheval gris toucha mon Chapeau de tous côtez avec la Corne de ſon pied droit de devant, & le decompenſa tellement, que je fus obligé de l'oter pour le rajuſter; Action qui me parut jetter ce Cheval auſſi bien que ſon Compagnon (qui étoit un Baybrun) dans un Etonnement inexprimable; Celui-ci toucha le pan de mon Habit, & trouvant qu'il ne faiſoit pas partie de mon corps, donna encore de nouvelles marques de ſa ſurpriſe. Ils étoient l'un & l'autre fort embarraſſez de mes Souliers & de mes Bas, qu'ils avoient fort atentivement examinez, ſe henniſſant l'un à l'autre, & faiſant diferens geſtes, qui ne reſſembloient pas mal à ceux que fait un Philoſophe qui tâche d'expliquer quelque Phenomène nouveau & dificile.

En un mot, toutes les maniéres de ces Animaux me parurent ſi ſages & ſi marquées au coin de l'intelligence, que je conclus qu'il faloit neceſſairement qu'ils fuſſent des Magiciens, qui s'étoient ainſi metamorphoſez eux mêmes, & qui voyant un Etranger, avoient formé le Deſſein de ſe divertir de moi; ou qui peut être étoient réellement é-

tonnez à la vuë d'un Homme si diferent en Habit & en Figure des Habitans d'un pays si éloigné. Ce beau & solide Raisonnement me fit prendre la Hardiesse de leur adresser le Discours suivant.

Messieurs, si vous êtes des Enchanteurs, comme il y a grande aparence, vous entendez toutes sortes de Langues, c'est pourquoi je prens la liberté de dire à Vos Seigneuries, que je suis un malheureux *Anglois*, que ses infortunes ont amené sur vos Côtes, & je conjure un de vous deux de me permettre de le monter comme s'il étoit réellement Cheval, & de me porter à quelque Maison ou à quelque Village. Et vous n'obligerez pas un Ingrat, car je vous ferai present de ce Couteau & de ce Bracelet (que je pris hors de ma poche en prononçant ces derniers mots.) Les deux Créatures gardérent un profond silence pendant que je parlois, & parurent m'écouter avec beaucoup d'atention ; & quand j'eus fait, ils se hennirent plusieurs fois l'un à l'autre, ni plus ni moins que s'ils étoient engagez dans une serieuse conversation. Je remarquai que leur Langage exprimoit fort bien les passions, & que les mots en pouvoient plus aisément être reduits en Alphabet que ceux des *Chinois*.

Je leur ouïs plusieurs fois prononcer le mot de *Yahoo*; & quoi qu'il me fut impossible de deviner ce qu'il signifioit, j'essaiai neanmoins, pendant que ces deux Messieurs étoient en conversation, de le prononcer à mon Tour. Dès que je remarquai qu'ils se taisoient, je dis à haute voix *Yahoo*, imi-

tant en même tems, le plus qu'il m'étoit possible le Hennissement d'un Cheval; ce qui ne les surprit pas mediocrement tous deux, & le gris repeta trois fois le même mot, comme s'il avoit voulu m'aprendre le veritable Accent, en quoi je l'imitai de mon mieux, & trouvai que chaque fois je prononçois moins mal, quoique je fusse encore fort loin du point de perfection. Ensuite le Baybrun essaya ma Capacité à l'égard d'un second mot dont la prononciation étoit bien plus dificile: je veux dire celui de *Houyhnhnm.* Je ne reussis pas si bien dans ce mot que dans l'autre; mais après deux ou trois Essays, cela alla mieux: & mes deux Maitres me parurent extrêmement étonnez de l'habileté de leur Disciple.

Après quelques autres Discours, qui à ce que je conjecturai, me regardoient, les deux Amis prirent congé l'un de l'autre; le Cheval gris me fit signe de marcher devant lui, en quoi je jugeai à propos de lui obéir, jusqu'à ce que j'eusse trouvé un meilleur Guide. Quand je marchois trop lentement, il me crioit *Hhuun*, *Hhuun*; Je devinai sa pensée, & lui donnai à entendre que j'étois las, & qu'il ne m'étoit pas possible d'aller plus loin; surquoi il eut la bonté de s'arrêter un peu pour me donner le tems de me reposer.

CHA-



CHAPITRE II.

Un Houyhnhnm *conduit l'Auteur à sa Maison. Description de cette Maison. Maniére dont l'Auteur y est reçu Nourriture des* Houyhnhnms. *L'Auteur pourvu d'Alimens après avoir craint d'en manquer. Maniére dont il se nourrissoit dans ce Païs.*

NOus avions fait environ trois miles, quand nous arrivâmes à un long Bâtiment fait de Bois de charpente; le Toit en étoit assez bas & couvert de paille. Je commençai alors à prendre courage, & tirai de ma poche quelques unes de ces Babioles, que les Voyageurs portent d'ordinaire avec eux, pour en faire à peu de Fraix de magnifiques presens aux *Indiens* de l'*Amerique*; je tirai de ma poche, dis je, quelques unes de ces Babioles, dans l'esperance de me concilier par là l'Affection de ceux de la Maison. Le Cheval me fit signe d'entrer le premier. Je le fis & me trouvai dans une Ecurie fort propre, où il ne manquoit ni Ratelier ni Mangeoire. Il y avoit trois Chevaux & deux Jumens, dont aucun ne mangeoit, mais dont quelques uns étoient assis sur leurs Jarrets; ce qui m'étonna beaucoup: Mais

ce qui augmenta encore mon Etonnement, fut que je vis le reste occupé à faire le même Ouvrage que nos Palfreniers font dans nos Ecuries. Ce spectacle me confirma dans ma premiére opinion, qu'un peuple capable de civiliser des Brutes jusques à ce point, devoit être le plus sage & le plus habile Peuple de la Terre. Le gris pommelé entra alors, & prevint le mauvais Traitement que les autres auroient pu me faire. Il leur hennit à diferentes reprises d'un ton d'Autorité, & reçut chaque fois Reponse.

Par dessus cette maniére d'Apartement où nous étions, il y en avoit encore trois autres de plein pied, dans lesquels on entroit par trois portes, vis à vis les unes des autres. Nous nous rendimes par le second Apartement à la porte du troisiéme, où le Cheval gris entra seul, me faisant signe de l'atendre. J'obeïs, & preparai en atendant mes presens pour le Maitre & pour la Maitresse de la Maison. Ces presens consistoient en deux Couteaux, trois Bracelets de perles fausses, une petite Lunette d'aproche, & un Colier de verre. Le Cheval hennit trois ou quatre fois, & je m'atendois à quelque Reponse prononcée par une voix Humaine, mais un hennissement aussi articulé, quoi que plus grêle que le sien, fut toute la Reponse qu'il reçut. J'allai m'imaginer que cette Maison apartenoit à quelque personne de la premiére Distinction, puisque j'essuyois tant de Ceremonies avant que d'être admis : Car il me paroissoit entiérement incroyable qu'un Hom-

Homme de qualité ne fut servi que par des Chevaux.

Je craignis pendant un instant que mes malheurs & mes soufrances ne m'eussent fait perdre l'esprit : je regardai tout autour de moi dans la Chambre où j'avois été laissé seul, & je la trouvai comme la premiére, quoi qu'un peu plus propre. Je me frotai plusieurs fois les yeux, mais ils furent constamment frapez des mêmes objets. Je me pinçai les Bras & les Côtez pour me reveiller, dans l'esperance que ce qui venoit de m'arriver ne fût qu'un Songe. Après quoi je fus obligé d'atribuer à la Magie tout ce que je voyois. Mais je fus interrompu dans ces Reflexions par l'Arrivée du Cheval gris, qui me fit signe de le suivre dans le Troisiéme Apartement, où je vis une fort jolie Cavalle, avec deux Poulains, assis sur des Nattes de paille, très bien faites & de la derniére propreté.

Dès que la Cavalle m'eut vu, elle se leva de sa Natte, s'aprocha de moi, & m'examina depuis les pieds jusqu'à la Tête : Examen qui finit par un regard de mepris ; Après quoi elle se tourna vers le Cheval, & j'ouïs que l'un & l'autre repetoient souvent le mot de *Yahoo*; mot dont je ne comprenois pas alors la signification, quoique ce fut le premier que j'eusse apris à prononcer ; mais je ne tardai guères à en savoir le sens, & j'achetai cette connoissance par la plus cruelle de toutes les Mortifications : Car le Cheval me faisant signe de la Tête, & repetant le mot *Hhuun*, *Hhuun*,

Hhuun, comme il avoit fait sur la Route, ce qui vouloit dire (comme je l'ai déjà expliqué) que je devois le suivre, me conduisit dans une maniére de Cour, où il y avoit un autre Batiment à quelque distance de la Maison. Nous entrâmes dans ce Batiment, & je vis trois de ces detestables Créatures que j'avois rencontré immediatement après mon Arrivée, qui se nourrissoient de Racines & de la Chair de quelques Animaux, que j'apris dans la suite avoir été des Anes, des Chiens, & des Vaches mortes de Maladies. Ils étoient tous atachez par le cou avec de fortes Cordes à une Poutre, & tenoient leur Manger entre les grifes de leurs pieds de devant.

Le Maitre Cheval commanda à un de ses Domestiques, qui étoit un Cheval alezan, de detacher le plus grand de ces Animaux & de le mener à la basse Cour. J'y fus conduit aussi, & cela dans le dessein de nous comparer ensemble, ce que le Maitre & le Valet firent avec beaucoup d'atention, repetant l'un & l'autre le mot de *Yahoo* plusieurs fois. Je ne sçaurois exprimer l'Horreur & l'Epouvante dont je fus saisi, quand je remarquai que cette Abominable Bête avoit une Figure Humaine. Elle avoit à la verité le Visage plus large, le nez plus écrasé, les Levres plus grosses, & la Bouche plus fenduë, que ne les ont d'ordinaire les *Européens*. Mais ces sortes de Diformitez se remarquent chez la plûpart des Nations Sauvages. Les pieds de devant du *Yahoo* ne diferoient en rien de mes mains, excepté que les

les Ongles en étoient plus longs, & qu'ils étoient plus velus & plus bruns. Il y avoit la même conformité & la même diference entre nos pieds: mais les Chevaux ne s'en aperçurent pas, parce que les miens étoient couverts de mes Bas & de mes souliers.

La seule dificulté qui arrêtoit les deux Chevaux, étoit de voir que le reste de mon corps ne ressembloit en rien à celui d'un *Yahoo*; disparité dont j'avois l'obligation toute entiére à mes Habits, qui étoient une chose entiérement nouvelle pour eux: l'Alezan m'ofrit une Racine, qu'il tenoit entre la Corne de son pied & son pâturon; je la pris, & l'ayant sentie, je la lui rendis le plus civilement qu'il m'étoit possible. Il tira du Chenil du *Yahoo* un morceau de je ne sçai quelle viande, qui sentoit si mauvais, que j'en detournai la Tête en faisant une de ces grimaces dans lesquelles il entre du dedain & du degout; ce qu'il n'eut pas plutot aperçu qu'il le jetta au *Yahoo*, par qui elle fut devorée avec avidité. Il me montra ensuite un monceau de Foin, & un Picotin plein d'Avoine; mais je branlai la tête pour marquer que ni l'une ni l'autre de ces choses ne pouvoient me servir de nourriture. Et pour dire le vray, je commençai alors à craindre de mourir de Faim, si je ne rencontrois personne de mon espèce: Car pour ce qui regarde ces vilains *Yahoos*, il faut avoüer que nonobstant la tendre Amitié que je portois alors à la Nature Humaine, je n'ai jamais vu d'Etre qui me deplut davantage à tous égards; & ce qu'il y a de singulier, est, que quoi qu'on

qu'on s'acoutume à toutes ſortes d'Animaux, les *Yahoos* ſeuls m'ont toujours paru plus haiſſables à meſure que je les ai connus davantage. Le Maitre Cheval demêla mon Averſion pour ces Bêtes ſur mon viſage, & pour m'obliger renvoya le *Yahoo* dans ſon Chenil. Après cela il aprocha la corne de ſon pied de devant de ſa Bouche, ce qui ne me cauſa pas une mediocre ſurpriſe, quoi qu'il le fit d'une maniére fort aiſée, & avec un mouvement qui me parut parfaitement Naturel. A ce premier ſigne il en ajouta d'autres pour me prier de lui donner à connoitre ce que je ſouhaitois de manger; mais il me fut impoſſible de lui faire une Reponſe qu'il put comprendre. Pendant que nous étions tous deux dans cet embaras, je vis une Vache paſſant tout près de nous. Sur quoi je la montrai au doigt, & marquai l'envie que j'avois de la traire. Le Maitre Cheval m'entendit, car il ordonna à une Cavalle, qui étoit une des ſervantes du Logis, d'ouvrir une Chambre où il y avoit pluſieurs Vaiſſeaux de Terre & de Bois remplis de Lait. Elle m'en donna un bon godet tout plein, que j'avalai tout d'un Trait, & avec un plaiſir inexprimable.

Vers le midi, je vis arriver chez nous une ſorte de Voiture trainée par quatre *Yahoos*. Il y avoit dans cette Voiture un vieux Cheval qui paroiſſoit être de Qualité. En deſcendant il mit d'abord à terre ſes pieds de derriere, ayant quelque Accident à ſon pied gauche de devant. Il venoit diner avec nôtre Cheval, qui le reçut avec de grandes dé-

démonſtrations d'Amitié. Ils mangérent dans le plus bel Apartement, & eurent pour ſecond ſervice de l'Avoine bouillie dans du Lait. Leurs mangeoires étoient placées en rond dans le milieu de la Chambre, & diviſées en Compartimens égaux, devant leſquels ils étoient tous aſſis, chacun d'eux ayant une Botte de paille qui lui ſervoit de Chaiſe ou de Tapis. Le Ratelier étoit diviſé de la même maniére que les Mangeoires, ce qui faiſoit que chaque Cheval & chaque Jument mangeoient leur propre Foin & leur Compoſition d'Avoine & de Lait, avec beaucoup de Décence & de Regularité. Le Cheval gris m'ordonna de me tenir près de lui, & cauſa long-tems avec ſon Ami ſur mon chapitre, à ce que je conjecturai par les nombreux Regards dont l'Etranger m'honora, & par la frequente Repetition du mot de *Yahoo*.

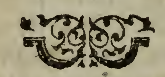
Quand on eut achevé de diner, le Maitre Cheval me prit en particulier, & en partie par ſignes, & en partie par mots, me fit connoitre l'inquiétude où il étoit de ce que je n'avois rien à manger. *Hlunnk* dans leur Langue ſignifie de l'Avoine. Je prononçai ce terme deux ou trois fois; car quoique je n'en euſſe pas voulu d'abord, je trouvai, après y avoir penſé, que j'en pouvois faire une eſpèce de Pain, qui mêlé avec du Lait pouroit me ſervir de Nourriture, juſqu'à ce que je trouvaſſe l'occaſion de me ſauver dans quelque pays habité par des Hommes. Le Cheval ordonna ſur le champ à une Jument blanche de m'aporter une bonne Quantité d'A-

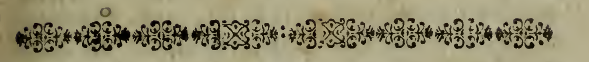
d'Avoine dans une maniére de baquet. Je chaufai cette Avoine devant le Feu le mieux qu'il me fut poſſible & j'en frotai les grains, jusqu'à ce que la Coſſe, que je tâchai en ſuite d'en ſeparer, en fut ôtée; Après cela je les ecraſai entre deux pierres, ce qui en fit un eſpèce de pâte, qui mêlée avec de l'eau, & ſéchée au Feu, me tint lieu de pain. Ce Pain me parut d'abord aſſez inſipide, quoi qu'il y ait bien des endroits en *Europe* où l'on en mange de pareil, mais je m'y acoutumai peu à peu; d'ailleurs, comme ce n'étoit pas mon premier Eſſay de Frugalité, ce ne fut pas auſſi la premiére Experience par laquelle je me convainquis que la Nature ſe contente de peu. Et c'eſt quelque choſe de remarquable, que je n'ai pas été Malade un ſeul inſtant pendant tout le tems que j'ai paſſé dans cette Iſle. A la verité, j'ay quelque fois taché d'atraper un Lapin ou quelque Oiſeau avec des Lacets faits de Cheveux de *Yahoos*, & j'ai ſouvent cherché des Herbes bonnes pour la ſanté, que je faiſois bouillir ou que je mangeois en ſalade, & fait de tems en tems un peu de Beurre, dont je beuvois enſuite le petit Lait. Les premiers jours de mon Arrivée je fus un peu en peine de n'avoir point de ſel; mais inſenſiblement j'ai apris à m'en paſſer, & j'oſe dire que le frequent uſage que nous en faiſons dans nos Repas eſt une corruption de goût, qui doit ſon origine à la qualité qu'a le ſel de provoquer à boire ceux là mêmes qui ne boiroient que trop ſans cela. Car nous ne voyons aucun Animal, excepté l'Homme, qui en mê-

le dans ſes Repas : Et pour ce qui me regarde, quand j'eus quité ce païs, il ſe paſſa un Tems aſſez conſiderable avant que je puſſe m'y raccoutumer.

Mais en voila aſſez ſur le ſujet de mes Alimens ; ſujet ſur lequel la plûpart des Voyageurs entrent dans un Detail auſſi étendu, que ſi leurs Lecteurs y étoient perſonnellement intereſſez. Cependant, il étoit neceſſaire que j'en diſſe un mot, de peur qu'on ne s'imaginât qu'il étoit impoſſible, que pendant l'Eſpace de trois ans je puſſe trouver de la Nourriture dans un tel Pays & parmi de tels Habitans.

Quand le ſoir fut venu, le Maitre Cheval ordonna où je coucherois. Ma Chambre fut une petite Ecurie, éloignée de ſix Verges de la Maiſon, & ſeparée de l'Etable des *Yahoos*. Je me couchai là ſur un peu de paille, dont j'avois eu ſoin de faire une maniére de Lit. Mes Habits me ſervirent de couvertures, & je puis dire que je dormis parfaitement bien. Mais peu de tems après, je fus mieux accommodé, comme j'en informerai le Lecteur en ſon lieu, c'eſt à dire, quand je lui ferai le détail de ma maniére de vivre.





CHAPITRE III.

L'Auteur s'aplique à aprendre la Langue du pays, & son Maitre le Houyhnhnm *lui en donne des Leçons. Description de cette Langue. Plusieurs* Houyhnhnms *de Qualité viennent par curiosité voir l'Auteur. Il fait à son Maitre un Recit abregé de son Voyage.*

MA principale aplication étoit à aprendre la Langue, que mon Maitre (car c'est le Nom que je lui donnerai doresnavant) & ses Enfans, aussi bien que tous les Domestiques de la Maison, avoient un Empressement égal à m'enseigner. Car ils regardoient comme un prodige qu'un Animal brute donnât tant de marques aparentes de Raison. Je marquois chaque chose au Doigt, & en demandois le Nom, que j'écrivois ensuite dans mon *Journal* quand j'étois seul. Pour ce qui regarde l'accent, je tâchois de l'atraper en priant ceux de la Maison de prononcer plusieurs fois les mêmes mots: En quoi un Cheval alezan, qui n'étoit que simple Valet d'Ecurie, me fut d'une grande utilité.

Leur Langue approche du *Haut-Allemand* plus que d'aucune autre Langue de l'*Europe*; mais elle la surpasse en Agrément & en E-

nergie. L'Empereur *Charles* V. a fait la même Remarque quand il a dit, que s'il avoit à parler à ses Chevaux, ce seroit en *Allemand.*

La curiosité & l'impatience de mon Maitre furent si grandes, qu'il employa plusieurs Heures par Jour à m'instruire. Il étoit persuadé (comme il me le declara depuis) que j'étois un *Yahoo*: mais ce qu'il ne pouvoit comprendre, étoit ma Docilité, mon Air honête, & ma Propreté; Qualitez qu'aucun *Yahoo* du pays n'avoit jamais possedées. Mes Habits étoient une autre merveille incomprehensible pour lui: car il croïoit qu'ils faisoient partie de mon Corps, parce que j'avois soin de ne les jamais ôter que toute la Famille ne fut retirée, & de les mettre le matin avant que qui que ce soit fut levé. Mon Maitre étoit curieux de savoir d'où je venois, comment j'avois acquis ces aparences de Raison qu'il découvroit dans toutes mes Actions, & d'aprendre mon Histoire de ma propre Bouche, ce qu'il espéroit que je serois bien tôt en état de faire, veu les grands progrès que j'avois déjà fait, en aprenant & en prononçant leurs mots & leurs Phrases. Pour aider ma Memoire, je m'avisai d'écrire tous les mots que j'aprenois avec leur Traduction à côté. Cette methode me fut d'un si grand secours, qu'à la fin la presence même de mon Maitre ne m'empêcha pas de mettre quelques Termes & quelques maniéres de parler sur le papier. J'eus bien de la peine à lui expliquer ce que je faisois, car les *Houyhnhnms* n'ont pas la moindre idée

de

de tout ce que nous apellons Livres ou Ecriture.

Dans l'espace de dix semaines je fus capable d'entendre la plûpart de ses Questions, & quelques semaines après de lui faire passablement Reponse. Il mouroit d'envie d'aprendre d'où je venois, & qui m'avoit enseigné à imiter une Créature raisonnable, à cause que les *Yahoos*, (à qui il voyoit que je ressemblois exactement pour la Tête, les Mains & le Visage, qui étoient les seules parties de mon Corps qui fussent visibles,) avoient toujours passé chez eux pour les moins disciplinables de toutes les Bêtes feroces. Je repondis, que je venois par Mer, d'un Endroit fort éloigné, avec plusieurs autres Créatures de mon Espece, & cela dans un grand Vaisseau creux fait de Bois. Que mes Compagnons m'avoient mis par force à Terre sur cette Côte, & m'y avoient laissé. Ce ne fut qu'avec une extrême Dificulté, & à l'aide de plusieurs signes, que je lui fis comprendre ces choses. Il repliqua qu'il falloit necessairement que je me trompasse, ou que je disse *la chose qui n'est pas*, (car ils n'ont aucun mot dans leur Langue pour designer ce que nous apellons Fausseté ou Mensonge.) Je sçai, ajouta t-il, qu'il est impossible qu'il y ait un païs au delà de la Mer, ou qu'une Troupe de Brutes soit capable de conduire sur l'Eau un Vaisseau de Bois: Aucun *Houyhnhnm* au monde n'est assez Habile pour faire une pareille voiture, ni assez imprudent pour en confier la Direction à des *Yahoos*.

Le mot *Houyhnhnm* ſignifie dans leur Langue un *Cheval*, & dans ſon Origine Etymologique, *la perfection de la Nature*. Je dis à mon Maitre, que l'expreſſion m'embaraſſoit, mais que je tacherois à force d'Aplication de ſurmonter dans peu cette Dificulté; & que j'eſperois d'être bientôt en état de lui raconter des Merveilles: Il eut la bonté de dire à ſa propre Cavalle, à ſes deux Poulains, & à tous les Domeſtiques de ſa Maiſon, de ne negliger aucune ocaſion de m'inſtruire, & lui même ſe donnoit cette peine pendant deux ou trois Heures chaque Jour. Pluſieurs Chevaux & quelques Jumens de qualité du Voiſinage vinrent chez nous, ſur le Bruït qui s'etoit repandu, qu'il y avoit un *Yahoo*, qui parloit comme un *Houyhnhnm*, & dans les paroles & les actions de qui on découvroit quelque Lueur de Raiſon. Ces Etrangers parurent prendre beaucoup de plaiſir à ma Converſation; ils me firent pluſieurs Queſtions, auxquelles je repondis de mon mieux. Par tous ces moyens je fis de ſi grands progrès, que cinq mois après mon arrivée, j'entendois tout ce qu'on diſoit, & m'exprimois moi même paſſablement bien.

Les *Houyhnhnms* qui vinrent viſiter mon Maitre dans le Deſſein de me voir, & de cauſer avec moi, ne purent ſe perſuader que je fuſſe un veritable *Yahoo*, parce que j'étois autrement couvert que ces Animaux. J'avois été dans la reſolution juſqu'alors de garder le ſilence ſur le Chapitre de mes Habits, pour me diſtinguer autánt qu'il m'étoit poſſible de cette maudite Race de *Yahoos*; mais quel-

quelques jours après je changeai d'Avis, & crus qu'il y auroit de l'Ingratitude à en faire plus long-tems un ſecret à mon Maitre. Ajoutez à cela, que je remarquois que mes Habits & mes ſouliers ſeroient bientôt uſez, & qu'il faudroit neceſſairement que je m'en fiſſe d'autres de peau d'*Yahoos* ou de quelques autres Animaux; par où tout le Myſtère ſeroit découvert. Je dis donc à mon Maitre, Que dans le pays dont je venois, ceux de mon Eſpèce ſe couvroient le corps du poil de certaines Bêtes artiſtement preparé: & cela en partie par Bienſeance, & en partie pour ſe garantir des injures de l'Air. Que s'il le ſouhaitoit, je m'offrois à lui montrer en ma perſonne un Echantillon de la Verité de ce que j'avançois; pourvu qu'il me permit de derober à ſes yeux ces parties que la Nature nous enſeigne à cacher. Il me dit que mon Diſcours lui paroiſſoit fort étrange, mais principalement la Concluſion. Qu'il ne comprenoit pas comment la Nature pouvoit nous enſeigner à cacher ſon propre Ouvrage. Que ni lui ni aucun de ſa Famille n'avoit honte d'aucune partie de leurs corps; mais que j'étois le Maitre de faire à cet égard ce que je voudrois. Sur quoi je commençai par deboutonner & par ôter mon Habit: Je fis la même choſe à l'égard de ma Veſte. J'otai enſuite mes ſouliers & mes Bas; & pour achever de ſatisfaire ſa curioſité, je lui montrai ma poitrine & mes bras tous nuds.

Mon Maitre conſidera ces diferens objets avec la plus avide curioſité. Il prit tous mes

Habits piéce à piéce dans ſon Pâturon, & les examina atentivement; après quoi ayant paſſé legérement un de ſes pieds de devant ſur plufieurs parties de mon corps, il me dit que j'étois à ſon Avis un parfait *Yahoo* ; que la ſeule diference qu'il y avoit entre moi & le reſte de mon Eſpece, conſiſtoit en ce que j'avois la peau plus blanche, plus douce, & plus unie; & les ongles des pates de devant & de derriére plus courts que les *Yahoos* ordinaires: auſſi bien que dans l'Afectation de marcher toujours ſur mes deux pieds de derriére. Il ajouta, qu'il n'en vouloit pas voir davantage, & que comme il lui paroiſſoit que j'avois froid, je pouvois remettre mes Habits.

Je lui marquai quelque mécontentement de ce qu'il m'avoit ſi ſouvent donné le nom de *Yahoo*, qui étoit un Animal odieux, pour lequel j'avois un ſouverain mépris & une parfaite haine. Je le ſupliai de ne ſe plus ſervir à mon égard d'un Titre ſi outrageant, & de faire que ceux de ſa Maiſon, & les Amis à qui il permettoit de me venir voir, euſſent la même Atention. A cette grace je le ſupliai d'en ajouter une autre, qui étoit de ne dire à perſonne que ce qu'on voyoit n'étoit pas mon veritable corps, parce qu'on regarderoit mes Habits comme une eſpèce d'Artifice, par lequel j'aurois voulu perſuader que je n'étois point un *Yahoo*.

Mon Maitre m'acorda ces Demandes de la maniére du monde la plus gracieuſe, & ainſi le ſecret fut gardé juſqu'à ce que mes Habits commençaſſent à s'uſer & m'obligeaſ-

ſent

ſent à avoir recours à diferens moyens pour les racomoder, comme je le dirai en ſon lieu. Dans le même tems, il me pria de m'employer avec toute la Diligence poſſible à aprendre la Langue du pays, parce qu'il étoit encore plus étonné de mon Intelligence & de ma Faculté de parler, que de la Figure de mon corps, ſoit qu'il fut couvert ou non; ajoutant, qu'il étoit dans la derniére impatience d'entendre les merveilles que j'avois promis de lui raconter.

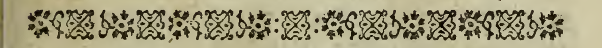
Depuis ce moment il prit une fois plus de peine qu'auparavant à m'inſtruire; il me mena dans toutes les Compagnies, & faiſoit que tous ceux qui y étoient, me traitoient avec beaucoup de civilité, parce que, comme il le leur diſoit en particulier, cela me mettroit de bonne humeur, & me rendroit plus divertiſſant.

Chaque jour quand je l'alois ſaluer, il ajoutoit à la peine qu'il prenoit de m'inſtruire, des Queſtions touchant moi même, auxquelles je repondois le mieux qu'il m'étoit poſſible; & par là je lui avois déjà donné quelques idées generales quoique fort imparfaites.

Il feroit ennuyeux de marquer les diferens Degrez par leſquels je paſſai avant que je fuſſe capable d'une converſation un peu ſuivie. Voici la premiére de ces Converſations. Pour ſatisfaire la curioſité de mon Maitre, que je n'avois fait juſqu'alors qu'irriter par des Reponſes mal exprimées & encore plus mal entendues, je lui dis un jour, que je venois d'un pays fort éloigné, com-

me j'avois déjà eu l'honneur de lui dire, avec une Cinquantaine d'Animaux de mon espèce; que nous avions traversé plusieurs Mers, dans un Vaisseau de Bois plus grand que sa Maison. Je lui fis là dessus la plus exacte Description du Vaisseau que je pus, & tachai de lui expliquer par la comparaison de mon Mouchoir déployé comment ce Vaisseau avoit été poussé par le Vent. Que mes gens s'étant revoltez contre moi, m'avoient mis à Terre sur cette Côte, où j'avois d'abord rencontré ces execrables *Yahoos*, de la persecution desquels sa venue m'avoit delivré. Il me demanda, qui avoit fait le Vaisseau, & comment il étoit possible que les *Houyhnhnms* de mon pays en eussent confié la direction à des Brutes? Je repondis, que je n'oserois pas poursuivre ma Relation, à moins qu'il ne m'engageat sa parole qu'il ne se facheroit pas, & qu'à cette condition je lui raconterois les merveilles dont je lui avois si souvent parlé. Il me le promit, & là dessus je continuai mon Discours, en l'assurant, que le Vaisseau avoit été fait par des Creatures comme moi, qui dans tous les Pays que j'avois parcourus, aussi bien que dans le mien, étoient les seuls Animaux doüez de raison; & qu'à mon Arrivée dans le pays, j'avois autant été étonné de voir les *Houyhnhnms* agissant comme des Etres Raisonnables, que lui ou ses Amis avoient pu l'être de découvrir des marques d'Intelligence dans une Créature qu'il lui plaisoit de confondre avec les *Yahoos*, à qui j'a-

j'avoüois bien que je ressemblois à quelques égards, mais nullement du côté de la Bêtise & de la Férocité. J'ajoutai, que si j'avois jamais le bonheur de revenir dans ma patrie, & d'y pouvoir raconter mes Voyages, comme c'étoit mon intention, tout le monde me taxeroit de dire *la chose qui n'est pas*; & que, malgré le profond Respect que j'avois pour lui, sa Famille & ses Amis, je pouvois lui dire, que mes Compatriotes auroient grande peine à croire qu'il y eût un païs au Monde, où les *Yahoos* fussent des Brutes & les *Houyhnhnms* des Créatures raisonnables.



CHAPITRE IV.

Notion des Houyhnhnms *touchant le vrai & le faux. Discours de l'Auteur desaprouvé par son Maitre. L'Auteur entre dans un plus grand Detail sur lui même & sur les Accidens de son Voyage.*

MOn Maitre écouta ce que je venois de lui dire avec cet Air d'Embarras qu'on a quand on nous dit des choses que nous avons peine à comprendre; ce qui venoit de ce que les Idées de *Doute*, & *d'Incertitude à l'égard de la Verité d'un Fait*, étoient entiérement nouvelles pour lui; Et je me souviens

que dans plusieurs Discours que j'eus avec mon Maitre touchant les Hommes en general, étant obligé de lui parler des *Mensonges* dont ils se servent pour se tromper les uns les autres, ce ne fut qu'avec une extrême Dificulté que je vins à bout de me faire entendre, quoique d'ailleurs il eut la comprehension du monde la plus aisée. Car voici comme il raisonnoit: l'Usage de la parole est institué pour se faire entendre, & pour aprendre ce que nous ignorons; Or si quelcun dit *la chose qui n'est pas*, il renverse cette Institution; parce qu'à proprement parler je ne saurois dire que je l'entens, & que bien loin de m'aprendre quelque chose, il me met dans un pire état que l'ignorance, puis qu'il me persuade que le *Noir* est *Blanc*. Voila toutes les Notions qu'il avoit touchant la Faculté de *Mentir*, que les Hommes possedent si parfaitement.

Pour revenir à mon sujet; quand j'eus dit que les *Yahoos* étoient les seuls Animaux raisonnables de mon païs, mon Maitre me demanda si nous avions des *Houyhnhnms* parmi nous, & quel étoit leur emploi: Je lui répondis que nous en avions un grand nombre: qu'en Eté ils paissoient dans les Champs, & qu'en Hyver on les gardoit dans des maisons, où on les nourrissoit de Foin & d'Avoine, & où des *Yahoos*, qui servoient de Valets, étoient obligez de leur peigner la crinière, de leur netoyer les pieds, de leur donner à manger, & de faire leurs lits. Je vous entens, me dit mon Maitre, & je comprens par ce que

vous

vous dites, que quelque portion de Raiſon que vos *Yahoos* pretendent avoir, les *Houyhnhnms* ſont pourtant vos Maitres; je ſerois charmé que nos *Yahoos* fuſſent auſſi traitables. Je le ſupliai de me permettre de n'en dire pas davantage, parce que j'étois parfaitement ſûr que la ſolution de la difficulté qu'il me propoſoit, ne pouroit manquer de lui déplaire. Mais il m'ordonna de parler librement, & me promit de ne ſe point facher. Raſſuré par cette promeſſe, je lui dis que nos *Houyhnhnms*, que nous apellions *Chevaux*, étoient les plus beaux & les plus genereux de tous les Animaux que nous euſſions: qu'ils excelloient en force & en vîteſſe: que quand ils apartenoient à des perſonnes de qualité, ils n'étoient employez qu'à porter leurs Maitres, ou qu'à tirer des chariots, & au reſte fort bien traitez, à moins qu'ils ne tombaſſent Malades, ou ne devinſſent Fourbus, parce qu'alors on les vendoit, & qu'on ne s'en ſervoit plus qu'à des occupations baſſes, juſques à leur mort; après quoi on les écorchoit pour tirer quelque profit de leur peau, & on jettoit le reſte de leur corps pour ſervir de pâture aux Chiens ou à des Oiſeaux de proye. Mais, ajoutai-je, les Chevaux ordinaires ne ſont pas ſi heureux, puis qu'ils ſont mal nourris, & employez par des Fermiers ou des Charretiers à de bien plus rudes travaux. Je lui décrivis le mieux qu'il me fut poſſible notre manière d'aller à cheval, auſſi bien que la forme & l'uſage de nos Brides, nos Selles, nos Eperons & nos Fouëts. Je lui dis en-

ſuite, que nous atachions de certaines plaques d'une ſubſtance dure apellée *Fer* au deſſous de leurs pieds, afin qu'ils ne ſe fiſſent point de mal en marchant dans les chemins pierreux.

Mon Maitre me parut indigné de mon diſcours ; cependant il ſe contenta de me dire, qu'il s'étonnoit de la hardieſſe que nous prenions de monter ſur le dos d'un *Houyhnhnms*, parce qu'il étoit ſûr que le moins fort de ſes Domeſtiques étoit capable de jetter à terre le plus robuſte *Yahoo*, & même d'écraſer cette Bête en ſe roulant ſur le dos. Je répondis, que nous accoutumions nos Chevaux dès l'âge de trois ou quatre ans aux differens ſervices auxquels nous les deſtinions. Que ceux d'entr'eux qui étoient extraordinairement vicieux, étoient employez au chariage; que pendant qu'ils étoient jeunes on les châtioit ſevérement pour les corriger de ces ſortes de defauts auxquels les châtimens peuvent ſervir de remede: Qu'on *chatroit* la plûpart des Mâles quand ils avoient atteint l'âge de deux ans, pour les rendre plus doux & plus traitables ; qu'il faloit avoüer qu'ils étoient ſenſibles aux punitions & aux recompenſes ; mais qu'il étoit certain, qu'ils n'avoient pas la moindre teinture de Raiſon.

Je fus obligé de me ſervir de beaucoup de circonlocutions pour donner à mon Maitre de juſtes idées de tout ce que je venois de dire; car leur Langue n'eſt pas abondante en mots, parce que leurs Beſoins & leurs Paſſions ſont en bien plus petit nombre

bre que les nôtres. Mais il m'eſt impoſſible d'exprimer le noble reſſentiment que lui inſpira l'idée du Traitement cruel que nous faiſions à pluſieurs de nos *Houyhnhnms*, particuliérement après que je lui eus expliqué le but qu'on ſe propoſoit par cette ſanglante operation, qui étoit d'empêcher qu'ils ne puſſent réüſſir à la propagation de leur eſpèce, & de les rendre plus ſerviles. Il dit, que s'il étoit poſſible qu'il y eut un païs où les *Yahoos* ſeuls étoient douez de Raiſon, il faloit neceſſairement qu'ils y fuſſent auſſi les Maitres, parce qu'à la longue la Raiſon l'emportoit toujours ſur une force aveugle & brutale. Mais, que conſiderant la forme de nos corps, & en particulier du mien, il lui ſembloit qu'aucune Creature d'égal volume n'étoit moins propre à faire uſage de cette Raiſon dans les affaires ordinaires de la vie; ſurquoi il me pria de lui dire, ſi mes Compatriotes reſſembloient à moi, ou bien aux *Yahoos* de ſon pays. Je lui dis, que j'étois auſſi bien fait que la plûpart des Hommes de mon âge; mais que les Jeunes & les Femelles avoient la peau beaucoup plus douce, & que celles-ci particuliérement l'avoient d'ordinaire blanche comme du lait. Il eſt vrai, me répondit-il, qu'il y a quelque difference entre vous & les autres *Yahoos*, puiſque vous étes plus propre & pas tout-à-fait auſſi difforme qu'eux. Mais il ajouta, qu'en fait d'avantages réels, ils l'emportoient ſur moi. Que mes ongles, tant aux pieds de devant qu'à ceux de derriére, ne m'étoient d'aucun uſage; qu'à l'égard de mes pieds

de devant ce n'étoit qu'improprement qu'il leur donnoit ce nom, ne m'ayant jamais vu marcher deſſus; que la peau n'en étoit pas aſſez dure pour les apuyer ſur des pierres; que la plûpart du tems je ne les couvrois de rien, & que la couverture dont je les envelopois quelquefois, n'étoit ni de la même figure, ni auſſi forte que celle que je mettois à mes pieds de derriére. Qu'il faloit neceſſairement que je tombaſſe ſouvent, puiſqu'il étoit impoſſible que je me tinſſe toujours ferme en ne m'apuyant que ſur deux pieds. Il commença alors à faire la critique des autres parties de mon corps, diſant, que mon nez avançoit trop: que mes yeux étoient ſi enfoncez dans ma tête que j'étois obligé de la tourner ſi je voulois voir quelque objet qui fut à mes côtez: que je ne pouvois prendre de nourriture ſans aprocher un de mes pieds de devant de ma bouche: que pour defendre mon corps contre le chaud & contre le froid, j'étois obligé d'avoir recours à des Habits, que je ne pouvois ôter & remettre chaque jour ſans qu'il m'en coutât beaucoup de tems & de peine. Et enfin, qu'il avoit obſervé que tous les Animaux de ſon Pays avoient naturellement de l'horreur pour les *Yahoos:* que les plus foibles les fuyoient, & que les plus forts les chaſſoient loin d'eux. D'où il concluoit, qu'en nous ſupoſant douez de raiſon, il n'en étoit pas moins embaraſſé pour cela à ſavoir comment nous pouvions remedier à cette Antipathie naturelle que toutes les Creatures paroiſſoient avoir contre nous; ni par conſequent comment

ment nous pouvions les aprivoiser, & en tirer service. Mais, poursuivit-il, je ne veux pas entrer plus loin dans cette Discussion, parce que ma grande envie est d'aprendre votre Histoire, dans quel pays vous étes né, & tout ce qui vous est arrivé de plus important avant que de venir ici.

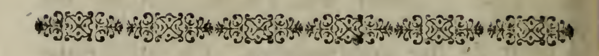
Je lui dis, que je ferois de mon mieux pour satisfaire entiérement sa curiosité; mais que je craignois bien qu'il n'y eût plusieurs choses dont il me seroit impossible de lui donner des idées, parce que je ne voyois rien dans son Pays à quoi je pusse les comparer. Que néanmoins j'allois essayer de le contenter sur tous les Articles qu'il venoit d'indiquer; mais que je le supliois de m'aider, quand je ne pourois pas trouver les expressions qu'il me faudroit, ce qu'il eut la bonté de me promettre. Je dis, que mes Parens étoient de bons Bourgeois, établis dans une Isle nommée *Angleterre*, qui étoit si éloignée de son pays, qu'un de ses Domestiques auroit de la peine à y arriver en un An, quand même il iroit toujours tout droit. Que mes Parens m'avoient fait aprendre la Chirurgie, c'est à dire, l'Art de guerir les playes & les contusions qui arrivent au corps; que mon Pays étoit gouverné par une Femme que nous appellons *Reine*. Que j'avois quité ma Patrie pour acquerir des Richesses, par le moyen desquelles je pusse à mon retour vivre dans l'Opulence avec ma Famille. Que dans mon dernier Voyage j'étois Commandant du Vaisseau, & que j'avois sous moi

une cinquantaine de *Yahoos*, dont plusieurs étoient morts en Mer, ce qui m'avoit forcé à les remplir par d'autres de diferentes Nations. Que notre Vaisseau avoit deux fois été en danger de couler à fond; la premiére par une violente Tempête, & la seconde parce qu'il avoit donné contre un Rocher. Mon Maitre m'interrompit en cet endroit, pour me demander, comment je pouvois persuader à des Etrangers de diferens pays de s'embarquer avec moi, dont le Vaisseau avoit couru tant de risques, & à bord de qui tant de monde étoit mort. Je lui dis, que c'étoient des gens de Sac & de Corde, obligez de quiter leur pays à cause de leurs Crimes ou de leur pauvreté. Que quelques-uns avoient été ruinez par des Procès; que d'autres s'étoient jettez dans la misére par la Boisson, le Jeu ou les Femmes; que d'autres étoient coupables de Trahison; qu'un grand nombre l'étoient de Meurtre, de Vol, d'Empoisonnement, de Parjure, de fausse Monnoye, ou de Desertion; & que presque tous s'étoient sauvez de Prison; ce qui faisoit qu'aucun d'eux n'osoit remettre le pied dans sa Patrie, de peur d'être pendu, ou mis pour le reste de ses jours dans un cachot; & qu'ainsi ils étoient forcez de chercher à gagner leur vie dans des Pays éloignez.

Mon Maitre m'interrompit plus d'une fois dans ce Discours; je m'étois servi de plusieurs circonlocutions pour lui faire connoitre la nature des diferens Crimes qui avoient porté la plus grande partie de mon

Equi-

Equipage à quiter leur Patrie. Ce ne fut qu'après plusieurs conversations qu'il vint à bout de me comprendre. Ce qu'il concevoit le moins, disoit-il, étoit la necessité ou l'usage de ces crimes. Pour éclaircir ce point, je fus obligé de lui donner quelques idées du désir d'être puissant & riche, aussi bien que des terribles effets de l'Esprit de Vengeance, de la Haine, de la Cruauté, de l'Intemperance, & de la Volupté. Pour lui faire connoitre ces passions, je fis des supositions capables de lui en faire concevoir quelques Notions. Après quoi, tel qu'un Homme dont l'imagination est frapée de quelque chose qu'il n'avoit jamais vu auparavant, ni dont il n'avoit jamais entendu parler, il levoit les yeux en haut avec étonnement & avec indignation. Pouvoir, Gouvernement, Guerre, Loix, Punitions, & mille autres choses, ne pouvoient être exprimées dans cette Langue faute de Termes: & c'étoit de là que venoit le cruel embaras où j'étois de faire concevoir à mon Maitre ce que je voulois dire. Mais ayant la comprehension admirable, il parvint enfin à connoitre, sinon parfaitement, du moins en grande partie, de quoi la Nature humaine est capable parmi nous, & me pria d'entrer un peu dans le détail sur les Afaires de ce Pays que j'apelois *Europe*, mais particuliérement sur celles de ma Patrie.



CHAPITRE V.

L'Auteur pour obéïr aux ordres de son Maitre l'informe de l'Etat de l'Angleterre, *aussi bien que des causes de la Guerre entre quelques Potentats de l'*Europe ; *&* *commence à lui donner quelques idées sur la Nature du Gouvernement de l'*Angleterre.

JE prie le Lecteur de se souvenir, que ce que je vai dire à present est un Extrait de plusieurs Conversations que j'ai euës avec mon Maitre pendant l'espace de plus de deux années. A mesure que je faisois de nouveaux progrès dans la Langue des *Houyhnhnms*, il me proposoit de nouvelles Questions. Il m'interrogea sur l'Etat de *l'Europe*, sur le Commerce, les Manufactures, les Arts & les Sciences ; & chaque Réponse que je lui faisois donnoit lieu à de nouvelles Demandes. Mais je mettrai seulement ici en substance les Entretiens que nous eumes sur ma Patrie, que je rangerai dans un certain ordre, sans avoir égard aux tems ni à d'autres circonstances, qui y donnérent occasion. La seule chose qui m'embarasse, c'est qu'il me sera très dificile de rendre avec fidelité les Argumens & les Expressions de mon Maitre : Mais j'espère pourtant

tant qu'à travers d'une Traduction barbare on ne laissera pas d'entrevoir la beauté & la justesse de son Esprit.

Pour obéïr donc à ses Ordres, je lui racontai le fameux Evenement connu sous le nom de la *Revolution*, la longue guerre commencée alors par le Prince d'*Orange* contre la *France*, & renouvellée par la presente Reine; Guerre dans laquelle presque toutes les Puissances de l'*Europe* ont été engagées. Je calculai à sa demande, que pendant le cours de cette guerre un million de *Yahoos* avoit été tué, que plus de cent Villes avoient été prises, & trois fois autant de Vaisseaux coulez à fond. Il me demanda quelles étoient ordinairement les causes pourquoi un pays entroit en guerre avec un autre. Je répondis que ces causes étoient sans nombre, mais que je lui ferois l'énumeration des principales: Que quelquefois c'étoit l'Ambition des Princes qui s'imaginent toujours n'avoir pas assez de pays ni assez de Peuples pour leur Domination: Quelquefois la corruption des Ministres, qui engagent leurs Maitres dans une guerre pour se rendre necessaires, ou pour détourner l'Attention de dessus leur mauvaise Administration. Que la difference en fait d'opinions avoit couté la vie à plusieurs millions d'Hommes: par exemple, si de la *chair* est du *pain*, ou du *pain* de la *chair*; si le jus d'un certain *fruit* est du *sang* ou bien du *vin*; s'il vaut mieux *baiser un pilier*, ou le *jetter dans le feu*; quelle est la meilleure couleur pour un *habit*, la *Noire*, la *Blanche*, la *Rouge*, ou la

la *Grise*; & si cet Habit doit être *long* ou *court*, *étroit* ou *large*, *sale* ou *net*, avec plusieurs autres problemes du même genre. Jamais les guerres ne sont plus cruelles & plus sanglantes, ou ne durent plus long-tems, que quand c'est la diversité d'Opinion qui les a allumées, principalement quand cette Diversité ne regarde que des choses indiferentes.

Quelquefois deux Princes se brouillent ensemble pour savoir qui des deux chassera un Troisiéme de ses Etats, sur lesquels aucun d'eux ne pretend avoir le moindre Droit. Souvent un Prince declare la guerre à un autre, de peur que celui-ci ne le previenne. Quelquefois une guerre s'allume, parce que l'Ennemi est trop *fort*, & quelquefois parce qu'il est trop *foible*. Quelquefois nos voisins *ont* de certaines choses dont nous *manquons*, & *manquent* de certaines choses que nous *avons*; & nous nous entretuons jusqu'à ce qu'ils prennent les nôtres & nous donnent les leurs. On peut avec justice faire la guerre à un Allié qui possede de certaines Villes qui sont en nôtre Bienséance, ou bien une étendue de pays, qui s'il étoit joint au nôtre, lui donneroit une Figure plus reguliere. Si un Prince envoye des Troupes dans un pays, dont le peuple est pauvre & ignorant, il peut legitimement exterminer la moitié des Habitans & reduire l'autre moitié en Esclavage, dans le Dessein de les civiliser & de corriger la Ferocité de leurs mœurs. C'est une pratique très ordinaire & très honorable, quand un Prince demande du secours à un autre

pour

pour chaſſer un Uſurpateur, & puis s'empare du païs, & tue, empriſonne, ou envoye en Exil, le Prince à l'aide de qui il eſt venu. Etre alliez par Naiſſance ou par Mariage, eſt une ſeconde ſource de Querelles entre deux Potentats, & plus il y a de proximité dans la parenté, plus la Diſpoſition à ſe quereller eſt grande: les Nations *pauvres* ſont *de mauvaiſe Humeur* ; & les Nations *riches* ſont *inſolentes* ; or qui ne voit que *l'inſolence* & la *mauvaiſe Humeur* ne s'acorderont jamais? Toutes ces raiſons font que le metier de *Soldat* paſſe pour le plus honorable de tous: parce qu'un *Soldat* eſt un *Yahoo*, loüé pour tuer de ſang froid le plus d'Animaux de ſon Eſpece, quoi qu'ils ne lui ayent jamais fait le moindre mal.

Il y a encore une autre ſorte de Princes en *Europe*, qui n'ont pas les reins aſſez forts pour faire la guerre eux-mêmes, mais qui prêtent leurs Troupes à des Nations riches, à tant par jour pour chaque Homme; & c'eſt là un de leurs plus ſolides & de leurs plus honêtes Revenus.

Ce que vous venez de me conter (me dit mon Maitre) au ſujet de la guerre, me donne de grandes idées de cette Raiſon dont vous pretendez être douez: Cependant c'eſt une eſpèce de bonheur que le pouvoir de vous autres *Yahoos* n'eſt pas proportionné à vôtre Malice, & que la nature vous a mis dans l'Impuiſſance preſque abſolue de faire du mal.

Car vos bouches n'étant pas avancées comme celles de pluſieurs autres Animaux, il eſt très

très dificile que vous vous mordiez les uns les autres. Pour ce qui regarde vos pieds de devant & de derriére, ils ſont ſi tendres & ſi peu propres à nuire, qu'un de nos *Yahoos* en ataqueroit une douzaine des vôtres. Ainſi quand vous avez fait monter ſi haut, le nombre de ceux qui avoient été tuez dans de certaines guerres, il faut neceſſairement que vous ayez dit *la choſe qui n'eſt pas*.

Ce Trait d'Ignorance me fit ſourire: & comme je n'étois pas tout à fait aprentif dans le metier de la guerre, je lui fis la Deſcription des Canons, des Coulevrines, des Mouſquets, des Carabines, des Piſtolets, des Boulets, de la Poudre, des Epées, des Bayonnettes, des Siéges, des Retraites, des Attaques, des Mines, des Contremines, des Bombardemens & des Combats de mer: J'ajoutai, que dans ces Combats il reſtoit quelquefois vingt mille Hommes de chaque côté, & que c'étoit quelque choſe d'inexprimable que le Feu continuel, le Bruit & la Fumée de nos Canons, auſſi bien que les Cris des Bleſſez & des Mourans: Que dans les Rencontres ſur terre, les Vainqueurs ſe baignoient dans le Sang; fouloient aux pieds de leurs Chevaux ceux ſur qui ils venoient de remporter la victoire, & laiſſoient leurs Cadavres pour ſervir de nourriture aux Chiens, aux Loups, & aux Oiſeaux de proye. Et pour exalter la valeur de mes Compatriotes, je lui proteſtai que je leur avois vu faire ſauter en l'air tout d'un coup une centaine d'Ennemis dans un Siége, & que les corps morts étoient retombez à ter-

re en mille piéces, au grand Divertissement des Spectateurs.

J'alois entrer dans un plus grand détail, quand mon Maitre m'imposa silence. Il dit, Que quiconque connoissoit le naturel des *Yahoos*, les croiroit aisément capables de tous les Crimes dont je venois de parler, si leur Force étoit égale à leur Mechanceté. Que mon Discours avoit non seulement augmenté l'Horreur qu'il avoit pour ces Bêtes, mais aussi excité en lui un Trouble ignoré jusqu'alors. Qu'il craignoit que ses Oreilles ne s'acoutumassent à entendre des choses abominables, & que cette indignation dont il étoit frapé à present ne diminuât insensiblement. Que quoi qu'il eut de la Haine pour les *Yahoos* de son païs, il les blamoit néanmoins à cause de leurs Qualitez odieuses, aussi peu qu'un *Gnnayh* (sorte d'Oiseau de proye) à cause de sa cruauté. Mais que quand une Créature, qui prétend être douée de Raison, est capable de certains Forfaits, la corruption de cette Faculté lui paroissoit ravaler ceux qui en étoient les Auteurs au dessous même de la condition des Bêtes brutes.

Il ajouta, qu'il n'en avoit que trop entendu sur le sujet de la guerre: mais qu'un autre point lui faisoit de la peine à present. Que je lui avois dit que quelques personnes de mon Equipage avoient quité leur Patrie, parce qu'elles avoient été ruïnées par des proçes. Qu'il ne sentoit pas que pour avoir quelque diferend avec un autre, il falut faire

re de grandes Depenſes pour qu'un Juge décidat qui des deux avoit tort ou raiſon.

Je repondis, que je n'étois guéres verſé dans tout ce que nous apellons procedures, parce que je n'avois preſque jamais eu de Commerce avec des gens de Barreau, excepté une ſéule fois que j'avois employé quelques Avocats pour demander Reparation d'une injuſtice qui m'avoit été faite, ſans avoir pu en venir à bout: Que néanmoins ayant eu ocaſion de former des Liaiſons avec quelques perſonnes ruinées par des procès & obligées enſuite par la miſère à quiter leur Patrie, je me faiſois fort, de lui donner ſur ce ſujet au moins quelques idées ſuperficielles.

Je lui dis que ceux qui faiſoient profeſſion de cette ſcience, égaloient en nombre les Chenilles de nos Jardins, & que, quoique tous en general euſſent la même profeſſion, il y avoit neanmoins quelque Diference dans leurs Fonctions. Que le nombre prodigieux de ceux qui s'apliquoient à cette ſcience, étoit cauſe que tous n'en pouvoient pas ſubſiſter d'une maniére legitime & honête, & qu'ainſi il faloit neceſſairement que pluſieurs euſſent recours à l'Adreſſe & à l'Artifice. Que parmi ceux-ci il y en avoit quelques uns qui des leurs plus tendre Jeuneſſe s'étoient apliquez à aprendre l'Art de prouver que le *Noir* eſt *Blanc*, & que le *Blanc* eſt *Noir*. Que la Hardieſſe de ces gens & l'Audace de leurs pretentions étoient ſi grandes, qu'ils en impoſoient au Vulgaire, parmi lequel ils paſſoient pour des perſonnes d'une Ha-

Habileté consommée, ce qui les mettoit plus en vogue que tous leurs autres Collegues. Ce fut à eux, lui dis-je en poursuivant mon Discours, que j'eus à faire dans le procès que je perdis ; & je ne saurois mieux vous faire connoitre leur maniére de plaider que par un Exemple.

Suposons que mon Voisin aye envie d'avoir ma *Vache*, il louë un de ces Avocats pour prouver que ma *Vache* lui apartient. Il faut alors que j'en louë un autre pour defendre mon Droit, parce qu'il est contre toutes les Regles de la *Loi* qu'un homme defende sa propre Cause. Or dans ce cas moi à qui la Vache apartient, j'ai deux grands dèsavantages. Premierement mon Avocat étant, comme je l'ai dit, accoutumé dès sa Jeunesse à defendre la fausseté & l'injustice, est tout à fait hors de son Element, quand il est question de parler en faveur de l'Equité; car comme cette Fonction lui est entiérement nouvelle, il s'y prendra surement de travers, quand même il voudroit faire de son mieux. Le second Desavantage, c'est que la Nature de mon Affaire exige que mon Avocat prenne de grandes précautions; car, comme la subsistance de tant de personnes dépend de l'ocupation qu'elles ont, si mon Avocat plaide ma cause de maniére que mon Affaire soit d'abord expediée, il est sur de s'atirer, sinon l'indignation de ses Superieurs, du moins la haine de ses Confréres, qui le regarderont comme une espèce de serpent qu'ils nourissent dans leur sein. Le cas ainsi posé, je n'ai que deux methodes de

 gar-

garder ma *Vache*. L'une eſt de corrompre l'Avocat de ma partie, en lui promettant double ſalaire; & cet Artifice doit naturellement me reuſſir, puiſque l'Education & le Caractère du perſonnage dont il s'agit me donnent lieu d'eſperer qu'il trahira celui qui a eu l'imprudence de ſe fier à lui. L'autre methode eſt, que mon Avocat n'inſiſte point ſur la juſtice de ma Cauſe, & reconnoiſſe que ma *Vache* apartient à ma partie adverſe: parce que l'Evenement à demontré mille & mille fois, qu'un grand prejugé en faveur du ſuccès d'une Cauſe, eſt quand elle eſt notoirement injuſte.

C'eſt une maxime parmi ces gens, Que tout ce qui a été fait auparavant peut legitimement ſe faire encore: Voila pourquoi ils gardent ſoigneuſement par écrit toutes les Deciſions déjà faites, même celles qui par Ignorance ou par Corruption renverſent les Regles les plus ordinaires de l'Equité & de la Raiſon. Toutes ces Deciſions deviennent entre leurs mains des Autoritez, par leſquelles ils tachent de blanchir les Crimes les plus noirs, & de juſtifier les pretentions les plus iniques; & cette pratique leur réüſſit ſi bien, qu'il n'eſt guères poſſible d'imaginer un procès, dans lequel les deux parties n'ayent plus d'une Deciſion à alleguer en leur Faveur.

En plaidant, ils evitent ſoigneuſement de venir au fait; mais en recompenſe, ils aimeroient mieux renoncer à leur profeſſion que d'oublier la moindre *Circonſtance* inutile. Par exemple, pour ramener la ſuppoſition

tion que je viens de faire, ils ne s'informeront pas de quel Droit ma partie adverſe pretend que ma *Vache* lui apartient, mais ſi cette *Vache* eſt noire ou blanche; ſi ſes Cornes ſont longues ou courtes; ſi le Pré dans lequel elle paît eſt rond ou quarré; à quelle Maladie elle eſt ſujette, & ainſi du reſte: après quoi ils conſultent tous les Arrêts rendus en pareil cas, renvoyent la Deciſion de la cauſe à un autre tems, & de Renvoi en Renvoi, vingt ou trente ans après, le Juge declare qui a Tort ou Raiſon.

Il faut remarquer auſſi que ces Meſſieurs ont un Jargon qui leur eſt particulier, intelligible pour eux ſeuls, & que c'eſt dans ce Jargon que leurs Loix ſont écrites. C'eſt par là principalement qu'ils ont réüſſi à confondre le vrai & le faux, le juſte & l'injuſte; & ils en ſont ſi bien venus à bout, qu'ils ſont capables de plaider pendant trente ans, pour ſavoir ſi un Champ qui a apartenu à mes Ayeux depuis ſix generations eſt à moi ou bien à un Etranger, qui n'a jamais pretendu être de mes Parens.

Pour ce qui regarde l'Examen de ceux qui ſont acuſez de Crimes d'Etat, les procedures ne ſont pas ſi longues: Car ſi ceux qui ſont à la tête des Affaires prennent ſoin (comme ils n'y manquent guères) de faire donner ces ſortes de Commiſſions à des gens de Loi, dont la complaiſance & l'habileté leur ſont connues, ceux-ci, dès qu'ils ſavent les intentions de leurs Protecteurs, ne manquent pas de condamner ou d'abſoudre

 les

les Accusez, & cela sans faire tort à aucune des Formes prescrites par la Loi.

Mon Maitre m'interrompit en cet endroit pour me dire, que c'étoit bien dommage que des Hommes qui avoient autant de Connoissances & autant de Talens que ces Avocats, ne s'apliquassent pas plûtot à en faire part aux autres. Je repondis que leur profession emportoit tout leur tems, & qu'ils n'avoient pas même le loisir de penser à autre chose. Que cela étoit si vrai, que hors de leur métier, ils étoient d'une ignorance & d'une stupidité au dessus de toute expression : & qu'on avoit remarqué qu'ils étoient Ennemis jurez de tout ce qu'on apelle connoissances, comme s'ils avoient resolu de chasser la Raison de toutes les Sciences, après l'avoir bannie de leur profession.

CHAPITRE VI.

Suite du Discours de l'Auteur sur l'Etat de son païs, si bien gouverné par une Reine qu'on peut s'y passer de premier Ministre. Portrait d'un pareil Ministre.

MOn Maitre me parut ne pas ajouter tout à fait foi à ce que je venois de lui raconter, parce que comme il me le declara ensuite, il lui étoit impossible de comprendre

prendre pourquo les gens de Loi prendroient mille peines, & feroient enſemble une ſorte de Confederation d'iniquité, & cela ſimplement pour chagriner les Animaux de leur Eſpece. A la verité, ajouta t-il, vous m'avez dit qu'ils étoient payez pour cela, mais ces Termes n'excitent pas la moindre idée en moi. Pour reſoudre cette Difficulté, je fus obligé de lui décrire l'uſage de la monnoye, les Materiaux dont on en faiſoit, & la valeur des Metaux. Je lui dis que quand un *Yahoo* avoit une grande quantité de ces Metaux precieux, il pouvoit aquerir tout ce qu'il vouloit, de magnifiques Habits, de beaux Chevaux, de grandes Terres, des Mêts exquis, & de jolies Femelles.

Que la monnoye ſeule faiſant de ſi admirables effets, nos *Yahoos* ne croyoient jamais en avoir aſſez à depenſer ou à garder, ſuivant que leur inclination naturelle les portoit à la profuſion ou à l'avarice. Que les Riches jouiſſoient du travail des pauvres, & & que ceux-ci étoient mille contre un en comparaiſon de ceux là. Que le gros de nôtre Peuple menoit une vie miſerable, & étoit obligé de travailler pendant toute l'année depuis le matin juſqu'au ſoir pour fournir à un petit nombre de Riches tout ce que leurs Caprices ou leur Vanité leur faiſoit ſouhaiter. J'entrai dans un aſſez grand Detail ſur ce ſujet : Mais mon Maitre ne m'entendit pas mieux pour cela; parce qu'il lui avoit plu de ſe mettre en Tête que tous les les Animanx avoient une ſorte de Droit ſur les productions de la Terre,

& bien particuliérement ceux qui presidoient sur les autres.

Ce prejugé lui donna la curiosité de savoir, en quoi consistoient ces mêts exquis, dont je venois de parler, & comment il se pouvoit faire que quelqu'un de nous en manquat. Sur quoi je lui fis l'Enumeration de toutes les sortes qui me vinrent dans l'Esprit, aussi bien que des differentes maniéres de les acommoder, ce qui ne pouvoit se faire sans envoyer des Vaisseaux dans diferentes parties du Monde, pour en raporter des Fruits rares & des Liqueurs d'un goût excellent. Je lui protestai, qu'on étoit obligé de faire du moins trois fois le Tour de nôtre Terre, avant qu'une de nos Femelles de Distinction eut un Dejeuner qui fut dans l'ordre. Il dit, que ce devoit être un bien miserable païs que celui qui ne nourrissoit pas ses Habitans. Mais ce qui l'étonnoit principalement, c'est qu'un païs aussi étendu que le nôtre avoit si peu *d'Eau douce*, que nôtre Peuple se trouvoit reduit à la necessité de faire venir sa Boisson par mer. Je repliquai, que l'*Angleterre* (ma chére Patrie) produisoit trois fois autant d'Alimens que ses Habitans pouvoient en consumer: que la même proportion avoit lieu à l'égard des Liqueurs dont ils se servoient pour étancher leur soif; & que ces Liqueurs se faisoient du fruit de certains Arbres, & étoient une excellente Boisson. Mais que pour satisfaire l'intemperance des Males & la vanité des Femelles, nous envoiions dans d'autres pays la plus grande partie des utiles productions

de

de nos Terres, pour en raporter des choſes qui ne ſervoient qu'à nous jetter dans des Maladies, & qu'a nourir nôtre extravagance & nos vices. D'où il s'enſuivoit neceſſairement, que pluſieurs de mes Compatriotes étoient reduits à la neceſſité de gagner leur vie par de lâches ou par d'injuſtes moyens: comme qui diroit par le vol, le parjure, l'adulation, le jeu, le menſonge, l'Art d'empoiſonner, ou celui de faire des Libelles. Et ce ne fut pas ſans peine que je vins à bout de faire comprendre à mon Maitre le ſens de ces diferentes Expreſſions.

Le Vin, continuai-je, n'eſt pas aporté dans nôtre païs, parce que nous manquons d'Eau ou d'autres Liqueurs, mais à cauſe que c'eſt une Boiſſon qui nous réjouit, qui chaſſe nos chagrins, augmente nos eſperances, diminue nos frayeurs, & nous prive pendant quelque tems de l'uſage d'une importune Raiſon; apres quoi nous ne manquons guères à tomber dans un profond ſommeil, quoi qu'il faille avoüer que nous nous reveillons preſque toujours malades, & que l'uſage de cette Liqueur eſt pour nous une ſource feconde d'incommoditez, qui abrégent nôtre vie & ruinent nôtre Santé.

Le gros de nôtre Nation gagne ſa Vie en fourniſſant aux perſonnes Riches, & en general à tous ceux qui ont de quoi payer leurs Marchandiſes ou leurs peines, en leur fourniſſant, dis-je, toutes les choſes dont ils ont beſoin. Par exemple, quand je ſuis chez moi, & habillé comme je dois l'être, je porte ſur mon corps le Travail de plus de

cent Ouvriers; la conſtruction & l'ameublement de ma Maiſon en demandent une fois autant, & il en faut plus de mille avant que ma Femme ſoit ajuſtée depuis les pieds juſqu'à la tête.

J'allois lui parler d'une autre ſorte de gens qui s'atachent à guerir les maux du corps, ayant eu ocaſion de lui dire que pluſieurs de mes Matelots étoient morts de Maladie. Mais j'eus toutes les peines du monde à me faire entendre. Il comprenoit bien, diſoit-il, qu'un *Houyhnhnm* devenoit foible & languiſſant quelques jours avant ſa Mort, ou ſe faiſoit quelque bleſſure par malheur. Mais il lui paroiſſoit impoſſible que la Nature, qui a un ſi tendre ſoin pour tous ſes Ouvrages, put engendrer dans nos corps tant d'incommoditez & tant de maux, & il me pria de lui expliquer un phenomène ſi ſingulier & ſi bizarre. Je lui dis, que la ſolution de ce probleme n'étoit pas dificile, & que le Deréglement de nôtre conduite étoit la ſeule cauſe de nos maladies. Que nous mangions quand nous n'avions pas faim, & que nous beuvions ſans avoir ſoif: Que nous paſſions des nuits entiéres à boire des Liqueurs fortes ſans rien manger, ce qui nous mettoit le Feu au corps, & précipitoit ou empêchoit la digeſtion. Que des *Yahoos* Femelles, après s'être proſtituées pendant quelque tems, gagnoient de certaines Maladies douloureuſes, qu'elles communiquoient à ceux qui avoient commerce avec elles. Que ces maladies & pluſieurs autres ſe tranſmettoient de Pere en Fils; qu'on n'auroit jamais fait ſi l'on vou-

loit composer un Catalogue exact de tous les maux auxquels le corps Humain est sujet; puisqu'il n'y avoit point de partie qui n'en eut cinq ou six cens pour sa part. Que l'Envie que nous avions d'être gueris de taut de maux avoit multiplié parmi nous les Medecins, c'est à dire, des Hommes qui se piquent de réüssir dans ces sortes de guerisons. Je me suis apliqué, ajoutai-je, pendant quelque tems à cette Science, qui d'ailleurs a quelque Affinité avec ma profession; ainsi je puis dire sans vanité, que je sçai la Methode que ces Messieurs observent dans leurs Cures.

Leur grand principe est, Que toutes les Maladies viennent de *Repletion*, d'où ils concluent que pour guerir les indispositions dans leur source, il faut faire au Corps des *Evacuations*, soit par le passage naturel, soit par la bouche. Pour cet éfet, ils s'atachent à former de plusieurs Herbes, Mineraux, Gommes, Huiles, Coquilles, Sels, Excrémens, Ecorces d'Arbres, Serpens, Crapauds, Grenouilles, Araignées, & Os d'Hommes morts, la plus abominable & la plus degoutante Composition qui leur soit possible; Composition, que l'Estomac rend sur le champ, & c'est ce qu'ils apellent *Vomitif*: ou bien ils ajoutent à cet admirable mélange quelques autres Drogues empoisonnées, qu'ils nous font prendre par *haut* ou par *bas*, (suivant la fantaisie du Medecin) & ce Remede vexe si cruellement les Boyaux qu'ils font une Restitution presque aussi prompte que l'Estomac, & c'est ce qu'ils a-

 pel-

pellent une *Purgation* ou un *Lavement*. Car la Nature (comme le remarquent les Medecins) a destiné la bouche à l'*Intromission* du Manger & du Boire, & une autre partie à leur Ejection: d'où ces Messieurs concluent fort ingenieusement, que la Nature étant hors de son *Assiette* dans ces maladies, il faut pour l'y remettre traiter le corps d'une maniére directement contraire à son Institution, c'est à dire, faire entrer de certaines Compositions par en bas, & faire sortir ce qu'on a dans le corps par la Bouche.

Mais par dessus les maladies réelles, nous sommes sujets à plusieurs autres, qui sont seulement imaginaires, pour lesquelles les Medecins ont inventé des Remedes du même genre: Ces Remedes ont pourtant des Noms, puis que les Maladies en ont bien; & c'est de ces sortes de Maladies que nos *Yahoos* Femelles sont ordinairement ataquées. Nos Medecins excellent sur tout en *pronostics*, & il leur arrive rarement de s'y tromper; parce que dans des maladies réelles, & un peu malignes, ils predisent presque toujours que le Malade en *mourra*, ce qu'il depend toujours d'eux de rendre vrai, au lieu qu'il n'est pas en leur pouvoir de le guerir: Et voila pourquoi on court toujours grand risque entre leurs mains, dès qu'ils ont tant fait que de prononcer la fatale sentence, parce qu'ils n'aiment pas à en avoir le Dementi.

Ils sont aussi d'une utilité infinie à des Maris & à des Femmes, qui ne s'aiment point,

à des Fils ainez, à des Miniſtres d'Etat, & ſouvent à des Princes.

J'avois déjà eu auparavant quelques Converſations avec mon Maitre ſur la Nature du *Gouvernement* en general, & particuliérement ſur celle du nôtre, qui eſt l'objet de l'Etonnement & de l'Envie de tout l'Univers. Mais venant par hazard de prononcer le mot de Miniſtre d'Etat; il m'ordonna de lui dire, quel eſpèce de *Yahoo* je déſignois proprement par ce Terme.

Je lui repondis, que nôtre Reine étant exempte d'Ambition, & n'ayant aucun deſſein d'augmenter ſa puiſſance aux Depens de ſes Voiſins, ou au prejudice de ſes propres ſujets, étoit ſi éloignée d'avoir beſoin de quelques Miniſtres corrompus, pour executer ou pour couvrir quelques ſiniſtres Deſſeins, qu'elle dirigeoit au contraire tous ſes Deſſens au Bien de ſon Peuple; & que bien loin de confier entiérement ſon pouvoir à quelques Favoris, ou à quelques Miniſtres, elle ſoumettoit l'Adminiſtration de ſes Miniſtres ou de ſes Favoris au plus ſevere Examen de ſon grand Conſeil: Mais j'ajoutai, que ſous quelques Regnes precedens, & actuellement dans pluſieurs Cours de l'*Europe*, il y avoit des Princes indolens, & Eſclaves de leur plaiſir, qui trouvant les rênes du Gouvernement trop peſantes pour leurs mains, les remettoient entre celles d'un *Premier Miniſtre*; dont autant que j'ay pu le conclurre, non ſeulement des Actions de ceux qui ont été honorez de cet Emploi,

mais aussi de plusieurs Lettres, Memoires & Ecrits publiez par eux-mêmes, & contre la verité desquels personne ne s'est encore inscrit en faux, voici un fidele portrait.

Un *Premier Ministre* est un Homme entiérement exempt de Joïe & de Tristesse, d'Amour & de Haine, de Pitié & de Colere: toutes ses passions consistent dans une soif insatiable de Puissance, de Richesses, & d'Honneurs: Il se sert du Talent de la parole comme les autres Hommes, à une petite exception près, c'est qu'il ne parle jamais pour declarer ce qu'il pense: Il ne profére jamais une *Verité*, que dans l'intention que vous la preniez pour un *Mensonge*; ni un *Mensonge* que dans le dessein que vous le preniez pour une *Verité*: Ceux dont il dit du mal en leur absence, sont sur le point d'être avancez; & dès qu'il commence à vous donner des Loüanges, soit qu'il les adresse directement à vous mêmes, soit qu'il dise du bien de vous aux autres, vous pouvez compter que dès ce moment vous êtes perdu. La marque la moins équivoque qu'on est disgracié, est quand on reçoit de lui une promesse, sur tout si cette promesse est confirmée par serment: Car en ce cas un Homme sage se retire, & renonce à ses Esperances.

Il y a trois Methodes par lesquelles on peut parvenir au poste de *Premier Ministre*: La premiére, en faisant que de certaines personnes, soit Femme, soit Fille, soit Sœur, ayent une honnête complaisance pour les Desirs du Prince: La seconde, en tra-
h is-

hiſſant ou en tachant de ſupplanter ſon predeceſſeur : & la troiſiéme en declamant avec un *Zele furieux* contre la Corruption de la Cour dans des Aſſemblées publiques. Mais tout Prince ſage doit preferer aux autres ceux en qui il remarque cette derniére Qualité ; parce que ces ſortes de perſonnes ont toujours la plus lâche ſoumiſſion pour la volonté & pour les paſſions de leur Maitre. Ces *Miniſtres* diſpoſant de tous les Emplois, ont une extrême Facilité à gagner la pluralité des ſuffrages dans un Senat, & conſervent leur Autorité par ce moyen ; & au pis aller, un *Acte d'Amniſtie* (dont je lui decrivis la nature) les met à couvert de toutes pourſuites ; apres quoi ils prennent congé du public, chargez des Depouilles de la Nation.

Le Palais d'un *Prémier Miniſtre*, eſt une pepiniére où il s'en forme d'autres : Les Pages, les Laquais, & le Portier, en imitant leur Maitre deviennent des *Miniſtres d'Etat* dans leur diférens Départemens, & aprennent à exceller en trois choſes ; en *inſolence*, dans l'*Art de mentir*, & dans celui de *corrompre ceux dont ils pretendent ſe ſervir pour venir à bout de leurs infames pratiques*. Pluſieurs perſonnes diſtinguées font reguliérement la Cour à ces Meſſieurs, qui quelquefois à force de Dexterité & d'Impudence ont le bonheur de ſucceder à leur Seigneur.

Un *Premier Miniſtre* eſt ordinairement gouverné par une Vieille Maitreſſe, ou par un jeune Valet de chambre, & ce ſont là les

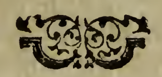
deux Canaux par où paſſent toutes les graces, & qu'on pouroit apeller proprement les Regens du Royaume *en dernier Reſſort.*

Cauſant un jour avec mon Maitre ſur la *Nobleſſe* de mon pays, il me fit un compliment auquel je ne m'atendois pas. Je ſuis perſuadé, me dit-il, que vous êtes iſſu de quelque Famille noble, puis qu'en Figure, en Couleur, & en Propreté, vous ſurpaſſez tous les *Yahoos* de nôtre Nation, quoi que vous leur cediez en Force & en Agileté, ce que j'attribue à la diference qu'il y a entre vôtre maniére de vivre & celle de ces autres Brutes: mais ce qui augmente encore les prejugez que j'ai en vôtre faveur, c'eſt que vous êtes doüé non ſeulement de la Faculté de parler, mais même auſſi de quelques principes de Raiſon. Parmi nous, continua-t-il, les *Houyhnhnms Blancs*, les *Alezans*, & les *Gris de fer*, ne ſont pas ſi bien faits que les *Bays*, que les *Gris pomelez*, & que les *Noirs*; ni ne naiſſent pas avec autant de Talens de l'ame, ni autant de capacité pour les mettre à profit; & voila pourquoi ils ſont deſtinez à ſervir les autres, ſans aſpirer jamais à la moindre Autorité, ce qui paſſeroit chez nous pour quelque choſe de monſtrueux.

Je lui fis de très humbles Remercimens de la bonne opinion qu'il avoit de moi; mais je l'aſſurai en même tems, que ma naiſſance n'étoit rien moins qu'illuſtre, devant le jour à de bons Bourgeois, qui avoient eu à peine les moyens de me donner une Education paſſable. Que la

No-

Noblesse étoit toute autre chose parmi nous que dans son pays; Que nos jeunes gens de *Qualité* étoient élevez dans la Paresse & dans le Luxe; qu'aussi tôt qu'ils avoient ateint un certain Age, ils consumoient leur vigueur, & contractoient d'infames maladies, par le commerce de quelques Femmes prostituées; & que quand leurs Biens étoient presque depensez, ils épousoient quelque Femme d'une naissance commune, uniquement pour son Argent, sans avoir jamais pour elle, ni avant ni après le Mariage, le moindre sentiment d'Estime ni d'Amitié. Que de ces Mariages inegaux naissoient des Enfans diffor-mes & mal sains, d'où il arrivoit qu'une pareille Famille n'arrivoit presque jamais à la quatriéme generation, à moins que l'Epouse n'eut soin de choisir parmi ses Voisins ou ses Amis, un pére qui se portat bien, & le tout par interêt pour la santé de ses Enfans. Qu'un corps ruiné, un air maladif, & un visage pâle & defait, étoient les marques ordinaires d'un Homme de la plus haute Distinction; au lieu qu'une santé d'Atlete dans un Homme de qualité, forme la plus fletrissante de toutes les presomptions contre la sagesse de sa Mére.



CHA-



CHAPITRE VII.

Amour de l'Auteur pour sa Patrie. Observations de son Maitre sur le gouvernement de l'Angleterre, *tel qu'il avoit été décrit par l'Auteur, avec quelques comparaisons & parallêles sur le même sujet. Remarques du* Houyhnhnm *sur la Nature Humaine.*

MEs Lecteurs s'étonneront peut-être de ce que j'étois si sincère sur le chapitre des Hommes, & cela en parlant à une Creature, à qui ma Ressemblance aux *Yahoos* du païs, avoit déjà donné très mauvaise opinion de la Nature Humaine. Mais je leur avoüerai ingenuement que les nombreuses vertus de ces admirables *Houyhnhnms*, oposées à nos vices sans nombre, m'avoient ouvert les yeux à un point, que je commençai à envisager les Actions & les Passions des Hommes d'une maniére toute nouvelle, & à trouver que l'Honneur de mon Espèce ne meritoit pas le moindre menagement. D'ailleurs, il m'auroit été impossible d'en imposer à une personne d'une aussi merveilleuse penetration que mon Maitre, qui m'ouvroit chaque jour les yeux sur des Fautes que je faisois; Fautes que je n'avois jamais aper-

çues,

ques, & qui parmi nous ne seroient pas même mises dans le Catalogue des Infirmitez Humaines. Ajoutez à cela que l'Exemple de mon Maitre m'avoit inspiré une parfaite Horreur pour tout ce qu'on apelle Fausseté ou Deguisement; & que la *Vérité* me paroissoit si aimable, que je ne pouvois concevoir comment il étoit possible qu'on lui manquât de Respect ou de Fidelité.

Mais il y avoit, si j'ose le dire, un Motif plus fort encore, qui me portoit à cet Excès de sincerité. A peine avois-je été un An dans le païs, que je conçus tant d'Amour & tant de Veneration pour les Habitans, que je pris la ferme Resolution de ne plus retourner parmi les Hommes & de passer le reste de mes jours avec ces vertueux *Houyhnhnms*, dont l'exemple & le commerce avoit déjà produit de si heureux effets sur moi. Mais la Fortune, mon éternelle Ennemie, me ramena malgré moi parmi les *Yahoos* de mon espece. Cependant, ce m'est à present une espèce de consolation, quand je songe, que dans ce que j'ai dit de mes Compatriotes, j'ai *extenué* leurs defauts autant que j'osois devant un Auditeur aussi penetrant, & que j'ai donné à chaque Article le Tour le plus *favorable* dont il étoit susceptible: Car, pour dire le vrai, je crois qu'il n'y a point d'Homme au Monde entiérement exempt de partialité en faveur de sa patrie.

J'ai raporté en substance les diferentes Conversations que j'ay euës avec mon Maître, pendant la plus grande partie du Tems que j'ay eu l'Honneur de passer à son servi-

ce; Converſations qui ont été bien plus longues, mais dont je n'ai mis icy qu'un Abregé, de peur d'ennuyer mes Lecteurs.

Quand j'eus repondu à toutes ſes Queſtions, & que ſa curioſité parut pleinement ſatisfaite; il m'envoya querir un jour de bon matin, & après m'avoir ordonné de m'aſſeoir, (Honneur qu'il ne m'avoit point fait juſqu'alors) il dit, qu'il avoit reflêchi avec attention ſur toute mon Hiſtoire, pour autant qu'elle avoit raport à moi & à mon païs: Qu'il nous conſideroit comme des Animaux, à qui, ſans qu'il ſçut comment, étoit tombée en partage une petite portion de *Raiſon*, dont nous ne nous ſervions que pour augmenter nos vices *Naturels*, & pour en aquerir de nouveaux que la nature ne nous avoit point donnez. Que nous nous depouillions du peu de Talens qu'elle nous avoit accordez, mais qu'en recompenſe nous avions parfaitement bien réuſſi à multiplier nos Defauts & nos Beſoins. Que pour ce qui me regardoit, il étoit clair que je n'avois ni la Force ni l'Agilieté d'un *Yahoo* ordinaire. Que l'Affectation de ne marcher que ſur mes pieds de derriére, m'expoſoit au Riſque de tomber à tout moment. Que j'avois trouvé l'Art d'oter le poil de mon Menton, que la Nature y avoit mis pour defendre cette partie contre la Chaleur du Soleil, & contre la rigueur du Froid. Enfin que je ne pouvois ni courir avec viteſſe, ni grimper ſur des Arbres comme mes *Freres* (c'eſt le nom qu'il lui plut leur donner) les *Yahoos* du païs.

Que

Que nôtre *Gouvernement* & nos *Loix* ſupoſoient neceſſairement en nous de grands Defauts de *Raiſon*, & par cela même de *Vertu*; parce que la *Raiſon* ſeule ſufit pour gouverner une Créature *raiſonnable*; d'où il s'enſuivoit clairement que c'étoit à tort que nous nous arrogions le Titre d'Animaux douez de *Raiſon*; come il avoit paru dans ce que j'avois raconté moi même de mes Compatriotes, quoi qu'il eut bien remarqué que pour leur concilier ſon Eſtime, j'avois caché pluſieurs particularitez qui étoient à leur Deſavantage, & ſouvent dit *la choſe qui n'eſt pas*.

Ce qui le confirmoit dans cette opinion, c'eſt qu'il avoit remarqué, que ſi d'un côté je reſſemblois aux *Yahoos* par raport à la Figure du corps; de l'autre ces Brutes avoient une grande conformité avec nous à l'égard des inclinations & des qualitez de l'ame. Il me dit, que c'étoit une choſe conſtante que les *Yahoos* avoient plus de haine les uns pour les autres que pour quelques Animaux d'une autre Eſpèce; & que la Raiſon qu'on en rendoit, étoit tirée de leur Difformité, que tous apercevoient dans les autres, ſans la remarquer en eux mêmes. Que pour cette Raiſon il avoit trouvé que c'étoit une choſe aſſez bien imaginée de nous *couvrir* le corps, & que grace à cette precaution nous donnions moins lieu aux autres de concevoir contre nous cette Eſpèce de Haine que cauſe la Laideur. Mais qu'il trouvoit à preſent qu'il s'étoit trompé, & que les Diſſentions de ces Bêtes dans ſon pays avoient la mé-

même cause que les nôtres, suivant la Description que j'en avois faite. Car, dit-il, si vous jettez à cinq *Yahoos* autant de nourriture qu'il en faut pour cinquante, au lieu de manger paisiblement, ils se prendront par les oreilles, chacun d'eux tachant *d'avoir tout pour lui seul*; & que pour cette Raison, un Valet étoit toujours present quand les *Yahoos* mangeoient dans les Champs, au lieu qu'au Logis on les atachoit à une bonne Distance les uns des autres. Que si une Vache venoit à mourir de vieillesse ou par accident, avant qu'un *Houyhnhnm* put la faire transporter chez lui pour servir de nourriture à ses propres *Yahoos*, ceux du voisinage venoient par Troupes pour la manger, d'où s'ensuivoit une Bataille telle que je l'avois décrite, quoi qu'il arrivat rarement qu'ils se tuassent les uns les autres, non pas manque de bonne volonté, mais faute d'instrumens convenables. D'autrefois des *Yahoos* de diferent voisinage se sont livré bataille, sans qu'on put remarquer aucune cause visible qui les y portat: Ceux d'un District epiant toujours l'occasion de surprendre ceux d'un autre. Que si leur projet manque, ils s'en retournent chez eux, & faute d'Ennemis, ils se mordent & se dechirent les uns les autres.

Que dans de certains Champs de son pays, il y avoit des *Pierres Luisantes* de diferentes couleurs, que les *Yahoos* aimoient à la fureur, & que comme ces *Pierres* étoient quelquefois assez avant en Terre, ils passoient des jours entiers à creuser avec leur pates pour

pour les en tirer, & les cachoient ensuite dans leurs Chenils; parce qu'ils regardoient comme le plus grand de tous leurs malheurs que quelqu'un de leurs Camarades trouvat leur Tresor. Mon Maitre ajouta, qu'il n'avoit jamais pu decouvrir la cause de leur Amour pour ces *Pierres*, ni de quel usage elles pouvoient être à un *Yahoo*; mais qu'il commençoit à croire que cela venoit du même principe *d'Avarice*, que j'avois atribué à la Nature humaine: qu'un jour par maniére d'Epreuve, il avoit oté un monceau de ces *Pierres* d'un endroit où un de ses *Yahoos* les avoit enterrées; que quelques Heures après, cet Animal trouvant que son Tresor avoit été enlevé, s'étoit mis à jetter les cris les plus affreux, & avoit donné des marques de la plus profonde tristesse: qu'il n'avoit voulu ni manger, ni dormir, ni travailler, jusqu'à ce qu'il eut donné ordre à un Valet de remettre secretement ces *Pierres* dans l'endroit où elles avoient été; ce qu'il n'eut pas plutôt fait que le *Yahoo* les retrouva, & retrouva avec elles sa premiére gayeté; mais il eut la precaution de les mieux cacher, & depuis ce tems là il m'a fort bien servi.

Mon Maitre m'assura de plus une chose, que j'eus occasion de remarquer moi même, c'est que c'étoit dans les Champs, où il y avoit le plus de ces *Pierres* Luisantes, que se donnoient les plus frequentes & les plus cruelles Batailles.

Il dit, que c'étoit une chose ordinaire, quand deux *Yahoos* découvroient une pareille *Pierre* dans un Champ, & se batoient à qui

l'au-

l'auroit, qu'un troiſiéme ſe jettat ſur le ſujet de la Diſpute, & l'emportat pour lui; ce qui, à ce que trouvoit mon Maitre, ne reſſembloit pas mal aux *Deciſions de nos procès*; en quoi je trouvai à propos de ne lui pas contredire, parce que le procedé du troiſiéme *Yahoo*, étoit plus équitable que pluſieurs Sentences de nos Juges. Car, au bout du compte, chacun des deux *Yahoos* ne perdoit que la *pierre* pour laquelle ils ſe batoient; au lieu que dans nos *Cours de Juſtice* il faut payer l'Arrêt qui nous deboute de nos pretentions.

Mon Maitre continuant ſon Diſcours, dit, que rien ne rendoit les *Yahoos* plus odieux, que cette Avidité univerſelle avec laquelle ils devoroient tout ce qu'ils trouvoient, ſoit que ce fuſſent des Herbes, des Racines, du Grain, de la Chair d'Animaux, ou toutes ces choſes melées enſemble: Et qu'on avoit remarqué, comme une Bizarrerie qui leur étoit particulière, qu'ils aimoient mieux faire quelques Lieuës pour aller derober une Nourriture paſſablement mauvaiſe, que d'en avoir une bonne toute preparée chez eux. Par deſſus cela ils ſont inſatiables, & quand ils ont dequoi, ils mangent à crever; & machent enſuite une certaine *Racine* qui leur donne une Evacuation generale.

Il y a auſſi une autre ſorte de *Racine* fort *ſucculente*, mais qui eſt aſſez difficile à trouver, dont les *Yahoos* ſont fous, & qu'ils ſuçent avec un plaiſir infini, ce qui produit en eux les mêmes Effets que le Vin fait ſur nous; c'eſt à dire qu'ils s'embraſſent, qu'ils

ſe

ſe batent, qu'ils hurlent, qu'ils jaſent, qu'ils ſe roulent à Terre, & puis qu'ils s'endorment dans la Boüe.

J'ai obſervé moi même, que les *Yahoos* ſont les ſeuls Animaux du pays qui ſoient ſujets à quelques Maladies; qui néanmoins ſont en beaucoup plus petit nombre que celles que les Chevaux ont parmi nous, & qui ne viennent point des mauvais Traitemens qu'on leur fait, mais de leur mal-propreté & de leur gloutonnerie.

Pour ce qui regarde les Sciences, les Loix, les Arts, les Manufactures, & pluſieurs autres choſes du même genre, mon Maitre àvoüa qu'il ne trouvoit preſque aucune conformité entre les *Yahoos* de ſon païs & ceux du nôtre: mais qn'en recompenſe il trouvoit une parfaite reſſemblance dans nos Inclinàtions. A la verité, diſoit-il, il avoit bien ouï dire à quelques *Houyhnhnms*, qu'ils avoient remarqué que pluſieurs Troupes de *Yahoos* avoient un Eſpèce de Commandant, qu'il étoit facile de diſtinguer des autres, parce qu'il étoit toujours plus *mal fait*, & plus *mechant* qu'aucun des autres. Que ce Commandant avoit d'ordinaire un Favori le plus *ſemblable à lui* qu'il put trouver, dont l'Emploi étoit de *lecher les pieds & le Derriére de ſon Maitre*, *& d'amener des* Yahoos *Femelles dans ſon Chenil*; ce qui lui valoit de tems en tems quelque piéce de Chair d'Ane. Ce Favori eſt haï par toute la Troupe, & voila pourquoi afin de ſe mettre à couvert de leur Reſſentiment, il ſe tient toujours *le plus près qu'il lui eſt poſſible de la perſonne de*

de son Commandant, qui le conserve dans son Emploi, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un Favori plus vilain & plus méchant que lui : mais aussi dès cet instant il est congedié, & son successeur aussi bien que tous les *Yahoos* de ce District, Jeunes & Vieux, Mâles & Femelles, viennent en corps, & déchargent leurs Ordures sur lui, depuis la Tête jusqu'aux pieds. Peut-être, ajouta mon Maitre, que ce que je viens de dire, seroit aplicable jusques à un certain point à vos *Cours*, vos *Favoris*, & vos *Ministres d'Etat:* mais c'est de quoi vous pouvez mieux juger que moi.

Je n'osai rien repondre à cette maligne insinuation, qui rabaissoit l'intelligence humaine au dessous de la sagacité d'un *Chien* ordinaire, qui a l'Habileté de distinguer la voix du *meilleur Chien de la meute*, sans se tromper jamais.

Mon Maitre m'aprit, qu'il y avoit dans les *Yahoos* de certaines Qualitez remarquables, dont je ne lui avois point fait mention, ou du moins sur lesquelles j'avois passé fort legérement, en lui parlant des *Yahoos* de mon Espéce; il me dit, que ces Animaux, comme les autres Brutes, avoient leurs Femelles en commun; avec cette diference pourtant, que la *Yahoo* femelle soufroit le mâle pendant qu'elle étoit enceinte, & que les Males se batoient avec autant d'Acharnement contre les Femelles que contre ceux de leur sexe: deux choses qui étoient d'une Brutalité sans exemple.

Une autre singularité odieuse qu'il avoit ob-

obſervée dans les *Yahoos*, étoit leur exceſſive ſaloperie dans le tems que tous les autres Animaux paroiſſent aimer la propreté. Pour les deux autres Accuſations je fus charmé de les laiſſer paſſer ſans rien dire, parce qu'auſſi bien je n'avois rien à repondre. Mais pour la troiſiéme il m'auroit été aiſé d'y repondre, s'il y avoit eu dans le pays un ſeul Cochon (ce qui par malheur pour moi n'étoit pas.) Car quoi que cet Animal puiſſe d'ailleurs être *plus aimable* qu'un *Yahoo*, il y auroit à mon avis de la partialité à dire qu'il fut plus propre; & c'eſt de quoi mon Maitre auroit été convaincu lui même, s'il avoit vu tout ce que ces Bêtes mangent, & avec quelle volupté elles ſe vautrent dans la Bouë.

Mon Maitre fit encore mention d'une autre Qualité que ſes Domeſtiques avoient aperçue en pluſieurs *Yahoos*, & qui lui paroiſſoit entiérement inexplicable. Il dit, qu'il prenoit quelquefois fantaiſie à un *Yahoo*, de ſe retirer dans un Coin, de s'y mettre à hurler, & de donner des ruades à tous ceux qui s'aprochoient de lui, quoi qu'il fut jeune, ſe portât bien, & eut ſufiſamment à boire & à manger; que ſes Domeſtiques ne pouvoient imaginer quelle Mouche l'avoit piqué: Et que le ſeul Remede qu'ils y ſavoient, étoit de le faire bien travailler; parce qu'ils avoient obſervé qu'un Travail un peu rude diſſipoit inſenſiblement ces ſortes de Fantaiſies. Mon amour pour le Genre humain, m'impoſa ici le plus profond ſilence; quoi que je demelaſſe fort bien dans ce que je venois d'enten-

dre, ces ſortes de Caprices, que produiſent la *Pareſſe* la *Luxure*, & les *Richeſſes*; Caprices dont je me ferois fort de guerir quelques uns de mes Compatriotes par le *même Regime*.

Mon Maitre avoit auſſi remarqué que ſouvent quelque *Yahoo* Femelle ſe tenoit derriére un Banc ou un Buiſſon: que quand quelques jeunes Males paſſoient, elle ſe faiſoit entrevoir, les agaçoit par des grimaces, puis faiſoit ſemblant de ſe cacher; & que lorſque quelque Mâle s'avançoit, elle ſe retiroit tout doucement, en regardant ſouvent derriére elle, & s'enfuyoit avec une feinte Frayeur dans quelque endroit convenable, où elle ſavoit que le Mâle la ſuivroit.

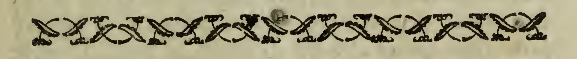
D'autrefois, ſi une Femelle Etrangére vient parmi elles, Trois ou Quatre de ſon Sexe l'environnent, la conſidérent depuis la Tête juſqu'aux pieds, ſe font des grimaces les unes aux autres, & puis la plantent là d'un Air de Dedain & de Mepris.

Peut être qu'il y avoit un peu de Rafinement dans ces ſpeculations de mon Maitre: Cependant, ce ne fut pas ſans une Eſpèce d'Etonnement & même de Chagrin, que je conſiderai, que c'étoit peut être par inſtinct que les Femmes étoient *Envieuſes*, *Coquettes*, & *Libertines*.

Je m'atendois à tout moment que mon Maitre aloit acuſer les *Yahoos* de l'un & l'autre ſexe de certains Apetits dereglez, qui ne ſont pas tout à fait inconnus parmi nous. Mais il ſemble que la Nature n'aye pas été pour eux une Maitreſſe fort habile; & que

ces

ces Voluptez étudiées ſoient les productions de nôtre ſeule Raiſon.



CHAPITRE VIII.

Detail touchant les Yahoos. *Excellentes Qualitez des* Houyhnhnms. *Quelle Education ils reçoivent & à quels Exercices ils s'apliquent dans leur Jeuneſſe. Leur Aſſemblée generale.*

COmme je devois naturellement mieux connoitre la Nature humaine que mon Maitre, il m'étoit aiſé d'apliquer à moi même & à mes Compatriotes tout ce que j'en aprenois. Pour les mieux connoître encore, je le priai de me permettre de paſſer quelques jours parmi les *Yahoos* du voiſinage, ce qu'il eut la bonté de m'acorder, étant bien perſuadé que la Hayne que j'avois pour ces Bêtes empêcheroit que leur Exemple ne fut contagieux pour moi; & par deſſus cela, il donna ordre à un de ſes Valets, qui étoit un Cheval alezan très vigoureux, & d'un excellent naturel, de ne me point quiter, & de me garantir des inſultes des *Yahoos*, qui me croyant de leur Eſpèce n'auroient pas manqué de m'ataquer, par le même principe qui porte les *Choucas* ſauvages à ſe jetter ſur ceux qui ſont privez, quand ils en rencontrent.

Les *Yahoos* font prodigieusement agiles dès leur premiére Jeunesse ; malgré cela, j'atrapai un jour un jeune mâle de trois ans, & tachai par toutes les marques d'amitié possibles de l'apaiser ; mais le petit Diable se mit à hurler & à me mordre avec tant de violence, que je fus obligé de le laisser aller, & il en étoit tems, car ses cris avoient atiré toute la Troupe des vieux, qui trouvant que je n'avois point fait de mal au jeune, & que mon Cheval alezan étoit près de moi, se tinrent dans le Respect.

Par ce que j'ay pu remarquer, les *Yahoos* m'ont paru les plus indociles de tous les Animaux, & n'être capables que de porter ou de trainer des Fardeaux. Cependant je crois que ce Defaut vient principalement de leur Opiniatreté. Car au reste, ils sont rusez, malicieux, traitres & vindicatifs. Ils sont forts & robustes, mais ont le cœur lache, & sont par cela même, insolens, rampans, & cruels. On a remarqué que ceux qui ont le *poil roux* de l'un & l'autre sexe sont plus lascifs & plus méchans que les autres, qu'ils surpassent aussi en Force & en Agileté.

Les *Houyhnhnms* gardent un certain nombre de *Yahoos* dans des Huttes près de leurs Maisons, & en tirent quelques services auxquels ils ne veulent point employer leurs Domestiques; pour les autres, ils les envoyent dans certains champs, où ils cherchent des Racines, diferentes sortes d'Herbes, & des Charognes pour se nourrir. Ils sont aussi fort adroits à atraper des *Belettes*, & des *Luhimuhs* (sorte de *Rat sauvage*)

qu'ils

qu'ils devorent avec une avidité inexprimable. La Nature leur a apris à se creuser des Trous en Terre, dont la plûpart sont assez grands pour tenir le Mâle, la Femelle, & trois ou quatre petits.

Ils nagent dès leur Enfance comme des Grenouilles, & peuvent se tenir long-tems sous l'Eau, ce qui leur donne le moyen de prendre souvent du Poisson, que les Femelles aportent à leurs petits. A propos de quoi il m'arriva une assez plaisante Avanture.

Un jour que j'étois dehors avec mon Protecteur le Cheval alezan, & qu'il faisoit excessivement chaud, je le priai de me permettre de me baigner dans une Riviére près de laquelle nous étions. Il le voulut bien: surquoi je me deshabillai & me jettai à la nage. Mon malheur voulut qu'une jeune *Yahoo* Femelle, qui se tenoit derriére une Eminence, vit tout ce que je venois de faire, & qu'enflamée de certain Desir, à ce que nous conjecturâmes l'Alezan & moi, elle vint à la Nage vers l'endroit où je me baignois. De ma vie je n'ay été plus effrayé, mon Defenseur étoit à quelque distance de là, ne soupçonnant pas seulement la possibilité de ce malheur. Elle m'embrassa d'une maniére fort significative; & moi je me mis à crier d'une si grande force que mon Protecteur m'entendit & vint à nous au galop: ce qu'elle n'eut pas plûtôt vu qu'elle me quita (quoi qu'avec la derniére Repugnance) & s'alla mettre sur la Hauteur oposée, où elle ne fit que hurler pendant tout le tems que je

mis à m'habiller. Ce fut un ſujet de Divertiſſement pour mon Maitre & pour toute ſa Famille, auſſi bien que de mortification pour moi. Car je ne pouvois plus nier que je ne fuſſe réellement un *Yahoo*, puiſque les Femelles avoient une propenſion naturelle pour moi comme pour un de leur Eſpèce: Et ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que celle dont je viens de parler, n'avoit pas le poil roux (ce qui pourroit excuſer un Appetit un peu irregulier) mais noir, & qu'elle n'étoit pas tout à fait auſſi hideuſe que les autres Femelles de ſon eſpece; Car, je crois qu'elle n'avoit pas plus d'onze ans.

Ayant paſſé trois ans dans ce pays, il eſt juſte qu'à l'Exemple des autres Voyageurs, j'inſtruiſe mes Lecteurs des Maniéres & des Coutumes de ſes Habitans, à la connoiſſance deſquelles je me ſuis principalement apliqué. Comme les *Houyhnhnms* ſont naturellement portez à la pratique de toutes les Vertus qui peuvent convenir à une Creature raiſonnable, leur grand principe eſt, qu'il faut cultiver la *Raiſon* & n'être gouverné que par elle. La *Raiſon* n'eſt jamais parmi eux une choſe problematique, ſur laquelle on peut alléguer des Argumens plauſibles des deux cotez; mais elle les frape toujours par ſon Evidence; ce qu'elle doit naturellement faire, lorſque ſon Eclat n'eſt point obſcurci par des paſſions ou par l'interêt. Et je me ſouviens à cet egard, que ce fut avec une extrême Difficulté que je vins à bout de faire comprendre à mon Maitre le ſens du mot *d'Opinion*, ou comment un point pouvoit être diſputable;

par-

parce que la Raiſon nous enſeigne à n'affirmer ou à ne nier que ce dont nous ſommes certains; Or dès qu'il n'y a point de certitude, il ne ſauroit auſſi y avoir de negation ou d'affirmation. Si bien que les Controverſes, les Diſputes & le Ton decifif ſur des propoſitions fauſſes ou douteuſes ſont des maux inconnus parmi les *Houyhnhnms*.

Pareillement quand je lui expliquois nos diferens ſyſtèmes de *Philoſophie Naturelle*, il ſe mettoit à rire de ce qu'une Créature qui s'arrogeoit le Titre de *Raiſonnable*, tirat gloire de ſavoir les Conjectures des autres, & cela dans des choſes où ce ſavoir, quand il feroit même de bon alloi, ne pouvoit être d'aucun uſage. En quoi il étoit entiérement dans les ſentimens de *Socrate*, tels qu'ils nous ſont raportez par *Platon*; ce que je remarque comme un Trait d'Eloge pour ce Prince des Philoſophes. J'ay reflêchi pluſieurs fois depuis ſur le Tort infini que cette maxime feroit aux Libraires de l'*Europe*, auſſi bien qu'à la reputation de pluſieurs Savans.

L'Amitié & la Bienveuillance ſont les deux principales Vertus des *Houyhnhnms*: & ces vertus ne ſont pas reſtreintes à quelques objets particuliers, mais s'étendent ſur tous les individus de la Race. Car le Cheval le plus Etranger y eſt traité de la même maniére que le plus proche Voiſin, & quelque part qu'il aille, il eſt comme chez lui. Ils obſervent avec la plus exacte preciſion les Loix de la *Décence* & de la *Civilité*, mais ils n'entendent abſolument rien en ce que nous

apellons *Ceremonie*. Ils n'ont pas de Tendresse de cœur pour leurs Poulains, & le soin qu'ils prennent de leur Education est uniquement un fruit de leur *Raison*. Et j'ai vu mon Maitre montrer la même Affection aux Poulains de son Voisin, qu'il avoit pour les siens propres. Ils pretendent que la Nature leur enseigne à aimer en general toute l'espèce, & que la *Raison* ne fait distinction des personnes, que quand elles surpassent les autres en vertu.

Quand les Femmes des *Houyhnhnms* ont mis au jour un Poulain de chaque sexe, elles n'ont plus de commerce avec leurs Maris, à moins qu'il ne leur arrive de perdre un de leurs Enfans, ce qui arrive fort rarement: Mais en ce cas elles renouent connoissance; ou bien, si cet Accident arrive à un *Houyhnhnm* dont la Femme n'est plus en age d'avoir des Enfans, quelque ami lui fait present d'un des siens, & travaille ensuite à reparer cette perte volontaire. Cette precaution est necessaire pour empêcher que le Païs ne soit trop peuplé. Mais cette Règle ne regarde point les *Houyhnhnms* d'une Race inferieure; car il leur est permis de produire trois Poulains de chaque sexe, pour servir de Domestiques dans des Familles Nobles.

Dans les Mariages ils prennent garde que les Couleurs des deux partis ne fassent pas un Melange désagréable dans leur posterité. La *Force* est la qualité qu'on estime le plus dans le Mâle, & la *Beauté* celle dont on fait le plus de cas dans la Femelle; non pas par un

prin-

principe *d'Amour*, mais afin d'empêcher la Race de degenerer ; car s'il arrive qu'une Femelle excelle en *Force*, on lui choisit un Epoux distingué par sa *Beauté*. Galanterie, Amour, Presens, Douaire, sont des choses dont ils n'ont aucune idée & pour lesquelles ils n'ont pas même de Termes dans leur Langue. Les jeunes gens ne s'épousent pour aucune autre Raison que parce que leurs Parens & leurs amis le veulent ainsi : c'est une chose qu'ils voient faire tous les jours, & qu'ils regardent comme une des Actions necessaires d'un Etre raisonnable. Mais la violation de cet Engagement est un Crime absolument inouï.

Dans l'Education de leur Jeunesse de l'un & de l'autre sexe, leur Methode est admirable, & très digne de nôtre imitation. Ils veulent que leurs Enfans ayent ateint l'Age de dix-huit ans avant qu'il leur soit permis de manger de l'Avoine, excepté pourtant de certains jours. Et cet Exemple, pourvu qu'on y fit quelques legers Changemens pouroit être de grand usage parmi nous.

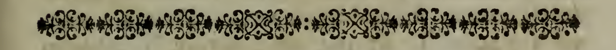
La *Temperance*, l'*Industrie*, l'*Exercice*, & la *Propreté*, sont des choses également prescrites aux Jeunes des deux sexes : Et mon Maitre m'a dit plus d'une fois, que nous étions fous de donner aux Femelles une autre Education qu'aux Mâles, excepté en quelques articles qui concernent le Gouvernement du Menage ; par où, comme il le remarquoit très judicieusement, nous faisions que la moitié de nos jeunes gens n'étoit bonne qu'à mettre des Enfans

au monde : & comme ſi ce premier Trait de Folie ne ſuffiſoit pas, ajoutoit-il, vous en commettez un ſecond plus grand encore, en confiant l'Education de vos Enfans à des Animaux ſi peu capables de les elever.

Mais les *Houyhnhnms* acoutument leurs Deſcendans dès leur premiére Jeuneſſe à la Courſe, au Travail, & à s'endurcir à la Fatigue & aux Incommoditez : pour cet éfet il leur font monter quelquefois au galop des Collines fort roides, ou leur ordonnent de courir ſur des Chemins pierreux, & puis, lorſqu'ils ſont tous en Eau, de ſe jetter dans quelque Etang. Quatre fois par an la Jeuneſſe d'un certain Diſtrict ſe donne rendez vous dans un Endroit marqué, pour voir qui a fait le plus de progrès en Force, en Viteſſe, ou en Agileté, & le Vainqueur en eſt recompenſé par une Chanſon faite à ſon honneur, qui eſt comme une Eſpece de Monument de ſa Victoire. Le jour de cette Fête, quelques Domeſtiques ont ſoin de faire aporter par une Troupe de *Yahoos*, le Foin, l'Avoine, & le Lait qu'il faut pour le Repas des *Houyhnhnms* ; après quoi ces Bêtes ſont incontinent renvoyées, afin que la Compagnie n'en ſoit pas incommodée.

Tous les quatre Ans vers l'*Equinoxe du Printems*, un Conſeil, qui repreſente toute la Nation, s'aſſemble dans une Plaine ſituée à vingt miles de nôtre Maiſon, & cette Aſſemblée dure cinq ou ſix jours. On y examine l'Etat & les Beſoins des diferens Diſtricts : s'ils abondent en Foin, en Avoine, en

en Vaches & en *Yahoos*, ou bien s'ils ont disette de quelqu'une de ces choses? Que si (ce qui est très rare) il se trouve que quelques Districts manque de ces Bêtes ou de ces productions de la Terre, il est pourvu à ces Besoins par un Consentement unanime, & par une Contribution generale de toute l'Assemblee. Là aussi se règle l'Echange & le Don des Enfans. Par exemple, si un *Houyhnhnm* a deux Mâles, il en troque un avec un autre, qui a deux Femelles: Et quand un Enfant vient à mourir dont la Mére n'est plus en Age d'en avoir, on y determine la Famille par laquelle cette perte doit être reparée.



CHAPITRE IX.

Grand Debat dans l'Assemblée generale des Houyhnhnms, *& de quelle maniére il fut terminé. Sciences qui sont en vogue parmi eux. Leurs Batimens. Maniére dont ils enterrent leurs Morts. Imperfection de leur Langage.*

UNe de ces grandes Assemblées se tint de mon tems, environ trois mois avant mon Depart, & mon Maitre y fut envoyé pour representer nôtre District. Dans ce Senat fut remise sur le Tapis leur vieille

Querelle, & pour dire le vrai la ſeule dont on ait jamais entendu parler dans le païs.

Cette Querelle (à ce que mon Maitre m'aprit à ſon Retour) conſiſtoit à ſavoir, ſi les *Yahoos* devoient être exterminez de deſſus la Face de la Terre, ou non? Un des Membres, qui étoit pour l'Affirmative, allegua diferens Argumens de grand poids, diſant, Que les *Yahoos* étoient non ſeulement les plus mauſſades & les plus diffonnes Bêtes que la Nature eut jamais produites, mais auſſi les plus indociles, les plus opiniatres & les plus malicieuſes : Qu'ils ſuçoient en ſecret les Mammelles des Vaches qui apartenoient aux *Houÿhnhums*, tuoient & mangeoient leurs chats, fouloient aux pieds leurs Herbes & leur Avoine, & feroient encore mille autres Extravagances, ſi l'on n'y prenoit garde. Il fit mention d'une Tradition generale, qui portoit, qu'il n'y avoit pas eu toujours des *Yahoos* dans le païs : mais qu'il y avoit quelques ſiecles que deux de ces Brutes parurent ſur une Montagne, & qu'il étoit incertain ſi la Chaleur du Soleil les avoit formez de Boue corrompuë, ou bien de l'Ecume de la Mer. Que ces *Yahoos* eurent des petits, & qu'en peu de tems leur Race devint ſi nombreuſe que tout le païs en fut infecté. Que les *Houyhnhums* pour remedier à ce mal, s'aſſemblérent tous, ataquérent les *Yahoos*, & les forcérent à ſe retirer dans un Endroit où ils les environnerent de tous cotez, détruiſirent les vieux, & prirent chacun d'eux Jeunes chez eux, qu'ils aprivoiſérent enſuite autant que des Animaux natu-

rel-

rellement si sauvages sont capables d'être aprivoisez; s'en servant pour porter & pour trainer des Fardeaux. Que cette Tradition avoit un grand air de vraisemblance, & que ces Créatures ne pouvoient pas être *Ylnhniamshy* (c'est a dire Natives du pays) vû la violente Haine que les *Houyhnhnms* aussi bien que les autres Animaux leur portoient; Haine meritée à la verité par leurs mauvaises Qualitez, mais qui néanmoins n'auroit jamais été portée à ce point, si elles avoient été originaires du païs. Que la Fantaisie qui avoit pris aux *Houyhnhnms* de se servir d'*Yahoos*, leur avoit fort imprudemment fait negliger la Race des *Anes*, qui sont de fort beaux Animaux, bien plus faciles à aprivoiser, & bien plus propres que les *Yahoos*, & d'ailleurs assez robustes pour resister au Travail, quoi que d'ailleurs ils cedassent à ceux-ci en Agileté. Que si leurs Brayemens n'étoient pas agréables, le son pourtant en étoit moins horrible que celui des Hurlemens des *Yahoos*. Plusieurs autres dirent leurs Avis sur le même sujet, mais le plus remarquable de tous fut celui de mon Maitre, quoique je puisse dire sans vanité que ce fut à moi qu'il eut l'obligation de l'Expedient admirable qu'il proposa à l'Assemblée. Il aprouva la Tradition dont on vient de faite mention, & affirma que les deux premiers *Yahoos* qu'on eut vus dans le païs y étoient venus par Mer; qu'en arrivant à Terre, & étant abandonnez par leurs Compagnons ils s'étoient retirez dans les Montagnes, où ayant degeneré peu à peu, ils étoient devenus par laps de tems

H 7 beau-

beaucoup plus ſauvages que ceux de leur eſpèce dans le païs dont ils étoient venus. La Raiſon de ſon Aſſertion étoit, qu'il avoit actuellement chez lui un *Yahoo* merveilleux, (c'étoit moi) dont la plûpart d'entr'eux avoient ouï parler, & que pluſieurs avoient vu. Il leur raconta alors, de quelle maniére il m'avoit trouvé; que mon Corps étoit couvert de peaux d'Animaux, ou de leurs poils fort adroitement accommodez; que je parlois une Langue qui m'étoit particuliere, & avois fort bien apris la leur; que je lui avois raconté les diferens Accidens qui m'avoient amené dans le païs; que quand je me depouillois de ce qui me couvroit, je reſſemblois extrêmement à un *Yahoo*, à cette Difference près, que j'étois plus blanc, moins velu, & que j'avois les pates plus courtes. Il ajouta, que j'avois taché de lui perſuader que dans mon païs auſſi bien que dans pluſieurs autres les *Yahoos* étoient des Animaux raiſonnables, qui tenoient les *Houyhnhnms* en ſervitude: Qu'il avoit remarqué en moi toutes les Qualitez d'un *Yahoo*, hormis que j'etois un peu plus civiliſé, & que j'avois quelque Teinture de Raiſon, quoique les *Houyhnhnms* euſſent à cet égard autant de ſuperiorité ſur moi, que j'en avois ſur les *Yahoos* de leur païs: Que, parmi d'autres choſes, j'avois fait mention d'une coutume que nous avions de châtrer les *Houyhnhnms* quand ils étoient jeunes afin de les rendre plus aprivoiſez; que l'Operation étoit aiſée & ſure; qu'il n'y avoit point de honte à aprendre de certaines choſes des Brutes, puis

que

que la Fourmi donnoit aux *Houyhnhnms* des Leçons d'Induſtrie, & que l'Art de bâtir leur eſt enſeigné par l'Hirondelle (car c'eſt ainſi que je traduis le mot de *Lyhannh*, quoique cet Oiſeau ſoit bien plus grand que nos Hirondelles.) Qu'on pourroit faire uſage de cette Invention à l'égard des jeunes *Yahoos*, ce qui non ſeulement les rendroit plus doux & plus traitables, mais auſſi en éteindroit bientôt la Race, ſans être obligé de recourir à des Remedes violens. Qu'en même tems les *Houyhnhnms* feroient *exhortez* à cultiver la Race des Anes, qui ſont non ſeulement des Animaux preferables aux *Yahoos* à tous egards, mais qui ont encore par deſſus eux l'Avantage d'être capables de rendre ſervice dès l'Age de cinq ans, au lieu que les *Yahoos* n'en ſçauroient rendre qu'à douze.

Voila tout ce que mon Maitre trouva à propos de me raconter alors, touchant ce qui s'étoit paſſé dans le grand Conſeil. Mais il me cacha une particularité qui me regardoit perſonnellement, dont je ne tardai guères à ſentir les funeſtes Effets, comme j'en informerai mes Lecteurs en ſon lieu; & c'eſt de ce moment que je datte le malheur du reſte de ma vie.

Les *Houyhnhnms* n'ont point de Lettres, & par conſéquent ne connoiſſent rien que par Tradition. Mais comme il arrive peu de choſes fort importantes parmi un Peuple ſi bien uni, naturellement porté à la pratique de toutes les Vertus, uniquement gouverné par la Raiſon, & ſeparé de toutes les autres

Na-

Nations, leur Hiſtoire n'eſt pas chargée de beaucoup de Faits. J'ai déjà obſervé qu'ils ne ſont ſujets à aucune Maladie, d'où il s'enſuit qu'ils n'ont pas beſoin de Medecins. Cependant ils ont d'excellens Remedes faits de diferentes Herbes, pour guerir les Bleſſures que des pierres pointues peuvent faire à leurs Paturons, auſſi bien que les Contuſions qui pourroient arriver aux autres parties de leur Corps.

Ils comptent l'Année par la Revolution du Soleil & de la Lune, mais ne font aucune ſubdiviſion de ſemaines. Les mouvemens de ces deux Aſtres leur ſont aſſez bien connus, & ils entendent la Nature des *Eclipſes*; mais auſſi eſt-ce tout ce qu'ils ſavent en *Aſtronomie*. Ils ſurpaſſent tous les Mortels en Poëſie, par la Juſteſſe de leurs Comparaiſons, & par la Beauté & l'Exactitude de leurs Deſcriptions. Leurs vers abondent fort en l'une & l'autre de ces choſes, & roulent d'ordinaire ſur l'Excellence de l'Amitié, ou ſur les Loüanges de ceux qui ont été Vainqueurs à la Courſe, ou à quelques autres Exercices corporels. Leurs Batimens, quoi que fort ſimples, ſont aſſez commodes, & les mettent entiérement à couvert de toutes les injures de l'Air.

Les *Houyhnhnms* ſe ſervent de cette partie creuſe qu'il y a entre le Paturon & la Corne de leurs pieds de devant, comme nous faiſons de nos mains, & cela avec une Dexterité preſque incroyable. Ils trayent leurs Vaches, raſſemblent leur Avoine, & font en general tous les Ouvrages auxquels nous

nous

nous servons de nos Mains. Ils ont une sorte de pierres à Fusil fort dure, qu'ils aiguisent contre d'autres pierres, & dont ils font ensuite des Instrumens qui leur tiennent lieu de Coins, de Haches, & de Marteaux. De ces mêmes pierres ils font une espèce de Faux, avec laquelle ils coupent leur Foin & leur Avoine, qui croit d'elle même dans de certains Champs: Les *Yahoos* en portent les Gerbes au Logis, que les Domestiques serrent dans plusieurs Huttes couvertes, pour en oter le grain, qui est mis dans des Magasins. Ils font des Vaisseaux de Bois & de Terre, & exposent ceux-ci au Soleil pour les durcir.

A moins qu'il ne leur arrive quelque Accident extraordinaire, ils deviennent fort vieux, & sont enterrez dans le Lieu le plus obscur qu'on puisse trouver, sans que leurs Parens & leurs Amis marquent ni Joye ni Tristesse de leur Trepas: Eux mêmes, quand ils sentent que leur Fin aproche, quittent le Monde avec aussi peu de Regret, que s'ils prenoient congé d'un Voisin à qui ils auroient rendu une Visite. Je me souviens que mon Maitre ayant prié un jour un de ses Amis de venir avec sa Famille chez lui pour règler quelque Affaire importante, la Femme vint au jour marqué avec ses deux Enfans, mais fort tard; elle en allegua deux Raisons; dont la premiére étoit que le Matin même son Mari étoit *Shnuwnh*. Le Terme est fort expressif dans leur Langue, & est très difficile à traduire en *Anglois*: il signifie proprement, *s'en retourner à sa premiere Mere.*

L'au-

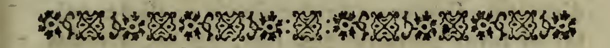
L'autre excuſe étoit, que ſon Mari étant mort aſſez tard dans la Matinée, il lui avoit falu du tems pour regler avec ſes Domeſtiques le Lieu où le Corps ſeroit mis; & je remarquai qu'elle fut auſſi gaïe chez nous que le reſte de la Compagnie.

Ils vivent generalement juſqu'à ſoixante & dix ou ſoixante & quinze, mais rarement juſqu'à quatre vingt ans. Quelques jours avant leur mort, ils s'affoibliſſent peu à peu, mais ſans aucun ſentiment de Douleur. Pendant ce tems leurs Amis leur rendent viſite, parce qu'ils ne ſçauroient ſortir comme à leur ordinaire. Cependant, environ dix jours avant leur mort, en quoi il leur arrive rarement de ſe tromper, ils rendent les viſites qu'on leur a faites, étant portez par des *Yahoos* dans une Voiture, dont ils ſe ſervent auſſi dans d'autres occaſions, comme qui diroit, quand ils ſont vieux, incommodez ou en voyage.

C'eſt quelque choſe d'aſſez ſingulier que les *Houyhnhnms* n'ont d'autre Terme que celui de *Yahoo* pour deſigner en general tout ce qui eſt mauvais. Ainſi quand ils veulent marquer la ſotiſe d'un Domeſtique, la faute qu'a faite un Enfant, & un Vilain tems, ils ajoutent à chacune de ces choſes le mot de *Yahoo*, & les apellent, *hhnm Yahoo*, *Whnaholm Yahoo*, *Ynlhmnd Wihlma Yahoo*, & une maiſon mal batie, *Ynholmhnmrohlnw Yahoo.*

Ce ſeroit avec plaiſir que je pourois m'étendre d'avantage ſur les excellentes Qualitez de ce peuple admirable; mais comme j'ai deſſein de publier dans peu un Volume qui rou-

roulera uniquement ſur ce ſujet, j'y renvoye mes Lecteurs ; & leur vai faire part de la plus funeſte Cataſtrophe qui me ſoit jamais arrivée, & qui empoiſonne encore actuellement toute la Douceur de ma vie.



CHAPITRE X.

Quelle heureuſe vie l'Auteur menoit parmi les Houyhnhnms. *Progrès qu'il fait dans la Vertu en converſant avec eux. Leurs Converſations. L'Auteur eſt informé par ſon Maitre qu'il faut qu'il quite le païs. Il s'évanouït de Douleur, & après avoir repris ſes ſens promet d'obeïr. Il vient à bout de faire un Canot, & met en Mer à l'Avanture.*

MOn Maitre m'avoit donné un Apartement éloigné de ſa Maiſon de ſix Verges, que j'avois acommodé & meublé à ma Fantaiſie. En guiſe de plancher & de Tapiſſeries j'y avois mis des Nattes de jonc, que j'avois faites moi-même. Le Chanvre croit dans ce païs ſans qu'on le ſeme, & les Habitans n'en font aucun uſage : Je m'en ſervis pour faire une eſpèce de Taye dont je formai enſuite des Couſſins par le moien de pluſieurs plumes d'Oiſeaux que j'avois pris avec des Lacets faits de cheveux de *Yahoos.*
J'a-

J'avois fait deux Chaises, graces au secours que me preta le Cheval alezan. Quand mes Habits furent entiérement usez, je m'en fis d'autres avec des peaux de Lapin, & avec celles d'un certain Animal qu'ils apellent *Nnuhnoh*, dont tout le corps est couvert d'un fin Duvet. Je me servis aussi de celles-ci pour en faire des Bas. Je me fis des semelles de Bois, que j'attachai au cuir de dessus le mieux qu'il me fut possible, & quand ce cuir fut usé, je tachai d'y remedier par des peaux de *Yahoos* sechées au Soleil. Je m'amusois quelquefois à chercher du miel dans des creux d'Arbres, que je melois ensuite avec de l'Eau, ou que je mangeois avec mon pain. Il n'y avoit point d'Homme alors qui sentit mieux que moi la justesse de ces deux Maximes; *Que la Nature est contente de peu*; &, *Que la necessité est la Mére de l'invention.* Je jouïssois d'une parfaite santé à l'égard du Corps, & de la plus aimable Tranquilité par raport à l'Ame. Je n'éprouvois point l'inconstance d'un Ami, ni les injures d'un Ennemi secret ou déclaré. Je n'étois pas obligé de gagner les bonnes graces d'un grand Seigneur ou de son Mignon à force d'Adulation & de Bassesses. Je n'avois pas besoin d'être défendu contre la Fraude ou l'Opression. Dans cet heureux sejour il n'y avoit ni Medecins pour détruire mon corps, ni Gens de Loi pour ruïner ma Fortune; point de Délateurs pour épier mes paroles & mes Actions, ou pour forger des Accusations contre moi; point de Mauvais plaisans, de Medisans, de faux Amis, de Voleurs de grand

grand Chemin, de Procureurs, de Maqueraux, de Bouffons, de Joueurs, de Politiques, de pretendus Beaux Eſprits, d'ennuyeux Conteurs, de Diſputeurs, de Raviſſeurs, de Meurtriers, de Chefs de parti; point de gens dont la ſeduction ou l'Exemple encourageaſſent les autres au Crime; point de Cachots, de Haches, de Gibets, ou de Piloris; point d'Impoſture, d'Orgueil, ou d'Affectation; point de Fats, de Breteurs, d'Yvrognes, de Filles publiques, ou d'infames Maladies; point de Pedants ignorans & enflez de leur ſavoir; point de Querelleurs, d'Importuns, ou de Jureurs; point de Faquins que leurs vices ont tirez de la miſére, ou d'Honnêtes gens qu'une Vertu incorruptible y a plongé; point de Grands Seigneurs, de Joueurs de Violon, de Juges, ou de Maitres à danſer.

J'avois le bonheur d'être admis à la compagnie de quelques *Houyhnhnms*, qui venoient de tems en tems rendre viſite, ou demander à diner à mon Maitre. Lui & ſes Amis s'abaiſſoient quelquefois juſqu'à me faire des Queſtions, & à écouter mes Reponſes. J'accompagnois même quelquefois mon Maitre dans les viſites qu'il leur rendoit. Je ne prenois jamais la Liberté de parler, à moins que ce ne fut pour repondre à quelque Demande; ce que je ne faiſois pas ſans Regret, parce que c'étoit autant de Tems perdu que j'aurois pu mieux employer en écoutant. Les *Houyhnhnms* obſervent dans leurs Converſations les Régles les plus exactes de la *Décence*, ſans qu'il paroiſſe qu'ils en ſachent ſeu-

le-

lement une de ce que nous apellons *Céremonie*: Quand ils se parlent, c'est sans s'interrompre, sans s'ennuïer, & sans être jamais de sentiment oposé. Je leur ai ouï dire plus d'une fois, que le meilleur moyen de ranimer la Conversation dans une Assemblée, est de garder le silence pendant quelques momens: C'est dequoi j'ai plus d'une fois été Temoin; car pendant ces petites pauses, je remarquois qu'il leur venoit de nouvelles idées qui donnoient un nouveau Feu à leurs Conversations. Leurs Discours roulent ordinairement sur l'Amitié, la Bienveillance & l'Oeconomie; quelquefois sur les ouvrages de la Nature ou sur quelques Anciennes Traditions; sur les Loix de la vertu, sur les Regles invariables de la Raison, ou bien sur quelques Resolutions qui doivent être prises dans la prochaine Assemblée des Deputez de la Nation; & souvent sur les diferentes Beautez & sur l'Excellence de la Poësie: Je puis ajouter sans vanité que ma presence a plus d'une fois fourni matiére à leur Entretien, parce qu'elle fournissoit à mon Maitre l'occasion de parler à ses Amis de mon Histoire & de celle de mon païs. Comme ce qu'ils dirent sur ce sujet ne faisoit pas autrement honneur à la Nature humaine, je crois que mes Lecteurs voudront bien me dispenser de le repeter.

J'avouë ingenuement que je dois le peu de connoissances de quelque prix que je puis avoir, aux Leçons que j'ai receuës de mon Maitre, & aux sages Discours de lui & de ses Amis, dont j'ai été Auditeur.

Je

Je ne pouvois ſuffire aux mouvemens de veneration qu'excitoient en moi les Avantages du corps, & ſur tout les admirables qualitez de l'Ame des *Houyhnhnms*. A la verité, je ne ſentis pas d'abord ce Reſpect naturel que les *Yahoos* & les autres Animaux du païs leur portent: mais je ne tardai guères à l'éprouver, & à y joindre cette Reconnoiſſance & cet Amour, dont la Bonté avec laquelle ils me diſtinguoient du reſte de mon Eſpece, les rendoit ſi dignes. Quand je penſois à ma Famille, à mes Amis, & à mes Compatriotes, ou bien aux Hommes en general, je les conſiderois comme s'ils avoient été réellement des *Yahoos* en Figure & Inclinations; avec cette diference pourtant qu'ils étoient un peu civiliſez, qu'ils parloient, & qu'ils avoient en partage une Raiſon, de laquelle néanmoins ils ne ſe ſervoient que pour multiplier leurs vices, dont leurs Fréres les *Yahoos* de ce païs n'avoient que la portion que la Nature leur avoit donnée. Quand il m'arrivoit de me regarder dans un Lac ou dans une Fontaine, j'étois ſaiſi de je ne ſçai quelle Horreur, & la vuë d'un *Yahoo* ordinaire m'étoit plus ſuportable que la mienne. En converſant avec les *Houyhnhnms*, & en les conſiderant avec plaiſir, je me ſuis inſenſiblement accoutumé à prendre quelque choſe de leur Air, & de leur Demarche; & mes Amis m'ont fort ſouvent fait remarquer qu'en nous promenant dans un Chemin uni *je trotois comme un Cheval*; ce que j'ai toujours pris pour un Compliment fort gracieux.

Au

Au milieu de mon Bonheur, & dans le Tems que je comptois le plus ſurement de paſſer le reſte de mes jours dans ce pays, mon Maitre me fit querir un Matin de meilleure Heure qu'à l'ordinaire. Je vis à ſon Air qu'il étoit embarraſſé, & qu'il ne ſavoit de quelle maniére commencer ce qu'il avoit à medire. Après quelques momens de ſilence, il me dit, qu'il ignoroit comment je prendrois ce qu'il aloit me notifier; que dans la derniére Aſſemblée, quand la Queſtion touchant les *Yahoos* avoit été agitée, les Deputez de tous les autres Diſtricts avoient declaré, qu'ils étoient étonnez de ce que dans ſa Famille il traitoit un *Yahoo* (c'étoit moi) plutôt en *Houyhnhnm*, qu'en Bête brute: Qu'il converſoit avec moi, comme s'il pouvoit retirer quelque plaiſir de mon commerce: Qu'une pareille conduite étoit une choſe inouïe, & d'ailleurs également opoſée à la Nature & à la Raiſon. Mon Maitre ajouta, que là deſſus l'Aſſemblée l'avoit *exhorté*, de m'employer comme les autres Animaux de mon eſpèce, ou bien de m'ordonner de regagner à la nage l'Endroit d'ou j'étois venu. Que le premier de ces Expedients avoit été unanimement rejetté par tous les *Houyhnhnms* qui m'avoient vu chez lui ou chez eux: Car ils alleguoient, que parce que, avec la mechanceté Naturelle de ces Animaux, j'avois quelques principes de Raiſon, il étoit à craindre que je ne les amenaſſe avec moi dans les Montagnes, d'où nous reviendrions enſuite nous jetter de nuit ſur les Troupeaux des *Houyhnhnms*; ce qui étoit d'autant plus apa-

rent que nous étions tous d'un naturel rapace & pareſſeux.

Mon Maitre m'aprit de plus, que les *Houyhnhnms* ſes voiſins le preſſoient tous les jours d'executer l'*Exhortation* de l'Aſſemblée, & qu'il n'oſoit plus y aporter de nouveaux Delais. Il m'aſſura qu'il doutoit qu'il me fut poſſible de gagner un autre pays à la Nage, & que pour cet éfet il ſouhaitoit que je fiſſe un Vaiſſeau qui reſſemblât en petit à ceux dont je lui avois fait la Deſcription, & avec lequel je puſſe m'éloigner de leur païs: qu'au reſte je ne ſerois pas ſeul à entreprendre cet Ouvrage, & que ſes Domeſtiques auſſi bien que ceux de ſes Voiſins m'y aideroient. Pour ce qui me regarde, continua-t'il, j'aurois été fort content de vous garder à mon ſervice, parce que j'ay trouvé que vous vous êtes corrigé de pluſieurs Defauts, en tâchant d'imiter les *Houyhnhnms* autant qu'un Etre d'une Claſſe inferieure en eſt capable.

C'eſt ici le Lieu de faire remarquer à mes Lecteurs, qu'un Decret de l'Aſſemblée generale de ce païs, eſt deſigné par le mot *Hnhloayn*, qui ſignifie une *Exhortation*, ce qui vient de ce qu'ils ne conçoivent pas comment une Créature Raiſonnable peut être *forcée* à quelque choſe, ou comment on peut la lui commander, parce qu'elle ne ſçauroit déſobeïr à la Raiſon, ſans renoncer par cela même au Titre de Créature Raiſonnable.

Le Diſcours de mon Maitre me jetta dans un tel Deſeſpoir, qu'incapable de ſupporter

l'Horreur de mon Etat, je tombai évanouï à ses pieds. Quand je fus revenu à moi, il me dit qu'il m'avoit cru mort. (car ce peuple n'est pas sujet à ces sortes de Défaillances.) Je repondis, d'une voix foible, que je serois trop heureux si une prompte mort venoit terminer mes malheurs; que quoi que je n'eusse rien à repliquer à l'*Exhortation* de l'Assemblée, ni aux instances de ses Amis, il me paroissoit pourtant qu'un peu moins de rigueur auroit pu s'acorder avec cette haute Raison qui paroissoit dans tous leurs Jugemens. Que je ne pouvois pas faire une Lieuë à la Nage, & que probablement il en faudroit faire plus de cent avant que d'aborder à quelque païs: Que pour construire un petit Vaisseau, il me faloit plusieurs Materiaux qu'il leur étoit impossible de me fournir, & qu'ainsi je devois regarder leur *Exhortation* comme une sentence de mort prononcée contre moi. Qu'une mort violente étoit le moindre des maux que je redoutois; mais qu'il m'étoit impossible d'exprimer mon Affliction lorsque je songeois, que quand même par une suite de miracles, je pourrois me rendre sain & sauf dans ma Patrie, je serois obligé de passer mes jours parmi les *Yahoos*, & exposé à retomber dans mes premiers vices, faute d'Exemples qui me retinssent dans le chemin de la Vertu. Que je savois trop sur quelles solides Raisons étoient fondées toutes les Resolutions des *Houyhnhnms*, pour vouloir les faire revoquer par les Argumens d'un miserable *Yahoo* comme moi. Pour cet éfet après l'avoir très humble-

blement remercié de l'Offre qu'il m'avoit faite touchant l'Aſſiſtance de ſes Domeſtiques, & l'avoir prié de m'acorder une Eſpace de tems proportionné à la grandeur de l'Ouvrage, je lui dis que j'allois tacher de conſerver ma vie toute malheureuſe qu'elle étoit; & que ſi je revenois jamais en *Angleterre*, je ne deſeſperois pas d'être de quelque uſage à ceux de mon Eſpéce, en leur propoſant les vertueux & ſages *Houyhnhnms* pour modèles.

Mon Maitre me fit une Reponſe fort honnête, & m'acorda deux mois pour finir ma Chaloupe; il ordonna auſſi au Cheval alezan mon bon Ami de ſuivre en tout mes Inſtructions, parce que j'avois dit à mon Maitre que ſon ſecours me ſuffiroit.

Mon premier ſoin fut d'aler vers cet endroit de la Côte où mes gens m'avoient fait mettre à Terre. Je montai ſur une Eminence, & regardant de tous côtez en Mer, je crus voir une petite Iſle au *Nord-Eſt*: Je pris ma Lunette d'aproche, & vis alors diſtinctement qu'elle devoit être à cinq Lieuës de moi, au moins ſuivant mon Calcul, mais mon Compagnon crut que ce n'étoit qu'un Nuage: & cela n'eſt pas étonnant; car, comme il ne connoiſſoit pas d'autre pays que le ſien, il étoit naturel qu'il ne put pas diſtinguer des objets placez bien avant dans la Mer, auſſi bien que moi, à qui cet Element étoit ſi familier.

Après avoir fait cette Decouverte, je m'en retournai au Logis: le lendemain j'allai avec le Cheval alezan dans un Bois qui

 étoit

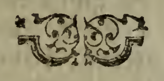
étoit à une petite demi lieuë de chez nous, pour y couper le Bois dont j'avois besoin pour l'Execution de mon Entreprise. Je ne fatiguerai point mes Lecteurs d'une Description détaillée de tout ce que nous fimes à cet égard; il leur suffira de savoir que dans l'éspace de six semaines, avec l'aide de mon Compagnon, je vins à bout de faire une maniére de Canot *Indien*, & quatre Rames. Les Cordes, dont j'avois besoin, étoient faites de Chanvre, & ma Voile, de peaux de *Yahoos*. Mes provisions consistoient en quelques Lapins & quelques Oiseaux bouillis, & dans deux vaisseaux, dont l'un étoit plein de Lait & l'autre d'Eau.

J'essayai dans un Etang qui étoit près de la Maison de mon Maitre, si mon Canot avoit quelques Voyes d'Eau, & pris soin de les bien boucher; après quoi mon petit Vaisseau fut porté par des *Yahoos* au bord de la Mer, sous les auspices du Cheval alezan & d'un autre Domestique.

Quand tout fut prêt & que le jour de mon depart fut arrivé, je pris congé de mon Maitre, de ma Maitresse, & de toute sa Famille, les Larmes aux yeux, & le Desespoir dans le Cœur. Mais mon Maitre, par Curiosité, & peut être (si j'ose le dire sans vanité) par Amitié pour moi, voulut me voir mettre en Mer, & pria quelques uns de ses Voisins de l'accompagner. Je fus obligé d'attendre plus d'une Heure avant que l'Eau commençat à hausser, après quoi ayant remarqué que le Vent étoit bon pour gagner l'Isle que j'avois decouverte, je pris une seconde

de fois congé de mon Maitre: mais dans le tems que je me prosternois pour baiser la corne de son pied, il me fit l'Honneur de le lever, & de l'aprocher doucement de ma Bouche. Je n'ignore pas toutes les Critiques que je me suis attiré pour avoir fait mention de cette dernière particularité. Car mes Ennemis ont pris plaisir à repandre, qu'il n'étoit pas aparent, qu'un si Illustre Personnage eut acordé une si éclatante marque de Faveur, à une Créature qui lui étoit si inferieure. Mais sans justifier ma veracité sur ce sujet, par l'Exemple de mille & mille Voyageurs qui font mention de l'Accueuil honorable que leur ont fait les plus grands Monarques, je me contenterai de dire, que ceux qui revoquent en doute ce Trait de politesse de mon Maitre, ne savent pas jusqu'à quel point les *Houyhnhnms* sont honêtes & obligeans.

Je fis une profonde Reverence aux *Houyhnhnms* qui avoient acompagné mon Maitre; puis m'étant mis dans mon Canot, je m'éloignai du Rivage.



CHAPITRE XI.

Quels Dangers l'Auteur essuya. Il arrive à la Nouvelle Hollande, *espérant d'y fixer sa demeure. Il est blessé d'un coup de Flêche par un des Naturels du pays, & transporté dans un Vaisseau* Portugais. *Il reçoit de grandes Civilitez du Capitaine, & arrive en* Angleterre.

J'Entrepris ce triste Voyage le 15. *Fevrier* de l'année 171⅘. à neuf heures du Matin. Le Vent étoit fort favorable; cependant, je ne fis d'abord usage que de mes Rames; mais considerant que je serois bientôt las, & que le Vent pouvoit changer, je haussai ma petite Voile; & ainsi à l'aide de la Marée, je fis une Lieuë & demi par Heure, à ce qu'il me paroissoit.

Mon Maitre & ses Amis restérent sur le Rivage jusqu'à ce qu'ils m'eussent entiérement perdu de vuë, & j'entendis plusieurs fois le Cheval alezan, (qui avoit certainement de l'Amitié pour moi) criant à haute voix, *Hnuy illa nyha Majah Yahoo*, je vous souhaite un bon Voyage, aimable *Yahoo*.

Mon Dessein étoit de découvrir, s'il étoit possible, quelque petite Isle inhabitée, qui put me fournir ce qui étoit necessaire à la Con-

Conservation de ma vie, afin d'y passer tranquilement le reste de mes jours; Sort qui me paroissoit preferable aux Postes les plus brillans que j'aurois pu occuper dans une des premiéres Cours de *l'Europe* ; tant étoit afreuse l'idée que je me formois de la Societé & du Gouvernement des *Yahoos*. Car j'envisageois une pareille Retraite comme le seul sejour, où je pourois consacrer toutes mes pensées au souvenir des vertus des inimitables *Houyhnhnms* , sans être exposé au funeste peril de retomber dans tous les vices pour lesquels j'avois une si sincère Horreur.

Le Lecteur se souviendra peut être que je lui ai raconté, que ceux de mes gens qui me mirent sur le Rivage, me dirent qu'ils ignoroient dans quelle partie du Monde nous étions. Cependant je crus alors que nous pouvions être à dix Degrez au *Sud* du *Cap de Bonne Esperance*, ou au 45. Degré de Latitude *Meridionale* , à ce que je pus conclurre de certaines choses que je leur avois ouï dire entr'eux touchant la Route qu'il faloit prendre pour arriver à *Madagascar*. Ce que j'avois ouï ne me fournissoit néanmoins qu'une foible Conjecture: mais comme cela valoit encore mieux que rien, je resolus d'avancer toujours vers l'*Est* dans l'esperance de gagner la côte *Occidentale* de la *Nouvelle Hollande* , & de trouver peut être près de là quelque Isle telle que je la souhaitois. Le Vent étoit tout à fait au *West*, & à six Heures du soir j'avois fait environ dix huit Lieuës, quand j'aperçus une fort

petite Iſle, éloignée à peu près d'une demi lieuë que j'eus bien tôt faite. En y abordant, je vis que ce n'étoit qu'une Eſpèce de Rocher, avec une petite Baye.

J'entrai dans cette Baye avec mon Canot, & après avoir gagné le haut du Rocher, je vis diſtinctement à *l'Eſt* un païs qui s'étendoit du *Sud* au *Nord*. Je paſſai la nüit dans mon Canot, & ayant continué mon Voyage le lendemain de bon matin, j'arrivai en ſept heures à la pointe *Méridionale* de la *Nouvelle Hollande*; ce qui me confirma dans une opinion dans laquelle j'étois déjà depuis long tems, je veux dire, que nos *Cartes Géographiques* placent ce païs au moins de trois Degrez plus à l'*Eſt* qu'il n'eſt réellement. J'en dis ma penſée il y a quelques Années à mon digne Ami Mr. *Moll*, & lui alleguai les Raiſons ſur leſquelles je me fondois, mais il a mieux aimé ſuivre d'autres Autoritez.

Je ne vis point d'Habitans dans le lieu où j'abordai, & comme je n'avois point d'Armes, je n'oſai pas avancer dans le païs. Je trouvai quelques poiſſons à coquille ſur le Rivage, que je mangeai crus, n'oſant pas faire de Feu de peur d'être découvert par les Habitans. Je continuai pendant trois jours à me nourrir d'Huitres & de Moucles, pour épargner mes proviſions, & par un grand bonheur je trouvai un Ruiſſeau dont l'Eau étoit admirable, ce qui me fit le plus ſenſible plaiſir.

Le quatriéme jour, m'étant un peu trop avancé dans le païs, j'aperçus vingt ou trente perſonnes ſur une Eminence, à la diſtance

diſtance d'environ cinq cent verges de moi Cette Troupe étoit compoſée d'Hommes, de Femmes & d'Enfans, qui ſe tenoient autour d'un Feu, & qui étoient tous nus. Un d'eux me vit, & le dit aux autres ; ſurquoi cinq d'entr'eux s'avancérent vers moi : Je me hâtai de gagner le Rivage, & m'étant jetté dans mon Canot je m'éloignai à force de Rames : Les Sauvages voyant que je me retirois coururent après moi ; & avant que je puſſe m'éloigner aſſez, ils me tirérent une Flêche, qui me fit une profonde Bleſſure à la partie intérieure du genou gauche. (j'en porte encore la marque.) Je craignis que la Flêche ne fut empoiſonnée : Cette crainte me fit naitre le Deſſein de ſuçer la playe, quand je ſerois hors de la portée de leurs Traits ; ce que je fis, après quoi je la bandai le mieux qu'il me fut poſſible.

J'étois fort embarraſſé de ma perſonne: Car je n'oſois pas retourner au même Endroit où j'avois abordé; ainſi je fus obligé de remettre en Mer. Pendant que je cherchois des yeux quelque lieu convenable, je vis une Voile au *Nord-Nord-Eſt*, qui venoit vers l'Endroit où j'étois. Je fus en doute ſi j'atendrois ce Vaiſſeau ou non; mais enfin mon Horreur pour la Race des *Yahoos* l'emporta ſur toute autre conſideration, & me fit gagner à force de Rames la Baye dont j'étois parti le matin, aimant mieux être tué par ces Barbares, que de vivre parmi les *Yahoos* de l'*Europe*. J'aprochai mon Canot du Rivage le plus qu'il me fut poſſible, & me cachai moi-même derriére

une pierre, qui n'étoit pas loin du petit Ruiſſeau dont j'ai parlé.

Le Vaiſſeau s'arrêta environ à une demi lieuë de la Baye, ce qui me fit concevoir quelque Eſpoir de n'être pas aperçu : mais je fus cruellement trompé dans mon Attente : Car dans le tems que je me repaiſſois de cette Eſperance, le Capitaine du Vaiſſeau y envoya quelques Hommes de ſon Equipage dans la Chaloupe pour y faire de l'Eau. Ces gens aperçurent mon Canot, & conjecturérent que le proprietaire ne devoit pas être loin. Quatre d'entr'eux bien armez me cherchérent avec ſoin, & m'eurent bientôt trouvé. Je remarquai qu'ils étoient ſurpris de me voir ſi étrangement habillé & chauſſé ; d'où ils conclurent (à ce qu'ils me dirent depuis) que je n'étois pas un des Naturels du païs, qui vont tous nus. Un des Matelots me pria en *Portugais* de me lever, & me demanda qui j'étois. J'entendois fort bien cette Langue, & m'étant levé, je dis, que j'étois un pauvre *Yahoo*, qui avoit été banni du païs des *Houyhnhnms*, & qui les conjuroit de le laiſſer aller. Ils furent étonnez d'entendre que je leur parlois *Portugais*, & virent à mon Teint & à ma Phiſionomie que j'étois *Européen* ; mais ils ne ſçurent ce que j'entendois par les *Yahoos* & les *Houyhnhnms*, & éclatérent de rire à l'ouïe du Ton dont je prononçois ces paroles, qui avoit quelque choſe du Henniſſement des Chevaux. Je les conjurai de nouveau de me laiſſer partir, & ſans attendre leur permiſſion, je gagnois déjà tout doucement

mon

mon Canot, quand ils me retinrent pour me demander, De quel pays j'étois ? & D'où je venois? Je leur dis que j'étois né en *Angleterre*, d'où j'étois parti il y avoit environ cinq ans, & que dans ce tems leur Royaume & le nôtre étoient en paix. Que pour cette Caufe je me flatois qu'ils ne me traiteroient pas en Ennemi, puis que je ne leur avois point fait de mal, mais étois un pauvre *Yahoo*, qui cherchoit quelque Endroit defert pour y paffer le refte de fa malheureufe vie.

Quand ils commencérent à parler, je fus frapé d'un Etonnement inexprimable : Car cela me parut auffi étrange que fi une Vache avoit parlé en *Angleterre*, ou un *Yahoo* dans le païs des *Houyhnhnms*. Les *Portugais* ne furent pas moins furpris que moi, à la vuë de mes Habits & à l'ouïe de mes Difcours ; la maniére dont je prononçois mes mots étoit pour eux quelque chofe de nouveau & d'incomprehenfible, quoique d'ailleurs ils entendiffent tout ce que je difois. Ils me parlérent avec beaucoup de Douceur, & me dirent qu'ils étoient perfuadez que leur Capitaine fe feroit un plaifir de me transporter à *Lisbonne*, d'où je pourrois retourner en mon païs ; que deux des Matelots fe rendroient au Vaiffeau pour informer le Capitaine de ce qu'ils avoient vû, & pour recevoir fes ordres ; qu'au refte, fi je ne leur jurois de ne point m'enfuir, ils s'affureroient de moi par force. Je crus que le meilleur parti que je pouvois prendre étoit de leur faire une pareille promeffe. Ils mouroient

d'Envie de ſçavoir mon Hiſtoire, mais je ne ſatisfis que très-imparfaitement leur curioſité; & tous conjecturérent que mes malheurs avoient alteré ma Raiſon. Dans l'eſpace de deux Heures la Chaloupe qui avoit aporté des Futailles pleines d'Eau à bord, revint avec ordre du Capitaine de m'amener à ſon Vaiſſeau. Je priai à genoux, & à mains jointes qu'on me laiſſat ma Liberté : mais toutes mes priéres furent inutiles. Je fus lié, tranſporté dans la Chaloupe, & quand nous eumes gagné le Vaiſſeau, conduit dans la Cabane du Capitaine.

Il s'apelloit *Pedro de Mendez*, & étoit fort honnête & fort genereux; il me ſuplia de lui dire ſi je voulois quelque choſe, & m'aſſura que je ſerois traité comme lui-même. Je ne fus pas mediocrement ſurpris de trouver des maniéres ſi obligeantes dans un *Yahoo*. Cependant pour toute Reponſe, je priai qu'on me donnat à manger quelque choſe de ce qui étoit dans mon Canot; mais il me fit aporter un Poulet, & une Bouteille d'excellent Vin, & donna ordre qu'on me préparat un Lit dans une Cabane fort propre. Je ne voulus pas me deshabiller, mais je me mis ſur les Couvertures, afin que quand les Matelots dineroient, je puſſe plus promptement gagner le Tillac, & me jetter dans la Mer, aimant mieux m'expoſer à la Fureur des Ondes, qu'à vivre plus long-tems parmi des *Yahoos*. Mais un des Matelots m'en empêcha, & en ayant donné avis au Capitaine, je fus enchainé dans ma Cabane.

Après

Après diner *Don Pedro* vint me voir, & me demanda ce qui m'avoit porté à former un si funeste Dessein: Il me protesta qu'il étoit dispofé à me rendre tous les services dont il étoit capable, & me parla d'une maniére si touchante, que je fus enfin forcé à en agir avec lui comme avec un Animal qui n'étoit pas entierement destitué de Raison: Je lui fis une Relation abregée de mon Voyage, de la Conspiration de mes gens, du païs où ils m'avoient laissé, & du sejour que j'y avois fait pendant trois Années. Il prit tout ce que je lui racontai pour une Vision ou pour un songe; ce qui m'ofensa plus que je ne sçaurois dire, car j'avois entiérement perdu la Faculté de mentir, & par cela même la Disposition à soupçonner les autres de Mensonge. Je lui demandai, si c'étoit la coutume dans son Païs de dire *la chose qui n'est pas*? Et lui protestai, que j'avois presque oublié ce qu'il entendoit par Fausseté, & que si j'avois passé mille ans dans le pays des *Houyhnhnms*, je n'y aurois pas entendu un seul Mensonge du moindre de leurs Domestiques; qu'il m'étoit fort indiferent s'il ajoutoit Foi à ce que je lui avois dit, ou non; que néanmoins, pour repondre aux Amitiez qu'il m'avoit faites, j'étois prêt à repondre à toutes les Objections qu'il voudroit me proposer, & que j'esperois de le contraindre par ce moien à rendre justice à ma veracité.

Mendez, qui étoit un Homme d'esprit, tacha par plusieurs Questions de me surprendre en Mensonge, mais voyant qu'il n'en

pouvoit venir à bout, il commença à avoir meilleure opinion de ma ſincerité ou de mon bon ſens: il m'avoüa même qu'il avoit rencontré un Capitaine de Vaiſſeau *Hollandois*, qui lui avoit dit, qu'ayant mis pied à Terre dans une Isle ou Continent de la *Nouvelle Hollande*, il avoit vu un Cheval qui chaſſoit devant lui pluſieurs Animaux reſſemblans exactement à ceux que j'avois décrits ſous le nom de *Yahoos*, avec quelques autres particularitez que le Capitaine *Portugais* diſoit avoir oubliées, parce qu'il les avoit priſes alors pour des Menſonges. Mais il ajouta, que puiſque je faiſois profeſſion d'avoir un Attachement inviolable pour la Verité, je devois lui donner ma parole d'Honneur, que pendant tout le Voyage je n'atenterois pas à ma Vie, ou bien qu'il s'aſſureroit de moi juſqu'à ce que nous fuſſions arrivez à *Liſbonne*. Je le lui promis, en proteſtant en même Tems, qu'il n'y avoit point de mauvais Traitemens que je n'aimaſſe mieux eſſuyer que de retourner parmi les *Yahoos*.

Il ne nous arriva rien de fort remarquable pendant nôtre Voyage. Par Reconnoiſſance pour le Capitaine je me rendois quelquefois à la priére qu'il me faiſoit de paſſer quelques Heures avec lui, & tâchois de cacher les ſentimens de Haine & de Mepris que j'avois pour les Hommes: cependant ils m'échapoient de tems en tems, mais il ne faiſoit pas ſemblant de les remarquer. Je paſſois la plus grande partie du jour ſeul dans ma Cabane, afin de m'épargner la vuë de quelqu'un de l'Equipage. Le Capitaine m'a-

voit

voit ſouvent preſſé de me défaire de mes vêtemens ſauvages, & m'avoit ofert dequoi m'habiller de pié en cap; mais je refuſai conſtamment cette ofre, ne voulant me couvrir de rien qui eut ſervi à un *Yahoo*. Je le priai ſeulement de me prêter deux chemiſes nettes, qui ayant été lavées depuis qu'il les avoit portées, ne pouvoient pas à mon Avis, me ſouiller ſi fort. Je mettois une de ces Chemiſes de deux en deux jours, & lavois moi même l'autre pendant cet intervalle.

Nous arrivâmes à *Lisbonne* le 5. *Nov.* 1715. Quand il falut mettre pié à Terre, le Capitaine me força à me couvrir de ſon Manteau, afin que la Canaille ne s'atroupat pas autour de moi. Je fus conduit à ſa Maiſon, & à mon inſtante priére, logé dans l'Apartement le plus reculé. Je le conjurai de ne conter à perſonne ce que je lui avois dit touchant les *Houyhnhnms*, parce qu'une pareille Hiſtoire ameneroit non ſeulement un nombre infini de gens chez lui pour me voir, mais m'expoſeroit auſſi à être mis en priſon ou brulé par ordre de *l'Inquiſition*. Le Capitaine gagna ſur moi d'accepter un aſſortiment complet d'Habits nouvellement faits, mais je ne voulus pas permettre que le Tailleur me prit la meſure; cependant ils m'allérent aſſez bien, parce que *Don Pedro* étoit à peu près de ma Taille. Il me donna auſſi quelques autres Hardes dont j'avois beſoin; mais j'eus ſoin de les expoſer pendant vingt quatre Heures à l'Air avant que de les mettre.

Le

Le Capitaine n'avoit point de Femme, mais ſeulement trois Domeſtiques, dont par complaiſance pour moi, aucun ne nous ſervit à Table. En un mot toutes ſes manieres d'agir à mon égard étoient ſi obligeantes, & lui-même étoit ſi raiſonnable, pour n'être doüé que d'une Intelligence *Humaine*, qu'à la lettre ſa Compagnie commençoit à me paroitre ſuportable. Il eut aſſez d'aſcendant ſur moi pour me perſuader de prendre un autre Apartement, dont les Fenêtres donnoient dans la Ruë: La premiere fois que j'y jettai les yeux, je tournai la tête tout effrayé. En moins d'une ſemaine il me mena juſqu'à la porte de ſa Maiſon. Je trouvai que ma Frayeur diminuoit peu à peu, mais que la Haine & le Mepris que j'avois pour les Hommes ne faiſoient qu'augmenter: Enfin, je devins hardi juſqu'au point de me promener avec lui par la Ville.

Don Pedro, à qui j'avois fait un Detail de mes Affaires Domeſtiques, me dit un jour, qu'il me croyoit obligé en Honneur & en Conſcience de m'en retourner dans ma Patrie, & de paſſer le reſte de mes jours avec ma Femme & mes Enfans. Il m'aprit qu'il y avoit dans le Port un Vaiſſeau *Anglois* prêt à faire Voile; & m'aſſura qu'il auroit ſoin de me fournir tout ce qui me ſeroit neceſſaire pour mon Voyage. Je n'ennuierai pas mes Lecteurs en leur repetant ſes Argumens & mes Reponſes. Il dit qu'il étoit impoſſible de trouver une Iſle telle que je la voulois; mais que j'étois le Maitre chez moi, & qu'il ne tenoit qu'à moi d'y vivre dans la Retraite.

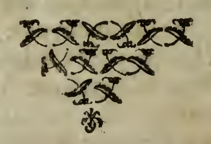
Je

Je me rendis à la fin, convaincu qu'il avoit raison. Je partis de *Lisbonne* le 24. *Nov.* dans un Vaisseau Marchand *Anglois*, dont je n'ai, du moins que je sache, jamais vu le Commandant, parce que je n'ai pas daigné m'en informer, & que sous pretexte d'être incommodé je ne sortois point de ma Cabane. *Don Pedro* me conduisit au Vaisseau, & me prêta vingt guinées. Il m'embrassa en prenant congé de moi, & ce ne fut que par excès de Reconnoissance que je soufris cette Honnêteté. Le 5. *Decembre* 1715. nous arrivâmes aux *Dunes* à neuf heures du matin, & à trois heures après midi j'entrai chez moi.

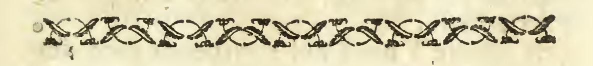
Ma Femme & mes Enfans furent surpris & charmez en me voyant, parce qu'ils m'avoient cru mort; mais il faut que j'avoüe que leur vuë n'excita en moi que de la Haine, du Degout & du Mepris. Car, depuis mon départ du païs des *Houyhnhnms*, si je m'étois contraint jusqu'à regarder des *Yahoos*, & jusqu'à converser avec *Don Pedro de Mendez*; ma Memoire néanmoins & mon Imagination étoient toujours pleines des excellentes qualitez des *Houyhnhnms*. Et quand il m'arrivoit de songer que des Familiaritez d'un certain genre avec une *Yahoo*, m'atachoient à l'Espèce par un Lien de plus, il m'est impossible d'exprimer ma Confusion & mon Horreur.

Dès que ma Femme m'eut vu, elle me sauta au Cou pour m'embrasser : mais comme un Animal si odieux ne m'avoit touché depuis

depuis plusieurs Années, cette marque d'Amitié me causa un Evanouissement qui dura près d'une Heure. Au moment que j'écris ceci, il y a cinq Ans que je suis de retour de mon dernier Voyage : Pendant la première Année la vuë de ma Femme & de mes Enfans m'étoit insuportable, & je ne permettois pas qu'ils mangeassent dans le même Apartement que moi : A l'heure qu'il est, ils n'oseroient toucher mon pain ni boire hors de mon verre : & je n'ai pas encore pu gagner sur moi de leur faire la grace de me prendre par la main. Le premier Argent que j'employai, servit à acheter deux Chevaux entiers que je garde dans une bonne Ecurie, & l'Apartement qui en est le plus près est celui où j'aime le plus à être ; car je ne sçaurois dire jusqu'à quel point je suis recréé par l'odeur de l'Ecurie. Mes Chevaux m'entendent passablement bien ; je passe regulierement avec eux au moins quatre Heures par jour. Jamais je ne leur ai fait mettre ni bride ni selle, & c'est quelque chose de charmant que l'Amitié qu'ils ont pour moi, aussi bien que l'un pour l'autre.



CHA-



CHAPITRE XII.

Veracité de l'Auteur. Dessein qu'il s'est proposé en publiant cet Ouvrage. Il censure ces Voyageurs qui n'ont pas un respect inviolable pour la verité. L'Auteur refute l'Accusation qu'on pourroit peut être lui faire d'avoir eu quelques vuës sinistres en écrivant. Reponse à une objection. Methode de faire des Colonies. Eloge de son pays. Il prouve que l'Angleterre a de justes droits sur les païs dont il a fait la Description. Difficulté qu'il y auroit à s'en rendre Maitre. L'Auteur prend congé du Lecteur; declare de quelle maniere il pretend passer le reste de sa Vie, donne un bon Avis, & finit.

VOilà, cher Lecteur, un Recit sincere de ce qui m'est arrivé dans les Voyages que j'ai faits pendant l'espace de seize Ans sept mois; Recit auquel la seule verité sert d'ornement. Il n'auroit tenu qu'à moi d'imiter ces Ecrivains qui se servent de l'incroyable & du merveilleux pour étonner leurs Lecteurs; mais j'ai mieux aimé raporter des Faits d'une maniére simple, parce que mon Dessein

Dessein est de vous instruire & non pas de vous amuser.

Il est aisé à nous qui voyageons dans des pays éloignez, qui ne sont guères frequentez par des *Anglois* ou par d'autres *Européens*, de faire de magnifiques Descriptions de plusieurs choses admirables dont on n'a jamais entendu parler. Au lieu que le principal But d'un Voyageur doit être de rendre les Hommes plus sages & meilleurs, en leur racontant ce qu'il a vu de Bon & de Mauvais dans les Lieux qu'il a parcourus.

Je souhaiterois de tout mon cœur qu'on fit une Loi, qui obligeat tout Voyageur, avant qu'il lui fut permis de publier ses Avantures, qui l'obligeat, dis-je, à faire serment en presence du *Grand Chancelier*, que tout ce qu'il a dessein de faire imprimer est exactement vrai; car alors le Public ne seroit plus abusé par un tas d'Ecrivains qui abusent insolemment de sa Credulité. J'ai lu avec plaisir dans ma Jeunesse plusieurs Livres de Voyages; mais ces Livres ont beaucoup perdu de leur merite dans mon imagination, depuis que j'ai eu occasion d'en voir les Faussetez de mes propres yeux. Voila pourquoi, mes Amis ayant jugé que le Recit de mes Avantures pourroit être de quelque utilité à mes Compatriotes, je me suis imposé l'obligation inviolable d'être *toujours Fidele à la Verité*; ce qu'il y a de sur, c'est que je ne pourrai pas seulement être tenté de violer cette Espèce d'Engagement, tant que je conserverai le souvenir des Leçons & des Exemples de mon Illustre Maitre, & des au-

autres *Houyhnhnms* dont j'ai eu ſi longtems l'Honneur d'être le très humble Auditeur.

——Nec ſi miſerum Fortuna Sinonem
Finxit, vanum etiam, mendacemque improba finget.

Je n'ignore pas, qu'il n'y a pas grande Reputation à aquerir par des Ecrits qui ne demandent ni Genie ni ſavoir, mais ſimplement un peu de Memoire & d'Exactitude à coucher ſur le papier ce qu'on a vu. Je ſai auſſi que ceux qui font part au Public de leurs Voyages, ont le même ſort que les Faiſeurs de *Dictionaires*, c'eſt à dire, ſont effacez par leurs ſucceſſeurs: ce qui les engage à mentir à qui mieux mieux pour ſe ſauver de l'Oubli. Et il eſt très probable, qu'il y aura un jour des Voyageurs qui viſiteront les pays dont je viens de donner la Deſcription, & qu'en decouvrant mes Erreurs (s'il y en a) & en ajoutant pluſieurs nouvelles Decouvertes, ils prendront ma place au Temple de Memoire, & feront oublier que j'aye jamais ecrit. Ce ſeroit là certainement une grande mortification pour moi, ſi c'étoit l'Amour d'une Vaine Reputation qui m'avoit rendu Auteur: Mais comme je n'ai eu en vuë que le Bien public, il eſt impoſſible que je manque tout à fait le but auquel j'ay viſé.

Car qui peut lire ce que j'ai ecrit des vertus des *Houyhnhnms*, ſans rougir de ſes vices, quand il ſe conſidére comme l'Animal de

de ſon païs à qui la Raiſon & le Gouvernement ſont tombez en partage? Je ne dirai rien de ces Nations éloignées, où les *Yahoos* preſident, parmi leſquelles la moins corrompue eſt celle des *Brobdingnagiens*, dont les ſages Maximes en Morale & en Politique contribueroient beaucoup à nôtre bonheur, ſi nous les obſervions. Mais je crains d'entrer dans un plus grand Detail, & j'aime mieux laiſſer au Lecteur la Liberté de faire les Reflexions qu'il jugera convenables.

C'eſt un grand ſujet de Contentement pour moi, quand je ſonge que mon Ouvrage eſt à couvert de toute Cenſure: Car que peut-on dire contre un Auteur qui raporte ſimplement des Faits arrivez dans des païs éloignez, où nous n'avons aucun interêt à ménager, ſoit pour des Negociations, ſoit par raport au Commerce? J'ai evi.é ſoigneuſement toutes les Fautes, dont on taxe ordinairement les Faiſeurs de Voyages. Par deſſus cela, je ne me ſuis devoüé à aucun *parti*, mais ai écrit ſans paſſion, ſans prejugé, & ſans malin vouloir contre qui que ce ſoit. Je me ſuis propoſé en écrivant, la fin du Monde la plus noble, qui eſt l'inſtruction des Hommes; en quoi je puis dire ſans vanité que le commerce que j'ai eu avec les *Houyhnhnms* m'a donné un grand avantage ſur ceux qui ſe propoſent le même but dans leurs Ouvrages. Ie n'ai point écrit dans l'Eſperance de quelque profit ou de quelques vaines Loüanges. Je n'ai pas mis ſur le papier un ſeul mot qui put donner le moindre Mecontentement à ceux qui en ſont le plus ſuſ-

ſuſceptibles. Si bien que je puis m'apeller moi même avec juſtice un Auteur parfaitement irreprochable, & à l'égard duquel les Faiſeurs de Reflexions, de Remarques & de Conſiderations n'auront aucune occaſion d'exercer leurs Talens.

J'avouë qu'on m'a dit en confidence, qu'entant qu'Anglois, j'aurois dû donner à mon Arrivée un Memoire au Secretaire d'Etat; parce que tous les païs qu'un Sujet découvre apartiennent à la Couronne. Mais je ſuis fort en doute ſi nos Victoires ſur les Habitans des pays dont j'ai parlé ſeroient auſſi faciles que celles que *Fernand Cortez* remporta ſur des *Americains* nus. Les *Lilliputiens* ne valent guéres la peine à mon Avis qu'on équippe une Flote pour les ſubjuguer, & je craindrois qu'on ne s'en trouvât mal, ſi l'on tentoit la même choſe à l'égard des *Brobdingnagiens*: ou qu'une Armée d'*Anglois* ne fut pas autrement à ſon aiſe, s'ils voyoient l'Iſle volante ſur leurs Têtes. Il eſt vrai que les *Houyhnhnms* ne ſont pas fort habiles dans le metier de la Guerre, & que ſur tout ils ſeroient fort embarraſſez à ſe garantir des Coups de nôtre Canon & de nôtre Mouſqueterie. Cependant, quand même j'aurois été un Miniſtre d'Etat, je n'aurois jamais conſeillé de faire une Invaſion dans leur païs. Leur intrepidité, leur prudence, leur unanimité, & l'atachement inviolable qu'ils ont pour leur patrie, leur tiendroient lieu d'Experience dans l'Art militaire. Mais au lieu de faire des projets pour ſubjuguer la nation magnanime des *Houyhnhnms*, il ſeroit plutôt à ſou-

souhaiter qu'ils fussent en état & dans la disposition d'envoier un nombre suffisant d'entr'eux pour enseigner aux *Européens* les premiers principes de l'Honneur, de la Justice, de la Veracité, de la Temperance, de la Grandeur d'Ame, de la Chasteté, de la Bienveillance, & de l'Amitié: Vertus dont nous avons encore conservé les *Noms* dans nôtre Langue, comme je pourois le prouver par les Livres de plusieurs de nos Ecrivains, s'il en étoit besoin.

Mais il y avoit encore une autre Raison qui moderoit l'Empressement que j'aurois à étendre les Domaines de sa Majesté, si j'en étois capable. Pour dire le vrai, il m'étoit venu quelques petits scrupules sur la justice distributive des Princes dans ces sortes d'occasions. Par exemple, une Troupe de Pyrates est poussée par une Tempête sans savoir où: Un Mousse grimpe au haut du grand Mât & voit Terre, les gens de l'Equipage y abordent pour piller; ils voyent un pauvre Peuple, qui les reçoit avec Amitié & avec Douceur; ils donnent un Nouveau Nom à ce pays, en prennent possession en bonne Forme pour leur Roi, dressent en guise de Memorial une pierre, ou quelque planche pourrie, tuent une trentaine des Habitans, en aménent une demie douzaine pour servir d'Echantillons, s'en retournent chez eux, & obtiennent leur grace. Quel Bonheur pour un Monarque d'avoir des Sujets si zelez à faire valoir ses *justes Droits*! Aussi ne neglige t'il pas leurs utiles Decouvertes. A la premiere ocasion, des Vaisseaux

sont

ſont envoyez, les Naturels du païs chaſſez ou detruits, leurs Princes mis à la torture pour decouvrir leurs Treſors, & tous les Actes d'inſolence ou d'inhumanité autoriſez. Et cette exécrable Troupe de Bourreaux emploiez à une ſi pieuſe Expedition, s'apelle une Colonie moderne envoïée pour convertir & pour civiliſer un Peuple Idolâtre & Barbare.

Mais il faut dire auſſi que cette Deſcription ne convient en aucune maniére à la Nation *Angloiſe*, qui en établiſſant des Colonies a toujours obſervé les Regles de la plus parfaite Sageſſe, & de la plus exacte Equité; qui dans ces ſortes d'Etabliſſement ſe propoſe pour principal Avantage l'Avancement de la Religion; qui n'y envoïe que des Paſteurs pieux, & capables de prêcher le Chriſtianiſme; qui ne confie les Charges civiles, qu'à des Officiers très habiles, & entiérement incorruptibles; & qui, pour ne rien oublier, fait toujours choix de Gouverneurs vigilans & vertueux, qui n'ont d'autres vuës que le Bonheur du peuple qui leur eſt ſoumis, & que l'Honneur du Roi leur Maitre.

Mais comme d'un côté les pays dont j'ai fait la Deſcription, ne paroiſſent pas faciles à envahir; & que de l'autre ils n'abondent ni en Or, ni en Argent, ni en Sucre, ni en Tabac; je ſuis tenté de croire que ce ne ſont pas des objets convenables pour nôtre Zéle, nôtre Valeur ou nôtre Interêt. Que ſi ceux, que cela pouroit concerner, ſont d'une autre opinion, je ſuis prêt à depoſer,

 quand

quand j'y ferai juridiquement apellé, Qu'aucun *Européen* n'a jamais mis le pied dans ces païs avant moi, au moins s'il en faut croire les Habitans. On peut à la verité tirer une Objection de ces deux *Yahoos*, qu'on avoit vu il y a quelques siècles sur une Montagne du païs des *Houyhnhnms*, & de qui, au dire de ces Animaux, la Race de ces Bêtes étoit descendue. Cette objection est d'autant plus forte que j'ai remarqué dans leur posterité quelques Lineamens *Anglois*, quoi que pas fort marquez. Mais je laisse à ceux qui sont versez dans les Loix touchant les Colonies, à decider jusqu'à quel point cette Remarque fonde nos Droits sur ce pays.

Pour ce qui regarde la Formalité d'en prendre possession au nom de mon Souverain, elle ne m'est jamais venuë dans l'Esprit; & quand même j'y aurois songé, la prudence m'auroit fait renvoyer cette Ceremonie à une meilleure ocasion.

Ayant ainsi repondu à la seule objection qui pouvoit m'être faite entant que Voyageur, je prens icy congé de tous mes chers Lecteurs, & vai m'employer à present à faire usage des excellentes Leçons que j'ay reçuës des *Houyhnhnms*; à instruire les *Yahoos* de ma Famille autant que leur indocilité naturelle poura me le permettre; à considerer souvent ma Figure dans un Miroir, afin de m'acoutumer insensiblement à suporter la vuë d'une Créature humaine; à plaindre la stupidité des *Houyhnhnms* de mon païs, mais à traiter toujours leurs personnes avec

Respect, pour l'Amour de mon aimable Maitre, de sa Famille, & de ses Amis, à qui nos *Houyhnhnms* ont l'Honneur de ressembler pour la Figure, quoi qu'ils en diférent du Tout au Tout à l'égard de l'Intelligence.

La semaine passée je permis pour la premiére fois à ma Femme de diner avec moi, à condition qu'elle se mettroit au bout le plus éloigné d'une longue Table. Ce n'est pas que je ne me souvienne que de certaines vieilles Habitudes avoient leur agrément; mais jusqu'à ce moment il m'a été impossible de m'aprocher d'un *Yahoo* sans craindre ses Grifes ou ses Dents.

Je me reconcilierois bien plus aisément avec l'Espece des *Yahoos* en general, s'ils n'avoient que ces Vices & ces Folies, qui sont en quelque façon l'Apanage de leur Nature. Je ne sens aucun mouvement de colère quand je vois un Avocat, un Fou, un Colonel, un Joueur, un grand Seigneur, un Politique, un Maquereau, un Medecin, un Suborneur, ou un Traitre. Tous ces gens joüent un Role naturel: Mais je ne me possede plus, quand je vois un Tas de Vices dans l'Ame & de Defauts dans le Corps, couronnez par le plus sot & le plus insolent *Orgueil*. J'ai beau y rêver, il m'est impossible de comprendre comment un tel vice peut loger dans le sein d'un tel Animal. Les sages *Houyhnhnms* qui ont toutes les belles Qualitez dont peut être ornée une Creature Raisonnable, n'ont point de mot pour exprimer ce vice dans leur Langue, parce qu'ils en

ſont incapables, & qu'ils n'en ont jamais remarqué dans leurs *Yahoos*. Mais moi, à qui la Nature Humaine étoit mieux connue, j'en ai aperçu quelques traces dans ces Bêtes.

Comme les *Houyhnhnms* font profeſſion de n'obeir qu'à la raiſon, & de n'être gouvernez que par elle, ils ne tirent non plus vanité des bonnes Qualitez qu'ils poſſedent, que je pourois le faire d'avoir deux Bras ou deux Jambes: Avantage dont perſonne n'eſt aſſez fou pour ſe glorifier, quoi qu'il ſoit miſerable ſans cela. Si j'inſiſte un peu longtems ſur ce ſujet, c'eſt que je ſouhaiterois de tout mon cœur de rendre le commerce d'un *Yahoo Anglois* du moins ſuportable. Ainſi je prie ceux qui ne ſont pas tout à fait exempts d'un vice ſi abſurde de n'avoir pas l'impertinence de ſe jamais preſenter à mes yeux.

FIN.

